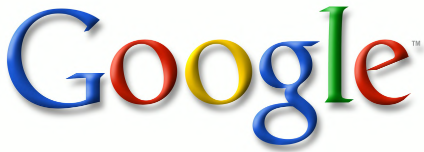
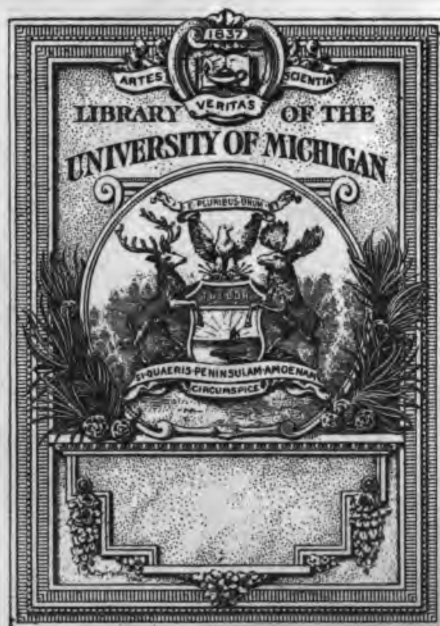
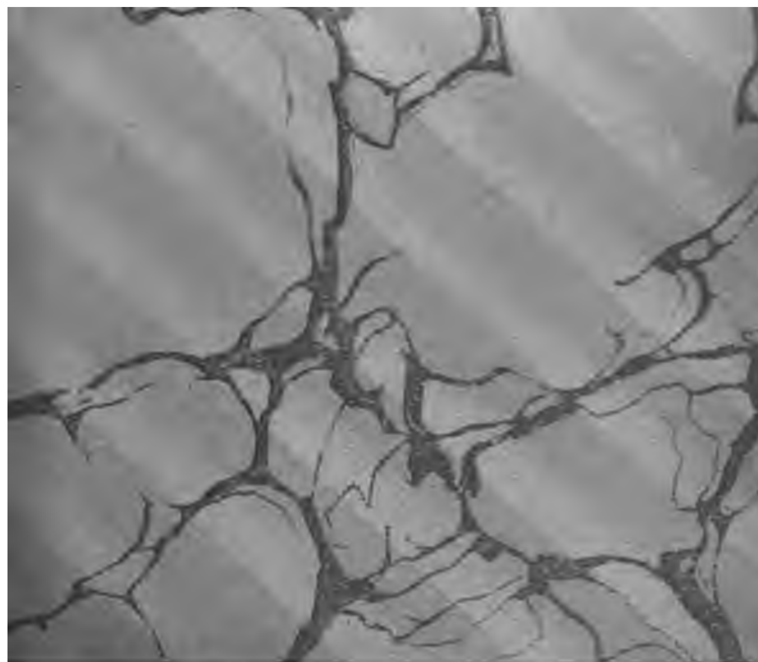



1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE



LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

DU MÊME AUTEUR

Les *Annales du Théâtre et de la Musique*, en collaboration avec M. Edouard NOËL, comprennent 21 volumes :

1er volume (année 1875), avec une préface de M. Francisque SARCEY ;

2e volume (année 1876), avec une étude de M. Victorien SARDOU, de l'Académie française : *L'Heure du Spectacle ;*

3e volume (année 1877), avec une étude de M. Edmond GOT, Sociétaire de la Comédie-Française : *Le Théâtre en Province ;*

4e volume (année 1878), avec une étude de M. Emile ZOLA : *Le Naturalisme au Théâtre ;*

5e volume (année 1879), avec une préface de Henri de LAPOMMERAYE : *1779-1879 ;*

6e volume (année 1880), avec une étude de M. Victorin JONCIÈRES : *La Question du Théâtre-Lyrique ;*

7e volume (année 1881), avec une préface de M. Henry FOUQUIER : *La Maison de M. Perrin ;*

8e volume (année 1882), avec une étude sur la *Mise en Scène*, par Émile PERRIN, de l'Institut ;

9e volume (année 1883), avec une préface de M. Charles GARNIER, de l'Institut : *Le Tout Paris des Premières ;*

10e volume (année 1884), avec une préface de Henri de PÈNE : *Le Journal et le Théâtre :*

11e volume (année 1885), avec une étude de Charles GOUNOD, de l'Institut : *Considérations sur le Théâtre contemporain ;*

12e volume (année 1886), avec une préface de M. Jules BARBIER : *Les Jeunes ;*

13e volume (année 1887), avec une préface de M. Jules CLARETIE, de l'Académie française : *Il y a cent ans ;*

14e volume (année 1888), avec une préface de Hector PESSARD : *Le Théâtre Libre ;*

15e volume (année 1889), avec une préface de Henri MEILHAC, de l'Académie française : *La Comédie au Cercle ;*

16e volume (année 1890), avec une préface de M. Ludovic HALÉVY, de l'Académie française : *Une Directrice de la Comédie-Française ;*

17e volume (année 1891), avec une préface de M. Gustave LARROUMET, de l'Institut : *Le Centenaire de Scribe ;*

18e volume (année 1892), avec une préface de M. Jules LEMAITRE, de l'Académie française : *Le Mysticisme au Théâtre ;*

19e volume (année 1893), avec une préface de M. F. BRUNETIÈRE, de l'Académie française : *La Loi du Théâtre ;*

20e volume (année 1894), avec une préface de M. Francisque SARCEY.

21e volume (année 1895), avec une préface de M. Félix DUQUESNEL : *De l'Evolution des Répertoires dramatiques.*

Edmond STOULLIG

PUBLICATION COURONNÉE PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LES ANNALES
DU THÉATRE
ET DE LA MUSIQUE

AVEC UNE

Préface par M. A. CLAVEAU

Vingt-deuxième Année

1896



PARIS

PAUL OLLENDORFF, ÉDITEUR

28 *bis*, RUE DE RICHELIEU, 28 *bis*

1897

L'ÉDUCATION DU COMÉDIEN

I

Dans un recueil d'anecdotes en l'honneur des comédiens, on raconte que l'un d'eux dit un jour à un officier qui le regardait d'un peu haut : « Avec quatre aunes de drap, le roi peut faire en deux minutes un homme comme vous, tandis qu'il faut un effort de la nature et vingt ans de travail pour faire un homme comme moi! » C'était sous l'ancien régime. Aujourd'hui, le premier comparse venu serait plutôt porté à croire qu'un comédien se fait aussi vite qu'un officier; mais l'expérience prouve le contraire.

Pour faire un bon comédien, à plus forte raison un grand comédien, il faut d'abord la vocation. Il n'y a pas de comédien de génie sans une vocation très marquée, sans un appel spécial de la nature. Les quelques privilégiés à qui l'on accorde l'épithète de génial furent vraiment désignés dès leur naissance et, pour ainsi dire, révélés. On les compte. Si l'on peut admettre que Lekain et Talma, Adrienne Lecouvreur et Rachel aient eu du génie, peut-être n'oserait-on pas

prononcer ce grand mot à propos d'une Clairon ou d'une Mars. Aussi ne faut-il point parler de génie quand on examine simplement ce que doit être l'éducation d'un comédien et de quel bagage il a besoin pour réussir sur un théâtre. Le génie, ne leur en déplaise, est une sorte de champignon capricieux qui pousse à tout vent et en tout terrain, une génération spontanée, en dehors des semences et des règles, une admirable exception, un miracle dont il ne faut tirer aucune conséquence pour la conduite à tenir et les études à faire.

Dans le monde du théâtre, il exerce une influence fâcheuse. L'amour-propre y sévit avec tant de malignité que le moindre page se croit grand seigneur et néglige quelquefois, au nom du génie qu'il prétend posséder, les moyens ordinaires d'acquérir du talent. Plusieurs même, qui n'auront jamais ni l'un ni l'autre, se promettent un avenir triomphal. On leur a persuadé qu'ils avaient une vocation, et vous savez où mènent ces vocations fausses, encouragées par des ignorants ou par des flatteurs. C'est, pour les hommes, et pour les femmes — si elles ne sont point jolies — la source de toutes les déceptions, de toutes les misères et de toutes les douleurs; c'est un abîme de maux, un calvaire sans fin. Combien de pauvres filles de concierge, ainsi dévoyées, ont dû regretter la loge maternelle!

Oh ! je sais que la tentation est grande, et terriblement capiteuses les fleurs sous lesquelles le serpent est caché ! On les a nourries de chimères, on leur a conté des histoires folles : Clairon, fille d'une couturière ; Adrienne Lecouvreur, fille d'un chapelier ; Mlle Duchesnois, fille d'un aubergiste ; Rachel, fille d'un marchand de lorgnettes ; et, pour les hommes, le cardeur Bocage, le menuisier Mélingue, le clerc d'avoué Ligier, le commis Samson, l'épicier Arnal, qui encore ? le bijoutier Lekain, voire le tapissier Molière ! Ils en rêvent, ils se sentent prédestinés et, comme aux rois ou reines de féerie, il leur tombe des étoiles dans leur assiette, souvent vide.

Malheureusement, si le génie est un phénomène, la vocation elle-même est une rareté. Souvent elle se dessine et s'interrompt, elle meurt en herbe, fauchée par on ne sait quel mauvais sort. On a pris pour une faculté durable ce qui n'était qu'une disposition passagère, et le goût du théâtre pour le don du théâtre. On veut continuer alors que la vocation s'y refuse, quelquefois même on s'escrime, on se drape, on déclame, on fait l'impossible pour forcer et ramener cette vocation qui se dérobe. Peine perdue ! On ne tarde pas à s'apercevoir qu'il faut en rabattre : les humiliations ont commencé.

Mais eût-on réellement la vocation, croyez qu'elle ne peut rien toute seule et qu'elle de-

meure stérile si l'on n'y joint l'effort et le travail, le long travail de vingt ans, l'étude perpétuelle dont parlait le comédien à l'officier. Il n'est pas de métier, pas d'art, si vous voulez, qui exige un plus sérieux apprentissage. On n'y passe maître qu'après un long noviciat comme élève; mais c'est ici que les opinions diffèrent et que beaucoup d'acteurs, qui ne sont encore que des débutants ou des mazettes, se donnent en secret de dangereux conseils. Un mauvais orgueil leur souffle qu'on se fait et qu'on doit se faire soi-même, que les forts n'ont besoin ni de direction ni d'appui, que l'école est la mort des tempéraments, que l'inspiration s'y glace, que l'originalité s'y perd, qu'il n'est rien de tel que de se jeter à l'eau pour apprendre à nager, et autres clichés de bohême, qui continuent à avoir cours dans les brasseries professionnelles où un certain nombre de jeunes météores escomptent leur futur éclat. On s'y chauffe de ce bois creux entre artistes ou aspirants artistes en tout genre, sculpteurs, peintres, musiciens et acteurs. On se vante de ne croire qu'aux *enfants de la balle*. Mon école, mon atelier, mon Conservatoire, c'est moi!

Cette noble confiance est encore un piège que la vanité tend à ses dupes. Il suffit de parcourir l'histoire de l'art dramatique, depuis l'illustre Baron jusqu'à M. Worms,—deux siècles et demi

d'expérience — pour constater qu'ils y sont en infime minorité et qu'ils n'y jouent qu'un rôle fort effacé, les vrais enfants de la balle !

Certes, il y en avait beaucoup autrefois dans les troupes ambulantes, presque foraines, qui faisaient leur tour de France, « joyeux essaim d'histrions en voyage, dont le groupe décroît derrière le coteau » ; mais c'étaient des saltimbanques plutôt que des comédiens, et la comédie de leur existence, leur *roman comique* avait souvent plus d'intérêt que la farce italienne dont chacun d'eux s'était approprié un personnage, Colombine ou Pierrot, Isabelle ou Matamore. Ils promenaient leur gaîté famélique dans les villes de province où la troupe s'augmentait parfois de quelque aventurier ténébreux, proscrit, comme le capitaine Fracasse ou le Didier de *Marion Delorme*, qui cachait dans cet extravagant déballage, sa misère et son nom. Mais, de notre temps, parmi les artistes célèbres, on n'en trouve presque plus qui aient ainsi couru le monde au hasard de la roulotte et qui se soient formés peu à peu, au jour le jour et, pour ainsi dire, au petit bonheur, sans autre étude, sans autre éducation que le frottement quotidien de la représentation et le tardif perfectionnement qui en résulte. On cite, parmi nos contemporains ou quasi-contemporains, quelques personnalités résistantes, chez qui le talent survécut à ce périlleux

vagabondage : Lafon, Bocage, l'autre Lafont (celui du Gymnase), Tisserant, Félix, Mélingue, Dumaine, Geoffroy, Frédéric Febvre, Geffroy lui-même, le grand Geffroy, de la Comédie-Française, et, en remontant un peu plus haut, Baptiste aîné et Potier. On cite surtout Lafontaine, dont le doyen de la critique théâtrale a écrit qu'il eût appris, en passant par le Conservatoire, l'*orthographe* de son métier, et acquis ce qui lui a quelquefois manqué, le goût et la mesure. Enfin, on cite un certain nombre de comédiennes renommées, entre autres Aimée Desclée, Rose Chéri, Mme Dorval, et, avant tout et avant toutes, la reine des reines de la balle, Virginie Déjazet!

On oublie les disgraciés des deux sexes qui ont ainsi gaspillé leur virtuosité primitive et qui ont fini par éteindre, à cabotiner, la précieuse étincelle que la nature avait mise en eux. Dieu sait ce que cette tendance à ne relever que de soi a tué de jeunes talents qui ne demandaient qu'un peu d'aide pour se développer et grandir. C'est surtout dans les théâtres secondaires, chez les *m'as-tu vu* déclassés, que le comédien prétend tout tenir de lui-même et ne jurer sur la parole d'aucun maître. Une pareille outrecuidance est généralement le cachet de la médiocrité. Il tombe sous le sens que, dans l'art dramatique le plus élevé, il y a une forte partie de métier qu'on ne sait qu'à la condition de l'apprendre, que l'aplomb

n'y suffit pas, non plus qu'une longue pratique, et que le plus favorisé n'arrive point à se passer de leçons. Au fait, tout le monde, bon gré mal gré, du cèdre à l'hysope, en a reçu, et Déjazet elle-même avait été plus ou moins stylée par sa sœur, danseuse de l'Opéra.

En remontant assez haut dans l'histoire de notre art dramatique, on se persuade aisément que les plus cotés n'ont acquis leur science et leur réputation qu'au prix de patientes et continuelles études. Dans la tragédie, de la Champmeslé à Mlle Dudlay et de Baron à M. Mounet-Sully; dans la comédie, de Madeleine Béjart à Mme Bartet, et de La Thorillière à M. Le Bargy, chacun a payé sa dette aux professeurs. Ce même Baron, si présomptueux, si insolent, à qui on attribue ce comble de fatuité : « Tous les cent ans, on peut voir un César, mais il en faut mille pour produire un Baron! » ce Baron, l'enfant chéri de la ville et de la Cour, qui venait chez les marquises, en plein midi, en plein salon, « réclamer son bonnet de nuit », il s'était remis humblement entre les mains de Molière et c'était par pure politesse que Racine affectait de lui épargner les conseils.

On se passe et on se repasse le flambeau sacré, mais personne n'a jamais pu l'allumer sans le secours d'un foyer extérieur, quelquefois modeste, un groupe, une école, un ami, un insti-

tuteur quelconque qui a frotté le caillou d'où le feu a jailli. La vérification en est curieuse et instructive. D'un bout à l'autre de cette glorieuse filière qui relie le présent au passé, avant ou depuis la fondation du Conservatoire, aucun comédien, aucune comédienne n'a pu monter ou se maintenir sur les planches que par un sérieux travail, sous une influence subie ou sous une direction acceptée. En un mot, on a toujours été l'élève de quelqu'un.

Enseignez-vous les uns les autres, c'est la maxime de ce temps où il n'y avait pas encore d'écoles officielles et de professeurs attitrés. Que voyons-nous alors? Toute la troupe de Molière formée par Molière lui-même et par les meilleurs de ses comédiens; la Champmeslé formée par Racine; Adrienne Lecouvreur, par l'acteur Legrand, le premier à qui elle donna son cœur; Mlle Clairon, par Mlle Dumesnil; Sophie Arnould (qui le croirait?) par Mlle Clairon; Mlle Raucourt, par Brizard; Mlle Georges, par Mlle Raucourt et par Talma; Mlle Duchesnois, par Legouvé; Mlle Contat, par Beaumarchais; Mlle Mars, par Mlle Contat; Rachel, par Samson; Talma lui-même, par Molé; et Lekain, par Voltaire qui lui fit un logement dans sa maison, pour le surveiller de plus près. Je n'en finirais pas s'il me fallait suivre et établir méthodiquement ces relations de professeur à élève. Ce qu'il importe d'en

retenir, c'est qu'il ne manque pas un anneau à la chaîne.

Le Conservatoire n'a qu'un siècle environ d'existence. On apprenait donc comme on pouvait, souvent à bâtons rompus, mais on apprenait. Généralement, malgré la distinction capitale ou, pour mieux dire, la séparation absolue que l'esthétique théâtrale maintenait entre les deux genres, on s'exerçait à la fois dans la tragédie et dans la comédie. Quand un acteur consentait à se faire professeur, il enseignait conjointement l'une et l'autre, et, ceci est très intéressant à observer, l'enseignement était surtout technique. On semblait croire que l'intelligence et la sensibilité étant données par la nature, il fallait surtout développer les moyens extérieurs, et pousser l'élève sur la diction, la démarche, la tenue, la voix, le geste; après quoi chacun suivrait sa pente et irait où l'appelait son instinct.

Cette pédagogie dramatique un peu décousue, un peu renfermée aussi et trop individuelle, où l'émulation faisait défaut, donna cependant des résultats magnifiques. Elle assura aux comédiens, dans la société, une place à part et leur valut, à défaut de considération, des revanches si savoureuses et un prestige si flatteur que leur orgueil s'enfla jusqu'à l'arrogance et que La Bruyère put écrire : « Le comédien couché dans son carrosse jette de la boue au visage de Corneille qui passe

à pied ». J'ignore si, à cette heure, la vanité qu'on leur reproche s'est un peu humanisée, mais je suis porté à le croire. Ils ne prétendent plus être les seuls artisans de la faveur dont ils continuent à jouir. Ils admettent assez volontiers que la pièce qu'ils jouent et l'auteur qui l'a écrite y sont aussi pour quelque chose, et ils consentent parfois à les associer à leur propre gloire. De même leur fatuité semble avoir sensiblement diminué, depuis qu'on les décore. A supposer que leurs succès intimes soient toujours aussi nombreux et aussi sérieux, on aime à se figurer qu'il ne se trouverait plus un seul jeune premier pour renouveler l'incartade de Baron, ou celle de Grandval qui, dans une circonstance analogue, franchit cyniquement toutes les bornes. Ces façons ont disparu, et aussi peut-être, dans une certaine mesure, les mœurs qui leur avaient donné naissance. On cite heureusement plus de liaisons entre marquis et comédiennes qu'entre comédiens et marquises; mais ce ne sont pas là mes affaires. J'ai simplement voulu indiquer comment fonctionnait l'éducation dramatique sous l'ancien régime, c'est-à-dire avant la fondation du Conservatoire et à quelle école les comédiens apprenaient leur métier.

Ce n'était point une si mauvaise école, à en juger par les sujets qu'elle a produits. Quelle série, depuis cette Champmeslé qui versa et fit

verser tant de larmes, et cette Adrienne Lecouvreur, dont la mort même fut tragique, jusqu'à Talma et Mars! Les grandes figures qui s'y succèdent, presque sans interruption, revivent incessamment sous nos yeux et donnent un singulier démenti à cette mélancolique idée que le comédien ne laisse rien après lui quand il meurt et que la postérité ne peut plus l'admirer dans son œuvre. Il laisse mieux qu'une œuvre, sur le mérite de laquelle le caprice des générations pourrait toujours revenir, il laisse un nom, il laisse une légende sur laquelle le temps lui-même n'a pas de prise, parce que la tradition l'a consacrée. Que de peintres, que de musiciens illustres sont aujourd'hui oubliés ou démodés! Au contraire, la gloire des comédiens est invulnérable parce qu'elle réside tout entière dans un souvenir et que la matière manque pour l'attaquer. Rachel et Frédérick sont plus sûrs de leur immortalité que Meyerbeer et Delacroix.

Ne croyez pas toutefois que cette pérennité, en quelque sorte invisible et impalpable, mais plus solide que le bronze ou le marbre de leurs statues et de leurs bustes, ait été conquise par eux à peu de frais, haut la main, sans fatigue et sans lutte. Ne le croyez pas, vous surtout, élèves, étudiants, aspirants, néophytes, débutants que la scène attire. Vous venez de voir, et l'on n'y saurait trop insister, à quel entraînement ils se

sont soumis, avec quelle ardeur ils sont allés d'eux-mêmes au devant des conseils d'un tuteur ou des leçons d'un maître. Rendez-vous compte aussi du profit qu'ils en ont tiré. Relisez l'histoire de cet opiniâtre Lekain, qui fut positivement créé et mis au monde par Voltaire. Sauf la flamme divine que son cerveau recélait, la nature l'avait presque traité en marâtre. Il dut, pour s'imposer au public, surmonter, à force de volonté et de travail, tous les obstacles, toutes les disgrâces physiques dont elle l'avait embarrassé. Une bouche énorme lui coupait la figure en deux moitiés inégales; il avait la taille courte et lourde du paysan courbé sur la glèbe, le teint terreux, « sale », disent les contemporains, une voix tout ensemble rude et sourde, rauque et voilée, qui eut de la peine à s'assouplir et à s'éclaircir, mais qui, enfin victorieuse de ses cailloux, devint à la longue sa plus grande séduction. Son intelligence, rassemblée dans des yeux superbes, triompha de toutes ces tares et fit, dit Mlle Clairon, de ce pseudo-Triboulet « le plus grand acteur, le plus beau, le plus imposant, le plus intéressant des hommes ».

Tout par le travail! Vainement les paresseux prétendent que, dans cet art, comme dans tous les autres, il suffit d'observer la nature et d'exprimer ce qu'on a vu. Eh bien non, la seule observation de la nature ne suffit pas là, plus qu'en

peinture ou en sculpture, pour faire un artiste complet. Il y faut joindre une possession de soi et une sûreté de discernement qui sont les fruits naturels de l'expérience et de l'étude. Le jeune comédien n'a pas eu le temps d'observer beaucoup, sur lui-même ni sur les autres, la conduite des sentiments et des passions; mais eût-il, de ce chef, la science d'un philosophe ou d'un vieillard, cette précoce maturité ne lui donnera pas la voix, l'articulation, la diction, l'allure, le geste qui, vous le savez, doit être beau; elle le laissera très pauvre de ressources et de moyens, et nécessairement inférieur aux exigences de cette profession polytechnique. Elle lui donnera encore moins le style, sans lequel il n'y a pas plus d'acteur que d'écrivain. Elle le jettera sur la scène ignorant, imprudent, surtout maladroit et gauche, malavisé, inexercé, impuissant à se contenir, à se dominer, à régler avec précision et amortir au besoin cette sensibilité qui le pousserait, à un moment donné, dans l'extravagance et qui, dans tous les cas, ferait de lui un interprête inégal, disparate, esclave de son inspiration lunatique et de sa disposition du jour.

Car, en admettant que le PARADOXE de Diderot soit en effet un paradoxe, ou une vèrité excessive et trop absolue, encore faut-il reconnaître que la première qualité de l'acteur tragique ou comique est de se posséder complètement, même

dans les crises et les paroxysmes. De la chaleur, beaucoup de chaleur, mais pas d'ivresse. L'ivresse mène aux chutes.

C'est cette liberté d'esprit, cet empire constant sur soi-même, dans les manifestations en apparence les plus violentes, qu'enseignaient et recommandaient les professeurs quand il n'y avait pas encore d'Ecole spéciale et professionnelle pour les comédiens. En se reportant à ce qui nous reste de leurs leçons, on y relève, non sans quelque surprise, qu'au dernier siècle notamment, dans un temps où la sensibilité était en honneur auprès du public, au point de devenir un genre et une mode, où le pathétique florissait presque sans partage sur la scène, où le spectateur, sans être infidèle à la tragédie, commençait à s'émouvoir d'aventures parfaitement bourgeoises et à pleurer sur des infortunes qui n'étaient plus toujours royales, la plupart des maîtres et, à leur tête, le maître de la critique, l'inflammable Diderot, conseillaient aux comédiens de surveiller les élans de leur cœur et d'en modérer les battements. Le comédien maître de soi ! Depuis Diderot jusqu'au Théâtre Libre, c'est la consigne. Elle a un peu varié, à certaines époques et particulièrement dans l'exaltation romantique ; mais c'est la bonne.

II

La Révolution nous apporta le Conservatoire. Elle aimait les études en commun, l'instruction centralisée, l'école qui égalise et nivelle, l'uniformité d'où naquit un jour l'ennui, l'unité en toutes choses, et Napoléon, son élève, avait plus de penchant à renforcer ce système qu'à l'atténuer. L'institution d'un Conservatoire de musique et d'art dramatique, avec mission spéciale de faire des chanteurs et des comédiens, a-t-elle contribué au progrès du théâtre? Beaucoup le nient, un peu par dépit et par habitude. C'est aujourd'hui l'usage de médire des écoles, quelles qu'elles soient, littéraires, militaires, industrielles, scientifiques et autres. On attaque leurs diplômes, leurs grades, leurs concours et leurs cours. On dit qu'elles ne font que des mandarins, qu'elles dessèchent le talent dans sa fleur, qu'elles étouffent, qu'elles écrasent le génie dans l'œuf. Ce thème est connu. Nous le rencontrons sur beaucoup de lèvres téméraires et sous beaucoup de plumes sottes. Il est cher surtout aux refusés du Conservatoire, ou aux amis des refusés, et plus cher encore aux agités qui, réfractaires, par indiscipline ou paresse, à tous les enseignements, récusent et calomnient, par prin-

cipe, toutes les Ecoles. C'est le groupe génial des incompris qui ne veulent pas qu'un peintre apprenne à dessiner et un musicien à solfier. On peut négliger, sans inconvénient, et le thème et le groupe.

Le Conservatoire n'est pas parfait; mais il n'en a pas moins produit, depuis un siècle, une riche moisson sur laquelle nous vivons et vivrons encore longtemps, jusqu'à ce que remanié, rajeuni, mieux adapté aux besoins modernes, et libéré enfin de traditions qui tournent maintenant à la routine, il en produise une seconde pour les générations qui viendront après nous.

On peut dire pis que pendre du Conservatoire, on peut s'offrir, à ses dépens, cette délicate satisfaction de dilettante, ou de snob, qui consiste à parler d'art, à parler de tous les arts, en leur immolant quelque institution ou quelque fonctionnaire. On peut même relever sans parti-pris, comme nous le ferons nous-même dans un instant, une dépression relative qu'il a subie depuis quelques années, sauf pour les instruments à vent, à anche, ou à cordes, et paraître ainsi donner raison à ceux qui, au premier signe de ralentissement, réclament sa suppression pour cause de décadence. Mais, grâce à Dieu, nous n'en sommes pas là.

Tout d'abord, à un certain point de vue, le Conservatoire s'est très sensiblement amendé.

La direction d'Ambroise Thomas et la direction actuelle de M. Théodore Dubois ont à peu près passé l'éponge sur une réputation spéciale que lui avait faite la longue souveraineté d'Auber. Il faut dire les choses comme elles sont : la galanterie et sa fille, la faveur, y ont moins de place qu'autrefois. Elles s'y exercent plus indirectement et de moins haut, par de petites actions réflexes ou de légers chocs en retour. Quelques élèves du sexe faible viennent, dit-on, aux cours dans des toilettes et des voitures que n'expliquent pas complètement leur condition sociale ; mais honni soit qui mal y pense. Il est probable que leur mère a trouvé quelque prêteur convaincu qui escompte ainsi, en tout bien tout honneur, leur talent, leur renommée et leur fortune.

Ce qui saute aux yeux, aux yeux sans écailles, c'est le rôle capital que le Conservatoire a joué, depuis sa création, dans l'évolution de l'art dramatique, ce sont les éclatants services qu'a rendus cette Ecole normale du théâtre. Elle n'a pas été seule à en rendre et il y aurait quelque ingratitude à méconnaître l'effort accompli par certaines sociétés ou institutions libres qui ont fonctionné très utilement, depuis le commencement du siècle, en dehors du Conservatoire. Des cours indépendants et des théâtres *à côté* ont lancé ou, pour parler plus exactement, ébauché quelques douzaines d'élèves. Des professeurs en chambre

ont largement contribué à dresser pour la scène, quelques sujets d'élite en qui ils avaient remarqué des dispositions. Il y aura toujours de ces maîtres inconnus qui lègueront au monde un artiste. On sait à quel point se sont multipliés, dans ces derniers temps, les théâtres irréguliers et, si peu riches de talent que paraissent, jusqu'à nouvel ordre, les acteurs de société auxquels ils ont ouvert leurs portes, il est bien permis d'espérer qu'il en sortira un jour une étoile, encore perdue dans les nuages. Réduits d'ailleurs, pour contenter leur public, à recruter une partie de leur personnel dans des troupes moins inexpérimentées, ils auront ainsi fourni à quelques personnalités modestes, méconnues ou étouffées dans la foule, l'occasion de percer au dehors, et de préluder, par des succès de camaraderie ou de famille, à de plus larges et fructueuses victoires.

Indépendamment de *l'Œuvre*, de *la Bodinière*, du *Théâtre des Poètes*, des *Escholiers*, de *la Rampe*, etc., de petits comités s'organisent tous les jours pour jouer la comédie, et n'y échouent pas complètement. C'est une attraction à laquelle ne résistent guère les amateurs de théâtre. Rappelez-vous de quel crédit ont joui, dans la première moitié du siècle, diverses entreprises de cette nature. Les noms de Gontier et des frères Seveste sont restés populaires. Mais nul n'est ar-

rivé à une célébrité aussi légitime, nul n'a mieux mérité des comédiens et du théâtre que Doyen, le fameux Doyen, le plus convaincu des hommes et le plus original propagateur de la foi dramatique, qui enseigna pendant quarante ans avec amour, avec orgueil, et dont la salle ne disparut qu'en 1834, dans la sanglante échauffourée de la rue Transnonain. Doyen croyait sincèrement que ses élèves, qu'il appelait ses enfants, lui devaient tout, même la beauté de leur visage et la noblesse de leur démarche. Il en eut d'illustres, car la coutume était de débuter chez lui. Menjaud, Samson, Bocage, Beauvallet, Arnal, Bouffé, et cent autres y passèrent, mais ne firent qu'y passer, parce que c'était, à l'époque, un certificat utile, un bon défilé à franchir, et même un bon début pour les candidats au Conservatoire. En réalité, Doyen les dégrossissait et le Conservatoire les recueillait, les finissait après ce commencement d'apprentissage.

C'est ainsi qu'il recueillit Menjaud, Samson, Beauvallet, Mme Paradol et tout ce qui lui parut donner des espérances. On regardait alors comme un grand honneur d'y être admis. Personne ne croyait et personne sans doute ne se fût risqué à dire que ce Conservatoire, d'où sortaient, chaque année, tant de lauréats, pleins de jeunesse et d'avenir, immédiatement hospitalisés à la Comédie-Française ou à l'Odéon, fût le cime-

tière des vocations et des talents. Tous les acteurs tragiques ou comiques qui ont eu un nom dans ce siècle y ont étudié, dans la proportion de quinze sur vingt. J'ai déjà nommé Beauvallet, Samson, Menjaud; il me faut ajouter à cette tête de liste Frédérick, Provost, Ligier, Got, Bressant lui-même qui n'y fut qu'*auditeur*, Delaunay, Coquelin, (je ne mentionne que les retraités de la Comédie-Française), et une nuée de femmes, une pléiade d'étoiles, toute la dynastie des Brohan, et Mlle Reichemberg, leur fille adoptive, toutes les comédiennes authentiques, Mme Arnould-Plessy, Mlle Fargueil et notre trinité nationale actuelle, Mmes Sarah Bernhardt, Réjane et Bartet.

Quelques-unes y échappèrent, pas beaucoup, parmi les très grandes, à peine quatre ou cinq, j'ai déjà nommé Desclée, Rose Chéri, Dorval. On sait bien que certaines fleurs percent toutes les neiges, mais ne vous y fiez pas! La meilleure garantie est encore de s'assurer la bonne chaleur du premier nid. Et c'est là justement ce qu'on trouve au Conservatoire. Les artistes de vaudeville ou d'opérette peuvent à la rigueur s'en passer et s'en passent, en effet, bien qu'on reconnaisse toujours, à des signes infaillibles, ceux à qui un hasard l'a procurée. Mmes Schneider, Judic, Granier, Lavigne, n'ont jamais mis le pied au Conservatoire. J'ai été bien étonné quand j'ai appris que Mme

Chaumont, sortie toute armée du tablier de Déjazet, avait dédaigné de l'y mettre. Ce qui est hors de doute, c'est que la plupart des comédiens, dignes de ce nom, ont été en nourrice dans cet établissement décrié. S'il les étiole, comme on le prétend, s'il les mutile et les ampute, s'il leur coupe les ailes, comment se fait-il qu'il en vienne si peu d'ailleurs, et que de tous les poulains dressés en liberté, il ne sorte presque jamais un cheval de course?

L'art dramatique, sans étude préalable, n'existe que dans l'imaginatien des cabotins de banlieue, et il n'y a pas de meilleure préparation, de plus sérieuse culture que celle d'une Ecole où sont réunis tous les éléments d'instruction et de progrés. On reproche aux élèves de copier leurs maîtres et, réciproquement, aux maîtres de s'imposer à l'imitation de leurs élèves ; de telle sorte qu'au lieu de faire des comédiens originaux, le Conservatoire ne fait que des Worms, des Silvain, des Le Bargy et des Féraudy, comme il faisait, dans la période antérieure, des Delaunay ou des Régnier. Ce grief est fort exagéré. On ne voit pas du tout que le premier prix de comédie de cette année, Mlle Maufroy, une ingénue, ressemble de près ou de loin, par son jeu, à son maître, M. de Féraudy. Mais comment voulez-vous empêcher un élève de garder, dans une certaine mesure et pendant quelque temps, l'empreinte de son professeur? Est-ce que ce sceau,

plus ou moins marqué, n'existe pas dans tous les arts? C'est l'honneur du maître que de *signer* ses élèves, et c'est le bonheur de l'élève que d'étaler en public la signature de son maître. Cette imitation partielle et passagère n'est-elle pas le lien naturel, la transmission nécessaire entre celui qui enseigne et celui qui apprend? Supprimez le Conservatoire, croyez-vous que vous supprimerez les types sur lesquels les jeunes comédiens ont les yeux fixés, les Coquelin et les Mounet? C'est encore au Conservatoire, sous l'heureuse influence d'une éducation commune, en se contrôlant et s'avertissant les uns les autres, qu'on a le plus de chance d'échapper à la suggestion professorale. Un élève isolé, face à face avec l'initiateur, aura nécessairement plus de mal à se défendre contre cet inévitable hypnotisme.

Est-ce à dire que tout soit au mieux dans le meilleur des Conservatoires? Non certes, et une critique impartiale peut y trouver beaucoup à reprendre. Tout d'abord l'ancienne discipline paraît avoir fléchi. Les élèves jouent ailleurs avant la fin de leurs études et se frelatent plutôt qu'ils ne se perfectionnent. Les concours, jugés sur une seule épreuve, donnent souvent des résultats erronés ou contestables. Enfin l'enseignement lui-même, direction et programmes, reflète les hésitations contradictoires d'un comité de réformes où les opinions sont très partagées, et semble

ou excusés par leurs maîtres, choisissent trop souvent, pour leurs morceaux de concours, des scènes d'une modernité médiocre ou douteuse, qui n'ont pas encore subi l'épreuve du temps. Ils cherchent, par ce moyen, à se concilier les bonnes grâces de quelques membres du jury, mais à qui fera-t-on croire que l'élève assez intelligent pour incarner Narcisse ou Polyeucte, n'aura pas en lui des ressources suffisantes pour se tirer d'affaire avec Caligula ou Hernani? Qu'y faut-il en effet? Un peu plus de panache, et ce n'est pas le panache qui a jamais manqué aux jeunes gens. Quant à la débutante qui jouera convenablement Emilie, Camille, Pauline, Junie, Hermione ou Phèdre, pense-t-on qu'elle sera inférieure à la Fernande d'Emile Augier, à la Denise ou à la Lydie d'Alexandre Dumas fils, à la Dolorès de Sardou? Et imaginez-vous qu'un comédien manque les *Faux bonshommes* ou le *Testament de César Girodot*, s'il a réussi à évoquer les grandes ombres d'Alceste, de Tartuffe ou de Figaro? Jouez d'abord Agnès, mesdemoiselles, jouez-la bien, et vous enlèverez ensuite, comme une plume, la *Souris* et toutes les souris.

L'art dramatique est un, il est même admirable, en dépit de sa variété apparente, par sa merveilleuse unité. Les quatre ou cinq grands écrivains classiques nous ont fourni tous les modèles et

tous les moules. Qu'on installe donc, si l'on veut, une classe de drame au Conservatoire, sous prétexte que le drame et la comédie bourgeoise, expression complète de la vie réelle, s'ouvrent à toutes les émotions et ont remplacé avantageusement l'ancien système de la séparation des genres, cela n'y fera ni chaud ni froid. Qui jouera les classiques jouera tout, même la farce. Les professeurs du Conservatoire sont excellents, et ils deviendront encore meilleurs, si c'est possible, moyennant quelque légère réforme des règlements, des programmes et des méthodes. L'élève qui sortira de leurs mains en tête de sa classe, pourra risquer les plus grosses parties sans timidité ni outrecuidance. Il ne lui restera plus qu'à se perfectionner par l'exercice quotidien de sa profession et à capitaliser, pour ainsi dire, ses progrès de chaque jour. Son éducation sera complète, en ce sens qu'il aura appris à apprendre, et qu'il ne dépendra plus que de lui-même de la compléter.

Il devra cependant, pour progresser encore, pour avancer toujours, tenir grand compte de la critique. Elle est souvent violente, injuste et partiale. Elle l'a été à toutes les époques, et plus qu'aujourd'hui. Elle a désolé, déchiré, désespéré des comédiens et des comédiennes. Représentée par quelques journalistes atrabilaires comme cet odieux Geoffroy, qui fut le bourreau de Mlle Du-

chesnois, elle a commis des crimes. Il appartient
à l'acteur de discerner les conseils sympathiques
et de mépriser tout simplement les remontrances
plus ou moins grossières de cette critique brutale
qui cherche son succès et son autorité dans la
fantaisie ou le paradoxe. Il y a encore de ces
critiques à gourdin qui ne vivent que sur la ter-
reur qu'ils inspirent. Le *Brichanteau comédien*
de M. Jules Claretie, nous en fournit un bon type
Il s'appelle dans le roman Baculard, et les petit
journaux de la localité où il sévit l'ont surnom
mé le Jules Janin de Rivesaltes. On rencontr
ainsi, dans la plupart des petites villes de pro
vince, un Baculard, un Jules Janin de Rivesal
tes, sans idées et sans lettres, qui cherche à s
mettre en évidence en prodiguant les coups d
bâton. C'est une manière de chantage. Quand o
lui résiste, il est dérouté, déconcerté, et s'en va
tout penaud, assommer ailleurs. Celui de *Bri*
chanteau comédien, uu peu brûlé en province
vient à Paris, et ses victimes nous apprennen
qu'il y jouit encore d'un certain prestige. Il s'es
crime, à tour de bras, contre de vrais talents. I
en découvre de faux qu'il prône et qui lui fon
un semblant de clientèle. C'est Geoffroy, moin
le style et le *Journal des Débats*. Un des premier
soins du jeune homme qui sortira du Conser
vatoire et débutera à la Comédie-Française ser
de considérer ce genre d'esbrouffeurs comm

[uantité négligeable, de ne jamais recher-
;a protection et de ne pas redouter ses ven-
;es. Tôt ou tard, le Jules Janin de Rivesaltes
ine dans son discrédit ceux qui ont eu la
sse de le flatter ou de le craindre.

demeurant, ne pas s'en rapporter à soi-
e ni à ses dons naturels, se mettre d'abord
cole, et il n'y en a pas de meilleure que le
servatoire, même routinier ou sophistiqué ;
ier sans cesse, travailler jour et nuit, se ren-
un compte exact des conventions et des arti-
s qui font partie du théâtre, cheminer pas à
, à force d'observations vérifiées et de com-
aisons sûres, vers l'expression de la vérité
olue, se refuser les gros effets et les petits
atagèmes qui gâtent le meilleur comédien, se
er même des applaudissements du public et
compliments de la critique, en prendre et en
ser, ne pas trop se cantonner, et cependant
hercher les rôles où on se sent le plus à l'aise
r élever le personnage que l'on joue à la hau-
' du type, couronner sa carrière, si c'est
sible, en enseignant, et profiter, comme maî-
des leçons qu'on a reçues comme élève, trans-
tre ainsi aux futures générations d'artistes
bienfaits d'une éducation qui se prolonge
lant toute la vie, et, par dessus tout cela, ne
ifier aucune des délicatesses de l'honnête
me ; — tel est le devoir, la règle, tel doit

être le rêve du parfait comédien, du com idéal, de celui qui, vraiment épris de son s'est juré d'en affronter toutes les difficultés, supporter toutes les misères, d'en subir toute poignantes alternatives, résolu à vivre dan gloire ou à mourir dans l'oubli comme une C ron, comme une Dorval, comme un Frédérick, plutôt à s'éteindre dans une éclipse passagè d'où son nom sortira ensuite plus brillant, pl pur, et entouré de la double auréole, comme nom de ce Roscius dont Cicéron disait : « Il trop de vertu pour être comédien, et il a trop c talent pour ne pas l'être! »

A. CLAVEAU.

LES

ANNALES DU THÉATRE

ET DE LA MUSIQUE

ACADÉMIE NATIONALE DE MUSIQUE

L'Opéra ne nous a offert qu'un ouvrage inédit : l'estimable *Hellé,* de M. Alphonse Duvernoy, entrée au répertoire le 24 avril et jouée vingt fois jusqu'à la fin de décembre. Il a ressuscité la vieille *Favorite ;* il a fait honneur à l'illustre mort de l'année, Ambroise Thomas, en reprenant son *Hamlet,* pour les représentations de Mme Melba, et remonté le *Don Juan* de Mozart, dont le vrai succès fut le luxueux ballet, hors d'œuvre charmant. Puis il a donné la centième (ce qui est assez extraordinaire pour un ballet) de la *Korrigane,* de M. Widor, avec la gracieuse créatrice Mlle Rosita Mauri, et préparé le *Messidor,* de MM. Zola et Bruneau. Attendons 1897...

5 JANVIER. — MM. Bertrand et Gailhard enten-

dent la lecture de l'*Etoile,* ballet de M. André Wormser, sur un livret de MM. Aderer et de Rod-daz — l'*Etoile,* c'est l'originale histoire d'une danseuse sous le Directoire — dont les principaux rôles sont destinés à Mmes Rosita Mauri, Hirsch, Sandrini, Désiré, Lobstein et Piodi. La « première danseuse de l'Opéra » sera Mlle Robin. Deux pittoresques rôles de mères — de jeunes mères — Mme Chamoiseau et Mme Bréju, seront curieusement créés par Mlles Invernizzi et Torri. Mlle Cléo de Mérode apparaîtra sous les traits charmants d' « une jeune mariée ». M. Hansen fera Vestris.

11 JANVIER. — Premier bal masqué de la saison. L'orchestre de la salle est dirigé par MM. Desormes et Louis Ganne; celui du foyer par M. Desgranges.

13 JANVIER. — Le ténor Courtois, lauréat des derniers concours du Conservatoire, débute dans *Sigurd,* où il obtient un très honorable succès. La voix est d'un joli timbre et le débutant chante avec goût — presque avec style — les héroïques et tendres mélodies de M. Reyer.

15 JANVIER. — Mlle Bréval reprend le rôle de Brunehilda, dans *Frédégonde,* qu'elle n'avait chanté qu'à la répétition générale, et que, pour cause d'indisposition vocale, elle avait dû céder, le soir de la première, à Mlle Lafargue. Mlle Bréval y fait applaudir une voix actuellement reposée et plus charmante que jamais.

19 JANVIER. — Nos jeunes mucisiens ne se plaindront pas de la direction de l'Opéra qui les joue tous les uns après les autres: trois par fournée!

Pourvu que les abonnés de ces concerts ne se plaignent pas de les trop entendre!... Nous en avons rencontré quelques-uns qui ne se gênaient pas pour exprimer une demi-satisfaction, voisine du mécontentement... Il est vrai de dire que si, avec MM. Pierné, Le Borne et Marty, le dernier programme avait été réellement intéressant, l'exhibition de ce jour a paru un peu plus que médiocre... M. Henri Büsser — si jeune qu'il semblait un véritable gamin à la tête de l'imposant orchestre de l'Opéra — a conduit l'exécution d'un naïf et puéril envoi de Rome: *A la Villa Médicis,*[1] qui ressemble, comme la nuit au jour, hélas! à ces fulgurantes *Impressions d'Italie* qui ont illustré Gustave Charpentier, et nous donne vraiment une bien piètre idée de la gaîté de nos pensionnaires à la célèbre villa. M. Büsser est évidemment un jeune homme triste, — oh! combien! Après ce pauvre Chabrier, la Sulamite — le *Songe de la Sulamite* est, paraît-il, tiré du Cantique des Cantiques et de la *Fidèle chanson,* de M. Georges Audigier — a inspiré, si vous voulez, M. Alfred Bachelet, autre prix de Rome, dont la composition, calme et incolore, n'a eu d'autre mérite que celui d'être fort bien chantée par Mme Bosman. Un peu

1. Programme. — *A la Villa Médicis* (Büsser), suite symphonique, dirigée par l'auteur. — Fragment du deuxième acte d'*Œdipe à Colone* (Sacchini), chanté par Mlle Lafargue et M. Delmas. — Le *Songe de la Sulamite* (Bachelet), chanté par Mme Bosman et M. Affre, sous la direction de l'auteur. — Danses anciennes, par Mlles Mauri, Subra et le corps de ballet. — Prologue de *Françoise de Rimini* (Amb. Thomas), chanté par Mmes Héglon et Lafargue, MM. Renaud et Affre. — Suite d'orchestre (Hirschmann), dirigée par l'auteur.

plus de vie peut-être mais si peu d'idées originales dans la Suite d'orchestre, que M. Henri Hirschmann, encore élève du Conservatoire et candidat aux récompenses de l'Institut, a modestement laissé conduire par M. Vidal. M. Vidal en a fait tout ce qu'il pouvait en faire : un succès d'estime. Le gros effet du concert est allé au prologue de *Françoise de Rimini,* fort heureusement ressuscité pour la circonstance. On sait que l'opéra de MM. Jules Barbier, Michel Carré et Ambroise Thomas, représenté le 14 avril 1882, ne se maintint pas longtemps sur l'affiche de notre grande scène lyrique, et c'est en vain que, deux années plus tard, on en tenta une reprise qui fut comme une sorte d'appel en cassation contre les premières impressions du public. On expliqua par toutes sortes de raisons l'insuccès relatif de cette partition considérable, longtemps caressée et mûrie par son illustre auteur. Nous croyons même qu'on en fit retomber la responsabilité, au moins dans une certaine mesure, sur la cantatrice qu'on avait spécialement engagée pour créer le rôle principal. La reprise de l'ouvrage, confiée alors à Mlle Isaac, mit complètement hors de cause Mme Caroline Salla. Mme Salla prouva, d'ailleurs, toute sa valeur en un court passage qu'elle fit, depuis, à l'Opéra-Comique, et volontairement retirée du théâtre, la jeune et brillante cantatrice s'est affirmée, dans le monde, et s'affirme tous les jours comme une véritable artiste. On pense si elle « vibrait », en entendant Mlle Lafargue chanter le rôle de Francesca qu'elle a créé. Le prologue est la page absolument maîtresse de *Fran-*

çoise de Rimini. Il commence par une introduction de quelques mesures en *fa* mineur, large, profonde et simple : sur le frémissement des contrebasses se déroule la plainte des hautbois, plainte que les clarinettes reprennent par une gamme chromatique descendante. Nous voici à la porte de l'enfer ; un chœur de basses invisibles chante dans la même tonalité mineure *andante maestoso* :

Vous qui passez mon seuil, laissez toute espérance...,

Cette tonalité mineure persiste jusqu'à l'entrée de Virgile, annoncée par un chant de violon d'une mélodie soutenue et franche. Dante et Virgile ont pénétré dans l'enfer. Une symphonie large et mouvementée, avec des sonorités puissantes, les accompagne dans ce voyage. Arrivés de l'autre côté du Styx, Dante et Virgile aperçoivent les âmes qui traversent l'air, emportées par le vent. Francesca et Paolo chantent un duo écrit en canon, presque sans accompagnement, très simple, d'une rare distinction, d'une poésie tendre et profonde. Tel est ce prologue, de beaucoup la meilleure page de la partition, page largement écrite, savante, originale, que le souvenir de Glück a inspirée et qui restera comme une des plus belles productions du maître. Aperçu dans la loge directoriale, Ambroise Thomas était salué par les respectueuses acclamations de la salle, qui venait de chaleureusement applaudir M. Renaud, le merveilleux interprète du Dante [1].

---

1. — C'est quelques jours après cette émouvante ovation que l'illustre compositeur s'alitait pour ne plus se relever.

27 JANVIER. — Mlle Beauvais chante pour la première fois, aux lieu et place de Mlle Agussol, le rôle du pâtre, au premier acte de *Tannhauser*.

1er FÉVRIER — Le jeune compositeur Paul Vidal, qui a si heureusement conduit, avec son camarade G. Marty, les concerts de l'Opéra, est nommé, sur la proposition de MM. Bertrand et Gailhard, chef d'orchestre, en remplacement de M. Madier de Montjau, admis sur sa demande à faire valoir ses droits à la retraite.

3 FÉVRIER. — L'Opéra continue, avec une sage lenteur du reste, la réfection des ouvrages emportés dans le terrible incendie de la rue Richer. C'est ainsi qu'il nous rendait, ce soir, en des ravissants décors, la bonne vieille *Favorite* [1] et la toujours jeune *Coppélia*. Ce sera sans doute, un jour, le tour de *Guillaume Tell*, dont la reprise, au lendemain du *Tannhauser* et de la *Valkyrie*, ne laisserait pas d'être curieuse. — Mais pourquoi la *Favorite*, ont dit quelques-uns, alors qu'aucune œuvre de Meyerbeer n'est actuellement au réperpertoire? Hâtons-nous de rassurer ces forcenés admirateurs de Meyerbeer, au nombre desquels se place, en première ligne, notre éminent confrère en critique dramatique, M. Léon Bernard-Derosne. On est en train de refaire l'*Africaine*, en l'honneur de Mlle Bréval, et tôt ou tard, on tentera de ressusciter, avec le ténor Alvarez dans

1. DISTRIBUTION.— Fernand, M. *Alvarez*. — Alphonse, M. *Renaud*. — Balthazar, M. *Gresse*. — Don Gaspard, M. *Gandubert*. — Léonore, Mme *Deschamp-Jéhin*. — Inès, Mlle *Agussol*. — *Coppélia* est dansée par Mmes *Julia Subra* et *Invernizzi*, MM. *de Soria* et *Ajas*.

Raoul, ces infortunés *Huguenots*, dont, pour avoir échappé à la catastrophe, les décors ne valent guère mieux : à force d'avoir servi, ils sont dans un si lamentable état qu'on n'ose plus les montrer...

Depuis longtemps popularisée par les orgues de Barbarie, la musique de Donizetti n'a, d'ailleurs, pas semblé trop déplaire au public, elle l'a même réjoui plus d'une fois. Je n'ai, je pense, point à vous apprendre qu'à côté de pages abominablement triviales, la partition qu'on nous faisait réentendre ne manque certes ni d'inspiration, ni de valeur artistique. Et sans être trop curieux, je voudrais bien savoir quels sont ceux des ouvrages aujourd'hui acclamés comme nouveaux qu'on jouera avec quelque succès dans cinquante-six ans. La *Favorite* date de 1840 : ne l'oublions pas. Et quand elle n'aurait d'autre avantage que celui de faire valoir ses interprètes, cela ne suffirait-il pas au plaisir de ses auditeurs? On a donc furieusement applaudi Mme Deschamp-Jéhin, rappelée de Monte-Carlo tout exprès pour chanter Léonore, et Alvarez, un Fernand au si séduisant organe, et Renaud, qui mériterait d'obtenir dans le roi Alphonse les succès qu'y avait Faure, et Gresse, un Balthazar à la voix superbe : ah! comme il a magnifiquement proféré l'anathème! Voilà, n'est-il pas vrai? une distribution *di primo cartello*. Ajoutons-y la révélation d'une jeune danseuse, Mlle Zambelli, que M. Gailhard a ramenée d'Italie, il y a un an, et qui sera avant peu — nous le croyons — une des plus brillantes étoiles de notre Acadé-

mie nationale. Donc, ne dénigrons pas trop la *Favorite*, qu'accompagnait si délicieusement la spirituelle *Coppélia* du regretté Delibes, cette œuvre exquise et charmante, dont il serait superflu de louer l'abondance mélodique, la franchise des rythmes, l'intelligence scénique, l'éclat et la variété de l'instrumentation.

9 FÉVRIER. — Quatre nouveaux compositeurs se repassent le bâton de chef d'orchestre et se partagent le programme des Concerts de l'Opéra. Le premier est un élève de Massenet, M. Silver, qui avait obtenu le premier grand prix de composition musicale avec l'*Interdit* de M. Edouard Noël. Ce jeune homme nous a paru d'un naturel plus gai que son camarade Büsser, l'auteur de certaines impressions d'Italie, rapportées de la villa Médicis et entendues au dernier concert. M. Silver ne s'est pas contenté de diriger, il a cru devoir « danser » son Poème carnavalesque, inspiré par ces vers :

Cependant, qu'on tambour de basque,
Qu'on castagnette et carillonne,
Un jeune homme dans la bourrasque
Parmi la foule frétillonne...

« On tambour de basque », on « castagnette », M. Coolus aime, comme on le voit, les néologismes. Le jeune compositeur, lui, n'a rien innové; oh! non, rien du tout.

La *Belle au Bois dormant* est cette féerie dramatique de MM. Henri Bataille et Robert d'Humières, musique de M. Georges Hue, qui fut

donnée par l'Œuvre au Nouveau-Théâtre. L'ordinaire défaut de la « musique de scène » est d'empêcher d'entendre ce que disent les acteurs, à moins que ce ne soit parfois le poème qui empêche d'écouter la musique. Ce défaut devint, dans la pénible et mystifiante aventure de cette *Belle au Bois dormant*, un immense avantage. Les poétiques et élégiaques accompagnements, les frais et mélancoliques fragments d'ingénieuses et d'amoureuses symphonies émanant de la coulisse, et composées avec un rare talent par M. Georges Hue, nous sauvèrent heureusement des discours incohérents et copieux, des tirades solennelles et prétentieuses de MM. Bataille et d'Humières. C'était une heureuse idée de nous faire entendre, toute seule, la charmante partition de M. Georges Hue, un musicien de valeur, n'en doutez pas, et ravis, les auditeurs de l'Opéra ont redemandé le second de ces morceaux, où l'élégant compositeur a si joliment décrit le chant des vieux rouets autour du lit, tandis que l'oiseau bleu « couleur du temps » revient dire bonjour à la Princesse. Aussi modeste que talentueux, M. Georges Hue a tenu à associer à son succès le flûtiste Gaubert et le hautboïste Foucault, les excellents interprètes de sa délicate inspiration.

L'*Enterrement d'Ophélie* et la *Rapsodie cambodgienne* composaient le bagage de M. Bourgault-Ducoudray. Le premier morceau est une page de mélancolie saisissante. Nous n'avons plus à louer la rude et forte saveur, le charme hiératique et pittoresque de la *Rapsodie cambodgienne*, qui

nous fut donnée primitivement au Concert Lamoureux. Mais avec quel plaisir ne dirons-nous pas la chaleureuse ovation soulevée par cette curieuse audition, dirigée par M. Bourgault-Ducoudray avec la nervosité et la conviction artistique qu'il mettait, jadis, aux belles exécutions de la *Fête d'Alexandre*. En acclamant ce noble et sincère musicien (prix de Rome de 1862, savez-vous ?), en le rappelant trois fois sur l'estrade au milieu de tonnerres d'applaudissements, le grand public a glorieusement vengé l'auteur de *Thamara* de l'injuste délaissement, par la direction de l'Opéra, d'un ouvrage dont le second acte était une merveille de couleur.

Avec la *Sainte Cécile,* composition religieuse, un peu froide, de M. Charles Lefebvre, et avec le bruyant chœur triomphal de *Mazeppa*, de Mme de Grandval, dont la première représentation fut donnée naguère au théâtre de Bordeaux, se complétait la part faite « aux jeunes » dans le programme.

Au lieu de *Pâris et Hélène*, de Glück, dont on nous avait promis une intéressante sélection, on a trouvé plus simple de redonner les fragments d'*Alceste*, où Mme Rose Caron et M. Delmas ont retrouvé le succès qu'ils avaient si légitimement obtenu au premier concert, et une fois encore, dans les danses anciennes dont raffole le public de ces séances dominicales, on a bissé à Mlles Mauri et Subra le joli passe-pied du *Castor et Pollux*, de Rameau. Le Président de la République assistait à ce concert qui avait lieu devant une salle comble.

Il mandait dans sa loge MM. Bertrand et Gailhard qu'il félicitait vivement de ce qu'ils avaient fait pour la musique française en jouant les œuvres inédites de dix-sept compositeurs. Puis il chargeait les directeurs de transmettre ses éloges à MM. Paul Vidal et Georges Marty, qui avaient si vaillamment formé et conduit pendant ces concerts leur jeune phalange de musiciens.

10 FÉVRIER. — Mlle Eva Dufrane chante pour la première fois le rôle de Léonore de la *Favorite,* où elle fait preuve d'un beau sentiment dramatique et d'une voix remarquablement étendue.

21 FÉVRIER. — Mlle Armande Bourgeois remplit pour la première fois le rôle d'Ortrude de *Lohengrin,* où elle est bien accueillie.

22 FÉVRIER. — M. Noté, qui jouait le rôle d'Amonasro d'*Aïda,* s'est subitement trouvé mal à la fin du second acte et s'est affaissé, sans pouvoir parler, dans les bras de ses camarades. M. Gailhard paraît lui-même en scène et informe le public du remplacement de M. Noté par M. Renaud.

24 FÉVRIER. — *Faust* est affiché à l'Opéra, qui, faute d'une Marguerite, se trouve sur le point de faire relâche. A défaut de Mmes Caron, Bosman, Carrère et Berthet, c'est Mlle Adams qui se dévoue et chante « Anges purs, anges radieux! »

1er MARS. — Par décision de la direction des beaux-arts, le service de la claque est « transformé » dans les théâtres subventionnés sur les mêmes bases qu'à la Comédie-Française. L'Opéra, l'Opéra-Comique et l'Odéon devront attacher à leur administration un employé payé et révocable par

eux, chargé d'organiser la claque. Cet agent, qui ne disposera exactement que du nombre des places attribuées aux claqueurs, fera pénétrer ceux-ci sans billets par l'entrée des services administratifs, — cela afin d'éviter un commerce quelconque des places de *claque*. En outre, il sera formellement interdit à cet agent de recevoir la plus petite rémunération du personnel du théâtre. Le directeur des beaux-arts a voulu éviter, en prenant cette dernière décision, que tel ou tel artiste pût se créer un succès illusoire à la faveur de la claque, et des ordres très sévères seront donnés pour en assurer la complète exécution. Quant à la suppression de la claque, contrairement au bruit qui avait couru alors, il n'en est pas le moins du monde question. On se rappelle, sans doute, que, sous la direction Halanzier, on avait tenté cette réforme pendant l'Exposition de 1878 et qu'on fut obligé d'y renoncer. La claque fut, en effet, rétablie au bout de quelques représentations sur la demande des auteurs, des artistes et... des danseuses.

30 MARS. — Le ténor Ansaldy chante pour la première fois, nous n'osons dire avec succès, le rôle de Fernand dans la *Favorite*.

2 AVRIL. — Concert spirituel du jeudi saint. Un seul nom inconnu : celui de M. Eugène Mestres, dont l'*Ouverture dramatique,* vaillamment conduite par l'auteur, inaugurait, sans grand éclat, une séance qui se continuait de façon plus intéressante par la Symphonie en *mi bémol* de M. Saint-Saëns, véritable œuvre de jeune, puisque le maître n'avait que dix-sept ans lorsqu'il écrivit cette com-

position, attestant déjà une rare habileté de facture. Venait ensuite : le *Requiem* de M. Alfred Bruneau, dont l'exécution, confiée à Mmes Bosman et Héglon, à MM. Vaguet et Delmas, était dirigée par le musicien lui-même — un musicien de réelle valeur, ainsi que l'attestent plusieurs pages d'une poétique simplicité telles que l'*Agnus Dei* par opposition aux violentes et tumultueuses sonorités du *Dies iræ*. Le *Saint Georges*, de M. Maurice Bouchor, fut le dernier envoi de Rome de M. Paul Vidal, et dénote une abondance d'idées et une fraîcheur d'inspiration unies à une remarquable sûreté de mains. Le concert se terminait par la brillante et fière *Marche de Szabady* que M. Massenet composa jadis pour la représentation donnée à l'Opéra au profit des victimes de Szégédin.

20 AVRIL. — Centième représentation de la *Korrigane*, le gracieux ballet de MM. François Coppée et Ch.-M. Widor.

24 AVRIL. — Première représentation de *Hellé*, opéra en quatre actes de MM. Camille du Locle et Charles Nuitter, musique de M. Alphonse Duvernoy [1]. — Après une ouverture dépeignant une

---

1. DISTRIBUTION. — Hellé, Mme *Rose Caron*. — Myrrha, Mlle *Beauvais*. — Une prêtresse, Mlle *Mathieu*. — Jean de Brienne, M. *Alvarez*. — Gauthier, M. *Delmas*. — Roger, M. *Fournets*. — Premier paysan, M. *Euzet*. — Deuxième paysan, M. *Gallois*. — Un bourgeois, M. *Devriès*. — (Au deuxième acte, *le Mystère de saint Jean*, divertissement réglé par M. Hansen) : Salomé, Mlle *Zambelli*. — Balkis, Mlle *Chabot*. — Hérodiade, Mlle *Walcker*. — L'ange vengeur, Mlle *Labatoux*. — Hérode, M. *Douaillier*. — Jean-Baptiste, M. *Cabillot*. — Un licteur, M. *Hoquante*. — Mlles *Viollat, Salle, Blanc, Gallay, Treluyer, H. Régnier, J. Régnier, Vandoni, Piodi, Mestais, Boos, Rat, Parent, P. Régnier, Charles, Mante, Ixart, Carré*.

« tempête » avec tous les épisodes usités en pareille occasion — M. Duvernoy, l'auteur de la *Tempête* exécutée avec succès aux Concerts Colonne, se devait à lui-même ce prélude — le rideau se lève sur une plage thessalienne où se dresse un temple à demi-ruiné. L'orage s'est apaisé. Hellé, prêtresse de Diane — voir *Salammbô* — vient, précédée par ses compagnes, offrir à la déesse les prières et les libations, tandis qu'un thème majestueux, que nous entendrons plusieurs fois dans la suite, semble symboliser le culte antique honoré seulement par quelques fidèles, — la Croix étend sa domination sur le reste du monde. En effet, nous sommes en 1343, et les costumes des navigateurs qui viennent d'aborder sur ce rivage antique ne nous laissent aucun doute sur la vétusté du paganisme dont le culte s'y célèbre encore. Un aventurier, Gauthier, duc d'Athènes — voir *Ghismonda* — cherche un royaume à conquérir. Séduit par la grâce et la beauté d'Hellé, il ne peut se résoudre à reprendre la mer sans enlever la jeune prêtresse, ce qu'il exécute incontinent.

Voilà donc le paiement de l'hospitalité!

disait Ruy Gomez, et le fait est que le procédé est éminemment délicat. A part la jolie cantilène, à la Reyer: « Voici le soir, la nuit s'avance » qu'on a redemandée à sa merveilleuse interprète, Mme Rose Caron, rien de particulièrement saillant à signaler dans ce premier acte. Mais le compositeur s'est fidèlement appliqué à souligner les situations, et la musique est « bien en scène ».

Le second acte débute par un chœur de franche allure, chanté par les soldats de Gauthier, célébrant la gloire de leur maître qui a conquis Florence. L'inévitable chanson à boire est confiée à Roger, lieutenant du duc et soudard accompli, ainsi qu'il convient. On célèbre la Saint-Jean qui nous vaut un divertissement dansé et chanté. Il représente la sombre aventure de Saint-Jean-Baptiste immolé par la lâcheté d'Hérode à la vengeance de Salomé. Les airs de danse sont bien écrits dans le style qu'on est convenu d'appeler « oriental ». L'idée est, d'ailleurs, ingénieuse et tranche sur la banalité habituelle des prétextes à ballets. Une jeune ballerine, Mlle Zambelli, que M. Gailhard a prise à Milan il y a un peu plus d'une année, s'y révèle danseuse de grande école, et la très gracieuse Mlle Chabot se fait justement applaudir à côté de l'étoile naissante... Mais n'oublions pas Hellé, qui, toujours froide et silencieuse, ne veut point céder aux amoureuses supplications de son ravisseur, et cherche à se venger de lui. L'occasion surgit. Le fils du duc, Jean, attendu par son père avec impatience, arrive incognito, défend contre les soldats les femmes et les filles. Gauthier, qui survient, accueille avec transports l'enfant si longtemps souhaité. Beaucoup de pittoresque en cet acte, beaucoup de mouvement. Mais M. Duvernoy s'est réservé surtout pour le tableau suivant.

Hellé, disions-nous, a trouvé sa vengeance. Jean, comme il sied, « n'a pu la voir sans l'aimer ». Elle feindra d'accueillir cet amour et frappera ainsi le père par le fils. Cette situation nous vaut une

douce cantilène dans laquelle le fils du duc exhale ses espérances et dont nous détachons spécialement l'*andantino :* « Ils étaient doux, tes Dieux » trop riche au début en consonnes dentales, mais qui contient de charmants vers de Musset, malheureusement un peu modifiés par les auteurs de livret... Hélas! la prêtresse de Diane s'est prise à son propre piège. Elle aime celui qu'elle voulait séduire. Gauthier accourt prévenu par un « mouchard » — soyons sévère, mais juste! — maudit son fils, et sort précipitamment pour combattre les Florentins qui veulent, par haine de la prêtresse, la chasser de son trône. Le châtiment, d'une impartialité tout à fait large, atteindra tous les personnages. S'enfuyant avec Jean à travers les campagnes où viennent de passer les Florentins en déroute, Hellé entend des voix menaçantes lui annoncer le courroux de Diane irritée par le parjure de sa prêtresse. (Je n'ai pas très bien compris, soit dit en passant, comment Hellé peut accorder la terreur que lui font éprouver ces chœurs invisibles avec son espoir de trouver « dans les lointaines sphères » l'amour, la joie et la paix. Au surplus, ce mélange de réminiscences païennes parmi les révoltes d'une cité italienne au quatorzième siècle ne laisse pas d'étonner, et même de détonner quelque peu.) Notons la jolie phrase d'Hellé : « Le ciel pour d'autres destinées », et constatons l'effort vers la réalisation musicale d'un dénouement dramatiquement conçu : mort de la prêtresse, suicide de Jean, désespoir de Gauthier, qui, vraisemblablement, mourra de chagrin. En

somme, on peut, ce me semble, reprocher à M. Duvernoy de n'avoir pas donné carrière assez libre à son imagination; il paraît l'avoir trop souvent réfrénée, dans la crainte, sans doute, de dépasser le but. Honorable scrupule, d'ailleurs! Il serait superflu d'ajouter qu'une harmonie correcte et pure, toujours satisfaisante pour les oreilles les plus délicates, est infiniment propre à servir d'exemple aux élèves soucieux de ne pas sacrifier aux dieux inconnus. L'instrumentation est sobre, claire et suffisamment colorée. Nommer Mme Rose Caron, prêtresse exquise; M. Delmas, à la belle déclamation ; M. Alvarez, à la voix si fraîche, c'est dire, n'est-il pas vrai, que les accents les plus tragiques du rôle d'Hellé, la passion furieuse de Gauthier et le juvénile amour de Jean ont été admirablement rendus. M. Fournets est un soudard fruste à souhait [1]; enfin, le divertissement où triomphèrent Mlles Chabot et Zambelli, la mise en scène luxueuse et les quatre beaux décors d'Amable, Jambon, Carpezat et Rubé ne méritent que des éloges. Je ne parle que pour mémoire de l'exécution orchestrale, brillamment conduite par M. Taffanel, et je laisse au grand public le soin de décider si, avec tous ces éléments, *Hellé* doit être un succès. Dès aujourd'hui, du moins, on peut affirmer que la direction n'a rien à se reprocher : *Hellé* est superbement montée...

---

1. Dès la quatrième représentation de l'ouvrage, le rôle de Roger sera repris par M. Dubulle; il sera chanté ensuite au pied levé par M. Delpouget, remplaçant M. Dubulle. indisposé.

1er MAI. — Dans *Sigurd,* dont la cent-trente-neuvième représentation se donne ce soir devant une salle comble et très enthousiaste, Mlle Louise Grandjean, une aimable transfuge de l'Opéra-Comique, qui avait déjà fait un honorable début dans *Aïda,* chante pour la première fois le rôle de Brunehild. Grande et belle personne, excellente musicienne, très intelligente comédienne, la nouvelle Valkyrie est douée d'une belle voix de soprano dramatique, qu'elle dirige avec une grande sûreté de méthode. Son apparition au second acte, dans le palais enchanté, a fait sensation, et tout de suite elle a charmé la salle avec la phrase délicieuse : « La Valkyrie est ta conquête ».

3 MAI. — La direction donne ce soir dimanche aux Parisiens une représentation gratuite dont le spectacle est composé de la *Favorite,* avec Mlle Dufrane, dans le rôle de Léonore, M. Ansaldy, dans celui de Fernand, et du ballet de *Coppélia,* avec Mlle Subra. Faute de places, on refuse six cents personnes environ. Les élus ne se montrent pas moins enthousiastes pour la musique de Donizetti que pour le gracieux ballet de Léo Delibes.

7 MAI. — A l'occasion de la centième représentation de la *Korrigane,* les auteurs du charmant ballet, M. Ch.-M. Widor et François Coppée réunissaient quelques intimes en un dîner qui avait lieu chez Vidal, au Café de Paris. Dix-huit convives en tout : M. Gailhard, directeur de l'Opéra, et Mlle Rosita Mauri, l'idéale interprète, qui a tant contribué au succès de l'œuvre, et qui, pas un jour, depuis la création, n'a quitté le rôle ; puis, MM. Ca-

rolus Duran, Jules Comte, Antonin Proust, Fourcaud, Edmond Stoullig, Jules Huret, Edouard Noël, Fiérens, Delsart, le violoniste Lefort, le poète Auguste Dorchain, les éditeurs Heugel et Chevalier, et Hansen, le maître de ballet. La petite fête a été très gaie et très animée. Carolus Duran a porté un aimable toast aux auteurs de la *Korrigane* et à la continuation de son succès de répertoire. Coppée a spirituellement « mimé » le sien en embrassant Mlle Mauri, et avec sa verve toulousaine, Gailhard a conté des anecdotes de sa carrière d'artiste qui ont beaucoup amusé les convives. Ceux-ci ne se sont séparés qu'après s'être promis — serment enregistré par Gailhard — de se retrouver tous, et bientôt, à la deux-centième de l'exquis ballet.

15 MAI. — Autres agapes : les jeunes musiciens joués ce dernier hiver aux concerts de l'Opéra offraient un banquet, chez Champaux, aux deux directeurs. M. Roujon présidait, assisté de MM. Des Chapelles et Bernheim. Au nom de tous les compositeurs joués à ces concerts dominicaux, M. Bourgault-Ducoudray a adressé aux directeurs un petit discours délicieux de tact, d'esprit et de cœur, et a souhaité la prompte création du Théâtre-Lyrique. M. Roujon a affirmé sa sollicitude pour les jeunes musiciens français, a bu à la concorde, à la fraternité artistique, et a fait, à son tour, des vœux pour la création du Théâtre-Lyrique. Au nom du personnel de la maison, M. Paul Vidal a félicité l'administration d'avoir pris l'initiative de faire entendre à l'Opéra les jeunes musiciens

français, et au nom de M. Georges Marty et au sien, il a remercié du choix qui les avait amenés, tous deux, à diriger les études. M. Gailhard a dit ensuite que désormais, Wagner ayant sa place à l'Opéra, l'école française devait s'affirmer et prendre le rang qui est légitimement le sien.

20 MAI. — Un accident terrible se produit ce soir pendant la représentation d'*Hellé*. Il était exactement neuf heures moins trois minutes. Le premier acte touchait à sa fin. On venait de bisser la romance de Mme Caron, quand un bruit formidable se fit entendre. En même temps, une vive lueur apparaissait, rapide comme un éclair, et était suivie d'un nuage de poussière qui montait du haut de la salle jusqu'au cintre. Tout d'abord, on crut à une explosion ou à quelque attentat anarchiste. Les spectateurs se précipitèrent vers les issues. Mais, avec un admirable sang-froid, Delmas, Mme Caron et les chœurs qui se trouvaient en scène, demeurèrent à leur place, espérant, par leur calme, rassurer le public. Ils réussirent, en effet, vis-à-vis des spectateurs du rez-de-chaussée et des deux premiers étages. Mais, en haut, à l'amphithéâtre des quatrièmes où s'était produite la prétendue explosion, l'affolement était considérable, on se bousculait et des spectatrices essayaient d'enjamber la balustrade pour sauter dans la salle. Les gardes les en empêchèrent, guidèrent la sortie, et, grâce à eux, aucun nouvel accident n'arriva. Pendant ce temps, M. Lapissida, régisseur général de l'Opéra, avait fait, toujours très posément, retirer le personnel en scène et, après avoir, en quelques mots, affirmé au

public qu'il n'y avait rien à craindre, avait fait baisser le rideau. L'amphithéâtre évacué, ce qui n'avait demandé que deux ou trois minutes, on s'occupa des blessés — car il y avait des blessés. On n'en trouva d'abord que cinq ou six qui se plaignaient seulement de contusions et d'une violente commotion. Ils purent quitter la salle pour aller recevoir des soins. On commençait à espérer que l'accident n'aurait pas de suites trop graves, quand des cris attirèrent l'attention d'un des gardes municipaux. Il revint sur ses pas, et trouva une femme engagée sous une poutre, qui avait été blessée à la jambe et à l'œil droit par la chute de la poutre sous laquelle elle se trouvait prise. En même temps, une jeune fille, la figure ensanglantée, se mit à réclamer à grands cris sa mère qui, disait-elle, était sous les décombres. En cherchant, on aperçut, dans une excavation creusée dans le plancher de la galerie et recouvert par des blocs de fonte, le cadavre horriblement mutilé d'une femme d'un certain âge. C'était celle que la jeune fille réclamait, Mme Chomette, âgée de cinquante-six ans, concierge, 12, impasse Briare, 7, rue Rochechouart. Pendant que les agents faisaient des fouilles pour voir s'il n'y avait pas d'autres cadavres, on s'aperçut qu'un commencement d'incendie venait de se déclarer dans la toiture. Les pompiers de service, bientôt assistés de ceux de la rue Blanche, en eurent facilement raison. Jusqu'à présent, on ignorait ce qui était arrivé et d'où provenait l'accident. En retirant le cadavre de Mme Chomette, on s'en rendit compte. Il avait été causé par la chute d'un des contrepoids du lustre,

Le grand lustre central de la salle est soutenu par huit cordes en fil de fer de la grosseur du poignet et dont chacune a, à son extrémité, un contrepoids pesant environ sept cents kilos. Chaque contrepoids a ce poids énorme, afin qu'en cas de rupture d'un ou de plusieurs fils le lustre reste toujours soutenu. Or, le long de l'un des fils, glissant dans une sorte de boyau, appelé en langage de théâtre « cheminée », se trouvait un câble servant à l'éclairage électrique. Par usure, un contact s'était produit, le câble électrique s'était enflammé, et l'étincelle violente qui avait jailli avait fondu le fil qui soutenait le contrepoids. L'énorme masse, dégringolant dans la « cheminée », avait défoncé, d'abord, le plafond, puis le plancher de la cinquième galerie en un point où il n'y avait heureusement personne, était venue broyer les fauteuils 11 et 13 de la quatrième galerie occupés par Mme Chomette et sa fille, et avait encore démoli le parquet au-dessous d'elles avant de s'arrêter. C'est également la chute du contrepoids qui, en arrachant le coupe-circuit, avait causé le commencement d'incendie.

21 MAI. — En une répétition de gala — cela devient à la mode — dont la recette était destinée à glorifier le maître défunt par un sévère monument, dû au ciseau du joyeux statuaire de Mlle Cléo de Mérode, — on reprenait *Hamlet*[1], et

1. DISTRIBUTION. — Ophélie, Mme *Melba*. — La Reine, Mme *Deschamps-Jéhin*. — Hamlet, M. *Renaud*. — Le Roi, M. *Gresse*. — Laërte, M. *Vaguet*. — Le Spectre, M. *Chambon*. — Marcellus, M. *Gandubert*. — Horatio, M. *Douaillier*. — Polonius, M. *Dénoyé*. — Fossoyeur, M. *Cancelier*. — Fossoyeur, M. *Cabillot*. — 2e Acte : *Pantomime*;

l'événement se produisait au lendemain même d'un cruel accident qui, un instant, avait pu faire croire que, même après sa mort, le pauvre Ambroise Thomas continuait de « porter la guigue » aux théâtres. Rappelez-vous l'incendie de la salle Le Peletier, le jour où l'affiche annonçait la centième de cet *Hamlet;* celui du théâtre des Arts, de Rouen, pendant une représentation de la même œuvre, et enfin l'Opéra-Comique, devenant la proie des flammes, le soir où l'on jouait *Mignon*. Grâce aux précautions prises, un démenti a été, cette fois, donné aux sinistres pronostics, et nous avons pu réentendre l'estimable ouvrage, depuis plusieurs années déjà disparu du répertoire. On se hâte d'applaudir, avant qu'elle ne reparte, à l'heureuse rentrée dans Ophélie, de Mme Melba [1], dont la voix est si délicieusement pure. Renaud chante avec talent le rôle d'Hamlet. Mme Deschamps-Jéhin est très belle en celui de la reine et Gresse tout à fait excellent dans le roi Claudius. N'oublions pas le ballet, costumé avec beaucoup de pittoresque et de goût. Mlle Subra en danse d'une façon très piquante le pas principal. C'est bien là, vraiment, la Fête du Printemps.

Le Directeur, M. *Ajas.* — Le Roi, M. *de Soria.* — Le Traître, M. *Hoquante.* — La Reine, Mlle *Robin.* — Au 4e Acte : *La Fête du Printemps;* Divertissement de M. Petipa : Mmes *Subra, Salle, Viollat, Vangœthen, Blanc, Galley, Treluyer, H. Régnier, J. Régnier, Vandoni, Mestais, Boos, Rat, Parent, P. Régnier, Monchanin, Ixart, Carré, Beauvais, Charrier, Robin;* MM. *Marius, Régnier.*

1. Le rôle d'Ophélie sera repris plus tard, et non sans succès, par Mlle Berthet, qui déjà l'avait chanté trois ans auparavant. Mlle Eva Dufrane chantera de même, à la place de Mme Deschamps-Jéhin, le rôle de la reine Gertrude.

M. Paul Vidal occupe pour la première fois officiellement le pupitre du chef d'orchestre, et tout le monde se plaît à reconnaître l'autorité de son bras et la précison de ses mouvements. La recette s'élève à près de quarante mille francs.

24 MAI. — Ce dimanche de la Pentecôte, on donne une représentation gratuite en l'honneur du couronnement de l'empereur de Russie. Au programme : *Rigoletto* et la *Fête russe*, où les danses de Mlles Mauri et Subra et le divertissement des matelots sont bissés d'acclamation. La salle entière écoute debout l'Hymne national russe et la *Marseillaise*, que le public chante avec les artistes de l'Opéra et les chœurs.

29 MAI. — Notons le début, sans gloire, d'un jeune ténor toulousain, M. Duffaut, dans Siegmound de la *Valkyrie*.

3 JUIN. — On fête le jubilé artistique de M. Camille Saint-Saëns par une superbe représentation de *Samson et Dalila*, coïncidant heureusement avec le cinquantenaire musical de l'illustre compositeur qui donnait en 1846, à l'âge de dix ans, son premier concert à la salle Pleyel. M. Courtois interprète le rôle de Samson, où il fait preuve d'une voix généreuse et d'un réel talent scénique. Mme Héglon est, comme toujours, une superbe Dalila.

Ce jubilé de M. Camille Saint-Saëns s'était célébré, la veille, à la salle Pleyel, qui vit, il y cinquante ans, les débuts de l'éminent compositeur dans le divin art de la musique. L'incomparable violoniste Sarasate profitait de la circonstance

pour donner aux dilettantes réunis chez Pleyel la primeur de la deuxième sonate pour piano, écrite par Saint-Saëns et jouée par lui. Et M. Taffanel avait sorti sa flûte de son étui pour jouer, comme lui seul sait jouer, une romance pour flûte et orchestre, dirigé par le « jubilaire ». C'est dire que la fête était complète. M. Camille Saint-Saëns, dont l'enfance fut, en effet, fort précoce, a commencé à jouer du piano avec un seul doigt... A quinze ans et demi, il avait composé une symphonie, exécutée avec un très grand succès à la salle Sainte-Cécile sous la direction de Seghers. C'est à cette occasion qu'arrivant un jour dans cette salle de concert, où tout était préparé pour la répétition de l'ouvrage d'un de ses confrères, M. Camille Saint-Saëns s'élança au pupitre du chef d'orchestre absent, et dirigea « à première vue » l'exécution avec son parapluie !...

Aujourd'hui, M. Camille Saint-Saëns joue du piano avec ses dix doigts et de l'orgue pareillement. C'est, personne ne l'ignore, un des maîtres du clavier. Et quand il fait à un orchestre l'honneur de le diriger, il laisse son parapluie au vestiaire, et se sert, pour battre la mesure, du bâton traditionnel. Le temps des enfantillages est passé. Depuis longtemps, le grand virtuose est apprécié de tous, et le glorieux auteur du *Rouet d'Omphale*, de *Phaéton,* de la *Danse macabre,* du *Déluge* et de *Samson et Dalila*, d'*Henri VIII* et d'*Ascanio,* de *Proserpine* et du *Timbre d'argent,* a, Dieu merci ! triomphé des préventions dont il fut si injustement l'objet. Nous nous rappelons encore,

comme si c'était hier, cette première représentation du *Timbre d'argent* au Théâtre Lyrique de la Gaîté, où régnait alors Albert Vizentini. L'ouvrage avait dû être joué partout... Un jour, l'affiche verte de l'Opéra-Comique portait ces mots : « Prochainement, le *Timbre d'argent* » et l'on pouvait croire que l'œuvre allait être représentée à la salle Favart. Ah bien oui ! le lendemain le *Timbre d'argent* avait disparu de ladite affiche, et rentrait dans les cartons. C'est en vain qu'en 1870, le directeur de l'Opéra-Comique avait engagé tout exprès une danseuse milanaise pour le rôle muet que contient l'ouvrage de MM. Jules Barbier et Saint-Saëns. On recula bientôt devant les frais de mise en scène que nécessitait le *Timbre d'argent*, et on changea d'idée. Afin d'utiliser Mlle Trévisan (c'était le nom de la danseuse italienne), on chargea Guiraud d'improviser le *Kobold*, et dans le but de consoler Saint-Saëns, on lui demanda d'écrire la musique d'un petit ouvrage en un acte, la *Princesse Jaune*, qui fut donnée à l'Opéra-Comique au mois de juin 1872. La *Princesse Jaune* fut donc le véritable début au théâtre du grand compositeur. Les directeurs de la Monnaie de Bruxelles ont émis l'idée curieuse de la reprendre à la saison prochaine. Comment M. Carvalho leur en a-t-il donc laissé l'honneur?...

8 JUIN. — M. Van Dyck « en représentations » chante *Lohengrin* avec un très vif succès. Il est plusieurs fois rappelé, en même temps que Mme Rose Caron. MM. Delmas et Noté, Mlle Dufrane ont leur part d'applaudissements. M. Félix Faure assiste à cette belle soirée.

15 JUIN. — On donne la *Valkyrie* pour les débuts de Mlle Elise Kutscherra. C'est en véritable artiste, avec des émotions sincères et de belles chaleurs d'organe que Mlle Kutscherra déclamait l'hiver dernier, au Concert Colonne, l'admirable scène finale du *Crépuscule des Dieux*. Ce succès valut à la cantatrice tchèque son entrée à l'Opéra, où elle débutait ce soir dans Sieglinde, de la *Valkyrie*. Elle a mimé et joué tout le premier acte avec une intelligence, nous pourrions même dire avec une exubérance qui nous changeait heureusement des attitudes conventionnelles. Mlle Kutscherra a évidemment un tempérament. Mais, intéressante actrice, Mlle Elise Kutscherra nous a semblé quelque peu inférieure comme chanteuse ; c'est une voix déjà fatiguée par un long surmenage et par de nombreuses tournées en Allemagne et en Italie qu'elle apportait dans ce grand cadre de l'Opéra, où apparaît, immense, la moindre fêlure... Mlle Bréval devait jouer Brunehilde et voilà qu'au dernier moment elle a fait défaut, condamnée au repos par ordonnance de la Faculté. Cela lui arrive « plus souvent qu'à son tour », comme on dit, et M. Gailhard a le plus grand tort de ne point se prémunir d'une seconde Brunehilde. N'ayant pas le nécessaire et forcée de courir au plus pressé, la direction, prise au dépourvu, avait confié à Mlle Thérèse Ganne un rôle fort au-dessus de ses forces. La jeune lauréate des derniers concours du Conservatoire a dit, d'une voix fraîche et sonore, son air d'entrée du second acte. Mais ce fut une déroute générale,

y compris l'orchestre, que la scène de l'*Annonce de la mort,* où, Siegmound absolument insuffisant (pourquoi n'était-ce pas M. Van Dyck?) un jeune ténor inexpérimenté, M. Duffaut (chantant faux comme l'indiquait son nom) a provoqué, au baisser du rideau, une scandaleuse explosion de chuts trop mérités. O la malencontreuse représentation!... Grâce à M. Delmas, qui a magistralement dit les adieux de Wotan, à M. Gresse, qui a fait sonner sa belle voix dans le farouche personnage d'Hounding, et à Mme Héglon, une très belle Fricka, l'honneur de l'Opéra fut sauf, mais tout juste...

27 JUIN. — L'administration rend aux abonnés la représentation interrompue après le premier acte d'*Hellé* par l'accident du lustre que nous avons conté plus haut. On donne *Tannhauser,* où M. Van Dyck est très vivement applaudi. C'est encore dans le rôle de Tannhauser que M. Van Dyck fera, quelques jours après, ses adieux au public parisien; Mlle Lafargue chantera, ce soir-là, Elisabeth aux lieu et place de Mme Rose Caron.

3 JUILLET. — On donne *Sigurd* pour les débuts de M. Gautier. Ex-baryton, devenu ténor à vingt-neuf ans, M. Gautier fut, au Conservatoire, un des blackboulés des derniers concours de chant, où il disait avec sentiment la rengaine — oh! combien! — de *Guido et Ginevra*: « Quand renaîtra la pâle aurore ». « Séché » de même en opéra-comique, où le rôle de Gérald, dans *Lakmé,* ne nous rappelait en rien les bons souvenirs que nous avait laissés la précédente année, il ne se présenta même pas au concours d'opéra... Mais

cela ne l'empêchait pas d'ailleurs de débuter ce soir, sur la vaste scène de notre Académie nationale, chaudement recommandé par M. Ernest Reyer, qui s'était entiché de lui, je ne sais pourquoi, et qui, en homme d'esprit qu'il est, se trompe quelquefois : erreur n'est pas compte. Petit « pot à tabac » qui a fait faire la grimace aux « abonnés... », grotesque aux côtés de Brunehilde, représentée par Mlle Grandjean, de jeu nul et de voix absolument insuffisante, M. Gautier n'a réussi, à l'Opéra, qu'à faire regretter M. Dupeyron. Peut-être conviendrait-il mieux à l'Opéra-Comique : qu'il y aille !... Grâce à la vaillance de Mlle Grandjean, dont le clair soprano a de jolies notes, à celle de M. Bartet, un Gunther de jeunesse séduisante, et de l'excellent Gresse, le Hagen idéal et toujours applaudi, la représentation ne fut pas trop indigne de notre premier théâtre lyrique. Mais nous nous souviendrons longtemps de ce pauvre petit Sigurd de chez Holden...

6 JUILLET. — Mlle Lowentz, retour d'Amérique, se fait applaudir dans le rôle de Marguerite de *Faust*.

10 JUILLET. — M. Vaguet chante pour la première fois le rôle de Lohengrin, et Mlle Granjean celui d'Elsa. Succès pour les deux nouveaux interprètes du célèbre ouvrage de Wagner.

14 JUILLET. — C'est *Hamlet*, — où Mlle Domenech remplit le rôle de la reine, — qui fait les frais de la matinée gratuite. M. Gresse enlève la *Marseillaise* avec son habituel succès.

31 JUILLET. — M. Lafarge débute dans le rôle de Siegmound de la *Valkyrie*. Le ténor Lafarge est,

on s'en souvient, le premier en France qui créa Samson, dans le bel opéra de M. Saint-Saëns, représenté à notre instigation — nous en revendiquerons à jamais l'insigne honneur — sur le théâtre des Arts de Rouen, direction Verdhurt. A la Monnaie de Bruxelles, il porta sans faiblir le poids du rôle du Siegfried, bien fait, hélas! pour écraser son homme. A l'Opéra-Comique, l'inélégant Enée des *Troyens* de Berlioz fut, au point de vue artistique du moins, l'excellent partenaire de Mlle Delna, débutant brillamment dans le rôle de Didon. Dernièrement encore, nous l'applaudissions au Concert Lamoureux, rendant à miracle les vocalises du *Messie* d'Haendel. C'est Mme de Girardin qui appelait l'Alboni « un éléphant ayant avalé un rossignol ». M. Emmanuel Lafarge a, lui, la taille d'un fort ténor et la voix d'un ténor de demi-caractère; rien de plus drôle que de voir un filet aussi mince sortir de ce corps de colosse...

D'un traité passé avec Mme Richard Wagner, la direction décide que les *Maîtres Chanteurs de Nuremberg* ne seront donnés qu'au commencement de la saison théâtrale 1897-98, très probablement dans le courant d'octobre 1897. *Gauthier d'Aquitaine* de M. Paul Vidal suivrait, dans cette même saison, les *Maîtres Chanteurs* de Wagner.

21 AOUT. — Le baryton Bartet chante pour la première fois le rôle d'Alphonse dans la *Favorite*, suivi de la *Maladetta*, où Mlle Zambelli reprend avec succès le rôle de la Fée des Neiges, à côté de Mlle Désiré, dansant celui de Lélia aux lieu et place de Mlle Subra.

26 AOUT. — M. Chambon joue pour la première fois, dans *Faust*, le rôle de Méphistophélès.

28 AOUT. — Dans la *Valkyrie*, M. Bartet chante pour la première fois le rôle de Wotan.

3 SEPTEMBRE. — Dans *Hamlet* le baryton Noté remplace au pied levé M. Renaud, indisposé, et se fait applaudir dans ce rôle difficile. Mlle Dufrane jouait pour la première fois, d'une façon fort distinguée du reste, le rôle de la reine.

18 SEPTEMBRE.—Le ténor Lafarge interprète, pour la première fois, à Paris, le rôle de Samson qu'il eut l'honneur de créer à Rouen, ainsi que nous l'avons dit plus haut. Mme Héglon obtient un très gros succès dans le rôle de Dalila, où elle mérite les plus chaleureuses félicitations du compositeur.

6 OCTOBRE. — Paris a reçu la visite du tsar, venant sceller de son auguste présence l'union des deux peuples russe et français. L'Opéra donne en l'honneur de Leurs Majestés Impériales Nicolas II et Alexandra-Féodorowna une représentation de gala dont notre confrère Victorin Joncières rendait excellemment compte dans les termes suivants : « A vrai dire, écrit-il, aucune des œuvres exécutées dans cette mémorable soirée n'offrait l'intérêt ni l'attrait de la nouveauté : j'avoue que je le regrette. La présence du tsar de toutes les Russies sur le sol de la République française était, ce me semble, de nature à inspirer à l'un de nos grands musiciens une composition d'un caractère élevé, où se serait manifesté dans sa plus brillante expression

l'élan d'unanime enthousiasme qui, pend
trois journées inoubliables, animait le pe
Paris. Je suis forcé d'avouer que, dans cett
de gala, il n'y a eu de véritable émotion q
qu'à l'entrée des souverains a éclaté l'*Hymn*
entonné par tous les artistes de l'Opéra. Ch
gulière, de même que chez nous un offi
génie a composé notre chant national, la *l*
laise, — c'est un général, du nom de Wol
écrit cet Hymne d'un si noble accent, où
ment religieux s'unit à l'amour de la Pat
une intensité d'expression si pénétrante
sereine simplicité. L'effet de ce beau cha
heureusement arrangé en chœur et orche
M. Paul Vidal, a été immense : il amen
naturellement l'explosion d'enthousiasme
salué les souverains d'acclamations dé
Certes on ne saurait nier le mérite des œu
figuraient au programme, et cependant
paru intéresser médiocrement le public. I
suivant l'étiquette, il était interdit d'appla
nos artistes français, habitués aux brav
blaient un peu déconcertés par cet accueil
Et cependant, le second acte de *Sigurd* de
a été rendu d'une façon supérieure par
naud, superbe dans le rôle du prêtre d'O
M. Alvarez, qui abordait pour la première f
de Sigurd ; par Mme Rose Caron, si toucha
sa phrase : « La Valkyrie est ta conquête
deau est tombé à froid sur le troisième tal
second acte, sans le moindre applaudi
Avant l'acte de *Sigurd*, l'orchestre, di

M. Edouard Mangin, avait exécuté la *Marche héroïque,* que composa, en 1871, M. Camille Saint-Saëns, à la mémoire d'Henri Regnault. Bien entendu, le programme n'avait pas mentionné la dédicace du morceau, mais le caractère triste du *lamento*, placé au milieu, n'en paraissait pas moins hors de propos dans une fête, où les joyeuses fanfares eussent été plus de mise que les gémissements du violoncelle. Pourquoi n'avoir pas demandé à M. Saint-Saëns, dont on connaît la prodigieuse facilité, d'écrire une marche mieux appropriée à la circonstance? De même, la méditation de *Thaïs*, jouée sur le violon par M. Brun, dans l'entr'acte qui précédait le ballet, n'était pas à sa place. Certes, le morceau est charmant, mais quelle singulière idée de faire entendre une page aussi délicate, au milieu du brouhaha des conversations, bien faciles à prévoir dans une pareille représentation! Personne ne semblait se douter qu'un virtuose de talent exécutait une exquise et poétique inspiration. Le divertissement de la *Korrigane* aurait pu ramener un peu de gaieté et d'entrain; mais le tsar était visiblement fatigué, et après la *Sabotière*, dansée à ravir par Mlle Mauri, il a fallu abréger la représentation et baisser le rideau... » Après une cruelle traversée de la Manche, suivie d'une longue journée d'émotions de toute sorte, le jeune souverain « n'en pouvait plus », littéralement. L'estomac complètement délabré, il n'avait pris part à l'officiel dîner de l'Elysée qu'en absorbant un demi-verre de Bordeaux; ce n'était qu'à force de vaillance et d'énergie qu'il avait pu se lever de table pour pro-

noncer le toast impatiemment attendu, et se faire conduire ensuite à la représentation de l'Opéra ; il ne la quittait, du reste, en proie à la plus vive lassitude, que contraint et forcé par M. Félix Faure...

7 OCTOBRE. — Des sept morceaux inscrits au programme du concert de l'Hôtel-de-Ville, le tsar n'en a voulu entendre que trois, qui font partie du répertoire de l'Opéra : la Fête chez Capulet de *Roméo et Juliette,* de Berlioz ; la Fiorentinella, d'*Ascanio,* de M. Saint-Saëns, chantée par Mme Héglon, et l'Arioso du *Roi de Lahore,* de M. Massenet, chanté par M. Renaud. En sortant de l'Hôtel de Ville, le souverain russe a été salué au passage, devant l'Opéra-Comique, par une fanfare, qui lui a joué la marche favorite du régiment des hussards, dont il est colonel. Il a souri et a paru charmé autant que surpris de cette délicate attention de M. Carvalho. Ce petit intermède musical, qui ne figurait sur aucun programme officiel, lui a sans doute plu davantage que la grande musique qu'on s'est évertué à lui faire entendre, aussi bien à l'Opéra qu'à l'Hôtel de Ville.

17 OCTOBRE. — Mlle Lafargue chante pour la première fois le rôle d'Hellé, créé par Mme Rose Caron, dans l'ouvrage de M. Alphonse Duvernoy.

26 OCTOBRE. — Reprise de *Don Juan*[1], — Nous

---

1. DISTRIBUTION. — Dona Anna, Mme *Rose Caron.* — Dona Elvire, Mme *Bosman.* — Zerline, Mlle *L. Berthet.* — Don Juan, M. *Renaud.* — Leporello, M. *Delmas.* — Don Ottavio, M. *Vaguet.* — Le Commandeur, M. *Chambon.* — Mazetto, M. *Bartet.* — Au 2e acte, divertissement de Saint-Léon : Mlles *Hirsch, Désiré, Lobstein, Chabot, Sandrini, Piodi,*

avons toujours pensé que la salle de M. Garnier était un cadre bien trop vaste pour les accompagnements fins et travaillés de cet opéra de demi-caractère, transformé en grand opéra. Toutes ces délicatesses se perdent; toutes ces recherches paraissent monotones. Ce qu'il faut à l'Opéra, ce sont les sonorités de l'orchestre de Wagner, ou du délaissé Meyerbeer, et non le quatuor d'instruments à cordes de la musique de chambre. L'admission de *Don Juan* sur notre première scène lyrique étant, d'ailleurs, un fait accompli depuis longtemps, il faut reconnaître que le chef-d'œuvre de Mozart est monté à l'Opéra avec un luxe et une splendeur au-dessus de tout éloge; le spectacle est vraiment magnifique. Les costumes de Bianchini sont d'un goût parfait, et les décors, signés Jambon, Amable, Carpezat, Rubé et Chaperon, sont de toute beauté. La place de Burgos du premier acte est charmante de couleur locale. La salle de bal est une merveille de richesse dans le style grandiose de Paul Véronèse. Le tableau du cimetière est d'une admirable et saisissante originalité... S'il voyait son *Don Juan*, tel qu'il est accommodé à l'Opéra pour les besoins et les exigences de cette vaste scène, avec un ballet fait de bribes et de morceaux empruntés à ses compositions symphoniques et instrumentales, lequel ballet est dansé au milieu du décor que nous

---

Viollat, Vangœthen, Salle, Blanc, Gallay, Invernizzi, Tréluyer, Régnier, J. Régnier, Boos, Rat, Parent, P. Régnier, Torri, Ixart, Carré, Beauvais, Couat, Robin, Mendez, Mendez 2e, Poncet, Valker, Labatoux ; MM. *Stilb, Marius, Girodier.*

venons de dire par un personnel chorégraphique de premier choix, Mozart serait, certes, tout étonné. Quand *Don Juan* fut représenté sur le petit théâtre de Prague, on n'y mit ni tant de luxe, ni tant de fantaisie. On avait même commencé par en retrancher plusieurs morceaux parmi lesquels l'air d'Elvire (en *mi* bémol) qui, dans la version actuelle est rétabli. Nos directeurs de l'Opéra, sachant combien il est dangereux d'aller contre la tradition, ont laissé les choses telles qu'elles étaient avant eux, et se sont contentés de demander aux acteurs et à leur chef d'orchestre — ce fut, cette fois, M. Paul Vidal — le respect du texte et l'exactitude des mouvements. Il faut rendre grâces aux dieux, la volonté des maîtres de la maison a été faite. On peut dire que, de mémoire d'abonné, cela ne s'était jamais vu. Ce qui ne s'était jamais vu non plus, c'est le succès des ballerines — et je parle des plus modestes — primant celui des chanteurs. Dansés à ravir par Mlles Chabot, Piodi, Hirsch, Désiré, Lobstein et Sandrini, les airs de ballet, tirés des symphonies et quatuors de Mozart, et le rondo de piano qu'on appelle la *Marche turque,* orchestrée par Auber, ont été le charme et le grand succès de la soirée. Et nous avons vu le moment où le *bis* de la variation, dansée avec tant de crânerie, de précision et de sûreté par Mlle Mélanie Hirsch, et imposé par le public au chef d'orchestre, qui ne voulait point désobéir à l'ordre de M. Gailhard, allait faire scandale... Si le trio des masques a été bien dit et redemandé, le *bis* de la sérénade, où la stridente mandoline de M. Piétrapertosa couvrait

fâcheusement la jolie voix de M. Renaud, n'a guère été qu'un *bis* de commande. Il faut louer l'effort de M. Renaud dans un rôle qui n'est point son affaire : la grâce et la légèreté, qui doivent être les principales qualités du personnage, lui font généralement défaut, et malgré nous, nous pensions à Faure qui fut idéal. M. Delmas, méconnaissable sous sa barbe et sa perruque rousse, a joué Leporello en acteur consommé; il nous y a rappelé Gailhard, et l'éloge n'est pas mince, car Gailhard y fut excellent. M. Bartet a une bonne voix et a donné au rôle de Mazetto le relief qu'il fallait. M. Vaguet chante avec goût le rôle d'Ottavio. Mme Rose Caron est une poétique et dramatique Dona Anna. Mme Bosman fait écouter du mieux qu'elle peut les ingrates doléances d'Elvire, l'épouse délaissée, et Mlle Berthet est applaudie dans Zerline, où à l'Opéra-Comique nous attendons avec une inquiète curiosité Mlle Delna...

Telle est, aussi brièvement résumée que possible, l'histoire de l'Opéra en 1896, dont le bilan est établi par le tableau qui suit.

En 1895, il avait été représenté 89 fois des opéras étrangers contre 98 fois des opéras français et 32 fois des ballets français. « Votre commission — dit à ses collègues de la Chambre le rapporteur du Budget des Beaux-Arts — aurait aimé enregistrer proportionnellement plus de soirées consacrées à la musique française d'opéra, mais la destruction des décors par le feu a empêché de faire reparaître sur l'affiche les grands ouvrages, tels que *les Huguenots, Guillaume Tell, la Juive, le Prophète,*

l'Africaine, la Muette. Il est à souhaiter que l
péra soit bientôt en mesure de remettre souv
en scène ces chefs-d'œuvre, comme il a déjà pı
faire pour la *Favorite* et *Hamlet,* et comme (
est promis à bref délai pour les *Huguenots,* d
les décors sont refaits. Malheureusement, p
de quatre années s'écouleront encore sans (
toutes les pertes causées par le feu soient ré
rées ! »

Voici les titres des quinze ouvrages dont la
fection des décors avait été décidée : L'*Africaı*
Aïda, le *Cid, Coppélia, Don Juan,* la *Favorite*
Freyschutz, Guillaume Tell, Hamlet, les *Hug*
nots, la *Juive,* la *Muette, Patrie,* le *Prophète,*
méo et Juliette. Cette réfection devait s'opérer à
son de : deux ouvrages pour l'année 1894, trois p
1895, trois pour 1896, trois pour 1897, deux p
1898, deux pour 1899. En dehors des ouvra
inédits, le matériel du répertoire ne sera d
complet qu'à la fin de 1899. — Nous croyons
voir que la direction doit demander l'autorisat
de remonter *Euryanthe* au lieu du *Freyschı*
de Weber, dont les décors ont été brûlés
Richer.

TABLE

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Faust, opéra..........................	5	»	32
Frédégonde, drame lyrique............	5	»	4
Rigoletto, opéra.......................	4	»	6
La Korrigane, ballet..................	2	»	5
Aïda, opéra............................	4	»	10
La Maladetta, ballet..................	2	»	11
Sigurd, opéra..........................	4	»	15
Lohengrin, opéra......................	3 a. 4 t.	»	11
Tannhaüser, opéra......	4 a. 9 t.	»	19
La Favorite, opéra....................	4 a. 5 t.	3 février	18
Coppélia, ballet.......................	2	»	17
Roméo et Juliette, opéra..............	5 a. 8 t.	»	4
Thaïs, comédie lyrique................	3 a. 7 t.	»	2
**Hellé,* opéra...........................	4	21 avril	20
Hamlet, opéra..........................	5 a. 8 t.	21 mai	16
La Valkyrie, opéra....................	3	»	11
Samson et Dalila, opéra...............	3 a. 4 t.	»	9
Don Juan, opéra.......................	4 a. 2 p.	26 octob.	16

* Les astérisques marquent les ouvrages nouveaux représentés pendant l'année.

COMÉDIE-FRANÇAISE

1680-1897

La Comédie-Française a donné trois pièces nouvelles : *Grosse Fortune,*, de M. Henri Meilhac ; *Manon Roland*, de M. Emile Bergerat, et l'*Evasion*, de M. Brieux, où se révéla du premier coup une jeune artiste, Mlle Lara, sur laquelle on est en droit de fonder les plus brillantes espérances. Petite Lara deviendra grande !

Il s'en fallut que le succès de *Grosse Fortune* fût, le premier soir, aussi vif que nous le souhaitions tous et que le faisait augurer le nom glorieux de Meilhac. On y trouvait pourtant des détails charmants, quelques scènes délicatement traitées ; mais l'impression d'ensemble ne se dégageait pas avec assez de netteté et nous laissa tous incertains et froids. Et puis, le dialogue — voilà qui était étonnant chez Meilhac — parut terne et gris. *Grosse Fortune* fut montée avec beaucoup de richesse et de goût. Mlle Brandès y obtint un vif succès personnel en jouant à ravir un rôle qui convenait merveilleusement à son énigmatique beauté. Mlle Bartet, MM. Le Bargy et Raphaël Duflos

tirèrent tout le parti qu'ils pouvaient tirer de personnages assez mal définis. Mais très médiocre fut, en somme, le sort de *Grosse Fortune*, qui ne put dépasser la vingt-troisième représentation.

Il y avait, au quatrième acte de *Manon Roland*, une très belle scène qui était proprement la « scène à faire » ; un fort joli acte d'intermède, le second; plus, un dénouement pathétique : n'en était-ce pas assez pour exciter la curiosité du public et pour justifier le succès de la pièce de Bergerat ? Le vrai, le grand défaut de son drame, celui qui était en quelque sorte répandu sur l'œuvre tout entière, c'est — M. Sarcey eut le courage de le lui dire — qu'il n'était pas clair... Dans Roland, le mari amoureux, jaloux et désolé, dans Roland, défendant son ami Danton, « dont la parole envoie les Français aux frontières », Silvain rencontra l'une des plus belles et des plus complètes créations de sa carrière. Mme Worms-Barretta manquait peut-être de force ; mais tout ce qui était de grâce et de tendresse, elle le rendait de la plus adorable façon. *Manon Roland* n'a, d'ailleurs, pas dit son dernier mot en 1896 : on la jouait en matinée le dernier jour de l'année ; on la donnera dans le courant de janvier de l'année suivante, après que les abonnés des deux séries auront eu la primeur de cette attrayante « reprise » ; la Comédie ne doit-elle pas, en effet, représenter à ces matinées du jeudi les rares pièces du répertoire qui ont un caractère historique ? *Manon Roland* avait toute raison pour être ainsi comprise dans les programmes d'enseignement universitaire.

Reste l'*Evasion*, de M. Brieux, qui ne laissa pas d'intéresser le public, sinon par la thèse philosophique et l'action dramatique, au moins par les épisodes qui dénotaient un remarquable observateur et un homme de théâtre plein d'adresse. On sait aussi que l'*Evasion* était admirablement jouée : M. Prudhon, notamment, était aussi excellent dans le docteur Bertry qu'il le fut, et qu'il l'est toujours dans le professeur Bellac du *Monde où l'on s'ennuie*, distribué bien à tort, à l'origine, à M. Got ; Mlle Lara, la délicicieuse Mlle Lara enfin, pleine de sincérité dans le rôle qu'elle hérita, si heureusement pour elle, de Mme Bartet, momentanément écartée de la scène par un deuil des plus cruels. L'*Evasion* était destinée à attirer le public, et tout fait espérer que nous la retrouverons longtemps encore sur l'affiche en 1897.

Mentionnons aussi la reprise d'*Hamlet*, suivie d'un banquet d'honneur, offert à Mounet-Sully par ses admirateurs, celle du *Député de Bombignac,* de M. Alexandre Bisson, celle des *Rantzau*, d'Erckmann-Chatrian, de *Charles VII chez ses grands vassaux*, d'Alexandre Dumas, et de *Montjoye*, d'Octave Feuillet.

Cela dit, il ne nous reste plus qu'à noter, au jour le jour, les « faits et gestes » de la Comédie, en l'an de grâce 1896.

7 JANVIER. — On reprend *Cabotins !* de M. Edouard Pailleron, qui n'a pas été donné depuis le dernier hiver. Mlle Bertiny joue pour la première fois, et non sans grâce, le rôle de Valentine, créé par Mlle Marsy pour le moment « démissionnaire ».

15 JANVIER. — La Comédie célèbre le 274e anniversaire de la naissance de Molière en donnant entre l'*Ecole des Femmes* et le *Malade imaginaire,* suivie de la traditionnelle Cérémonie, la première représentation de l'*Hommage de Flipote*, aimable à propos en vers de M. Ernest d'Hervilly, joué par Mlle Fayolle (Mme Pernelle) et Mlle du Minil (Flipote).

20 JANVIER. — Pour son second début à la Comédie, M. Jacques Fenoux a très convenablement porté le « sombrero » et la cape d'Hernani, moins difficiles à porter, sans doute, que les vêtements d'Oreste. Il a néanmoins continué à faire correspondre les mouvements de ses muscles faciaux à toutes les intonations de sa voix, et cela avec cette exagération juvénile que nous lui avions déjà conseillé d'atténuer. Cependant, il s'est fort correctement emporté partout où il était bon de le faire, et son panache, laborieusement dressé, ne s'est nullement défrisé au cours des cinq actes. M. Fenoux aura-t-il plus tard une originalité ? Pourquoi pas ? Il peut, en attendant, rendre de bons services, et jouer à la satisfaction générale les mêmes rôles que jouait jadis M. Dupont-Vernon. Les amis de M. Fenoux, fort nombreux, l'ont beaucoup applaudi, un peu plus que beaucoup. La masse du public n'a pas protesté, et le jeune tragédien n'aura pas lieu de se plaindre de son auditoire. Comment, parmi tant d'amis, ne s'en est-il pas trouvé un pour lui conseiller d'adjoindre un peu de barbe aux grassouillets contours de son visage ? Mlle Dudlay, que nous avons souvent vue meilleure ;

M. Silvain, excellent ; M. Le Bargy, presque parfait de tous points, ont honoré de leur concours les débuts de M. Fenoux. La confraternité artistique n'est pas un vain mot !

25 JANVIER. — Dans *Hernani,* M. Raphaël Duflos reprend le rôle de Don Carlos, qu'il n'a pas joué depuis dix ans. Ce rôle a présentement quatre titulaires : MM. Worms, Le Bargy, Leitner et Duflos.

26 JANVIER. — Dans le *Passant,* de Coppée, donné aux abonnés du mardi, en même temps que le *Faune* et *Grisélidis,* Mlle du Minil (le Zanetto d'autrefois) joue pour la première fois le rôle de Sylvia, et Mlle Moreno celui de Zanetto.

1er FÉVRIER. — Le Comité d'administration s'est réuni pour la désignation de nouveaux sociétaires. Ceux-ci, au nombre de quatre, sont MM. Raphaël Duflos et Leitner, Mlles Brandès et du Minil. M. Raphaël Duflos a été nommé dans l'emploi des troisièmes rôles, jeunes premiers rôles au besoin. M. Leitner, dans les seconds rôles et troisièmes rôles de comédie, de tragédie et de drame. Mlle du Minil, dans les grandes utilités, et Mlle Brandès, dans les secondes coquettes et jeunes premières au besoin. Ces dénominations sont un peu vaines ; elles sont indiquées sur l'engagement pour sauvegarder l'avenir, et n'empêcheront pas le sociétaire nommé d'être utilisé dans les emplois non mentionnés sur l'engagement. MM. Le Bargy et de Féraudy ont été nommés à part entière. Rappelons que les sociétaires jouissant déjà de cette part entière sont : MM. Mounet-Sully, Worms, Coquelin cadet et Silvain.

15 FÉVRIER. — Première représentation de *Grosse Fortune*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Henri Meilhac [1]. — Une douce comédie bourgeoise. Après les menus plus ou moins pimentés auxquels nous ont habitués les modernes auteurs représentés avec succès au Vaudeville, au Gymnase, à la Renaissance, la Comédie-Française nous offre ce qu'on pourrait appeler « la soupe et le bœuf ». Ne nous hâtons pas trop de médire d'un « bon ordinaire » : il a parfois son prix. D'ailleurs, si *Grosse Fortune* n'a rien révolutionné — oh ! non : rien du tout — et si, de prime abord, on peut prédire à la nouvelle œuvre un destin à peu près semblable à celui de *Margot* ou de *Pépa* — M. Meilhac n'a jamais franchement réussi au Théâtre Français — il n'est que juste de constater que l'accueil fait à la pièce a été poli, aussi poli que possible... Marcelle a pour mère un honnête bas-bleu, dont le talent n'est sans doute pas éclatant, mais dont les romans *La Petite Couturière, Les Deux Savoyards,* bientôt *Le Mariage de Claire,* attestent du moins une âme des plus pures. Elle a pour fiancé un brave jeune homme, Pierre Mauras, qui vient, par suite d'un procès heureusement gagné, d'hériter inopinément de quarante millions. C'est comme vous voyez, pour le futur ménage, un bel horizon — n'étaient les nuages annoncés par

1. DISTRIBUTION. — De Saint-Irénée, M. *Coquelin cadet*. — Pierre Mauras, M. *Le Bargy*. — Paul Crossard, M. *Boucher*. — Stéphane Narasly, M. *Raphaël Duflos*. — Firmin, M. *Veyret*. — Un domestique, M. *Falconnier*. — Marcelle Mauras, Mlle *Bartet*. — Mme Levanneur, Mlle *Pierson*. — Georgette Narasly, Mlle *Brandès*. — Annette, Mlle *Lynnès*.

milier de la maison : plus un mariage est
, selon lui, plus il a de chances de mal tour-
C'est, en effet, ce qui bientôt arrive à la char-
e Marcelle. Son Pierre ne tarde pas à devenir
oie facile d'une belle aventurière, Georgette
sly, une amie pauvre, assoiffée d'or, et qui,
itant pas à jeter à la mer — son élément ! —
mplaisant mari qu'elle pêcha naguère sur la
d'Illyrie, commence par accepter le modeste
ue d'un million que lui signe galamment,
me entrée en matière, le généreux, et surtout
amoureux Mauras. En même temps que, subi-
ent, elle apparaissait riche — on a parlé d'un
tage tombé du ciel, d'un ciel de lit, ont dit les
hantes langues — Mme Narasly est donc deve-
la maîtresse de Pierre Mauras : tout Paris le
, comment sa femme pourrait-elle l'ignorer
longtemps ? Très malheureuse, elle songe
ord à se venger, à punir le coupable ; mais sa
e qui, jadis, a vaillamment supporté pareil
adon de son mari, sa brave femme de mère n'a
de peine à la faire revenir à des sentiments
raisonnables : elle restera une honnête femme,
l'a promis. S'est-elle aussi engagée à supporter
longtemps la trahison de l'être qu'elle adorait ?
, certes, et quittant la place, elle se réfugie à
sy, chez sa mère. Ce départ, joint à la propo-
n de Mauras d'envoyer définitivement à l'étran-
son mari, pourtant peu gênant, ne fait point
aire de Georgette, à qui sont venues de bien
es ambitions : elle signifie donc à Pierre que
nt que sa femme n'aura pas réintégré l'hôtel

conjugal, elle ne le recevra plus chez elle », et dès lors elle dresse des plans pour épouser, après avoir légalement divorcé avec son Illyrien, le gros Lavardin, riche à 300 millions. Elle vient même en la petite maison de Passy, où Marcelle a élu domicile, annoncer la triomphante nouvelle à « son amie », qui profite de l'occasion pour lui dire son m pris bien en face. Georgette ne se démonte pas pour si peu : — « Dans un an, lui répond-elle, vous viendrez chez moi, mais au bras de votre mari, ne l'oubliez pas... » Pierre, désormais lâché par sa femme et par sa maîtresse — c'est beau, la fortune ! — n'a plus qu'à implorer le pardon de Marcelle. Et Marcelle lui pardonne, car elle l'aime toujours : n'est-elle pas, comme elle le dit gentiment, aussi bête que sa mère : il y a des familles « qu'ont pas de chance »... *Grosse Fortune* ne casse rien, c'est entendu, et les psychologues n'y trouveront, sans doute, guère leur compte. Le bon public pourrait peut-être s'en contenter, s'y détendre et s'y distraire honnêtement : il n'y a pas que des œuvres sublimes au répertoire de la Comédie-Française. Et puis, quelle interprétation ! C'est Mlle Bartet, exquise, comme toujours, en son rôle de jeune femme délaissée, où elle a poussé le soin de la composition jusqu'à exhiber, en parvenue qu'elle est, des robes d'intérieur d'un luxe et d'un mauvais goût parfaits. Impeccable, au contraire, en toutes ses toilettes, Mlle Brandès donne bien à Georgette la troublante beauté faite pour ensorceler le jeune millionnaire. M. Le Bargy a personnifié avec beaucoup de vérité ce mari benêt et pres-

ue comique, qui sort un peu de son ordinaire mploi. M. Duflos, nouveau sociétaire, n'a qu'un rôle, Narasly, mais si malpropre! Coquelin cadet n'a qu'une tête, mais une si bonne tête, celle du gentleman-rider, représentant, en une esquisse de tableau vivant, Holopherne décapité par Judith. Mlle Pierson est d'une bonhomie touchante en la mère de Marcelle qui aurait tort de garder des illusions sur son talent de romancière. Mlle Lynnès est une femme de chambre accomplie. M. Boucher, enfin, rend avec tact la physionomie de l'amoureux platonique de la très chaste Marcelle.

18 FÉVRIER. — On fait, à la matinée du mardi gras, *8,825 francs* de recette : le plus gros chiffre qu'on ait atteint depuis la fondation du théâtre. Et cela avec les *Femmes savantes* et *Monsieur de Pourceaugnac!* C'est donc Molière qui réalise la plus forte recette dans sa Maison. Chose curieuse, tous les ans cette recette du mardi gras, qui est toujours la plus considérable de l'année, va en augmentant.

26 FÉVRIER. — A l'occasion du quatre-vingt-quatorzième anniversaire de la naissance de Victor Hugo, on donne *Ruy Blas :* M. Pierre Laugier joue pour la première fois le rôle de don Guritan, où M. Martel a laissé le meilleur souvenir, et Mlle du Minil celui de Casilda, où elle remplace Mlle Ludwig toujours malade. Le Comité s'est réuni la veille, sous la présidence de M. Jules Claretie pour écouter la lecture d'un drame rural, en cinq actes, en vers, de M. Jean Richepin, intitulé *Le Chemineau.* C'est l'auteur qui a lu sa

pièce, avec le talent de lecteur que tout le monde lui connaît et avec une fougue toute orientale. Etaient présents : MM. Mounet-Sully, Coquelin cadet, Worms, Prudhon, Baillet, de Féraudy, Boucher, Truffier et Leloir. La pièce de M. Richepin a été reçue, mais à corrections seulement. Les vers sont très beaux, paraît-il ; mais des remaniements sont reconnus indispensables dans la marche de l'action et le comité a décidé, comme il fut décidé pour *Par le Glaive!* du même auteur, de ne recevoir en conséquence le *Chemineau* qu'à corrections... Heureux, l'Odéon !

8 MARS. — M. Leloir, ce comédien de composition au talent si souple et si sûr, reprend avec succès le rôle de Poirier, dans le *Gendre de M. Poirier*, laissé vacant par le départ de Got. Il importe de rectifier à ce propos l'erreur commise en son feuilleton de la *Liberté* par notre excellent confrère Paul Perret, que nous venions d'élire président de notre Cercle de la Critique dramatique. « Créé au Gymnase par Lesueur, dit M. Paul Perret, le rôle de Poirier ne fut jamais tenu que par Got à la Comédie-Française. » — Non, mon cher maître, vous vous trompez ; avant Got, Provost a d'abord joué le rôle de Poirier, quand, du Gymnase, l'aimable pièce d'Emile Augier et Jules Sandeau passa, le 3 mai 1864 (ah ! ce n'est pas hier !), sur la scène du Théâtre-Français. Et ce n'est qu'après la mort du remarquable comédien qui, non content de jouer délicieusement Harpagon, Orgon, Argan et Arnolphe de l'*Ecole des femmes*, fut l'admirable Van Buch d'*Il ne faut jurer de rien*, l'excellent

Maréchal du *Fils de Giboyer*, le fin Bonhomme Jadis de Murger, et le très ample Poirier en question, ce n'est que plus tard donc que Got prit le rôle auquel il mit la griffe que l'on sait. Croyez-en un « archiviste » qui ne devait inaugurer que onze ans plus tard la première série des *Annales du Théâtre*, mais qui, personnellement, est assez bien documenté pour n'avancer que ce dont il est sûr. L'erreur matérielle de notre honorable président ne tire point à conséquence ; mais il est à remarquer combien sont nombreuses les hérésies commises par les journalistes « théâtraux » ou « théâtreux ». C'est ainsi que, parlant de la reprise de *Thermidor* à la Porte-Saint-Martin, tel chroniqueur disait que Marais devait être heureux « de se voir » si bien remplacé par Volny dans le rôle de Martial Hugon... Pauvre Marais, qui justement est mort de chagrin, à la suite de l'inaction où le laissa la Comédie-Française, après son beau succès remporté dans la pièce, interdite à la seconde représentation !

16 MARS. — M. Georges de Porto-Riche a prié M. Claretie de lui rendre *Amoureuse* qui allait entrer au répertoire de la Comédie-Française, et qu'il veut laisser à Mme Réjane et porter au Vaudeville dans l'embarras. Plusieurs sociétaires regrettent une décision que, selon eux, l'administrateur général n'avait pas le droit de prendre tout seul.

Le comité s'est réuni pour écouter la lecture d'un drame en vers de M. Alexandre Parodi, en cinq actes et sept tableaux, intitulé *Don Ruy* —

primitivement la *Juive de Grenade* — qui a été reçu.

Le Théâtre-Français entre en possession de l'admirable buste d'Alexandre Dumas fils, par Carpeaux, que lui a légué l'auteur de *l'Ami des femmes*. En présence des artistes de la Maison de Molière, le buste a été placé dans l'escalier d'honneur, entre ceux de Balzac et d'Emile Augier, et M. Jules Claretie a prononcé les excellentes paroles suivantes : « Alexandre Dumas n'a pas voulu qu'une voix s'élevât sur sa tombe, même pour dire notre douleur et nos regrets. Je ne prononcerai donc que quelques mots pour saluer l'image du maître vénéré qui revient dans sa maison et pour remercier, au nom de la Comédie-Française et en présence des héritiers de son nom glorieux, celui dont une des dernières œuvres a été pour le théâtre qui lui dut pendant vingt-cinq années le succès, la fortune et l'honneur. J'aurais voulu placer l'image de Dumas fils en face de celle de son père. Des raisons toutes matérielles m'en ont empêché. Mais le père n'est pas loin du fils — ils pourront se sourire l'un à l'autre — et l'auteur du *Demi-Monde*, de *Monsieur Alphonse* et des *Idées de Mme Aubray* se trouve ici parmi les plus illustres de ce dix-neuvième siècle, à deux pas de ses aînés, Balzac et Musset, à côté de son ami Augier, dont il salua, lui aussi, la statue le dernier jour où il pût sortir de son logis. Quand l'image de Victor Hugo nous sera donnée, nous aurons avec nous tous nos morts immortels. Celui qui réapparaît dans le chef-d'œuvre de Car-

peaux nous fut cher entre tous. Il nous aimait et nous l'aimions. Ses derniers efforts de vie furent donnés à la Comédie-Française : la Comédie ne l'oubliera pas. Elle le jouait hier, elle le jouera demain. Elle conservera sa gloire dans ce répertoire si nombreux qu'il lui faudrait deux théâtres et que les générations nouvelles grossiront encore, mais que notre reconnaissance ne doit laisser ni oublier ni amoindrir. Et c'est avec une émotion reconnaissante que nous nous inclinons, vous ses comédiens et nous ses amis, devant le maître qui, toujours vivant en quelque sorte dans son fier sourire et son port de tête altier et familier à la fois, entre aujourd'hui chez lui pour n'en plus sortir. » Mme Alexandre Dumas, qui était venue à cette occasion à la Comédie-Française, a vivement remercié M. Claretie.

29 MARS. — Mlle Bartet se déclarant assez souffrante pour être obligée d'interrompre son service, les auteurs de *Manon Roland* offrent le rôle à Mme Barretta, qui l'accepte par dévouement. Les méchantes langues colportent le bruit que Mlle Bartet a simplement voulu se dérober à une création qu'elle ne « sentait » pas. Nous pouvons affirmer qu'il n'en est rien...

12 AVRIL. — M. de Féraudy joue pour la première fois, en matinée, le rôle de Noël de la *Joie fait peur* qui fut créé par Régnier, on sait avec quel succès, et qui, en dernier lieu, était l'un des triomphes de Got.

4 MAI. — Première représentation de *Manon Roland*, drame en cinq actes, en vers libres, de

MM. Emile Bergerat et Camille de Sainte-Croix [1]. — « Le 22 février, écrivait dernièrement Caliban, il y aura juste, et jour pour jour, deux années que notre *Manon Roland* est reçue par le Comité et qu'elle « espère », comme ont dit en Normandie. Deux ans, soit vingt-quatre mois, ou cent quatre semaines, ou sept cent trente jours!... Ouf!!... Quelle veine que nous ne soyons pas morts, Sainte-Croix et moi, dans l'intervalle! Car, vous le savez, on meurt aussi!... » Le premier acte renferme une scène charmante : la présentation à Mme Roland de François Buzot, amené par Barbaroux : des lettres échangées avaient préparé le « coup de foudre »... Roland quitte la Platière et part pour Paris avec sa femme, qui, sur le berceau de son enfant a juré, si elle aimait un autre homme, de « le lui dire ». Et voici, en un décor ravissant, la rue de la Harpe, toute fleurie et toute pavoisée, le jour de la translation au Panthéon des cendres de Voltaire; Mme Roland invente le mot de République — on sait s'il a fait son chemin depuis lors! — et la toile baisse — au son de l'air célèbre de Gossec, écrit tout exprès pour la circonstance, — sur l'arrivée du cortège: le tout est délicieusement mis en scène. Le poison de la calomnie a fait son œuvre : Mme Roland n'a pas eu de

1. Distribution. — Bosc, M. *Prudhon.*— Roland, M. *Silvain.*— Barbaroux, Mr. *Baillet.* — Vermasse, M. *P. Laugier.* — Buzot, M. *Raph. Duflos.* — Un marchand, M. *Roger.* — Un sans-culotte, M. *Falconnier.* — Homme du peuple, M. *Hamel.* — Un apprenti, M. *Paul Veyret.* — Un étudiant, M. *Ch. Esquier.* — Un bourgeois. M. *Gaudy.* — Mme Roland, Mme *Barretta.* — La Fleury, Mlle *Kalb.* — L'Oiseliere, Mlle *Thomsen.* — Une Bourgeoise, Mme *Jamaux.*

peine à se défendre de l'accusation de vol et d'adultère qui pesait sur elle ; mais elle a repoussé la main de Danton. Bien plus, elle refuse de signer le pacte d'alliance proposé aux derniers des Girondins. Elle est perdue, et le dernier tableau nous la montre dans sa prison, quelques minutes avant qu'on la vienne chercher pour la conduire à l'échafaud. Il y a dans ces divers épisodes de l'émotion et de la grandeur ; mais c'est par la clarté et parfois aussi par la forme — on se prend à regretter Ponsard — que pêche le drame de MM. Bergerat et Sainte-Croix. A défaut de Mlle Bartet, qui, souffrante, se dérobait au cours des répétitions, Mme Barretta a vaillamment assumé la lourde tâche de personnifier Mme Roland, « une brune piquante aux long cheveux retombant en boucles sur les épaules ». — Voir le portrait d'Hensius au musée de Versailles. — Elle y a été aussi bien que le permettait sa nature, qui n'est point celle d'un grand premier rôle, et a mérité d'être chaleureusement applaudie aux côtés de Silvain, qui a magistralement chanté Danton « menant le peuple aux frontières » et fait pleurer la salle en lisant, simplement, la touchante lettre de la petite Eudora à son brave homme de père.

Nous avons dit le succès personnel, très vif de M. Silvain. Avec M. Raphaël Duflos, qui a dû sacrifier sa belle barbe au rôle du mélancolique Buzot ; avec M. Baillet, qui donne à Barbaroux la pointe nécessaire d'assent marseillais ; avec M. Prudhon, un Bosc aussi cordial que correct ; avec M. Laugier, le geôlier malgré lui, et M. Paul Vey-

ret, qui, dans le bout de rôle du petit apprenti parisien, a eu un rude succès en faisant la roue pour échapper à son patron et courir plus vite au-devant du cortège ; avec Mlle Kalb, dans une sympathique nourrice, et Mlle Thomsen, une bien gentille oiselière, l'interprétation est absolument digne de la Comédie-Française : Caliban peut les remercier tous, à commencer par Worms, qui a monté la pièce en toute perfection...

17 mai. — Il y avait longtemps, très longtemps, — un an peut-être — qu'en la Maison de Molière on avait joué le *Misanthrope*... Aussi, malgré les attirances d'un radieux soleil, le public était-il venu en foule à la matinée, se mêlant aux nombreux amis de Delaunay, l'illustre sociétaire retraité, et du débutant, son fils, M. Louis Delaunay, le majestueux cardinal de Rohan, du *Collier de la Reine*, à la Porte Saint-Martin, le si vivant comte de Puyseux d'*Amants*, à la Renaissance. C'est après cette dernière création qu'il fut engagé à la Comédie, non certes pour y jouer le rôle d'Alceste, si complexe et si diversement commenté qu'on le commente encore et toujours... M. Delaunay l'a donc abordé, non sans audace et non certes sans talent, faisant preuve d'une bonne et solide voix, où l'on chercherait en vain les intonations paternelles, et brillant surtout dans les parties de violence et de colère. Il a superbement enlevé la chanson du roi Henri, et dramatiquement « clamé » le couplet final. La grande allure, la passion sincère et l'art des nuances viendront plus tard, si toutefois le débutant s'obstine à garder un emploi pour lequel il

n'est point fait. A côté de ce « bouleur » qui lui servait, pour ainsi parler de repoussoir, le succès de « diseur » est allé à M. Dupont-Vernon, absolument parfait dans Philinte. M. Boucher, lui aussi, est charmant dans Acaste, qui fut un des meilleur rôles du vrai Delaunay, avant qu'il ne songeât à se risquer dans celui d'Alceste. Si l'interprétation du *Misanthrope* est une tentative difficultueuse, que dire de Célimène, où se montrait, pour la première fois, Mlle Renée du Minil, la vaillante sociétaire ? Elle y a été excellente, comme dans tout ce qu'elle joue, ne laissant rien à l'imprévu, mais faisant aussi désirer le « je ne sais quoi » que montre bien rarement la plus savante des actrices... Quant à la cousine Éliante, elle a été pour Mlle Moreno l'occasion d'un succès dont elle se souviendra. A l'entendre, de sa voix adorable, psalmodier exquisement les couplets de la sage fille, le public, ravi, a éclaté en un tonnerre de bravos — et à l'unanimité l'équitable critique ratifiait les sincères applaudissements de toute une salle charmée...

19 MAI. — Au grand plaisir des abonnés du mardi, on reprend l'*Ami des Femmes,* pour la rentrée de Mlle Bartet, miraculeusement guérie depuis qu'a passé, sans elle, la pièce de M. Bergerat, et pour celle de Mlle Marsy, à qui les événements n'ont pas permis de donner suite à de téméraires projets de démission. La curiosité était vive, et les chuchotements couraient la salle quand est apparue, au second acte, la charmante transfuge. Aucune protestation, du reste, en dépit des an-

nonces menaçantes ; aucune trace des souvenirs du mordant article d'Emmanuel Arène paru dans le *Figaro*, sous le pseudonyme d'Un Passant, et qui fit quelque bruit dans le Landerneau boulevardier ; aucun incident d'aucune sorte... « D'où il « suit, dit Henry Céard, que d'après la jurispru« dence variable du décret de Moscou et du Co« mité, il vaut mieux être une jolie femme allant « soigner M. Lebaudy à Amélie-les-Bains, que « d'être un comédien de talent, comme M. Coque« lin, et de jouer *Thermidor* à la Porte-Saint« Martin. » Le mot est drôle ; mais notre paradoxal confrère sait aussi bien que nous qu'il n'y a nulle comparaison à établir entre la fugue de Mlle Marsy, au mois de novembre de l'année dernière, et la situation de Coquelin qui, après avoir touché ses fonds sociaux, s'en va porter à une scène rivale l'immense prestige d'une « vedette » retentissante.

Ce même jour, M. de Féraudy a lu au Comité une pièce, d'abord en quatre, puis en trois actes, de M. Alexandre Bisson, intitulée *La Comédie du Divorce*, qui n'a été reçue qu'à corrections et qui, remaniée par l'auteur, sera quelques jours après définitivement refusée.

Le prix Toirac est décerné aux *Tenailles*, de M. Paul Hervieu : M. Toirac était, parait-il, un médecin-dentiste, vieil habitué de la Comédie-Française, qui a fondé un prix annuel pour la meilleure pièce donnée au Théâtre-Français.

26 MAI. — La Comédie fait à ses abonnés le plaisir de reprendre *Hamlet* dans la belle et poé-

ie traduction de M. Paul Meurice et d'Alexandre
mas [1]. L'effet a été énorme et le succès incon-
table. Depuis la première représentation de cet
mlet au Théâtre-Historique — en 1847 — le
plic a fait des progrès, et l'on a pu risquer au
éâtre-Français plusieurs scènes qui, jadis,
ssent soulevé d'inintelligents murmures. Les
ducteurs, on leur doit cette justice, n'ont jamais
hi ni altéré le texte de Shakespeare. Ils n'ont
s substitué leur pensée à la pensée du maître,
ais ils avaient été obligés à des suppressions, à
s lacunes ; quelques détails scabreux ou vio-
nment bizarres avaient dû disparaître. Tout
est pas rétabli, sans doute, mais on ne saurait,
ns une version destinée à la scène, pousser plus
n l'exactitude. Les vers ne sentent en aucune
nière la gêne de la traduction. Ils sont pleins,
mes, bien rimés, lyriques dans les tirades,
nples et familiers dans le dialogue, excellents

DISTRIBUTION. — Hamlet, M. *Mounet-Sully*. — Le Roi, M. *Silvain*. Polonius, M. *De Féraudy*. — Le spectre, M. *Paul Mounet*. — 1er fos-seur, M. *Georges Berr*. — Rosencrantz, M. *Pierre Laugier*. — rte, M. *Raphaël Duflos*. — Un capitaine norvégien, M. *Joliet*. — comédien, M. *Dupont-Vernon*. — 2e fossoyeur, M. *Roger*. — Guil-stern, M. *Villain*. — Francisco, M. *Clerh*. — Lucianus, M. *Fal-nier*. — Bernardo, M. *Hamel*. — Le prologue, M. *Dehelly*. — Osric, *Paul Veyret*. — Marcellus, M. *Charles Esquier*. — Fortinbras, M. *ques Fenoux*. — Horatio, M. *Louis Delaunay*. — Un prêtre, M. *dy*. — Ophélie, Mlle *Reichenberg*. — Baptista, Mlle *Hadamard*. — Reine, Mlle *Lerou*.

tte distribution subira divers changements : c'est ainsi que, pour cause lisposition, M. Raphaël Duflos sera bientôt remplacé dans Laërte ord, par M. Albert Lambert, fils, puis par M. Leitner; M. Paul net jouera le rôle du roi, au lieu de M. Silvain, également souf-t et sera remplacé lui-même, dans le rôle du spectre, par M. Hamel; Moreno succédera, enfin, à Mlle Reichenberg et sera une très tou-te Ophélie.

de tout point. Le dénouement primitif, qu'on avait modifié d'abord, a été restitué avec l'horreur vertigineuse de la tuerie au hasard, et Fortinbras de Norvège pour s'asseoir sur le trône vide que lui lègue Hamlet, sera forcé d'enjamber quatre cadavres étalés sur la scène... M. Mounet-Sully a fait là une admirable création. Il est Hamlet le philosophe, Hamlet le mélancolique. Il est aussi Hamlet l'amoureux, Hamlet le poète. Il est beau. Il est la représentation vivante de l'Hamlet d'Eugène Delacroix, avec quelque chose de plus puissant encore. M. Mounet-Sully est bien l'artiste romantique capable de jouer Hamlet.

En l'honneur du couronnement de l'empereur de Russie, après le troisième acte d'*Hamlet*, l'orchestre de la Comédie joue, derrière le rideau, l'*Hymne Russe,* qui est chaudement applaudi par les abonnés.

28 MAI. — Saluons ici une dernière fois M. Caristie-Martel qui, entré rue Richelieu en 1871, en qualité de pensionnaire, ne réussit jamais, en ces vingt-cinq années d'une carrière loyalement remplie, à décrocher la précieuse timbale du sociétariat. Il n'en a pas moins rendu de grands services au théâtre, notamment dans le répertoire classique, tragédie et comédie, dont il possédait les plus saines traditions pour les avoir puisées à bonne source et pour les avoir enseignées avant de devenir le pensionnaire de la Maison de Molière. On a annoncé que, dans les loisirs qu'allait lui créer sa retraite, M. Martel s'occuperait d'écrire ses souvenirs et les rassemblerait sous ce titre, imité du beau

vre d'Alfred de Vigny : *Grandeur et Servitude militaires*. M. Martel ne fut pas un des rois de la scène, mais il fut un comédien de talent et un brave homme. Il a beaucoup vu, beaucoup vécu. C'est lui qui est l'inventeur ou plutôt l'introducteur des « matinées théâtrales » en France. Il avait longtemps joué en Italie, où les représentations diurnes sont fréquentes. — « Pourquoi, dit-il, Paris, serait-il en retard sur l'Italie? Tant de gens, entre autres les collégiens et les vieillards, ne peuvent aller au théâtre le soir! Donnons-leur donc des matinées... » Il en parla à un camarade, Ballande, et Ballande fonda à la Gaîté les matinées où il réalisa une fortune qui lui permit de prendre le théâtre Déjazet dont il fit le « troisième Théâtre-Français », puis, le Théâtre Historique ou des Nations, place du Châtelet, et de se retirer ensuite, après fortune faite, dans le Périgord, où il mourut, « dans son château », il y a quelques années. M. Martel, lui, ne s'enrichit pas ; mais il est encore admirablement portant, Dieu merci ! et c'est à la Gaîté, — la règle lui interdisant la salle du Théâtre-Français réservée aux seuls sociétaires, — qu'a lieu sa représentation d'adieux. Il avait été question soit d'y donner un fragment des *Burgraves :* la scène si majestueusement belle des trois vieillards incarnés par Silvain, Paul Mounet et Martel ; soit d'y jouer le troisième acte, encore inédit, de *Cromwell,* où les conseillers du protecteur de la république d'Angleterre lui offrent le trône de Charles Ier. Le rôle de lady Francis eût été tenu par l'exquise Reichenberg, et celui de Cromwell par Silvain,

tandis que le bénéficiaire eût fait le vieux Milton. Mais au dernier moment, *Cromwell* a été remplacé par *Cabotins*, et Victor Hugo a dû céder le pas à M. Pailleron...

6 JUIN. — A propos du deux cent quatre-vingt-dixième anniversaire de Corneille, on joue devant une salle comble, *Horace* et le *Menteur*. Entre les deux chefs-d'œuvre, une manière d'ode à Pierre Corneille, de M. Henri Lefebvre — dont la seconde partie est particulièrement charmante — est lancée d'une voix pleine et sonore par Mlle Dudlay.

9 JUIN. — Le Comité entendait une pièce historique en quatre actes de M. Augé de Lassus, *Ninon et Maintenon*, qui n'était pas reçue.

On apprenait avec peine la mort d'une jeune et gentille artiste, l'exquise oiselière de *Manon Roland*, Mlle Alberte Thomsen, le portrait vivant de la regrettée Jeanne Samary, dont elle avait dernièrement repris le rôle de Suzanne de Villiers du *Monde où l'on s'ennuie* : elle était enlevée en quelques jours par une pleurésie. Tous les camarades de Mlle Thomsen suivirent son convoi le surlendemain matin, à Saint-Honoré-d'Eylau. Devant le cercueil déposé dans la crypte de l'église, M. Jules Claretie disait les quelques mots émus que voici : « Il est des deuils devant lesquels le silence est le plus éloquent des témoignages de regret, mais la Comédie-Française ne peut laisser partir cette charmante jeune fille sans lui adresser un dernier adieu. Mlle Thomsen était bonne, elle était dévouée, elle était applaudie. Nous l'aimions tous, nous la pleurons tous ; nous ne l'oublierons jamais et je redirai

ı fond du cœur ce que j'écrivais ce matin : 't *une espérance !* »

JUIN. — M. Jean Richepin lit au Comité un ıe antique en cinq actes, intitulé : *La Martyre.* ›rovoque un véritable déchaînement d'enthou- ɜ admiration.

JUIN. — Elle a merveilleusement réussi l'idée ɜux de nos plus jeunes confrères, d'offrir un uet à Mounet-Sully. Près de cent quarante ives avaient répondu à leur appel, et s'asseyaient tables de Cubat, dans le but de fêter l'éminent ;dien. Et l'on voyait des critiques : Francisque ɜy, Henry Fouquier, Paul Perret, Duquesnel ; ıuteurs dramatiques : Georges de Porto-Riche, dan, Brieux, Georges Lecomte, Rzewuski, 'e Decourcelle, Paul Alexis ; des poètes : Sully-homme, Catulle Mendès, Lucien Paté ; des res : Benjamin Constant, Guillemet, Louis-ard Fournier, — et même des camarades, tels ?aul Mounet, le meilleur des frères, Le Bargy, ɜraudy, Albert Lambert fils, Caristie-Martel, ›nt-Vernon, Villain, Louis Delaunay, Dehelly, ınd Depas, Charles Masset, tous bien heureux ndre hommage au grand artiste qui est, en ː temps un brave et honnête homme, très de tous ceux qui le connaissent... Mais on tout bas qu'il y avait eu grève au Théâtre-ais et que, boudant contre eux-mêmes, quel-uns de ces messieurs avaient organisé une ligue contre le banquet, que Worms (est-ce ›le?) avait été ravi de jouer l'*Ami des femmes,* 'avoir un prétexte pour ne pas venir... Pour-

quoi Coquelin cadet, Baillet et tant d'autres n'étaient-ils pas là, et quel dommage que Coquelin aîné n'ait pas mis à exécution le projet qu'il aurait eu, paraît-il, d'assister à ce confraternel banquet et de profiter de l'occasion pour s'y réconcilier (lui, l'irréconciliable !) avec son illustre camarade et avec la Maison de Molière elle-même !

Les « jalousies » des acteurs faisaient, du reste, les frais de bien des conversations parmi les convives, et vous pensez si on y « critiquait » fort les sévères « critiques » des Febvre, des Saint-Germain, des Noblet, si joliment rapportées, le matin même, par un malin interviewer. Ah ! combien plus fines, les femmes ! Et quel charmant tableau que Bartet s'excusant, l'après-midi, de ne pouvoir assister à cette fête (d'où le beau sexe était malheureusement proscrit) et embrassée par Mounet dans une de ces poses dont il a le secret ! Tout s'est, d'ailleurs, fort bien passé en ce cordial banquet, et quand vint, à la glace, l'heure des toasts, nous eûmes le très vif plaisir d'entendre M. Jules Claretie dire en un mordant et exquis discours « tout ce qu'il y avait à dire, et rien que ce qu'il fallait dire », de voir Paul Meurice donner l'accolade à son idéal interprète, et nous pûmes nous divertir à la petite sortie, bien spirituelle, de notre maître Sarcey, apôtre du « panache » et avouant n'aimer guère la côtelette « nature » : ce qui était, du reste, en parfaite contradiction, avec les derniers mots du « bénéficiaire », buvant à tous ceux qui vivent de l'art en faisant du « théâtre vivant »...

26 JUIN. — Par deux fois, le comité s'était ré-

cemment réuni pour entendre la lecture d'une pièce de M. Alexandre Bisson, la *Comédie du Divorce.* D'abord reçue à corrections, puis remaniée par son auteur et ramenée de quatre à trois actes, la pièce fut définitivement refusée. On devait à M. Bisson une compensation. On la lui donne ce soir en reprenant son *Député de Bombignac,* qu'on s'était laissé naguère emprunter par le Gymnase. Ce pauvre *Député de Bombignac,* fut-il assez malmené à l'origine!... « Comédie sans finesse, sans esprit et sans style », disait l'un. « Le *Député de Bombignac,* disait un autre, rappelle comme facture, comme procédé théâtral, l'école de Scribe et de Bayard. Le premier acte nous a fait songer au *Mari à la campagne.* Mais quel chef-d'œuvre que le *Mari à la campagne,* à côté du *Député de Bombignac!* » Ces critiques du premier soir nous paraissent aujourd'hui bien sévères. Pochade, si l'on veut, mais où ne manquent ni le gros rire, ni les traits de bon aloi. M. de Féraudy a hérité du rôle de Chantelaur qu'établit autrefois Coquelin aîné, et ne s'y montre pas sensiblement au-dessous de son illustre prédécesseur. Pinteau est resté l'une des meilleures créations de Coquelin cadet. Des Vergettes, le pique-assiette provincial, est heureusement échu à M. Laugier, et M. Louis Delaunay fait un élégant M. de Morard. Mlle du Minil — la comtesse de Chantelaur — a de la grâce, de la dignité, elle a pu montrer même une pointe très juste de sensibilité. N'oublions ni Mlle Fayolle, qui joue en comédienne le personnage de la belle-mère du volage député, ni Mlle Muller, charmante sous

les traits de Renée de Cernois, ni Mlle Lynnès, aimable soubrette qui ne fait que paraître. Ainsi interprétée, la comédie de M. Bisson semble heureusement rentrée au bercail.

29 JUIN. — La salle de la rue Richelieu était comble, ce soir, comme aux plus beaux jours des premières représentations. M. Worms (et le spectacle attirait les amateurs) abordait pour la première fois le rôle difficile de Tartuffe. La physionomie est « traditionnelle ». C'est l'hypocrisie maigre; des cheveux longs et plats, encadrent le visage, peut-être un peu plus ridé que de raison, et lui donnent l'air sinistre. N'est-ce point l'erreur des artistes de composer le visage de Tartuffe de telle façon qu'avec une face pareille « l'imposteur » ne tromperait personne. Mais le public aime à voir l'hypocrisie ainsi laide et repoussante. Worms a pourtant souligné un peu trop peut-être les fourberies du saint homme, et poussé parfois ses intentions un peu loin. Mais ne cherchons pas chicane à l'excellent comédien, qui s'est tiré de l'épreuve à son grand honneur. Jouer Tartuffe, animer un tel personnage, c'est une lourde tâche. Worms y a réussi... Il a subtilement nuancé sa scène avec Elmire, et a lancé avec beaucoup d'insolence et une fière désinvolture le fameux : « C'est à vous d'en sortir ! » En fin de compte, cette soirée le fait monter encore d'un échelon dans l'estime des connaisseurs et de tous ceux qui aiment à voir les classiques interprétés par des tempéraments divers. Worms avait déjà pris possession du rôle d'Alceste. Il a bien fait de s'essayer dans Tartuffe. Puis, si

vous voulez « tout savoir » sur ce maître rôle que tant de comédiens désirent jouer et qui fait pourtant le désespoir de tous ceux dont le devoir est de le représenter, lisez le *Tartuffe des comédiens* de Régnier. Elles sont vraiment bien intéressantes ces « Notes sur Tartuffe », ces opinions de Perlet, de Fréville, de Martainville et de Régnier lui-même, l'éminent comédien que vous savez, et je ne puis mieux faire que de vous renvoyer ici au volume qu'a publié notre ami Paul Ollendorff.

30 JUIN. — Brelan de lectures aujourd'hui : 1° La *Douceur de croire,* comédie en trois actes, en vers, de M. Jacques Normand, lue par M. Mounet-Sully. REÇUE ; 2° L'*Institutrice,* pièce en un acte, en prose, de MM. Richard O'Monroy et Robert Vallier, lue par M. R. O'Monroy. REÇUE A CORRECTIONS ; 3° *Celle que l'on n'épouse pas,* comédie en un acte, en prose, de M. Paul Alexis, lue par M. Leloir. REÇUE.

Quelques jours après, le comité recevait, à l'unanimité, cette fois, une nouvelle pièce en trois actes de l'auteur des *Tenailles*, M. Paul Hervieu : *La Loi de l'homme,* lue par M. Le Bargy, qui devait, avec Mlle Bartet, créer l'un des principaux rôles de l'ouvrage. Et, moins heureux, M. Louis Tiercelin se voyait refuser quatre actes en vers, intitulés le *Kloareck,* dont le cadre paraissait trop développé pour une action bretonne en somme assez mince.

8 JUILLET. — M. Truffier a repris, dans *Il ne faut jurer de rien,* le rôle de l'Abbé que M. de Féraudy avait lui-même dernièrement repris des

mains de Got, son maître. On sait que dans cette comédie d'*Il ne faut jurer de rien,* l'influence du bon sens de Got faussa ou redressa peu à peu l'interprétation primitive de l'ouvrage. Une œuvre d'Alfred de Musset, le poète fantaisiste par excellence, nouveau venu dans la Maison de Molière, devait assurément fleurir dans la fantaisie pure. La convention théâtrale devait ici régner en souveraine, et la nature n'avait rien à faire dans ce théâtre humoristique et arbitraire. Point du tout, voilà qu'au lieu de jouer « de chic » son abbé, Got se livrait à une étude approfondie de ce « desservant » de campagne, naïf et ignorant du monde, égaré dans ce salon aristocratique, et — servait au public un petit tableau de genre, d'un dessin, d'un ton, d'un modelé absolument exquis, d'une vérité adorable, d'une sobriété et d'un goût irréprochables. Aussi Théophile Gautier eut-il raison d'écrire en son feuilleton du 14 août 1848 : « Got, admirablement grimé, a fait du personnage tout à fait épisodique de l'Abbé une silhouette animée et vivante, pleine de bêtise fine et de bonhomie cafarde, sans la moindre caricature. » Aussi M. de Féraudy, et après lui, M. Truffier, se sont-ils sagement bornés à imiter M. Got. C'est égal : il me semble pourtant qu'à leur place j'eusse voulu tenter « autre chose ». Et puis, maintenant que la soutane est permise au théâtre, j'eusse carrément revêtu la soutane...

14 JUILLET. — Avec *Crispin médecin,* d'Hauteroche, la Comédie donnait *Britannicus.* On craignait de voir le public accueillir froidement la

tragédie de Racine, qui est, parmi les ouvrages du grand poète, un des plus *abstraits,* des moins susceptibles, par les sentiments en jeu, de frapper sans effort l'imagination. Preuve du goût et de la pénétration populaires, tout a porté : les interprètes du chef-d'œuvre classique ont été fêtés aux bons endroits, ce qui faisait croire à une claque intelligente. La *Marseillaise,* au milieu d'acclamations indescriptibles, a été dite par Mlle Dudlay.

23 JUILLET. — Inutile et médiocre reprise des *Rantzau*, d'Erckmann-Chatrian[1]. Le malheur est que nous n'avons pas eu l'admirable exécution d'autrefois avec Got, Coquelin, Worms, Maubant... M. de Féraudy a montré du moins de la cordialité et de l'émotion dans le personnage de Florence, et son *Kyrie* du second acte a produit son irrésistible effet. Mais, comme M. Laugier nous a paru guindé dans le frère Jacques, et que M. Leloir a donc noirci sans raison le rôle de Jean ! Notons l'heureuse silhouette de M. Lebel, le mir-

1. DISTRIBUTION. — Florence, M. *de Féraudy.* — Jean Rantzau, M. *Leloir.* — Georges Rantzau, M. *A. Lambert fils.* — Jacques Rantzau, M. *P. Laugier.* — Dominique, M. *Roger.* — Un garde, M. *Falconnier.* — Un médecin, M. *Hamel.* — Lebel, M. *L. Delaunay.* — Louise, Mlle *Du Minil.* — Marie-Anne, Mlle *Fayolle.* — Juliette, Mlle *Frémaux.* — Nanette, Mme *Amel.* — Thérèse, Mlle *Jamaux.* — Justine, Mlle *Faylis.* — Marie, Mlle *de Los Rios.*

Cette reprise des *Rantzau* offrait cette particularité que le *Kyrie* du 2e acte, dont la musique est de M. Maréchal, était chanté, cette fois seulement, par des artistes de la Comédie-Française : M. de Féraudy, M. Leloir, Mlle Du Minil et Mlle Fayolle. En effet, lors de la création des *Rantzau,* Mme Pauline Granger chantait, mais Mlle Bartet ne chantait pas. C'était Mlle Frémaux qui se tenait près du piano et faisait semblant de chanter, tandis que, dans les coulisses, une cantatrice invisible faisait sa partie. Or, cette cantatrice — que le public n'apercevait pas — est devenue, depuis, fort illustre... Elle s'appelait Rose Caron.

liflor, esquissée par M. Louis Delaunay. Glissons sur la diction, parfois défectueuse, de M. Albert Lambert fils, sous les traits de Georges Rantzau; puis félicitons sincèrement Mlle Du Minil, charmante en Louise, et Mme Amel, fort bien grimée en vieille Nanette.

24 JUILLET. — Mlle Lara, que M. Jules Claretie avait bien voulu laisser à MM. Marck et Desbeaux au moment où elle quittait le Conservatoire, avec le premier prix de comédie, est, cette fois, définitivement engagée au Théâtre-Français. C'est, n'en doutons pas, la plus heureuse acquisition qu'on pouvait faire : il suffit de se souvenir de la *Crise conjugale,* à l'Odéon, de *Demi-sœurs*, aux Escholiers, de l'*Outrage,* à la Porte-Saint-Martin, pour savoir ce dont est capable cette jeune artiste de si brillant avenir.

4 AOUT. — Avant de quitter Paris pour aller se reposer au pays natal, à Bergerac, après les belles et fatigantes représentations d'*Hamlet,* M. Mounet-Sully, répondant au désir que lui ont exprimé par lettre de nombreux étrangers, a repris *Œdipe-Roi* pour deux soirées. Le succès du grand tragédien a été, comme toujours, prodigieux. Au baisser du rideau, il a trois fois été rappelé. A côté de lui, M. Paul Mounet a joué avec beaucoup d'ampleur et une rare puissance le rôle du devin Tirésias, et M. Albert Lambert fils, qui personnifiait Créon, s'est acquitté de sa tâche avec autant d'intelligence que d'ardeur.

M. Jules Claretie a pris livraison, à la manufacture des Gobelins, de deux tapisseries attribuées

.r l'Etat au mobilier de la Comédie-Française et ue M. J.-J. Guiffrey, administrateur des Gobelins, enait à la disposition de l'administrateur du Théâtre-Français. Ces tapisseries représentent : l'une, une scène d'*Iphigénie*, d'après une peinture du pauvre et remarquable Lucien Doucet, avec l'entourage de Galland; l'autre, avec le même entourage du maître peintre, une scène de *Zaïre*, d'après Claude. Deux médaillons en tapisserie, *Hernani*, d'après A. Humbert, et le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, d'après G. Clairin, ont été également livrés à la Comédie par les Gobelins.

Quelques jours après, M. Guiffrey donnait encore au théâtre, sur l'ordre du ministre des beaux-arts, une admirable tapisserie des Gobelins, exécutée à la manufacture, sur la composition du peintre Joseph Blanc. Cette tapisserie, de plus de cinq mètres de haut sur plus de trois mètres de large, représente le *Couronnement de Molière* un jour de cérémonie. Les deux personnages principaux entourant le buste de Molière sont Tartuffe et Dorine. Pour Tartuffe, l'artiste a pris pour modèle M. Silvain dans ce rôle. Pour Dorine, M. Blanc avait fait le portrait vivant et frappant de la pauvre Céline Montaland.

14 AOUT. — M. Jules Truffier lit à ses camarades une comédie en prose, *les Deux Palémon*, distribuée à MM. Coquelin cadet, Georges Berr, Joliet, Villain, Paul Veyret, Charles Esquier, et à Mmes Kalb, Rachel Boyer, Moreno. Les *Deux Palémon* comportent une partie musicale écrite par M. Charles Molé (le père de Mme Molé-Truffier),

un compositeur de mérite qui a déjà fait ses preuves : témoin la musique de scène d'*Arlequin poli par l'amour*, dont il est, avec MM. Emile Hïe et Laurent Léon, l'un des auteurs.

26 AOUT. — Après s'être présenté au public de la Comédie-Française, d'abord sous les traits d'Oreste dans *Andromaque*, puis sous ceux d'Hernani dans le drame de Victor Hugo — nous ne parlons pas des petits rôles du répertoire qu'il a dû jouer selon l'usage — M. Jacques Fenoux a officiellement effectué, ce soir, son troisième début dans Néron de *Britannicus*. Et vraiment il nous est difficile de constater que l'épreuve fut absolument concluante. M. Fenoux est un comédien consciencieux, amoureux de son art, et qui, nous le savons, a la noble ambition, très justifiée, de se faire une place dans le grand répertoire classique. M. Fenoux, qui débute, ne dira pas comme un jour Talma : « Je suis vieux ; je n'ai pas besoin de critiques ; on ne se corrige point à mon âge ; je ne changerai point de manière ; qu'on m'épargne un soin inutile, et qu'on me laisse en repos ! » Très chaleureux, plein de jeunesse et d'ardeur imprudente, comme cela est nécessaire, a été M. Leitner dans le personnage de Britannicus. Junie — une Junie coiffée à la Cléo de Mérode, qui joint les mains et semble une vierge échappée d'un tableau de primitif — c'était Mlle Moreno, exquise de tout point avec sa voix d'or et sa diction mélodieuse et tendre. Pour elle, à dire vrai, a été le grand succès d'une soirée où il nous faut passer condamnation sur M. Paul Mounet, qui, dans Burrhus, a

trop souvent manqué de mémoire, et sur Mlle Le-pou « boulant » le rôle d'Agrippine, dont elle avale la moitié des mots, au point de le rendre incompréhensible à la plupart de ses auditeurs : au Théâtre-Français, c'est grave !...

27 AOUT. — Dans les *Femmes savantes* Mme Amel joue pour la première fois Bélise ; M. Pierre Laugier aborde le rôle de Chrysale. Notons un franc succès pour les deux artistes.

1er SEPTEMBRE. — On donne devant une salle comble la reprise plusieurs fois annoncée — sinon très attendue — de *Charles VII chez ses grands vassaux* d'Alexandre Dumas père [1]. La pièce qui se passe toute dans le même décor — je crois bien qu'on s'est servi d'un des décors de *Par le glaive* — et qui ne nécessite aucun changement de costume, a été remontée avec un certain luxe. Il y a loin, sous ce rapport, de la reprise à la création. Lorsque, pour la première fois, Harel joua la pièce en 1831, il était si résolu à ne faire aucune dépense extraordinaire, qu'il refusa absolument d'acheter un cerf pour le premier acte. Alexandre Dumas, navré de ce refus, prit son fusil, partit pour Villers-Cotterets, tua un cerf, l'empailla lui-même et le jeta aux pieds du directeur par trop économe... Harel n'ayant pas voulu non plus acheter un casque

---

1. DISTRIBUTION. — Savoisy, M. *Silvain*. — Charles VII, M. *Boucher*. — Yacoub, M. *Paul Mounet*. — Balthazar. M. *Joliet*. — Le chapelain, M. *Villain*. — L'écuyer, M. *Falconnier*. — André, M. *Hamel*. — Jehan, M. *Dehelly*. — Un manant, M. *Paul Veyret*. — Un archer, M. *Ch. Esquier*. — Guy Raymond, M. *Fenoux*. — Jean d'Orléans, M. *L. Delaunay*. — L'Argentier, M. *Gaudy*. — Bérengère, Mlle *Du Minil*. — Agnès Sorel, Mlle *Moreno*. — Godefroy, Mlle *Faylis*.

pour le roi Charles VII, au quatrième acte, Dumas s'en fut au Musée d'artillerie pour qu'on en prêtât un. Celui qu'on lui fournit était splendide. Delafosse, qui jouait le rôle, s'en empara orgueilleusement; par malheur, au moment de sa grande tirade, le soir de la première, il eut l'imprudence de toucher à la visière qui se rabattit brusquement sur son visage. Tous les efforts qu'il fit pour la relever demeurèrent inutiles, et c'est à travers ce masque d'acier qu'il beugla ses derniers vers... A la fin de la scène, il étouffait, et il fallut aller réveiller un serrurier pour le délivrer... Aucun accident de ce genre n'est, cette fois, heureusement arrivé à M. Boucher, chargé de personnifier Charles VII. M. Paul Mounet jouait avec un incontestable talent le rôle de Yacoub, qu'il avait déjà joué à l'Odéon. Il s'est fait une tête d'Arabe d'un grand caractère; son jeu sobre, sa diction simple, sa voix profonde et chaude lui ont valu plusieurs rappels mérités. M. Silvain a été, lui aussi, fort applaudi dans le rôle de Savoisy, et Mlle du Minil s'est acquittée avec beaucoup de grâce de celui de Bérengère, la moderne Hermione. Mlle Moreno est tout à fait charmante sous le hennin d'Agnès Sorel, dont elle fait une délicieuse figure.

2 SEPTEMBRE. — Grave séance du Comité de la Comédie-Française. L'administrateur lui soumettait les propositions faites par M. Coquelin pour recouvrer sa liberté. M. Coquelin offrait le payement des astreintes auxquelles il était condamné, l'abandon de sa pension et 100,000 francs sur les fonds sociaux. Le Comité a trouvé qu'il n'é-

ait pas de sa dignité d'accepter des propositions transactionnelles qui auraient l'air de changer une question d'art en une question d'argent. A l'unanimité, il a voté que la seule solution possible, c'était la rentrée de M. Coquelin à la Comédie-Française. M. Jules Claretie a transmis immédiatement la réponse et le vote à M. Coquelin. M. Mounet-Sully n'assistait pas à la séance, mais il avait envoyé à l'administrateur une éloquente dépêche où, se mettant, disait-il, au-dessus des sollicitations de l'heure présente et des intérêts immédiats apparents, il déclarait s'en tenir au respect de la plus stricte légalité qui a toujours fait la force de la Comédie-Française.

4 SEPTEMBRE. — Nous avions enfin la solution de l'irritante question Coquelin. Coquelin avait démontré au ministre l'impossibilité où il se trouvait d'accepter la transaction que lui offrait l'assemblée générale des sociétaires, rappelant à M. Rambaud sur quelles bases s'étaient entamés les derniers pourparlers de conciliation, et répétant qu'il désirait s'y tenir, à savoir 130,000 fr. (y compris les astreintes) versés par lui et l'abandon de sa pension de retraite, moyennant quoi il recouvrait sa liberté. D'un autre côté, la Comédie-Française refusait l'argent et exigeait la rentrée du transfuge dans un an jour pour jour, solution que Coquelin se déclarait dans l'impossibilité d'accepter, ses engagements avec la Porte-Saint-Martin exigeant sa présence à ce théâtre beaucoup plus longtemps. C'est alors que, de son autorité privée, le ministre

trancha la question en signant l'arrêté que nous donnons en note [1].

21 SEPTEMBRE. — Il y avait foule au théâtre, une foule sympathique, piquée de quelques critiques ronchonneurs, convoqués aux débuts de « la petite Lara ». C'est ainsi qu'on appelle communément la jeune et intelligente artiste, fort remarquée, naguère, à l'Odéon, dans *Crise conjugale;* aux Escholiers, dans *Demi-Sœurs;* à la Porte-

1. Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

Vu les propositions de M. Constant Coquelin consignées dans sa lettre du 1er septembre 1896 à l'administrateur général et au Comité, et où il reconnaît le bien fondé des revendications de la Comédie-Française;

Vu les délibérations du Comité en date du 2 septembre et de l'assemblée générale des sociétaires en date du 3 dudit mois;

Vu le rapport de l'administrateur général en date du 3 septembre;

Vu le décret du 11 octobre 1812, notamment l'article 85;

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER. — M. Constant Coquelin est autorisé à jouer hor de la Comédie-Française jusqu'au 1er septembre 1899, aux condition suivantes :

1o Il payera, si elles ne sont déjà payées, les astreintes prononcées pa les Tribunaux et les frais du procès;

2o Sa pension restera suspendue pendant le temps qu'il jouera hor de la Comédie-Française;

3o Il prend dès aujourd'hui l'engagement de rentrer au 1er septemb 1899 à la Comédie-Française aux conditions déjà stipulées lors de dernière rentrée, à moins que l'administrateur et le Comité ne conse tent à lui accorder des conditions plus favorables.

4o Avant de profiter de la liberté qui lui est accordée par le 1er par graphe ci-dessus, il consignera à la disposition de l'administrateur somme de cent mille francs (100,000 francs) qu'il offrait d'abandonn définitivement et qui représente une partie des fonds sociaux qu'il touchés et qui auraient dû revenir à la caisse de la Comédie-Françai Cette somme de cent mille francs, dont les intérêts lui seront payés raison de trois pour cent, lui sera rendue le jour de sa rentrée à la C médie-Française; sinon elle sera acquise au fonds de retraite de la C médie et M. Coquelin recouvrera sa liberté.

ART. 2. — L'administrateur général de la Comédie-Française est char de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 4 septembre 1896.

Signé : A. RAMBAUD.

aint-Martin, dans l'*Outrage* — et qui, déjà, a on public, un public bien à elle, et tout prêt à l'applaudir quoi qu'elle fasse. Mlle Lara, une mélancolique s'il en fût jamais, sera charmante dans les rôles à émotion contenue; nous la verrons prochainement dans la Cécile de *Montjoye,* où seuls les très anciens pourront la comparer à la créatrice. Elle eût été exquise, absolument exquise, dans le *Mariage de Victorine...* C'est pour cela qu'on l'a fait débuter dans Suzanne de Villiers du *Monde où l'on s'ennuie*, un rôle gai, écrit pour Jeanne Samary, dont le rire chante encore à toutes nos oreilles. Pourquoi ce début où, moins adroite, la pauvre petite Lara pouvait se casser les reins? C'est qu'en la regrettable absence de la charmante Ludwig, le rôle n'a point de titulaire, et que l'infortuné Pailleron (nous le plaindrons quand nous aurons le temps) pourrait s'irriter de voir ainsi délaisser son fructueux *Monde où l'on s'ennuie.* La pièce a donc reparu sur l'affiche, aussi bien jouée que possible par tout le monde (ce *bien* n'est pas toujours le *mieux*), y compris Mlle Lara, aussi gracieuse que possible, et Mlle Moreno, qui a fait de l'Anglaise, miss Lucy Watson, une silhouette merveilleusement réussie.

2 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Montjoye,* comédie en cinq actes, d'Octave Feuillet[1]. — *Montjoye* marque une date

---

1. DISTRIBUTION. — Saladin, M. *de Féraudy.* — Raoul Montjoye, M. *Leloir.* — Georges Sorel, M. *A. Lambert fils.* — Roland, M. *Georges Berr.* — Marquis de Rio-Velez, M. *P. Laugier.* — Tiberge, M. *Clerh.* — Capitaine de pompiers, M. *Falconnier.* — Un maire, M. *Hamel.* —

trancha la question en signant l'arrêté que nous donnons en note [1].

21 SEPTEMBRE. — Il y avait foule au théâtre, une foule sympathique, piquée de quelques critiques ronchonneurs, convoqués aux débuts de « la petite Lara ». C'est ainsi qu'on appelle communément la jeune et intelligente artiste, fort remarquée, naguère, à l'Odéon, dans *Crise conjugale;* aux Escholiers, dans *Demi-Sœurs;* à la Porte-

---

1. Le ministre de l'instruction publique, des beaux-arts et des cultes,

Vu les propositions de M. Constant Coquelin consignées dans sa lettre du 1er septembre 1896 à l'administrateur général et au Comité, et où il reconnaît le bien fondé des revendications de la Comédie-Française;

Vu les délibérations du Comité en date du 2 septembre et de l'assemblée générale des sociétaires en date du 3 dudit mois;

Vu le rapport de l'administrateur général en date du 3 septembre;

Vu le décret du 11 octobre 1812, notamment l'article 85;

ARRÊTE :

ARTICLE PREMIER. — M. Constant Coquelin est autorisé à jouer hors de la Comédie-Française jusqu'au 1er septembre 1899, aux conditions suivantes :

1° Il payera, si elles ne sont déjà payées, les astreintes prononcées par les Tribunaux et les frais du procès;

2° Sa pension restera suspendue pendant le temps qu'il jouera hors de la Comédie-Française;

3° Il prend dès aujourd'hui l'engagement de rentrer au 1er septembre 1899 à la Comédie-Française aux conditions déjà stipulées lors de sa dernière rentrée, à moins que l'administrateur et le Comité ne consentent à lui accorder des conditions plus favorables.

4° Avant de profiter de la liberté qui lui est accordée par le 1er paragraphe ci-dessus, il consignera à la disposition de l'administrateur la somme de cent mille francs (100,000 francs) qu'il offrait d'abandonner définitivement et qui représente une partie des fonds sociaux qu'il a touchés et qui auraient dû revenir à la caisse de la Comédie-Française. Cette somme de cent mille francs, dont les intérêts lui seront payés à raison de trois pour cent, lui sera rendue le jour de sa rentrée à la Comédie-Française; sinon elle sera acquise au fonds de retraite de la Comédie et M. Coquelin recouvrera sa liberté.

ART. 2. — L'administrateur général de la Comédie-Française est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Fait à Paris, le 4 septembre 1896.

Signé : A. RAMBAUD.

Saint-Martin, dans l'*Outrage* — et qui, déjà, a son public, un public bien à elle, et tout prêt à l'applaudir quoi qu'elle fasse. Mlle Lara, une mélancolique s'il en fût jamais, sera charmante dans les rôles à émotion contenue ; nous la verrons prochainement dans la Cécile de *Montjoye,* où seuls les très anciens pourront la comparer à la créatrice. Elle eût été exquise, absolument exquise, dans le *Mariage de Victorine*... C'est pour cela qu'on l'a fait débuter dans Suzanne de Villiers du *Monde où l'on s'ennuie*, un rôle gai, écrit pour Jeanne Samary, dont le rire chante encore à toutes nos oreilles. Pourquoi ce début où, moins adroite, la pauvre petite Lara pouvait se casser les reins ? C'est qu'en la regrettable absence de la charmante Ludwig, le rôle n'a point de titulaire, et que l'infortuné Pailleron (nous le plaindrons quand nous aurons le temps) pourrait s'irriter de voir ainsi délaisser son fructueux *Monde où l'on s'ennuie.* La pièce a donc reparu sur l'affiche, aussi bien jouée que possible par tout le monde (ce *bien* n'est pas toujours le *mieux*), y compris Mlle Lara, aussi gracieuse que possible, et Mlle Moreno, qui a fait de l'Anglaise, miss Lucy Watson, une silhouette merveilleusement réussie.

2 OCTOBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Montjoye,* comédie en cinq actes, d'Octave Feuillet[1]. — *Montjoye* marque une date

1. DISTRIBUTION. — Saladin, M. *de Féraudy.* — Raoul Montjoye, M. *Leloir.* — Georges Sorel, M. *A. Lambert fils.* — Roland, M. *Georges Berr.* — Marquis de Rio-Velez, M. *P. Laugier.* — Tiberge, M. *Clerh.* — Capitaine de pompiers, M. *Falconnier.* — Un maire, M. *Hamel.* —

lumineuse dans la vie d'Octave Feuillet. Comme le *Roman d'un jeune homme pauvre,* dernièrement repris à l'Odéon, et comme *Dalila,* ce fut pour l'écrivain un succès considérable, succès d'essence supérieure en ce qui concerne *Montjoye.* Les deux premières comédies sont des œuvres de l'imagination et de la fantaisie ; celle-ci est l'étude d'un caractère contemporain, la seule des œuvres de Feuillet qui marche parfois dans les sillons de la comédie. Les ouvrages qui ne sont pas nés spontanément sous une forme dramatique dans l'esprit de l'auteur conservent toujours la marque de leur origine. Le *Roman d'un jeune homme pauvre* et *Dalila* sont restés au théâtre des contes dialogués qu'on écoute avec plaisir, mais qui manquent de cette carrure qui est la condition première d'une œuvre dramatique. L'auteur demeure attaché à la forme primitive de son idée ; il tient à conserver à la scène ce qui a plu et charmé dans le livre ; de son côté, le spectateur n'est pas content si le théâtre ne lui rend pas une à une toutes les émotions du roman ; de là, pour l'auteur dramatique, la tentation et la nécessité de demeurer attaché au livre d'où il a tiré sa pièce, de se mouvoir entre deux arts différents dont chacun a ses exigences particulières. *Montjoye* est, lui aussi, sorti d'un livre, et d'un livre excellent, *M. de Camors,* et cependant les hésitations du dramaturge aux prises avec le romancier y sont moins visibles que dans

---

Lajaunaye, M. *L. Delaunay.* — Un huissier, M. *Gaudy.* — Henriette, Mlle *Pierson.* — Marquise de Rio-Velez, Mlle *Nancy Martel.* — Cécile, Mlle *Lara.* — Une rosière, Mlle *Franquet.*

les autres œuvres d'Octave Feuillet. Cela tient à ce que la fable de *Montjoye* n'est pas l'attrait principal de la pièce ; elle réside tout entière dans le caractère que l'écrivain a mis en scène ; tous les incidents du roman s'effacent devant le principal personnage. La pièce n'est pas dans l'intrigue ; elle est dans l'étude d'un contemporain, dans un caractère de la comédie sociale. De toutes les œuvres dramatiques d'Octave Feuillet, *Montjoye* reste la plus forte — par cette simple raison qu'il ne s'agit pas ici d'un effort de la fantaisie, mais de la vérité.

Le théâtre d'il y a trente ans avait une exigence cruelle : il voulait que le dénouement d'une pièce fût agréable au public — même au détriment de la vérité. Il n'est pas probable, il est même inadmissible qu'un homme qui a traversé la vie sans un scrupule devienne, sur le tard, un cœur tendre qui répare toutes ses fautes, qui réhabilite la mémoire de son ancien associé, légitime ses enfants et fait le sacrifice de sa fortune. Le prétexte de cette conversion fort inattendue est la maladie de la fille de Montjoye, frappée au cœur par la balle qui a étendu sur le sol le jeune Sorel. Le dénouement exigé par la sensibilité du spectateur est une concession faite à la routine à laquelle reste étrangère la question d'art. Le défunt auteur de *Montjoye* porte la peine de sa défaillance, car sa comédie, qui, pendant quatre actes, a marché triomphalement dans la vérité, tombe subitement — quoi qu'ait fait M. Le Bargy en son adroite réduction du dernier tableau — dans le lieu commun d'un dénouement aimable qui détruit tout... C'est

Leloir qui recueillait le terrible héritage de Lafont, le créateur du rôle de Montjoye au Gymnase. On reproche à Leloir sa sécheresse, mais cette sécheresse appartient au personnage de « l'homme fort ». On le voudrait également plus distingué — Lafont était la distinction même — mais on oublie que Montjoie n'est en somme qu'un parvenu. Disons, d'ailleurs, que Leloir sait trouver, au moment voulu, l'émotion nécessaire et la communiquer au public. Celui-ci, plus que la critique, qui s'embarrasse trop aux souvenirs de la création, rendra justice au consciencieux artiste. Féraudy est excellent dans Saladin qui, certes, est un rôle qui porte. M. Lambert donne bien l'impression de droiture et de malheur que doit avoir le fils de Sorel. Et le fils Montjoye est gaiement rendu, comme il le faut, par M. Georges Berr. Nos compliments encore à M. Clerh, le parfait caissier, et à M. Laugier, amusant dans la caricature, assez démodée, du général péruvien ; à M. Delaunay, pour son type très réussi de « vieux marcheur ». Mlle Pierson est une mère très touchante, et Mlle Nancy Martel une très élégante aventurière. Mlle Lara continuait ses débuts par le rôle de Cécile. La gaieté ne lui réussit décidément pas ; nous l'avons constaté, plus haut, lors de son apparition dans le *Monde où l'on s'ennuie ;* on s'en est encore aperçu, cette fois, aux premiers actes de *Montjoye,* où elle est demeurée nerveuse et maniérée. Elle s'est heureusement reprise aux dernières scènes, toutes d'émotion, où, par de jolis accents de sincérité, elle a conquis tous les suffrages.

7 OCTOBRE. — Soirée de gala en l'honneur du tsar (l'empereur lui-même l'a, dit-on, demandée et ajoutée au programme qu'on lui avait soumis [1]. — Le Théâtre-Français a fait merveille. Les murs sont couverts par les trois grandes tapisseries des Gobelins qu'on vient de lui offrir ; à droite et à gauche, l'*Iphigénie* de Doucet et la *Zaïre* de Claude. Au fond, au-dessus du premier palier, entre les bustes de Dumas et d'Augier, pend la grande tapisserie représentant la cérémonie du *Malade imaginaire,* de Joseph Blanc ; sur les entablements des fenêtres, tout autour de l'escalier, sont posées des jardinières de fleurs d'où partent des palmes et des bambous verts. L'effet est ravissant. Pour se rendre à la loge impériale, on passe par le foyer du public et par la galerie des Bustes. Là, pas de tentures, rien que cette décoration simple et élégante qui conserve à la galerie sa belle et sobre harmonie. Le salon de la loge ouvre sur cette galerie. C'est un petit salon tendu d'étoffes de soie pâle, éclairé à chaque extrémité par deux petits lustres électriques, aux verres jaunes, qui donnent une lumière vive et à la fois discrète. De

1. En voici le programme complet : *Compliment,* dit par M. *Mounet-Sully,* doyen de la Comédie-Française. Mmes *Reichenberg, Barretta-Worms* et *Bartet.* — *Un Caprice,* comédie en un acte, d'Alfred de Musset : M. de Chavigny, M. *Worms.* — François, M. *Georges Berr.* — Mathilde, Mme *Barretta-Worms.* — Mme de Léry, Mlle *Bartet.* — *Le Cid,* de Pierre Corneille (fragments des deux premiers actes) : Don Rodrigue, M. *Mounet-Sully.* — Don Diègue, M. *Silvain.* — Don Gormas, M. *Paul Mounet.* — *Les Femmes savantes,* de Molière (3e acte) : Trissotin, M. *Coquelin cadet.* — Clitandre, M. *Baillet.* — Vadius, M. *de Féraudy.* — Lépine, M. *Truffier.* — Chrysale, M. *Leloir.* — Ariste, M. *Dupont-Vernon.* — Henriette, Mlle *Reichenberg.* — Philaminte, Mlle *Pierson.* — Armande, Mlle *Marie-Louise Marsy.* — Bélise, Mlle *Fayolle.*

très belles jardinières d'orchidées ornent les encoignures. L'Empereur, l'Impératrice et le Président entrent dans la loge. Un grand silence se fait d'abord, dans la salle. Et soudain, une large acclamation jaillit de toutes les poitrines, pendant que, derrière la toile, un orchestre joue le *Bojé sara Khrani*. Puis les souverains et le Président s'asseyent, attendant les trois coups du régisseur. La loge est admirablement aménagée et décorée avec un goût parfait. On a pris les deux loges de face et vingt fauteuils de balcon. Le dais rouge et or de la loge est surmonté d'une grande couronne impériale incrustée d'énormes cabochons de brillants et de rubis éclairés par un ingénieux système de petites lampes électriques qui les font scintiller; une croix grecque en brillants surmonte la couronne. Du haut des deuxièmes loges tombent sur le dais deux épaisses guirlandes de fleurs : roses de France, lilas et chrysanthèmes. Du rebord de la loge tombent de larges draperies de lamas de soie broché d'or. Quatre fauteuils en vieux Beauvais à fond bleu de roi sont placés sur le devant. Les souverains sont placés comme ils l'étaient la veille, à l'Opéra : l'Empereur a à sa droite Mme Félix Faure, à sa gauche, le Président, et l'Impératrice se trouve à la gauche de celui-ci. Le rideau se lève. Tous les comédiens de la Maison de Molière sont là, revêtus du traditionnel manteau rouge bordé d'hermine. Au milieu, le buste de Molière encadré de verdure et de lauriers d'or, le socle drapé de rouge. M. Mounet-Sully, doyen, est au centre. Il a à sa droite Mlle Reichenberg et à sa gauche

Mme Barretta, et, placés selon leur rang d'ancienneté :

MM. Coquelin cadet, Prudhon, Silvain, Baillet, Le Bargy, de Féraudy, Boucher, Truffier, Leloir, Albert Lambert fils, Paul Mounet, Georges Berr, Pierre Laugier, Leitner, Raphaël Duflos.

MM. Joliet, Dupont-Vernon, Villain, Clerh, Falconnier, Hamel, Dehelly, Paul Veyret, Charles Esquier, Jacques Fenoux, Louis Delaunay.

Mmes Bartet, Adeline Dudlay, Pierson, Muller, Marie-Louise Marsy, Kalb, du Minil, Brandès.

Mmes Fayolle, Frémaux, Amel, Persoons, Hadamard, Rachel Boyer, Nancy-Martel, Bertiny, Lynnès, Moreno, Lerou, Lainé-Luguet, Lara, Wanda de Boncza.

Tous, d'un même mouvement, s'inclinent, les dames font la révérence, classique et parfaite, puis M. Mounet-Sully s'avance de deux pas, et lit les vers que M. Jules Claretie a eu l'idée d'écrire pour la circonstance.

A ce vers que M. Mounet-Sully dit avec une grande grande émotion :

C'est du Nord, aujourd'hui, que nous vient l'espérance!

la salle entière applaudit à tout rompre, l'Empereur lui-même, qui, la veille, à l'Opéra n'avait pas applaudi une seule fois, —comme l'étiquette officielle l'exige, paraît-il, — l'Empereur lui-même bat des mains. Après un court entr'acte, le rideau se lève sur le *Caprice*. Les deux premières scènes laissent les souverains un peu froids. Mais peu à peu, dès

l'entrée de Mme de Léry (Mlle Bartet), la glace est rompue. Quand Mme de Léry dit : « Cette bourse, je l'ai vue traîner pendant des siècles ; on a mis sept ans à la faire, et vous jugez si, pendant ce temps-là, elle a changé de destination ! Elle a appartenu à trois personnages de ma connaissance. C'est un trésor que vous avez là, monsieur de Chavigny, c'est un vrai héritage que vous avez fait ! » l'impératrice sourit continûment et même rit de bon cœur. Les lorgnettes sont fixées sur son sourire, et toute la salle est en joie. Plus loin, la scène du thé, avec M. Worms, adorablement jouée en finesse, en grâce, en esprit, par Mlle Bartet a fort amusé l'Impératrice et l'Empereur qui, plusieurs fois, a donné le signal des applaudissements. L'Impératrice avait fait demander à M. Claretie de lui présenter les artistes de la soirée. Pendant l'entr'acte qui a suivi le *Caprice* l'administrateur général les lui amène — ainsi que tous les sociétaires — dans la galerie des Bustes. L'Empereur reconnaît Mlle Reichenberg à laquelle il rappelle qu'il l'a vue tout dernièrement en Russie. Il a un mot aimable pour chacun et dit à tous : « C'est la première fois que je viens dans la Maison de Molière, mais j'espère bien y revenir bientôt ». Après l'acte du *Cid*, les souverains applaudissent Mounet-Sully, et après celui des *Femmes savantes* qui est très bien joué par MM. Coquelin cadet, de Féraudy, Leloir, Mmes Reichenberg, Pierson, Marsy et Fayolle, ils se lèvent aux accents de la *Marseillaise*, pour se retirer dans le même cérémonial qu'à leur arrivée en félicitant une fois

encore M. Claretie de l'excellente soirée qu'ils viennent de passer.

24 OCTOBRE. — Séance très agitée au Comité. M. Claretie lui demandait de vouloir bien ratifier l'engagement de Mme Antonia Laurent, qu'il avait signé en vertu du pouvoir que lui confère le Décret de Moscou. Le Comité a protesté à l'unanimité contre cet engagement, et, sur la motion de M. Mounet-Sully, a revendiqué son droit de statuer, au bout d'un an, sur l'engagement de cette pensionnaire. Après cette discussion, une autre discussion, non moins chaude, s'est ouverte sur la question du partage des rôles, c'est-à-dire sur le droit pour chaque sociétaire de jouer à son tour les rôles de son emploi dans le répertoire. Cette motion, qui émanait de M. Coquelin cadet, a trouvé quelque résistance chez certains membres du Comité, — entre autres M. Le Bargy, — qui estimaient préférables les usages établis par M. Perrin lesquels substituaient à l'application aveugle d'un principe suranné, le choix judicieux de l'administrateur réservant les rôles aux artistes qui lui paraissaient capables de les tenir avec le plus d'éclat et d'autorité. Finalement, la motion de M. Coquelin cadet a été votée par la majorité des membres du Comité. Et c'est en raison de ce principe de partage que M. Coquelin cadet lui-même abordera prochainement le rôle du père Poirier. Si le public aime les comparaisons, il sera désormais servi à souhait.

26 OCTOBRE. — M. Alfred Dubout, (banquier à Boulogne-sur-Mer), lit à ses futurs interprètes son

drame historique en vers, *Frédégonde*, qu'il a repris à l'Odéon pour le porter suivant le conseil de M. Mounet-Sully à la Comédie-Française. *Frédégonde*, qui comporte un grand nombre de personnages, et six décors importants, est dès à présent distribuée à MM. Mounet-Sully (naturellement), Albert Lambert, Leloir, Paul Mounet, Laugier, Leitner, Dupont-Vernon, Jacques Fenoux, Delaunay, et à Mmes Dudlay et Bertiny. Pour la reconstitution des costumes, M. Jules Claretie compte s'inspirer des travaux de Jean-Paul Laurens, Alma Tadema et Boulanger. — Le Comité insiste pour que les rôles soient désormais partagés entre les sociétaires du même emploi. Jusqu'à présent, les rôles du répertoire classique étaient seuls joués en partage. C'est ainsi que *l'Avare* compte quatre Harpagon, qui sont MM. Coquelin cadet, Leloir, Laugier et Clerh. Désormais, les pièces créées il y a vingt ou quarante ans, et qui sont devenues pour ainsi dire classiques par leur succès, seront considérées comme telles, et les rôles en seront partagés entre les titulaires du même emploi. On est même déjà entré dans cette voie pour certains drames de la période romantique. Le rôle de don Carlos n'est-il pas partagé par quatre artistes : MM. Worms, Le Bargy, Raphaël Duflos et Leitner? Hernani n'est-il pas joué successivement par MM. Mounet-Sully, Albert Lambert fils et Fenoux? Pourquoi le rôle de Poirier dans *le Gendre de M. Poirier* appartiendrait-il exclusivement à M. Leloir, qui le joue seul, en effet, depuis le départ de Got? Désormais il sera

partagé entre MM. Coquelin cadet; de Féraudy et Leloir. De même, le rôle de Camille dans *On ne badine pas avec l'amour*, joué jusqu'à présent par Mlle Bartet, sera interprété tour à tour par celle-ci, par Mme Worms-Barretta, par Mlle Brandès, par Mlle Wanda de Boncza. Qui donc pourrait se plaindre de cette diversité d'interprétation? M. Claretie ne demeure-t-il pas toujours libre de s'opposer à ce qu'un artiste joue une seconde fois un rôle où il n'a pas réussi la première? Ainsi faisait M. Perrin.

16 NOVEMBRE. — Sur le favorable rapport de M. Paul Perret, une pièce en trois actes, *Fausses routes,* de MM. Camille Le Senne et Adolphe Mayer — drame intime à quatre personnages — est admise à la lecture devant le Comité.

30 NOVEMBRE. — Débuts de Mlle Wanda de Boncza dans *On ne badine pas avec l'amour*. C'est en juillet 1894, qu'au bout de deux années d'études dans la classe de Worms, Mlle Wanda de Boncza obtenait, au Conservatoire, sous les traits de Mme de Morancé d'*Une visite de noces,* le premier prix de comédie. Très belle, très brillante, avec quelque expérience déjà, et l'air de comprendre ce qu'elle disait. Le rôle de la Barynia, de Mme Judith Gautier, lui servait, deux mois après, de début à l'Odéon : elle y était gaie, enjôleuse et câline à souhait ; elle y manquait de voix et de force dramatique. Il semblait que ce défaut de qualités dût être une indication précieuse dans la voie qu'elle allait suivre en sa carrière théâtrale. Il n'en fut rien... L'ampleur lui manquait encore

dans *Fiancée,* où nous nous souvenons pourtant de la justesse de diction et de la joliesse d'attitudes de la troublante Lysiane. Nous nous la rappelons encore, dans *Pour la Couronne,* délicieusement jolie sous le costume oriental de l'almée convertie, où son succès fut très vif. Moins heureuse elle fut, à ce qu'il nous sembla — et nous eûmes le courage de le lui dire — dans la princesse Valanoff des *Danicheff*, et décidément trop sèche elle se montra dans la Marguerite du *Roman d'un jeune homme pauvre.* Ce fut son dernier rôle au Second Théâtre-Français. La voici maintenant au premier — tout est possible à une aussi jolie femme — ne craignant pas de jouer, Camille d'*On ne badine pas avec l'amour,* cette Camille où les anciens ont vu Mme Favart, au temps de Perdican-Delaunay, et les nouveaux, l'exquise Bartet! Mlle Wanda de Boncza, cette brune adorable, est, sans doute, extrêmement jolie dans sa robe blanche de religieuse, mais cette robe et ce voile sont un pur contre-sens. Camille n'est que « novice », et n'a pas prononcé ses vœux. — Je voudrais bien savoir, Mademoiselle, comment vous expliquerez alors cette réplique de maître Blazius au baron à la scène « quatre » du second acte: « — Et elle frappait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui faisait un soubresaut dans la luzerne à chaque exclamation ». Un éventail ne me paraît guère à sa place dans les mains d'une religieuse... Et encore, si c'était là la seule licence que la débutante ait prise avec Musset! Et combien elle fut malavisée de choisir ce maître rôle

qui convenait si peu à son genre de talent, et qu'elle a, je ne sais pourquoi, tourné au mélodrame. C'est, pour cette très belle personne, une revanche à prendre.

7 DÉCEMBRE. — Première représentation de l'*Evasion,* pièce en trois actes de M. Brieux [1]. — Les médecins se sont disputé l'actualité de ces jours derniers : tandis que se déroulait, au Palais, l'instruction concernant les docteurs Boisleux et de La Jarrige, les tristes héros d'un « drame parisien » qu'on n'a certes pas oublié — au Théâtre-Français, c'est le docteur Bertry qui, vigoureusement, occupait l'attention. Vous le connaissez, n'est-ce pas ? ce bon docteur, devenu célèbre grâce à une réclame habile et à des relations bien employées : une manière de charlatan qui demande surtout à la science honneurs et dignités, et pourtant, de cette science, il a touché l'inanité, puisqu'il ne sait pas guérir le mal dont il est lui-même atteint. La

1. DISTRIBUTION. — Père Guernoche, M. *Coquelin cadet.* — Docteur Bertry, M. *Prudhon.* — Docteur La Belleuse, M. *Truffier.* — M. Bertry, M. *Paul Mounet.* — Jean Belmont, M. *Raph. Duflos.* — Docteur Richon, M. *Joliet.* — M. Longuyon, M. *Dup.-Vernon.* — Baptiste, M. *Roger.* — Ségard, M. *Clerh.* — Un employé, M. *Falconnier.* — Docteur Morienval, M. *Ch. Esquier.* — Paul de Baucour, M. *L. Delaunay.* — Un domestique, M. *Gaudy.* — Mme de Cattenières, Mlle *Reichenberg.* — Rosalie, Mme *Amel.* — Mme Longuyon, Mlle *Nancy-Martel.* — Mme de Baucour, Mlle *Moréno.* — Lucienne, Mlle *Lara.*

Tout le monde avait été frappé de la ressemblance prise, à son insu, par M. Prudhon, avec le regretté docteur Charcot. La famille du célèbre savant s'émut de cette ressemblance et chargea l'un de ses membres, M. Alfred Edwards, d'obtenir de M. Jules Claretie de faire cesser cette trop frappante évocation. M. Prudhon remplaça sa perruque à longs cheveux plats par une perruque légèrement frisée, poivre et sel, et il ajouta à sa face glabre deux courts favoris en pattes de lapin qui, le transformant complètement, le firent ressembler davantage à M. Floquet. Aucune protestation ne se produisit de ce côté...

thèse favorite du docteur Bertry, celle qui lui a valu son éclatante notoriété, qui l'a fait académicien et le fera commandeur dans l'ordre de la Légion d'honneur, c'est l'atavisme. Comme dans une prison, d'où ils ne sauraient s'évader, les descendants sont enfermés dans l'hérédité du mal dont ont souffert leurs ancêtres. En vertu du proverbe : « Tel père, tel fils », Jean Belmont est fatalement condamné au suicide ; et de par cet autre proverbe : « Bon chien chasse de race », la charmante Lucienne est vouée au vice, étant la fille d'une mère qui a « mal tourné »... Jean Belmont et Lucienne Bertry (c'est la nièce du docteur) pourront-ils s'évader de la prison atavique ? Tel est le problème. Et s'ils échappent, c'est la banqueroute de la science. Est-ce là ce qu'a voulu prouver M. Brieux, émule de M. Brunetière ? Eh bien, disons-le lui franchement, il n'a rien prouvé du tout. Lucienne ne résiste à l'adultère que parce que son séducteur est un fieffé maladroit, un parfait goujat, et devant les ignobles propositions de Paul de Beaucour, ellle n'a pas la moindre peine à demeurer honnête femme. Quant à Jean, il se sauve, par de bonnes soupes et la bienfaisante hygiène d'un gentilhomme-fermier, de l'hypocondrie qui est censée le guetter. M. Brieux a complètement éludé, de ce côté, la lutte que nous attendions. Mais de ce que notre jeune auteur n'a pu mener à bien la pièce à thèse qu'il a voulu écrire, — il fallait un Dumas, nous n'avons eu qu'un Brieux, — il ne s'ensuit pas de là que, pavée, comme elle est, des meilleures intentions du

monde, sa comédie nous soit indifférente. Le verveux écrivain de *Blanchette* et de l'*Engrenage*, des *Bienfaiteurs* et de l'*Evasion*, a certainement la *vis comica ;* son dialogue nous suffit et nous aimons son esprit de situation, ses mots justes et bien en leur place, ses personnages qui vivent, agissent et disent ce qu'ils ont à dire, même quand les uns plaident le « pour » et les autres le « contre ». — On devine par quelles transes a dû passer l'infortuné Brieux, le jour où, tout tremblant, il allait prier Mme Bartet de vouloir bien s'intéresser à sa pièce, jusqu'au soir décisif où, sa puissante protectrice ayant dû, par suite des plus cruelles circonstances — la maladie et la mort de son adoré fils — abandonner le rôle qu'elle avait accepté avec tant de bonne grâce, l'*Evasion* était offerte au méchant public des premières. Pas si méchant que ça, ce public, puisqu'il a fait, en somme, aux bons endroits de son œuvre le succès qu'ils méritaient, — entre autres au premier acte qui pose le problème très net et très clair, et qui contient la scène, extrêmement touchante, où sympathisent et s'unissent les deux douleurs de Lucienne et de Jean. L'*Evasion* est très bien jouée : ce n'est point là un compliment banal, c'est l'expression de la simple vérité, constatée, d'ailleurs, par tous les articles du lendemain. La palme est à M. Prudhon qui a conquis tous les suffrages, sous les traits de l'outrecuidant et fanfaron docteur Bertry. M. Paul Mounet, acteur de drame romantique, n'a point paru trop « emprunté » en la redingote du frère raisonneur et a très éloquem-

ment enlevé les couplets du bon sens. Je citerai encore MM. Truffier, Delaunay, Clerh, et je donnerai une particulière mention à M. Joliet qui est « mieux que bien » dans le bon docteur Richon, médecin de campagne. Puis, on a fait fête à la joyeuse caricature du berger-guarisseur que nous a donnée Coquelin cadet. Les « évadés » sont, vous le savez, Raphaël Duflos et Mlle Lara, le premier sobre et nerveux, la seconde (heureuse petite Lara !) triomphant, à force de volonté, et de réel talent déjà, de la redoutable comparaison qui s'établissait, dans l'esprit des spectateurs, avec... ce qu'aurait été Mme Bartet [1]. Et, pour vous prouver à quel point les moindres rôles ont été soigneusement tenus, je noterai ceci que Mlle Reichenberg a accepté ce qu'on appelle vulgairement « une panne » assurément indigne du talent de la petite doyenne et que, — concurremment avec Mme Amel, pittoresque, Mlle Moreno, très fine, et Mlle Nancy-Martel, jolie et bien disante, — elle contribue à l'excellent ensemble d'une remarquable interprétation.

17 DÉCEMBRE. — M. Paul Hervieu lit la *Loi de l'homme,* à ses interprètes : MM. Le Bargy, Leloir, Pierre Laugier, Dehelly, Louis Delaunay, Mmes Muller, Frémaux (répétant provisoirement pour Mme Bartet) Lynnès, Wanda de Boncza et Antonia Laurent. M. Le Bargy est chargé de mettre la pièce en scène.

1. Mme Bartet avait été empêchée de jouer l'*Evasion* par un deuil cruel : elle venait de perdre son fils, tout nouvellement promu enseigne de vaisseau. Et la foule artistique et officielle qui se pressa aux obsèques du jeune marin témoigna de l'estime profonde en laquelle on tenait son inconsolable mère.

20 DÉCEMBRE. — Notons à cette matinée de dimanche le pittoresque et malicieux « Monsieur Poirier » plein de vérité — et pour lui étonnant de sobriété — que nous donna Coquelin cadet, semblant prendre pour exemple l'inoubliable Lesueur, créateur du rôle au Gymnase.

21 DÉCEMBRE. — Pour le deux cent cinquante-septième anniversaire de la naissance de Racine, on donnait *Britannicus,* suivi des *Plaideurs.* Le traditionnel à-propos *A l'auteur des Plaideurs,* est une poésie de M. Ernest d'Hervilly, Petit-Jean loue Racine et regrette les belles comédies que l'illustre poète eût créées, s'il avait persévéré dans la voie ouverte par les *Plaideurs;* mais il se console en pensant aux œuvres admirables qu'il nous a léguées. Ces vers aimables sont fort bien dits par M. Georges Berr.

23 DÉCEMBRE. — Il y a aujourd'hui un siècle — 3 nivôse an V : 23 décembre 1796 — que la Comédie-Française, ou plutôt le théâtre de la République, comme on disait alors, s'installa dans la salle Louvois et donna, pour sa première représentation, les *Deux Sœurs,* une pièce de Laya, le courageux auteur de l'*Ami des Lois,* que le 9 thermidor avait rendu à la liberté. Disons, par parenthèse, que soixante-dix ans après, M. Emile de Girardin devait prendre ce titre pour une pièce qu'il fit représenter au Vaudeville. Les représentations que donna, à la salle Louvois, du 23 décembre 1796 au 4 septembre 1797, la Comédie-Française, ou, du moins, la fraction de la Comédie qui, guidée par Mlle Raucourt, était venue s'installer là,

furent assez fructueuses. Les « comédiens de la Nation » jouèrent neuf pièces nouvelles, parmi lesquelles l'*Agamemnon*, de Lemercier, et l'*Œdipe à Colone*, de Ducis. Puis la Comédie s'établit à l'Odéon jusqu'en 1799, année où l'incendie de ce théâtre la dispersa une fois encore. Ce ne fut qu'en 1803 que, définitivement reconstituée et subventionnée de cent mille francs par Bonaparte, elle s'installa dans la salle de la rue Richelieu, qu'elle occupe encore aujourd'hui.

26 DÉCEMBRE. — Séance du Conseil d'administration, à laquelle assistent MM. Jules Claretie, Mounet-Sully, Worms, Coquelin cadet, Prudhon, Silvain, Baillet, de Féraudy et Leloir. Il résulte du rapport de l'Administrateur général que la part des sociétaires s'élèvera, pour cette année, à la somme de 24,000 francs. Les parts en exercice étant toutes généreusement distribuées, il n'y aura pas lieu, et pendant plusieurs années peut-être, à moins de départ peu probable, d'élire de nouveaux sociétaires.

L'année 1896 est résumée, pour la Comédie-Française, dans le double tableau qui suit :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
RÉPERTOIRE MODERNE			
Le Fils de l'Arétin, drame en vers......	4	»	21
Conte de Noël, pièce....................	1	»	4
Les Héritiers, comédie..................	1	»	2
Les Romanesques, comédie en vers.....	3	»	1
Les Tenailles, comédie..................	3	»	11
L'Aventurière, comédie en vers.........	4	»	11

RÉPERTOIRE MODERNE *(Suite)*

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
comédie	4	7 janvier	13
e de Tabarin, drame	1	»	3
Bonshommes, comédie	4	»	10
ge de Flipote, à-propos en vers	»	15 janv.	1
drame en vers	5	»	11
t, pièce en vers	1	26 janv.	6
pastorale en vers	1	»	4
comédie en vers	3	»	4
ier, comédie en vers	3	»	14
t de Françoise, comédie	1	»	4
elle de la Seiglière, comédie	4	»	9
édie	1	»	3
ent de César Girodot, comédie	3	»	9
is de Villemer, comédie	4	»	7
tune, comédie	4	15 fév.	23
e apprivoisée, comédie	3	»	10
omme varie, comédie en vers	2	»	5
drame en vers	5	»	14
de Pierrot comédie en vers	1	»	13
comédie en vers	2	»	5
che d'Iris, comédie en vers	1	»	7
e de Monsieur Poirier, comédie	4	8 mars	20
ers, pièce en vers	1	»	2
sa femme, comédie en vers	1	»	2
n, comédie	3	»	2
olonais pièce	3 a. 6 t.	»	2
Femmes, comédie	5	19 mai	14
où l'on s'ennuie, comédie	3	»	26
i, tragédie	5	»	12
r de Crémone, comédie en vers	1	»	5
chez les Fourmis, comédie	1	»	4
e, comédie	1	»	7
itz, comédie	3	»	9
s'entendre, comédie	1	»	1
te, drame en vers	1	»	4
Hôtel, comédie	1	»	2
ait peur, comédie	1	12 avril	8
te, cumédie	1	»	8
ice d'une femme, drame	3	»	2
Juana, drame en vers	5	»	3
Roland, drame en vers	5	4 mai	17

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	N re p l'
RÉPERTOIRE MODERNE *(Suite)*			
L'Eté de la Saint-Martin, comédie......	1	»	
Hamlet, drame en vers..................	5	26 mai	
**A Pierre Corneille*, ode................	»	6 juin	
Il ne faut jurer de rien, comédie.......	3	»	
Le Député de Bombignac, comédie......	3	26 juin	
Le Bonhomme Jadis, comédie...........	1	»	
Les Rantzau, comédie..................	4	23 juillet	
Severo Torelli, drame en vers..........	5	»	
Une amie, comédie en vers............	1	»	
Charles VII chez ses grands vassaux, dr.	5	1er sept.	
Montjoye, comédie.....................	5	2 octobre	
Camille, comédie......................	1	»	
On ne badine pas avec l'amour, drame..	3	»	
**L'Evasion*, pièce......................	3	7 décem.	
Le Voile, pièce en vers................	1	»	
L'Anglais ou le Fou raisonnable, com..	1	»	
RÉPERTOIRE CLASSIQUE			
Andromaque, tragédie..................	5	»	
Le Mercure galant, comédie...........	4	»	
Le Malade imaginaire, comédie........	3	»	
L'Ecole des femmes, comédie...........	5	»	
Le Jeu de l'amour et du hasard, comédie	3	»	
L'Etourdi, comédie en vers............	5	»	
Monsieur de Pourceaugnac, comédie...	3	»	
L'Avare, comédie......................	5	»	
Georges Dandin, comédie..............	3	»	
Le Mariage forcé, comédie............	1	»	
Les Fourberies de Scapin, comédie.....	3	»	
Britannicus, tragédie..................	5	»	
Le Médecin malgré lui, comédie........	3	»	
Le Dépit amoureux, comédie en vers....	2	»	
Le Misanthrope, comédie en vers........	5	»	
Horace, tragédie.......................	5	»	
Le Menteur, comédie en vers..........	5	»	
Tartuffe, comédie.....................	5	»	
Crispin médecin, comédie..............	1	»	
Les Femmes savantes, comédie en vers..	5	»	
Le Cid, tragédie.......................	5	»	
Les Précieuses ridicules, comédie.......	1	»	
Les Plaideurs, comédie en vers..........	3	«	

THÉATRE NATIONAL

DE L'OPÉRA-COMIQUE[1]

Gluck et Mozart ont fait les grands soirs et les grosses recettes de ce théâtre en 1896 : le premier, avec *Orphée*, où toute discutée qu'elle fût par la critique, Mlle Delna se fit chaleureusement applaudir par le public ; le second, avec *Don Juan,* dont la partition « conforme » fut délicieusement rendue par l'orchestre de M. Danbé, et dont l'interprétation confiée à des artistes tels que Maurel et Delna, Fugère et Clément, était de nature à satisfaire les plus difficiles. Glissons sur des essais infiniment moins heureux, comme celui du *Chevalier d'Harmenthal* et de la *Femme de Claude,* notons la rentrée — acclamée, cette fois ! — de Mlle Van Zandt qui, disons-le tout bas, n'était pourtant plus tout à fait la Lakmé d'autrefois, et passons en revue, au jour le jour, les grands et petits événements qui composent, en 1896, l'histoire du théâtre, toujours provisoirement installé place du Châtelet.

---

1. Directeur : M. Léon Carvalho. Administrateur : M. Henri Carvalho.

Le 19 janvier, on donnait en matinée le *Pr aux-Clercs,* la *Navarraise* et les *Rendez-Vous bou. geois ;* le soir, le *Sourd ou l'Auberge pleine,* sui de la *Vivandière*, alors triomphante. Dans le *Pré aux-Clercs,* Mlle Laisné abordait, pour la premièr fois, le rôle d'Isabelle. Elle y était charmante. A physique, elle réalise tout à fait le caractère d personnage. Elle semble douce, timide, ingénu autant que le doit être la fiancée de Mergy et l'a mie, la protégée de la reine Margot. C'est dire qu la comédienne a été excellente : la chanteuse n pas été moins parfaite. Beaucoup de virtuosité, c charme et de tendresse dans les douces mélodi d'Hérold. Dans le grand air classique du début c second acte, elle a montré du style et du style vra Mlle Laisné est, en somme, une jolie chanteu doublée d'une intelligente comédienne. Le soir, *Sourd,* cette farce légendaire qu'Adolphe Ada eut un jour la fantaisie de paraphraser d'une m sique légère et agréable, commençait le spectacl Toute la salle s'est beaucoup divertie de la bou fonnerie à laquelle les acteurs ajoutent encore le fantaisie personnelle. Les calembours qu'ils intr duisent dans une prose qui se prête, du reste, ces petits dévergondages, font la joie des spect teurs. On les chercherait peut-être en vain sur livret. N'importe, ils font rire, et que faut-il c plus? Grivot et Gourdon sont deux excellents bou fons sous les traits de Danières et de Doliba Mlle Chevalier est tout à fait amusante sous la cot de la servante Pétronille. C'est une riante et v brante soubrette qui a enlevé avec beaucoup c

brio et de virtuosité les couplets dont le compositeur a émaillé son rôle. M. Jacquet, qui jouait pour la première fois le rôle du chevalier d'Orbe, l'a rendu correctement et très convenablement au double point de vue du chanteur et du comédien. La *Vivandière* complétait le spectacle et trouvait encore une fois un succès qui se chiffre déjà par un joli nombre de représentations.

25 JANVIER. — On reprenait, devant une salle comble et très brillante, le *Barbier de Séville* de Rossini. Fugère est toujours d'une bouffonnerie épique dans le rôle de Bartholo. Le jeune ténor Clément chantait pour la première fois le rôle du comte Almaviva. La voix est charmante et le chanteur est surtout exceptionnellement habile à la conduire. Le comédien ne le cède en rien au chanteur. C'est Mme Parentani qui faisait Rosine. Mme Parentani est une chanteuse très consciencieuse, dont la voix a très agréablement égrené les perles de la partition de Rossini. Elle a eu principalement beaucoup de succès dans la scène de la leçon de chant où, très habilement, elle a dit les variations de Rode, et détaillé très spirituellement l'*Eclat de rire* d'Auber. Elle a été en somme une Rosine parfaite et qu'on a chaudement applaudie. Dans la composition de la silhouette de Basile, M. Isnardon déploie beaucoup de fantaisie comique. Il a chanté l'air célèbre de la Calomnie d'un style très pur et avec un art bouffe exquis. Quant à M. Badiali, il est un excellent Figaro, très bon chanteur et très intelligent comédien. Sous l'habile direction de M. Danbé,

l'orchestre a brillamment enlevé toute l'étincela partition de Rossini.

10 FÉVRIER. — Début, dans *Lakmé,* d'une mable chanteuse, Mlle Marie Garnier, dont la v un peu mince, a du charme.

19 FÉVRIER. — Mlle Jeanne Leclerc chante a succès le rôle de Virginie de *Paul et Virginie* remplacement de Mlle Laisné, indisposée.

6 MARS. — C'est ce soir la première repré tation d'*Orphée* [1]. — Paris a pu réentendre e ce chef-d'œuvre de Gluck : grâces en soient renc à M. Carvalho, renouvelant à l'Opéra-Comiqu la place du Châtelet son artistique tentative d a trente-sept ans, au Théâtre-Lyrique du boule du Temple. Les vieux amateurs vous diront quels soins pieux fut entourée la reprise de r L'orchestre et les chœurs avaient été augme d'une partie du personnel du Théâtre-Italien décors, très saisissants et d'un charme tout v lien, étaient signés des grands artistes Cambc Thierry; Berlioz avait été engagé pour surve les répétitions, notamment pour rétablir le d'Orphée suivant le texte chanté à la créa par le sopraniste Guadagni. Mlle Saxe (M Sasse) jouait le rôle d'Eurydice, et Mlle Mar celui de l'Amour. Mlle Moreau se faisait appr dans un petit air que l'on avait pris à la p d'Eurydice. Mais c'est à Mme Pauline Viardot terprète du rôle capital d'Orphée, c'est à l'in

---

1. DISTRIBUTION. — Orphée, Mlle *Delna.* — Eurydice, Mlle *Mar* — L'Amour, Mlle *Leclerc.* — L'Ombre heureuse, Mlle *Laisné.*

gence et à la force tragique qu'elle y déploya qu'on peut surtout attribuer la vogue du chef-d'œuvre de Gluck pendant plus de cent cinquante représentations : il fut donné quarante-neuf fois de suite au milieu de l'été. L'éminente artiste obtint dans cet ouvrage un succès d'enthousiasme, le plus grand peut-être de sa carrière théâtrale... Sur une donnée d'une simplicité antique et d'une métaphysique profonde, Gluck a écrit un chef-d'œuvre de passion, et a osé lutter avec un poète comme Virgile, dont il égale plus d'une fois la religieuse tendresse et le sentiment exquis. La scène des enfers, au second acte, est quelque chose d'unique dans l'histoire de la musique dramatique. Jamais compositeur n'a produit, avec des moyens aussi simples, un plus grand effet... D'une couleur entièrement opposée, le troisième acte présente le tableau des Champs-Elysées, où les âmes heureuses se promènent silencieusement par groupes d'élection. Une symphonie adorable au murmure caressant; le délicieux petit air de « l'âme heureuse »; un chœur d'une simplicité et d'une expression vraiment antiques; puis, après d'admirables récitatifs chantés par Orphée, vient la scène et le duo entre Orphée et Eurydice, suivi de l'air si connu et si universellement admiré : « J'ai perdu mon Eurydice ». Quand nous sommes arrivé à l'Opéra-Comique, quelques minutes avant le lever du rideau, nous avons trouvé tout le monde déjà monté contre Mlle Delna. Des groupes de gens ayant assisté à la répétition générale, quelqu'un, que je ne vous nommerai pas — vous ririez trop — voulut bien se

détacher pour nous dire : — « Oui, tout est parfait, l'orchestre de M. Danbé, les chœurs de M. Carré, Mlles Marignan, Leclerc et Laisné chantent fort bien, et les décors sont charmants. Seule, Mlle Delna est exécrable, elle n'a pas le style de la musique de Gluck, elle ne s'en doute pas. » — « Et vous, cher monsieur, vous en doutez-vous? » avions-nous envie de répondre à notre aimable interlocuteur et juge si sévère... Les trois coups retentirent. Nous nous précipitâmes à notre fauteuil, et nous nous donnâmes la jouissance, même avec Mlle Delna, de deux heures de cette sublime musique, vieille de plus d'un siècle. — Allez entendre Mlle Delna chanter : « J'ai perdu mon Eurydice, » et si elle ne vous arrache pas des larmes, c'est qu'alors vous auriez un cœur de roc. Moi, n'en déplaise à mon délégué du groupe « bêcheur », je trouve ça diablement beau... Et je le dis.

15 MARS. — On a repris aujourd'hui, en matinée, le *Maçon*, d'Auber, qui n'avait pas été donné depuis deux ans. Il faut, à cette pièce, non seulement des chanteurs qui savent faire valoir les mélodies d'Auber, mais encore des comédiens. Ces deux conditions se trouvent excellemment réunies dans l'interprétation actuelle du *Maçon*. Mlle Esther Chevalier est tout à fait charmante dans le rôle de Mme Bertrand, qu'elle joue en parfaite artiste et qu'elle chante ravissamment. Mme Molé est une spirituelle et accorte Henriette, pleine d'entrain et de bonne humeur.

16 MARS. — Mlle Marignan s'étant trouvée indisposée à l'heure même du spectacle, la représen-

tation d'*Orphée* a failli être remise une fois encore. (On avait dû faire relâche le soir de la seconde d'*Orphée* par suite d'une indisposition de Mlle Delna.) Mais grâce à Mme Bréjean-Gravière — qui avait étudié le rôle d'Eurydice et qui s'est mise avec empressement à la disposition de M. Carvalho — l'admirable opéra de Gluck a pu être joué sans encombre et a profité d'une recrudescence d'enthousiasme du public. On a applaudi et rappelé Mlle Delna plusieurs fois après ses principaux airs, et Mme Bréjean-Gravière a eu une très grosse part du beau succès de la soirée.

20 MARS. — Mlle Nina Pack a chanté pour la première fois le rôle d'Anita, dans la *Navarraise*. Elle a réussi à donner à ce personnage, si brillamment créé par Mlle Calvé, une figure nouvelle assez originale et très dramatique. Son succès a été en somme très mérité. A côté d'elle, on a beaucoup applaudi les interprètes de la création : MM. Jérôme, Bouvet, Carbonne et Belhomme, qui continuent à défendre très artistiquement devant le public le mélodrame, à notre avis, si curieux et si pittoresque de M. Massenet.

9 AVRIL. — On a repris aujourd'hui en matinée, une des œuvres les plus délicates de Gounod, *Philémon et Baucis*, qui n'avait pas été donnée depuis près de deux ans. Mlle Leclerc abordait pour la première fois le rôle de Baucis. Elle s'y est montrée excellente comédienne et exquise virtuose, et le public l'a beaucoup applaudie. L'ouvrage est du reste excellemment interprété par M .Mouliérat, qui chante fort bien le rôle de Philé-

mon ; par M. Bouvet, un Jupiter tout à fait jestueux, dont la belle et solide voix de bar a des éclats d'une sonorité superbe ; par M. homme, très amusant sous le manteau de Vulc Le spectacle de cette matinée s'est joyeusen terminé par la *Vivandière,* à la veille d'attei sa centième représentation.

5 MAI. — C'est ce soir la première repré tation du *Chevalier d'Harmenthal,* opéra-co que en cinq tableaux, de M. Paul Ferrier, sique de M. André Messager 1. — On sait quel e fond historique du célèbre roman d'Alexa Dumas et Auguste Maquet, qui fut l'origine d longue et heureuse collaboration des deux gra auteurs : la conspiration du prince de Cellam l'ambassadeur d'Espagne, envoyé par Alberoni, fut l'âme d'un complot auquel s'associèrent le et la duchesse du Maine, et qui avait pour d'arrêter le Régent dans une fête, d'assemble Etats-Généraux et de confier la régence au roi d pagne, Philippe V. Ce roman avait été déjà mi théâtre. Alexandre Dumas père et Auguste Maqu tirèrent, en effet, un drame en cinq actes, dix tabl et un prologue, représenté pour la première foi Théâtre-Historique, le 16 juillet 1849. Lors d

1. DISTRIBUTION.— Buvat, M. *Fugère*. — D'Harmenthal, M. *Lepr* — L'Abbé Brigault, M. *Carbonne*. — Le capitaine Roquefinette, *nardon*. — Le Régent, M. *Marc Nohel*. — Maillefer, M. *Troy*. — padour, M. *Bernaert*. — Ravane, M. *Tony Thomas*. — Garg M. *Carrell*. — La Fare, M. *Jacquet*. — Cellamare, M. *Karlon* Richelieu, M. *Berriel*. — Un exempt, M. *Dufour*. — Daval, M. *Ri* — Bathilde, Mlle *Marignan*. — La duchesse du Maine, Mlle *Cher* Mme Denis, Mlle *Jane Evel*.

création de ce drame, un acteur, bien oublié aujourd'hui qu'il est mort, mais très populaire à l'époque, Numa, obtint, paraît-il, à côté de Laferrière, qui faisait le chevalier, un succès triomphal dans le rôle de Buvat, le conspirateur inconscient. Ce succès s'est renouvelé pour M. Fugère, le véritable héros de l'opéra-comique de MM Paul Ferrier et André Messager. Heureux les auteurs qui rencontrent un tel interprète, artiste jusqu'au bout des ongles et ayant à ce point l'oreille du public! Il y a de la très jolie musique — et telle qu'on en pouvait attendre de l'auteur d'*Isoline* et de la *Basoche* — sur le canevas d'opéra-comique que M. André Messager a eu le tort de traiter, sans doute pour plaire à ses amis wagnériens, à la mode nouvelle du drame lyrique, où l'on chante, même les choses qui gagneraient à n'être point chantées, les phrases les plus puériles et les plus insignifiantes. Telle : « Mais n'est-ce pas bientôt l'instant d'aller à mon bureau ? Neuf heures et demie. Eh ! il faut se hâter... » Nous pourrions citer nombre de passages d'un intérêt aussi palpitant... Mais, en cette musique continue, qui rappelle, entre autres, le procédé de Salvaire, en sa *Dame de Montsoreau* ou celui de M. César Cui, dans le *Flibustier*, de fâcheuse mémoire, nous citerons d'agréables épisodes ; au premier acte, les couplets, auxquels Fugère donne d'ailleurs une valeur si grande, et le charmant air de la Reine de la nuit, fort bien écrit pour faire valoir la fraîche voix de soprano de Mlle Marignan, et dont la phrase mélodique servira de leitmotive; au second acte, la

chanson à boire dite avec esprit par Roquefinette: M. Isnardon, un très pittoresque capitaine de spadassins. Le troisième acte (le guet-apens de la rue des Bons-Enfants) est, selon nous, le charme de la partition : la musique de scène, accompagnant très délicatement l'action, a là des trouvailles de maître. Moins heureuse est la fin de l'ouvrage, qui nous ramène à l'éternel duo d'amour, si souvent banal. M. Leprestre est un sympathique chevalier. M. Carbonne joue avec intelligence le rôle de l'abbé Brigault. M. Marc Nohel porte élégamment le superbe costume du Régent, dont il chante les récitatifs d'une voix bien timbrée. Mlle Chevalier, aussi excellente chanteuse qu'intelligente comédienne, tient avec une rare distinction le rôle de la duchesse du Maine, qui ne paraît qu'au premier acte. Et, savamment conduit par M. Danbé, l'orchestre ne laisse échapper aucune des finesses de l'œuvre de M. Messager. — L'ouvrage pourtant sera retiré de l'affiche après la sixième représentation.

17 MAI. — La *Mireille* de Gounod, toujours très bien interprétée par Mme Parentani, Mlle Chevalier, MM. Maréchal, Bouvet et Belhomme, était suivie, en matinée, du *Caïd,* cette spirituelle bouffonnerie qui établit, dès 1849, la réputation du maître regretté. Mlle Tiphaine, qui a déjà rempli, non sans succès, plusieurs rôles du répertoire de chanteuse légère, abordait pour la première fois celui de Virginie, qui exige tout à la fois une cantatrice exercée et une comédienne intelligente. Comme comédienne, elle a eu de la finesse, de la bonne humeur, une certaine diction. Comme chanteuse,

voix est jolie et bien stylée. Elle a donc, sous ces deux aspects, réussi autant qu'on pouvait le souhaiter, et le public l'a très chaleureusement accueillie. Il a surtout beaucoup applaudi le nouveau tambour-major Michel, M. Isnardon, qui est un excellent bouffon, et par ce mot de bouffon nous entendons le chanteur bouffe tel qu'on le comprenait autrefois, c'est-à-dire le parfait chanteur doublé d'un excellent comédien. Mlle Kerloor est agréable dans les apparitions de Fatma. Le jeune ténor Carbonne, très en progrès, a joué et chanté à la satisfaction générale le joli rôle de Birotteau. Barnolt est toujours un Ali-Bajou accompli.

Le soir, on donnait *Mignon*. La journée avait été bonne pour la mémoire d'Ambroise Thomas.

25 MAI. — Mlle Fernande Dubois chante pour la première fois, à la matinée, le rôle de Mignon qu'elle interprète avec beaucoup de charme. Le public l'applaudit vivement en compagnie de ses camarades Leprestre, Hermann Devriès, Carbonne et Mlle Leclerc.

26 MAI. — En l'honneur du couronnement du tsar Nicolas II, la représentation d'*Orphée* se terminait par l'exécution d'une adaptation symphonique de la *Marseillaise* et de l'*Hymne russe*, spécialement composée par M. Paul Puget.

31 MAI. — Début, dans le rôle de Micaëla de *Carmen*, de Mme François Oswald, élève de l'excellent professeur Warot. La jeune artiste a fait preuve de très sérieuses qualités théâtrales. La voix est jolie, d'une émission facile, d'une sonorité exquise. Elle dit très juste et joue avec beaucoup d'intelligence.

Le duo du premier acte avec Don José lui ava
déjà valu de sincères bravos. Au troisième act
elle a détaillé avec simplicité et infiniment de go
et de tendresse l'air de Micaëla. A ce momen
toute la salle l'a chaleureusement applaudie
c'était justice.

6 JUIN. — Le *Pardon de Ploërmel* de Meye
beer [1] reparaît au répertoire.

Mlle Marignan est une charmante Dinorah. El
chante avec goût et vocalise avec facilité. La be
ceuse du premier acte lui avait conquis les faveu
de la salle. Toute la scène de l'ombre a complét
son succès. M. Bouvet est un superbe Hoël, bea
comédien, brillant chanteur. M. Bertin a la finess
niaise du paysan Corentin. Il chante le rôle tr
adroitement. Le célèbre quatuor est tenu pa
MM. Belhomme et Maréchal, Mlles Wyns et Leclerc
Tous quatre ont été très chaleureusement applau
dis.

20 JUIN. — On répète généralement le *Jeu d*
Robin et de Marion, d'Adam de la Halle, qui do
être donné le lendemain dimanche, au théâtre d'A
ras, dans une représentation organisée par les E
fants du Nord et du Pas-de-Calais, au bénéfice
l'œuvre du monument élevé à la mémoire d'Ada
de la Halle, trouvère du treizième siècle, qui co
posa, sans s'en douter, il y a sept cents ans

---

1. DISTRIBUTION. — Hoël, M. *Bouvet*. — Corentin, M. *Bertin*. —
chasseur, M. *Belhomme*. — Le faucheur, M. *Maréchal*. — Dinor
Mlle *Marignan*. — Un chevrier, Mlle *Wyns*. — Un pâtre, Mlle *Leclerc*
1re chevrière, Mme *Delorn*. — 2e chevrière, Mlle *Eyreams*. — Le r
d'Hoël sera repris par M. Mondaud.

pe de ce qui devait devenir la comédie à ariettes. e *Jeu de Robin et Marion* est amusant par sa implicité, par sa naïveté. Le texte primitif a été emanié par M. Emile Blémont, un félibre septenrional, et la musique du trouvère a été arrangée ar M. Tiersot. Sans doute c'est un spectacle qui ourrait paraître bien simple pour un esprit sceptique. Mais telle qu'elle est, cette légende pastorale n'est pas déplaisante, au contraire, et la musique en est fort agréable. Elle est très gaiement jouée par Mme Molé-Truffier qui donne au personnage de Marion une gentille physionomie et chante à ravir les chansons du trouvère, par le ténor Vialas, par Mlle Vilma, MM. Bernaert, Viannenc, Ducis. C'est en somme une résurrection d'érudits qui a son charme.

24 JUIN. — Premières représentations de la *Femme de Claude,* drame lyrique en trois actes, d'après Alexandre Dumas fils par M. Louis Gallet, musique de M. Albert Cahen[1], et reprise de *Don Pasquale,* opéra-bouffe en trois actes et quatre tableaux de Donizetti[2]. — Disons tout d'abord que M. Gallet, un maître librettiste, a tiré le plus habile parti qu'il était possible de la pièce d'Alexandre Dumas, dont les personnages étaient pourtant bien peu lyriques. On exécute toujours la guenon du pays de Nod; seulement l'exécution a lieu en musique.

---

1. DISTRIBUTION. — Claude, M. *Bouvet.* — Antonin, M. *Jérôme.* — Cantagnac, M. *Isnardon.* — Delphine, Mlle *Pack.* — Jeanne, Mlle *Pascal.*

2. DISTRIBUTION. — Don Pasquale, M. *Fugère.* — Ottavio, M. *Clément.* — Le docteur, M. *Badiali.* — Un notaire, M. *Eloi.* — Louise, Mme *Parentani.*

C'est plus doux... Musique expressive se développant en mélodie continue — c'est la mode actuelle — et où, à défaut d'idées très abondantes et d'inspiration très originale, le compositeur a du moins fait preuve d'une sincérité dont il faut lui tenir compte. Pourquoi M. Albert Cahen — il en est de même, en littérature dramatique, de M. Henri Amic — n'est-il pas pris au sérieux? Probablement parce qu'on le croit riche, et qu'on pense qu'il userait, au besoin, de sa fortune pour se faire jouer. Qu'en sait-on?... Pour nous, qui entendîmes deux fois l'ouvrage, et qui avons en outre pris la peine d'en voir la partition au piano, nous affirmons qu'elle est le fait d'un artiste convaincu et consciencieux, justement préoccupé du mouvement scénique et tout aussi moderne que bien des professionnels qui le raillent et ne le valent pas. Sans vouloir entrer dans le détail, nous citerons au nombre des plus heureuses trouvailles le début du second acte — une soirée improvisée par la maîtresse du logis réintégrant inopinément le domicile conjugal — où l'action se déroule très naturellement sur un gracieux tambourin, suivi d'un joli motif de valse, auquel succède une chanson lorraine sentant bien son terroir: ingénieux épisode qui donne plus d'intensité au drame passionnel vigoureusement traduit par le musicien, témoin le chaleureux duo d'amour du troisième acte. Mlle Nina Pack, avec les séductions de la femme fatale, M. Jérôme, avec sa charmante voix de ténor, l'ont interprété à miracle. Et nous n'avons que des éloges à adresser à M. Bouvet, chanteur excellent, et

à M. Isnardon, amusant comédien, qui rendent avec talent les rôles de Claude Ruper et de l'espion Cantagnac. Glissons galamment sur les débuts de Mlle Pascal, que nous attendons dans un rôle plus approprié à sa nature.

Ce n'est certes pas une nouveauté que ce *Don Pasquale,* dont l'audition nous fut si douce après celle de la *Femme de Claude* de fugitive mémoire. Il y a plus de cinquante ans que l'œuvre est populaire et que ses gracieux motifs sont fredonnés dans tous les tons. Mais comme, à l'exception des étés de musique du Château-d'Eau, elle n'a pas été donnée en français depuis le Théâtre-Lyrique de la place du Châtelet, il n'est peut-être pas hors de propos d'en rappeler l'histoire en quelques mots. *Don Pasquale,* composé par Donizetti à cinquante pas du boulevard, au nº 1 de la rue de Grammont, fut représenté en 1842 au Théâtre Italien, où il obtint un succès immense. Il resta, depuis lors, attaché au répertoire de ce théâtre, où nous nous souvenons que le rôle de Norina fut plus tard un des triomphes de la Patti. Mais, dès l'origine, Donizetti avait songé à l'arranger en opéra français pour les scènes de province. Il se fit aider dans son œuvre par ses amis Alphonse Royer et Gustave Vaëz, qui avaient écrit les paroles de la *Favorite* et préparé la traduction de *Lucie*. Le *Don Pasquale* joué en 1864 au Théâtre-Lyrique, par les pensionnaires de M. Carvalho : Ismaël (Don Pasquale), Troy (le docteur), Gilland (Ernest), et Mlle Léontine de Maësen, et repris aujourd'hui sur la même scène, devenue celle de l'Opéra-Comique,

et sous la même direction de M. Carvalho, diffère quelque peu de la pièce primitive. Le dialogue de la traduction se rapproche davantage de l'ancienne comédie italienne du dix-huitième siècle, à laquelle elle emprunte le sujet. Le bal, formant la première scène du troisième acte, a remplacé le chœur des marchandes à la toilette du libretto original, ce qui a permis d'entendre en entier un délicieux motif de valse. De plus *Don Pasquale* a été joué ainsi qu'il aurait dû l'être toujours, en poudre et en costume Louis XV. Lablache qui, par droit de talent, faisait un peu ce qu'il voulait, avait préféré s'affubler d'un habit noir et y attacher un immense camélia qui devint une tradition. Donizetti s'inclina devant cette fantaisie d'un artiste, qui, par son jeu et sa voix merveilleuse, savait triompher dans tous les rôles qu'il acceptait... Ajoutons que la reprise de ce mélodieux et scénique *Don Pasquale,* demi-frère du *Barbier,* faisait honneur à ses interprètes : l'excellent Fugère, l'intelligente Mme Parentani, le sympathique ténor Clément, dont la voix charmante a ravi l'auditoire à l'instant de la sérénade.

La *Femme de Claude,* suivie de *Don Pasquale* était le dernier spectacle de la saison, close le 30 juin.

Et dès les premiers jours de juillet, on apprenait que, par arrêté du ministre de l'Instruction publique, le privilège concédé à M. Carvalho pour l'exploitation de l'Opéra-Comique était prolongé de trois années, c'est-à-dire jusqu'au mois de décembre 1901...

Après une prolongation de quinze jours de vacances, nécessitée par d'urgents travaux de réfection de la salle, la réouverture se faisait le 16 septembre, par la représentation d'*Orphée*, de Gluck, qui avait été le grand succès de la dernière campagne. Orphée, c'était toujours la triomphante Mlle Delna, dont la belle et grande voix trouvait des accents si touchants pour peindre la douleur, les angoisses et le désespoir du chantre de la Grèce. Elle avait des moments superbes et elle faisait partager son émotion à toute la salle, qui l'applaudissait, l'acclamait et la rappelait après chaque acte. A côté d'elle, Mlle Marignan, dans le rôle d'Eurydice, Mlle Tiphaine, dans celui de l'Amour, Mlle Laisné, sous les traits de l'Ombre heureuse, partageaient le succès de cette belle soirée de réouverture. L'œuvre de Gluck était toujours entourée de la mise en scène si pittoresque et si artistique dont l'avait dotée M. Carvalho. Chœurs, danse, orchestre, tous contribuaient à la magnificence de ce spectable très attrayant.

18 SEPTEMBRE. — Une jeune chanteuse inconnue, Mlle Courtenay, paraissait pour la première fois dans le rôle de Dinorah du *Pardon de Ploërmel*. Sans doute paralysée par la peur, la débutante ne pouvait faire apprécier qu'une assez jolie voix, mais trop faible et pas assez juste. Courtois accueil du public.

9 OCTOBRE. — M. Jérôme chante pour la première fois, et avec un vif succès, le rôle de Don José de *Carmen*. Mlle Wyns et M. Mondaud se font applaudir à côté de lui.

17 NOVEMBRE. — Reprise de *Don Juan,* opéra en deux actes, quatre parties, neuf tableaux, traduction française de M. Durdilly, musique de Mozart[1]. — Le ministre des beaux-arts ayant enjoint à la direction de l'Opéra de remonter *Don Juan,* dont les décors avaient été brûlés dans l'incendie de la rue Richer, M. Carvalho sollicita l'autorisation de reprendre, lui aussi, à l'Opéra-Comique, le chef-d'œuvre de Mozart... O logique admirable, qui *tolère* chez l'un ce qu'il *ordonne* à l'autre!... Mais peu importe, si le public profite de cette concurrence! En montant *Don Juan,* l'Opéra-Comique n'a-t-il pas été, d'ailleurs, fidèle aux traditions qui veulent que, quand on le joue là-bas, au boulevard, on le joue aussi place du Châtelet. C'est ainsi que cela se passait déjà il y a trente ans, quand cette même salle s'appelait le Théâtre-Lyrique, et que ce Théâtre-Lyrique était dirigé par M. Carvalho. Cette fois encore, M. Carvalho a rencontré sur ses pas l'Opéra lui-même, ayant mis au service de l'œuvre toutes ses pompes, ses ballerines et ses artistes les plus aimés. Ce n'était pas une raison pour le directeur de reculer, de remettre prudemment l'épreuve à des temps plus faciles: la lutte est son élément, elle sied aux âmes fortes, aux consciences sûres d'elles-mêmes aux nobles et vaillantes ambitions. L'œuvre est hors pages; comme le soleil, elle n'a plus besoi

1. DISTRIBUTION. — Don Juan, M. *V. Maurel.* — Leporello, M. *L. F gère.* — Don Ottavio, M. *Clément.* — Le Commandeur, M. *A. Gresse.* Mazetto, M. *Badiali.* — Zerline, Mlle *Delna.* — Donna Anna, Mlle *Marcy.* — Donna Elvire, Mlle *A. Marignan.*

d'être reconnue, constatée ; le génie de Mozart est un flambeau qui répand sa flamme sur l'univers depuis bientôt un siècle, sans avoir rien perdu de l'intensité de son foyer. La plupart des morceaux de *Don Juan* sont restés sans imitation comme ils étaient restés sans modèles ; ces finales initiateurs, création de l'époque, ont été dépassés en longueur, en développements, mais ils ne le cèdent encore aujourd'hui à aucun des morceaux d'ensemble de l'opéra moderne pour le choix des idées, la largeur de la conception, le sentiment dramatique et la facture musicale. Dans aucune œuvre ne s'est rencontré avec tant de bonheur, ce côte à côte merveilleux de l'enjouement et de la force dramatique. Un respect religieux n'a cessé d'entourer l'exécution du chef-d'œuvre, ce n'est pas par devoir que tant de fidèles portent leur tribut d'admiration aux pieds de l'idole ; le plaisir seul exerce l'irrésistible attraction qui réunit de si nombreux amateurs dans les salles de spectacle, à l'appel magique de *Don Juan*. Et si l'ouvrage réalise, à l'Opéra, de fort belles recettes, nul ne pourra douter, après l'effet produit sur une brillante salle de première qui a tout fait bisser, que l'Opéra-Comique n'ait trouvé dans *Don Juan* le pendant de son grand succès d'argent d'*Orphée :* Mozart après Gluck, il y a là de quoi réjouir les amateurs de belle musique. Aux spectateurs recherchant avant tout l'expression dans le jeu et l'intensité de vie, nous recommandons la curieuse composition du rôle de Don Juan, ignoblement sceptique et cruellement féroce, que nous a donnée M. Mau-

rel, — possédant à fond le personnage qu'il a, vous pouvez l'en croire, fouillé dans ses replis les plus pervers : ne publiait-il pas encore, quelques jours auparavant, une intéressante et consciencieuse étude de l'ouvrage, au point de vue artistique et scénique ?... Qui donc osait dire que Zerline n'était point l'affaire de Mlle Delna ? Je vous mets au défi d'en trouver une plus accomplie, de voix plus souple et plus charmeuse, de style plus pur et plus simple, de physionomie plus naïve et plus souriante, et enfin — ceci est presque incroyable — de taille plus mince et plus svelte... Quant à Fugère, que vous en dire, sinon que c'est le Leporello rêvé, détaillant en maître chanteur le fameux air de la Liste et jouant tout le rôle avec une verve franche et un esprit parodique qui ont fait la joie de la soirée. Les autres interprètes nous ont semblé à la hauteur de leur tâche ; à Mlles Marcy et Marignan étaient échus, la première, dans dona Anna, la seconde dans Elvire, les rôles des deux « femmes collantes » et passablement « raseuses » de la pièce. Elles s'en sont tirées tout à leur honneur. Le rôle un peu bizarre, lui aussi, de don Ottavio, permet néanmoins au sympathique ténor, M. Clément, de faire valoir toutes ses qualités de chanteur. M. Badiali est un amusant Mazetto, et dans le Commandeur, débutait, de belle voix de basse et de bonne tenue, M. André Gresse, le propre fils de l'excellente basse de l'Opéra, lauréat des derniers concours du Conservatoire. Une innovation : un clavecin sorti tout flambant neuf des ateliers de la maison Pleyel (un instrument ancien

n'eût pas eu assez de son) et tenu par M. Bourgeois accompagnait les récitatifs, et donnait à la musique la couleur archaïque qui lui convient. Quant à l'orchestre, ce n'est point une banalité de dire qu'il a été excellemment conduit par M. Danbé. Bonne soirée pour tous, et belles soirées en perspective pour le public. *Don Juan* assure au théâtre un très fructueux mois de décembre.

2 DÉCEMBRE. — *Lakmé*, pour la rentrée de Mlle Van Zandt. A peine la cantatrice aimablement exotique eut-elle risqué quelques notes gentilles que les applaudissements éclatèrent, bruyants. De tous les coins de la salle partaient des bravos, on trépignait, on criait au miracle : c'était du délire. Et il en fut ainsi pendant toute la soirée. L'enthousiasme était si violent, à la fin du premier acte, notamment, que les musiciens de l'orchestre, debout et frémissants, battaient furieusement des mains et frappaient sur leurs instruments. Pour une belle ovation, ce fut, certes, une belle ovation, et absolument spontanée. Ceci bien constaté, disons que Mlle Van Zandt n'est plus la jeune fille svelte et frêle d'antan. La figure s'est légèrement empâtée et la silhouette a perdu quelque peu de sa grâce. La voix n'a plus précisément la fraîcheur, ni la belle verdeur de jadis. Mlle Van Zandt ne peut guère chanter en force et, de plus, sa prononciation laisse fort à désirer. Si elle est, maintenant, plus sobre d'éclats — et pour cause — elle n'en reste pas moins intéressante à entendre dans le personnage qu'elle créa jadis si joliment. Et puis,

à quoi bon insister? Le public ira en foule applaudir Mlle Van Zandt, et les mêmes personnes qui, à la suite d'une petite mésaventure, cruellement expiée, d'ailleurs, n'eussent pas toléré qu'elle parût en scène, la couvriront de fleurs à présent. Heureuse Mlle Van Zandt!

Quand nous aurons encore noté, à la date du 6 décembre, l'heureux début dans *Richard Cœur de Lion,* donné en matinée, du jeune ténor Rivière, et l'aimable prise de possession, le 29 décembre, du rôle de Mireille par Mlle Leclerc — fort applaudie du public — nous aurons relaté en ce chapitre tous les petits faits qui composent l'histoire de l'Opéra-Comique en 1896. *Cendrillon,* de MM. Henri Caïn et Massenet, devait être créée par Mlle Van Zandt au mois de mars 1897. D'un commun accord entre le directeur et les auteurs, la première représentation de cet ouvrage a été remise à l'ouverture de la nouvelle salle, et tout fait espérer que ce conte lyrique, prêtant à un joli déploiement de mise en scène, sera, pour le théâtre de la place Favart, un excellent spectacle d'inauguration. D'ici là, M. Massenet nous aura fait entendre *Sapho* (d'après le beau roman d'Alphonse Daudet) que doit venir interpréter Mlle Emma Calvé.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Vivandière, opéra-comique..........	3	»	10
Les Noces de Jeannette, opéra-comique.	1	»	19
Carmen, opéra-comique................	4	»	37
Pris au piège, opéra-bouffe	1	»	8
Le Pré aux clercs, opéra-comique	3	»	15
La Navarraise, épisode lyrique.........	2	»	11
La Jacquerie, drame lyrique............	4	»	9
Lalla Roukh, opéra-comique...........	2	»	1
Galathée, opéra-comique...............	2	»	22
Mignon, opéra-comique.................	3 a. 4 t.	»	40
La Fille du régiment, opéra-comique...	2	»	10
Les Rendez-Vous bourgeois, opéra-com.	1	»	10
La Nuit de Saint-Jean, opéra-comique..	1	»	2
Les Pêcheurs de perles, opéra.........	3	»	4
Mireille, drame lyrique................	3 a. 5 t.	»	30
Le Maître de chapelle, opéra-comique...	1	»	7
Paul et Virginie, opéra-comique........	3 a. 6 t.	»	7
Le Barbier de Séville, opéra-bouffe.....	4	25 janv.	23
Le Maçon, opéra-comique...............	3	15 mars	2
Le Châlet, opéra-comique...............	1	»	12
Le Domino noir, opéra-comique........	3	»	1
Cavalleria Rusticana, drame lyrique....	2	»	8
Philémon et Baucis, opéra-comique......	3 a. 6 t.	9 avril	2
Manon, drame lyrique..................	3	»	12
Lakmé, opéra-comique..................	3	»	14
Le Sourd ou l'Auberge pleine, opéra-com.	1	»	5
Orphée, drame lyrique	3	6 mars	58
L'Amour médecin, opéra-comique.......	3	»	7
**Le Chevalier d'Harmenthal*, opéra-com.	5	5 mai	6
La Traviata, drame lyrique............	4	»	5
Le Pardon de Ploërmel. opéra-comique.	3	6 juin	16
**La Femme de Claude*, drame lyrique....	3	24 juin	19
Don Pasquale, opéra-bouffe............	3	24 juin	8
Le Caïd, opéra-comique................	2	»	6
Richard Cœur-de-lion, opéra-comique...	3	»	7
Don Juan, opéra.......................	2 a. 9 t.	17 nov.	20

THÉATRE NATIONAL DE L'ODÉON

(SECOND THÉATRE-FRANÇAIS)

L'histoire de l'Odéon, en 1896, chevauche entre le règne de MM. Marck et Desbeaux, celui (un peu bien court) de MM. Ginisty et Antoine, et enfin, celui de M. Ginisty tout seul.

Aux premiers, nous devons le *Modèle*, de MM. Henry Fouquier et Georges Bertal, œuvre ingénieuse plus que forte, pleine de détails exquis, écrite en certaines de ses parties de main de maître, et *Deux Sœurs*, pièce très grise — oh! que grise! — de M. Jean Thorel; pas plus que le *Modèle*, et non sans mérite pourtant, elle ne put attirer les foules, et c'est par les fructueuses reprises des *Danicheff* et du *Roman d'un jeune homme pauvre* que se termina, non sans profits, la direction Marck et Desbeaux.

Le 4 juin, MM. Ginisty et Antoine étaient nommés directeurs; le 30 octobre M. Ginisty restait seul maître de la place, avec M. Antoine comme directeur de la scène, et le 24 novembre, avant l'expiration du congé qui lui avait été imposé, M. Antoine se démettait de ces dernières fonc-

tions. Telles les dates. Nos lecteurs nous permettront de ne pas insister ici davantage sur cette question de l'Odéon qui fit verser des flots d'encre dans la presse quotidienne, et dont, j'en suis sûr, les oreilles leur tintent encore...

Le *Capitaine Fracasse*, avec lequel Bergerat avait essuyé les plâtres, faillit être retiré de l'affiche à la vingt-cinquième représentation, et le *Danger*, de M. Auguste Arnault, n'a pu être joué que sept fois. Plus heureux, le *Don Carlos* traduit de Schiller demeura inscrit quelque temps encore au répertoire de l'année suivante. C'est pour les abonnés des matinées-conférences et des soirées classiques que furent spécialement montés les *Perses, Philoctète* et l'*Apollonide, Plutus* et les *Syracusaines,* — voire *Halifax* de Dumas; ne vous étonnez donc point que leurs jours aient été comptés. *Athalie* de Racine, avec les beaux chœurs de Mendelssohn et l'orchestre excellemment dirigé par M. Colonne, avait enfin réalisé de vraies recettes et fait entrer quelque argent dans la caisse jusque-là effroyablement vide...

Mais reprenons, un à un, les événements qui se sont passés au Second Théâtre-Français.

17 JANVIER. — Dans le *Prêcheur converti*[1], qu'encadrent, à l'occasion du deux cent soixante-quatorzième anniversaire de Molière, *Tartuffe* et le *Malade imaginaire*, suivi de la Cérémonie, MM. Léo Claretie et Henry Potez nous montrent

1. DISTRIBUTION. — Jean Poquelin père, M. *Cornaglia*. — Jean-Baptiste Poquelin, M. *Monteux*. — Georges Pinel, M. *Siblot*. — Madeleine Béjart, Mlle *Lestat* (début).

un jeune « Jean-Baptiste Poquelin » désespérant son père « Jean Poquelin », le tapissier, par la « vocation » qui le tourmente, au point de prétendre qu'un jour, il saura mieux jouer que Bellerose, et d'être, en attendant, l'intime ami de Gauthier-Garguille. Le père a vu son fils, sur le Pont-Neuf, son propre fils avalant des vipères, et voici qu'en la maison paternelle, vient le relancer une « dessalée », Madeleine Béjart, cabotine comme lui-même. Jean Poquelin charge Pinel, l'ancien maître de son fils, de faire la leçon au jeune homme en passe de renier tout un siècle d'honneur et de tapisserie, et d'obtenir de lui qu'il renonce à la scène. — « Ah ! que non pas ! s'écrie Jean-Baptiste, il me faut du soleil, du grand air, de l'espace, du rêve... Je veux mettre les fourbes au pilori, et faire réfléchir, après qu'on a bien ri... » Et le voilà plaidant si éloquemment sa cause contre celui qui veut lui prouver qu'on vit de potage, et non de poésie, qu'il met de son côté le marchand de soupe, ravi d'entrer dans la troupe, au lieu de continuer à éduquer de jeunes veaux. Pinel, — c'est le Prêcheur converti, — se chargera même d'extorquer du fesse-mathieu, son père, le plus grand grippe-sou de France et de Navarre, les cinquante écus dont son fils a besoin pour commencer le métier. Cette comédie anecdotique est d'une heureuse invention, elle est joliment rimée, et elle a été prestement jouée par M. Henri Monteux, qui nous donne un jeune Molière plein d'ardeur et de foi, par MM. Siblot et Cornaglia, qui, dans Pinel et Poquelin le père, ont du naturel, et

par Mlle Lestat, qui, dans Madeleine Béjart, nous a montré un spirituel visage entrevu déjà aux derniers concours du Conservatoire, où elle nous joua la Baronne d'Ange du *Demi-Monde*. La soirée odéonesque avait commencé à sept heures et demie (ces jours d'anniversaire on fait la bonne mesure) par le *Tartuffe*, où, à côté des chefs d'emploi comme Albert Lambert et Amaury, Mlle Béry abordait, en dépit de son extrême jeunesse, le grand rôle de Dorine, établi en quelques répétitions seulement : on abat tant de besogne, au Second Théâtre-Français, qu'on ne consacre au répertoire que le temps des études à peine nécessaire. Il faut aussi convenir que la servante « forte en gueule » de Molière exige, de la part de son interprète, plus d'expérience et de maturité. Dorine est depuis longtemps au service d'Orgon; son âge et ses services peuvent lui permettre la liberté de langage et le ton d'autorité qu'elle prend dans la maison. Aussi ces façons semblent-elles un peu choquantes lorsqu'elles ont pour les traduire un visage aussi jeune. Cette réflexion une fois faite, hâtons-nous de constater que Mlle Béry déploie, dans l'interprétation du rôle de Dorine, un esprit et une pétulance qui enlèvent la salle. Avec quelle voix mordante elle lance au visage de l'imposteur ses ripostes ironiques! Elle est soubrette jusqu'au bout des ongles; elle en a le regard, le geste, la bouche rieuse, la mutinerie, la malice et la tournure : la « beauté du diable » de la regrettée Jeanne Samary à ses débuts. Avec Mlle Béry s'essayant si heureusement dans Dorine,

faut citer Mlle Gerfaut qui est une excellente Elmire, Mlle Rose Syma, une toute vibrante Marianne, et M. Coste, fort comique, dans le bout de rôle de M. Loyal — que ne dédaignait pas Coquelin l'aîné.

23 JANVIER. — On donnait en matinée les *Étourdis* d'Andrieux, précédés d'une conférence de M. Francisque Sarcey. L'aimable vaudeville d'autrefois était gaiement enlevé par MM. Cornaglia, Coste, Etiévant, Paul Franck et par Mmes Raucourt et Chapelas.

24 JANVIER. — On reprenait le *Marino Faliero* de Casimir Delavigne [1].

28 JANVIER. — Première représentation du *Modèle,* pièce en trois actes de MM. Henry Fouquier et Georges Bertal [2]. — La « première » d'une pièce signée de M. Henry Fouquier, le maître journaliste, et de notre excellent camarade Georges Bertal, que les sympathies de ses collègues élisaient, naguère, vice-président de notre Cercle de la critique dramatique... Si le *Modèle* n'a pas une bonne presse, c'est à désespérer à tout jamais de la confraternité littéraire... On se souvient comment Pierre Clémenceau, le meilleur élève de Ritz, le

---

1. DISTRIBUTION. — Marino Faliero, doge, M. *Albert Lambert.* — Lioni, patricien, M. *E. Céalis.* — Fernando, M. *Monteux.* — Sténo, M. *Roussel.* — Israël, M. *Marsay.* — Bertram, M. *Chataignier.* — Benetinde, M. *Jahan.* — Pietro, gondolier, M. *Coste.* — Strozzi, M. *Taldy.* — Verezza, M. *Etiévant.* — Vizenzo, M. *Bullier.* — Elena, femme du doge, Mlle *Fège.*

2. DISTRIBUTION. — Jean Mérina, M. *Rameau.* — Raymond Nanteuil, M. *Magnier.* — Maxime Villars, M. *Rousselle.* — Prosper, M. *Bullier.* — Un garçon de magasin, M. *Fournier.* — Albertine Bonnin, Mlle *Dux.* — Fernande Mérina, Mlle *Lara.*

vieux sculpteur, ayant rencontré dans un bal ma
qué certain petit page d'une Marie de Médicis d
carnaval, en devint, hélas! subitement amoureux.
L'Iza de MM. Fouquier et Bertal s'appelle, de so
vrai nom, Albertine Bonnin. Raymond Nanteu
en a fait son modèle et sa maîtresse, désolant ain
son vénéré maître, Jean Mérina, et sa charmant
fille Fernande, qui a grandi avec l'idée qu'un jou
elle serait sa femme. C'est en vain qu'en faisant
son cher élève une morale des mieux senties –
vous connaissez le thème — le vieil artiste plaid
éloquemment la cause de l'idéal contre la sensua
lité. La pièce ne devait-elle pas, dans le princip
s'appeler justement : *La lutte pour la chair...* Ray
mond, qu'on croyait guéri de sa folle passion,
une prompte rechute, — à l'exemple du chien d
l'Ecriture qui retourne *ad vomitum*. Il suffit
l'adroite Albertine de montrer au jeune homme l
luxuriantes épaules de Circé pour l'ensorceler
nouveau et le changer en... ce que vous save
Voyez la légende de la fameuse magicienne et d
compagnons d'Ulysse. Pas plus qu'Iza Clémencea
Albertine ne pourrait souffrir la pauvreté. Aus
profite-t-elle d'une maladie de son amant pour fai
acheter 20,000 francs par le riche Villars la *Cir*
dont elle fut le radieux modèle : telle *Danaë* ve
due au prince Serge. Et concluant, sans le savo
un infâme marché, Raymond a reçu l'argent
celui qui l'a trompé. Vous vous imaginez sa fure
au moment où il apprend en quel bourbier l'a je
l'inconscience de sa maîtresse. Provoquer Ville
et le rembourser au plus vite ; rentrer en possessi

le sa statue et chasser Albertine pour se vouer à la jeune vierge qui n'a jamais cessé de l'adorer : ainsi fait Raymond. Il a compté sans l'amour de celle — ces *filles* sont souvent capables de pareils sentiments — qui, pour reconquérir son amant, revêtira encore une fois le costume de Circé et se hissera sur le socle vide à la place même de la froide statue. Comment Pygmalion ne serait-il pas ressaisi par sa vivante et troublante Galathée? Mais, derrière le rideau où elle a pris la pose, elle a entendu Raymond renier le passé et la maudire en des termes tels qu'il n'y a, dans l'avenir, plus rien à espérer pour elle. Aussi, quand il s'avance pour détruire le marbre dont est jalouse la douce Fernande, elle lui arrache le ciseau et se le plonge en plein cœur. Entre l'artiste et celle qui doit être sa femme, il y aura désormais un cadavre... Par le court récit de ces trois actes romanesques, on a pu voir que MM. Fouquier et Bertal n'ont pas craint de remettre à la scène un sujet déjà traité par Feuillet dans *Dalila,* par Augier dans *Paul Forestier,* par Dumas dans *l'Affaire Clémenceau,* par Alphonse Daudet dans *Sapho,* par tant d'autres avant eux. Mais, loin d'échouer dans leur tâche assez ardue, ils y ont déployé, sous une simplicité apparente, une incontestable habileté, et plus d'une fois ils on touché juste. Nous avons savouré le passage où le vieux sculpteur développe l'idée de la pièce, à savoir que les vrais artistes sont ceux qui triomphent de l'ivresse des sens, tandis que les autres, captifs de leurs instincts, ne resteront que de simples ouvriers... Et nous regardons comme

une scène absolument supérieure — parce qu'elle est *vraie* — celle du second acte où, désespérément, Albertine tente de justifier sa faute...

Sous le nom d'*Isis*, l'intéressante pièce avait été présentée à Mme Sarah Bernhardt, et peut-être eût-elle eu l'honneur d'être jouée, à la Renaissance, par la grande artiste, si celle-ci n'avait dû partir pour une longue tournée à l'étranger. A l'Odéon même, le personnage d'Albertine a excité d'ardentes compétitions. Une jolie pensionnaire de ce théâtre ne se consola pas aisément du gros chagrin qu'elle ressentit en voyant lui échapper un rôle dont, pour des motifs tout personnels, elle se croyait d'avance l'unique détentrice. Il est échu à Mlle Dux, une petite comédienne au talent très sûr... si sûr même qu'il l'est trop. Avec moins d'adresse et une regrettable faiblesse d'organe, Mlle Lara possède, fort heureusement, ce précieux don de communicative émotion que n'a point sa gentille camarade, infiniment plus expérimentée. M. Magnier, qui est, lui, doué d'une très belle voix, donne de l'allure et de la chaleur au personnage un peu veule de l'artiste tiraillé par ses deux amours : le chaste et le charnel. M. Rousselle (un débutant dont le physique rappelle celui de M. Grand, du Vaudeville) s'est très convenablement tiré du rôle assez ingrat de Maxime Villars. En confiant à M. Rameau la tâche de Jean Mérina, le sage raisonneur, les auteurs savaient ce qu'ils faisaient. Nul, mieux que M. Rameau, au jeu si vrai, n'eût su atténuer le côté « pompier » d'un rôle si connu qu'il deviendrait très facilement banal.

30 JANVIER. — Avec les *Héritiers* d'Alexandre Duval, on donne en matinée, précédée d'une conférence de M. Francisque Sarcey, le *Voyage à Dieppe* de Waflard et Fulgence, qu'enlèvent avec un brio amusant, devant une salle comble — ces représentations sont toujours fort suivies — MM. Montbars, Cornaglia, Amaury ; Mmes Dunoyer, Chapelas et Marsa. Le *Voyage à Dieppe* accompagne sur l'affiche le *Modèle* de MM. Fouquier et Bertal.

6 FÉVRIER. — On reprend les *Deux Gendres*, comédie en cinq actes d'Etienne [1], qui fut pour la première fois représentée au Théâtre-Français le 11 août 1810. La conférence est faite par M. Lintilhac.

4 MARS. — Reprise des *Danicheff*, comédie en quatre actes de M. Pierre Newsky [2]. — Plus favorisés que les peuples heureux, les *Danicheff* ont une histoire. Ils ont autrefois dérangé autant de

1. DISTRIBUTION. — Dupré, ancien négociant, M. *Cornaglia*. — Dervière, riche capitaliste, M. *Jahan*. — Dallainville, homme en place, M. E. *Céalis*. — Frémont, armateur, M. *Duparc*. — Charles, filleul de Dupré, M. *Gerval*. — Comtois, M. *Siblot*. — Lafleur, valet, M. *Darras*.— Champagne, valet, M. *Paumier*. — Madame Dalainville, Mlle *Gerfaut*. — Amélie, fille de Dervière, Mlle *Marsa*.

2. DISTRIBUTION. — Wladimir Danicheff, M. *P. Magnier*. — Osip Mikaelovitch, M. *Rameau*. — Roger de Taldé, M. *Duard*. — Prince Boris Walanoff, M. *Montbars*. — Zakaroff, M. *A. Lambert* — Le pope André, M. *Jahan*. — Yvan, M. *Bullier*. — Pawel Pawlovitch, M. *Rousselle*. — Nikifor. M. *Céalis*. — Linder, M. *Darras*. — Docteur Koureff, M. *Paumier*. — Un clerc du Pope, M. *Fournier*. — La comtesse Danicheff, Mlle *Tessandier*. — Anna Ivanowna, Mlle *R. Syma*. — Princesse Lydia Walanoff, Mlle *Wanda de Boncza*. — Baronne Dozen, Mlle *Béry*. — Marina, Mlle *Raucourt*. — Anfissa, Mlle *Garniery*. — Nathalie. Mlle *Barsange*. — Mme Germain, Mme *Frédérick Lemaître*. — Une servante, Mlle *Caroline*.

juges que de critiques, et ce qui est extra
naire, ils ne s'en trouvent pas plus mal. Ils
occupé autant de place dans la *Gazette des
bunaux*, que dans les gazettes boulevardi
ballottés de l'Odéon à la Porte-Saint-Martin e
la Porte-Saint-Martin au Gymnase, indifféren
tout ce bruit, et pareils à ces financiers que
aventures trempent et n'abattent point. En d
des procès et des conclusions d'avoué à avoué.
Danicheff, que Dumas publiait, l'an dernier, c
son *Théâtre des autres,* continuent à être si
sur l'affiche par M. Pierre Newsky. C'est le 1
d'une perspective que les promenades de Du
fils ont rendue célèbre. Il suffit d'écouter attent
ment le drame repris ce soir à l'Odéon — où il
quit il y a vingt ans sous le consulat de M.
quesnel — pour y reconnaître deux factures
distinctes : la conférence sur l'influence du rôl
la femme dans la société moderne, depuis Cléop
jusqu'à Rachel, et le traité du rôle de l'ours b
dans les parties de chasse, qui encombrent le sec
acte, ne proviennent certainement pas de la n
robuste qui a tracé le plan magistral de l'exp
tion. C'est que M. de Corvin se promène su
perspective Newsky pendant que Dumas se rep
Nous préférons les moments où Dumas pren
bras de M. de Corvin et le guide jusqu'au bou
l'allée. L'anecdote des *Danicheff* était faite p
plaire à la foule. De violentes péripéties, des co
de théâtre imprévus, un moujick sublime,
noce, l'inévitable attaché d'ambassade, un pe
quet, des chats, un amour pur, les épaules d

princesse Lydia, le récit d'une chasse à l'ours, les allusions patriotiques: voilà plus qu'il n'en fallait pour attirer et retenir les bons Parisiens de Paris. De fait on a joué cinquante fois le drame. Faut-il reparler de la pièce? Il y a bien de l'invraisemblance dans ces *Danicheff*. Le spectateur ne s'en aperçoit pas, ou peut-être ne veut-il pas s'en apercevoir. C'est, sous toutes les latitudes, une chose délicate qu'un grand seigneur épouse, contre le sentiment de sa mère, la femme légitime de son cocher. Pour que le spectateur signe au contrat, jetez-le brutalement dans le courant du drame. La solennité dans l'interprétation serait donc une erreur, car telle est l'action des *Danicheff* qu'elle souffre de la réflexion. Mlle Tessandier est de celles qui ne transigent pas avec les nécessités de la logique : dans le personnage tyrannique de la Comtesse Danicheff, la future « Impératrice de Russie » marque une cruauté majestueuse qui manquait certainement à Mme Elise Picard, créatrice du rôle à l'Odéon. Nul mieux que M. Pierre Magnier ne pouvait reprendre le rôle de Vladimir, si brillamment établi par Marais : il en a la voix, le geste, la passion. M. Rameau mélancolise comme il faut son rôle de serf sublime qui dompte son amour et rend à son maître la femme qu'il aime: voilà encore une composition intéressante qui fait le plus grand honneur au très remarquable comédien. Il faut aussi rendre aux autres interprètes des *Danicheff* la justice qu'ils méritent. M. Albert Lambert joue avec sa conscience et son habituelle sûreté le Russe aux pots-de-vin ; M. Duard a de la

légèreté dans Roger de Taldé ; M. Montbars met du comique au gâtisme du prince Walanoff. Et Mmes Raucourt et Garniery sont deux plaisantes dames de compagnie. Pour Mlle Wanda de Boncza, dans le rôle de Lydia, je ne jurerais pas que la demoiselle de comptoir ne primât quelque peu la princesse ; mais la jolie actrice a tant d'admirateurs qu'elle n'a plus guère besoin d'amis qui lui disent la cruelle vérité... Nous l'avons souvent dite à Mlle Rose Syma : aussi sommes-nous bien à l'aise pour la féliciter aujourd'hui pour le charme et la sincérité qu'elle apporte au rôle d'Anna Ivanowna.

26 MARS. — *Andromaque* est donnée en matinée classique, précédée d'une conférence de M. George Vanor. Pour la première fois depuis le début de la saison, c'est un écrivain en dehors du mouvement universitaire qui préfaçait une tragédie ; le public lui a fait accueil avec un élan inattendu. M. George Vanor, passant par-dessus le romantisme des classiques français, en a démontré le modernisme aigu. Il a regretté que l'on ne jouât pas *Andromaque* en habits noirs et en toilettes modernes ; il a montré le théâtre racinien inaugurant la décadence morale de la volonté par les grandes victoires des passions, et sa présentation d'Oreste en chargé d'affaires commettant un crime passionnel a paru séduire à l'excès la jeunesse des écoles garnissant les galeries odéoniennes.

Le soir on donne la première représentation de l'*Angelus,* pièce en un acte, en prose, de M. Georges

Mitchell [1]. — Est-ce parce que nous avons vu, de M. Georges Mitchell, un adroit et curieux petit drame, l'*Affaire Mancel*, représenté il y a deux ans au Théâtre des Lettres? Est-ce parce que les Escholiers viennent de nous donner, du même auteur, un réjouissant croquis de mœurs villageoises intitulé *Le Comité secret?*... Toujours est-il que nous avons jugé, cette fois, bien anodine la piécette jouée ce soir en lever de rideau des *Danicheff*. Pascal Hauville, que la marine de l'Etat renvoie au pays libéré du service, trouve sa mère seule... Le père l'a abandonnée pour aller vivre, à l'autre bout du village, avec une « fille », la Passeuse, qui l'a ensorcelé. La mère, une sainte femme, ne récrimine pas; mais le fils se fâche pour elle, et va même jusqu'à porter la main sur son père, afin de l'empêcher d'aller rejoindre sa « catin ». Le père comprend qu'il a eu tort et revient à de plus honnêtes sentiments; il réintègre, pour ne plus le quitter, le domicile conjugal. Mais il veut que son fils s'agenouille pour lui demander pardon. Pascal refuse, il aime mieux repartir que de céder. C'est alors que l'*Angelus* sonne à propos : il met un genou à terre... Bonne interprétation de la part de Mlle Grumbach; assez bonne seulement, en ce qui concerne M. Ravet, un Pascal un peu sec, et M. Céalis, un peu trop « apprêté » dans le rôle du père : peut-être aussi est-ce la faute de l'auteur,

---

1. Distribution. — Jacques Hauville, M. *Cornaglia*. — Prosper Hauville, M. *Céalis*. — Pascal Hauville, M. *Ravet*. — Denise Hauville, Mlle *Grumbach*.

qui n'a pas donné au personnage assez de vérité dans le langage et dans l'allure.

A l'*Angelus*, de M. Georges Mitchell, succède, le 13 avril, accompagnant la quarantième représentation des *Danicheff*, *Pierrot concierge*, de M. Lamour[1]. Contentons-nous d'inscrire ce petit acte sur la page « Avoir » du registre de MM. Marck et Desbeaux, et n'en veuillons pas trop aux directeurs, qui ne nous avaient qu'officieusement convoqué. « Des places seront réservées à la critique »: on sait ce que cela signifie... Si donc nous avons vu jouer cette vague et inutile « arlequinade », il est juste de déclarer que nous n'y étions nullement forcé. Donnons un bon point à M. Coste-Pierrot et à son camarade Siblot-Arlequin, l'aimable concierge et le bienveillant propriétaire d'une maison située entre cour et jardin, sur un boulevard de haute fantaisie, et gardons-nous de demander à l'auteur ce qu'il a bien voulu dire, il serait dans le cas de nous répondre qu'il ne le sait point lui-même. A quoi cela rime-t-il? — A rien du tout... Et pourvu que cela « rime » à peu près, n'est-ce pas tout ce qu'il faut?

23 AVRIL. — Première représentation de *Deux Sœurs*, pièce en trois actes de M. Jean Thorel [1].

---

1. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Coste*. — Arlequin, M. *Siblot*. — Un bourgeois, M. *Bullier*. — Un brigadier, M. *Fournier*. — Un jeune homme, Mlle *Chapelas*. — Lucile, Mlle *Barsange*. — Une vieille dame, Mme *F. Lemaître*.

2. DISTRIBUTION. — De Kermoysan, M. *Cornaglia*. — Louis de La Chesnaie, M. *Rousselle*. — Doublet, M. *E. Céalis*. — Le Goïc, M. *Bullier*. — Marcelle Doublet, Mlle *Rose Syma*. — Yvonne de Chanteaume, Mlle *Dux*. — Bertrande de La Chesnaie, Mlle *Wissocq*. — Madame de La

— M. Jean Thorel est le très habile traducteur d'Hauptmann : du puissant drame des *Tisserands* et du doux poème de rêve de l'*Assomption de Hannele Matern*, que nous donna, non sans succès, le Théâtre Libre. Mais en opérant pour son propre compte, M. Jean Thorel a été cette fois infiniment moins heureux. *Deux Sœurs* (le titre est à peu près celui d'une célèbre pièce d'Emile de Girardin qui fut, en son temps, vertement sifflée, au Vaudeville de la place de la Bourse), *Deux Sœurs*, dis-je, ne sont qu'une berquinade, — à moins que l'étude ne soit si fine, si fine... qu'elle ne dépasse pas la rampe, et ne constitue, en quoi que ce soit, une œuvre théâtrale. L'auteur met en action — si toutefois cela peut bien s'appeler une action — la lutte des demoiselles de Kermoysan. L'aînée, Yvonne, a toujours eu de l'énergie pour deux. Plus molle est la cadette, Marcelle, jalouse, depuis l'enfance, de sa sœur, que pourtant elle aime tendrement. Yvonne est veuve, et s'appelle Mme de Chanteaume. Marcelle, mariée à un homme assez ordinaire, répondant au nom de Doublet, est sur le point de se compromettre avec un ami d'autrefois, le beau Louis de la Chesnaie, invité au château de Kermoysan avec sa mère et sa jeune sœur, et sans qu'on le sache, uniquement et profondément épris, pour le bon motif, de Mme de Chanteaume. La pièce comporte deux scènes importantes, toutes

---

Chesnaie, Mlle *Grumbach*. — Madame Hervé, Mlle *Lestat*. — Thérèse Le Goïc, Mlle *Chapelas*.

les deux, naturellement, entre les deux sœurs. La première, assez ingrate, est celle où Yvonne voulant faire « de la morale » à Marcelle, est aussi mal reçue que possible, surtout quand celle-ci croit découvrir le mobile qui la fait agir : c'est parce qu'elle aime Louis de la Chesnaie qu'elle lui défend de l'aimer... La seconde scène, toute d'émotion, est la contre-partie de la première. Marcelle a vu le danger où la précipitait sa coquetterie (son mari a failli tout savoir) et a enfin compris l'injustice de sa conduite envers sa sœur aînée. Pour ne pas lui causer de peine, Yvonne renoncerait à épouser le fiancé de ses rêves ; pour ravoir son affection, elle arriverait à se faire du bonheur d'un tel sacrifice. Mais Marcelle ne le lui pardonnerait point. Et les deux sœurs reconnaissant qu'elles ne peuvent pas ne pas s'aimer... Tout cela très délicat, mais bien subtil, bien peu scénique : laissons au livre de semblables études d'âmes qui, devant les spectateurs assemblés, doivent paraître singulièrement froides, et ne nous étonnons point qu'en dépit de l'habituelle autorité de Mlle Dux, du talent de Mlle Rose Syma, et de l'élégance de M. Rousselle (La Chesnaie), l'interprétation de *Deux Sœurs* ait semblé quelque peu hésitante.

Quelques jours après — le 27 avril — la pièce de M. Jean Thorel était accompagnée d'une comédie en un acte, *Ruse de femme,* de M. Jean Bernac. « Le vrai titre, dit M. Jules Lemaître, serait Rosserie de femme. Le peintre Dervier a aimé une jeune fille, qui l'a brusquement et vilainement envoyé promener. Il y a de cela huit ou dix ans.

Dervier est devenu un peintre célèbre. Or, un riche Anglais, lord Malton, vient lui dire : « Ma femme s'est mis en tête que vous fassiez son portrait : une simple esquisse, car nous repartons demain pour Londres. Voici un chèque de vingt-cinq mille francs. » Entre lady Malton, en qui Dervier reconnaît la jeune fille qu'il a aimée. Elle lui rappelle elle-même le passé, lui fait des manières d'excuses, paraît s'attendrir, et, gentiment, amène Dervier à la peindre telle qu'il la vit jadis... Puis, elle emporte la toile, et bonsoir ! La coquine a ce qu'elle voulait : un portrait « flatté ». Le peintre, indigné, déchire le chèque. Des méchants ont dit que c'était invraisemblable. Ce petit acte, ingénieux et bien conduit, était bien joué par MM. Rameau et Céalis et par Mlle Dorsy ».

7 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) du *Roman d'un jeune homme pauvre,* comédie en cinq actes et sept tableaux d'Octave Feuillet [1]. — Le *Roman d'un jeune homme pauvre* est un de ces drames qui plaisent toujours. Il flatte ce goût, qui est très vif chez un public français, d'échapper un soir à la maussade réalité et de s'élancer dans l'aimable pays des rêves. Le drame de Feuillet, à examiner la chose de près, n'est

1. DISTRIBUTION. — Laubépin, M. *A Lambert.* — Me Laroque, M. *Cornaglia.* — De Bévallan, M. *Duard.* — Maxime Odiot, M. *P. Magnier.* — Docteur Desmarets, M. *Duparc.* — Gaston de Lussac, M. *Gerval.* — Alain, M. *Darras.* — Vauberger, M. *Taldy.* — Champlein, M. *Bullier.* — Un notaire, M. *Fournier.* — Marguerite, Mlle *de Boncza.* — Mme Laroque, Mlle *Grumbach.* — Christine, Mlle *Wissocq.* — Mme Vauberger, Mme *Dunoyer.* — Mme Aubry, Mme *Dehon.* — Mlle Hélouin, Mlle *Lestat.* — Yvonnet, Mlle *Chapelas.* — Une jeune fille, Mlle *Barsange.*

qu'une édition nouvelle des *Fausses confidences* de Marivaux. — « Quel est ce jeune homme qui vient de passer? demande Araminthe à Lisette. Il est vraiment bien fait, et salue de fort bonne grâce ». — « C'est un jeune homme né de parents honnêtes, et qui n'avaient pas de biens ». — « Ah! la fortune est injuste! » Et voilà toute la pièce. Dorante devient l'intendant d'Araminthe, s'insinue peu à peu dans son cœur, et finit par triompher de ses scrupules. Tout cela se passe dans un milieu fantaisiste, entre ciel et terre, et l'on a plaisir à suivre les progrès de cette passion qui ne trouve d'obstacle qu'en elle-même et que tout favorise au dehors; on est sûr du succès; on en jouit d'avance, et l'on est heureux encore après. Et ces fictions délicieuses — le conte de fée de l'âge mûr — vous font passer doucement une heure ou deux en compagnie de personnes charmantes et d'événements toujours heureux, tandis qu'autour l'air est embaumé, le vent frais, le ciel doucement rosé, et que tout sourit dans la nature... Ce qui nous plaît encore dans ce *Roman d'un jeune homme pauvre*, c'est que la pièce est faite avec beaucoup de naïveté. L'absence de toute rouerie est agréable dans ce genre de drames. Les personnages entrent, vont et viennent, sans qu'on sache pourquoi, ni qu'ils puissent dire comment. Ce manque d'habileté, qui est presque toujours un défaut très sensible au théâtre, se tourne ici en qualité. On se plaît à ces inexpériences qui n'ôtent rien à la délicatesse des sentiments et à la grâce un peu molle du style, souvent charmant. C'était

Lafontaine et Jane Essler qui jouaient autrefois au Vaudeville de la place de la Bourse où la pièce fut créée, il y a quelque chose, comme trente-six ans, les rôles de Maxime Odiot et de Marguerite Laroque, et les anciens se rappellent avec quel feu, quel emportement de passion !

Mlle Wanda de Boncza, qui a repris, à l'Odéon, le rôle de Marguerite, n'a pas cette passion farouche, dont Jane Essler avait enflammé le personnage. Elle est froide, sa physionomie dure, son organe sec et cassant ; en somme, en dépit de son intelligence évidente et de cette joliesse bohême, qui l'a fait sacrer par le plébiscite de l'*Eclair* une des trois reines de beauté, elle n'a point plu. Et s'il est vrai que M. Claretie attendait cette nouvelle épreuve pour réaliser la promesse qu'il avait faite à la jeune lauréate du Conservatoire de l'engager au premier Théâtre-Français, après deux ans d'Odéon, peut-être jugera-t-il à propos de prolonger le stage[1]... M. Magnier est un Maxime Odiot qui nous a paru mériter les bravos du public. M. Duard est plus spirituel que gentilhomme dans Bévallan. M. Cornaglia, dans cette « vieille canaille » de Laroque joue d'une manière remarquable sa scène d'hallucination et de délire à la vue du visage de Maxime éclairé par la lampe. M. Albert Lambert est un très sympathique Laubépin. Mlle Grumbach a du charme en Mme Laroque. Mme Dehon est amusante dans Mme Aubry,

1. Il n'en fut rien du reste, et nous avons noté, dans un précédent chapitre, les débuts de Mlle Wanda de Boncza à la Comédie-Française.

et Mlle Lestat légèrement insuffisante dans la vilaine Mlle Héloïse. C'est Mlle Wissocq qui joue ce petit rôle si mignon de la paysanne qu'embrasse le jeune homme pauvre et où débuta jadis, à seize ans à peine, Mlle Blanche Pierson. — N'oublions pas M. Darras, qui a très adroitement composé le rôle du vieil Alain, et Mme Dunoyer qui, au premier acte, a conquis tous les suffrages dans la touchante scène de Mme Vauberger offrant son dîner au jeune homme pauvre.

Dans les premiers jours de juin, on apprenait brusquement, et presque en même temps, la maladie de M. Marck, depuis quelque temps retiré à la campagne, sa démission et son remplacement immédiat. MM. Paul Ginisty et André Antoine, sont nommés directeurs de l'Odéon, à partir du 1er juillet, succédant à MM. Emile Marck et Emile Desbeaux, qui avaient été nommés trois ans auparavant, à la suite de la retraite volontaire de M. Porel. Ils se retirent également de leur plein gré, le premier pour raison de santé, le second parce qu'il ne veut pas séparer son sort de celui de son associé. Ils abandonnent la direction sur le succès de la reprise du *Roman d'un jeune homme pauvre,* qui sera joué jusqu'à la fin du mois de juin.

Le *Rêve de Corneille,* à propos en un acte et en vers, dédié — ô ironie! — à MM. Marck et Desbeaux par M. Olivier de Gourcuff, aura été, le 6 juin, le chant du cygne des derniers directeurs. M. Olivier de Gourcuff nous fait voir le grand poète accablé de travail, las d'une course vaine

après une rime digne de lui et s'assoupissant dans son fauteuil. Sa Muse lui apparaît dans un rêve et l'invite à ne point se décourager. Mais une figure inconnue vient se placer aux côtés de la Muse. Elle porte un habit dont on ne soupçonnait guère en 1680 ni la forme ni les couleurs. La Muse l'interroge. Qui est cette étrangère? Et que vient-elle faire chez le poète? La nouvelle venue répond: « Je suis la fille de son esprit et je suis de son sang ». S'il vous plaît, c'est Charlotte Corday qui explique par des vers de *Cinna* son futur dessein contre Marat. L'ouvrage de M. de Gourcuff est bien pensé, bien conduit et bien dit. Corneille, c'est M. Lambert. Mlle Dux donne l'essor à sa belle voix tragique dans la Muse, Mlle Syma est tout à fait comédienne et, d'ailleurs, charmante dans Charlotte.

La Fête nationale ne nous a pas seulement amené des bals en plein vent, devenus traditionnels en cette circonstance, et formant désormais le lot le meilleur de ces réjouissances populaires; elle nous a valu aussi le début officiel de MM. Antoine et Ginisty, par la grâce de MM. Rambaud et Roujon récemment « promus » directeurs du Second Théâtre-Français, et la piquante remise à la scène, en l'honneur de la matinée gratuite de l'Odéon, et aussi pour l'agrément des lettrés, d'un à-propos qui est l'une des pièces les moins connues de l'époque révolutionnaire: *Le Quatorze de Juillet 1789,* fait historique en un acte et en vers de Fabre d'Olivet, représenté sur le Théâtre des Associés (plus tard le Théâtre patriotique et le Théâ-

tre sans prétention) en juillet 1790, et très heureusement exhumé par notre érudit confrère Robert Charvay. La fille de Fabre d'Olivet — une délicieuse petite vieille aux traits remarquablement fins et aux yeux étonnamment vifs sous des bandeaux d'un blanc de neige — assistait à la « reprise » assez inattendue du *Quatorze de Juillet 1789*, et les reporters se gardèrent bien de troubler sa joie en lardant de faciles critiques la trop simple analyse de l'innocente piécette. Invocations « héroïques », appels à la « sensibilité », couplets « sublimes », tout y est, et tout est fait pour nous donner, en cet à-propos couleur du temps, un joli spécimen de l' « écriture révolutionnaire ». MM. Henri Monteux, Céalis, Mmes Dunoyer, Alice Béry et Chapelas l'ont « habillé » et joué à miracle. Et quand je vous aurai dit que *Tartuffe* fut curieusement interprété par Chelles, par Mlle Marie Kolb et par Mlle Julia Depoix, dans les rôles de Tartuffe, de Dorine et de Marianne, que M. Coste se fit justement applaudir dans les *Folies amoureuses*, et que Mme Segond-Weber, de lignes admirablement pures, fut chaleureusement acclamée dans la *Marseillaise*, vous reconnaîtrez qu'en offrant à leurs auditeurs du 14 juillet une représentation de répertoire classique si intéressante et si « nourrie », les nouveaux directeurs de l'Odéon avaient fait un très heureux début « en public ». Voilà qui semblait de bon augure pour la définitive réouverture de septembre. Hélas, hélas! trois fois hélas!...

C'est le 10 octobre seulement — le ministre ayant

face aujourd'hui disparue de la nouvelle édition, très considérablement et fort adroitement remaniée de son *Capitaine Fracasse* — il est souvent périlleux et toujours malaisé de mettre à la scène un roman célèbre, et comme s'exprimait Théophile Gautier lui-même,de *transposer* un thème d'un art dans un autre, quoique le public, dérouté et incertain de ce qu'il aime, paraisse vouloir de plus en plus favoriser ces tentatives. Néanmoins, lorsque le roman doit la majeure partie de son renom à l'éclat du style et la moindre à l'intrigue, le plus habile y regarde à deux fois, fût-il assuré de plaire, car le théâtre vit d'action, et le rôti lui est plus nécessaire que les hors-d'œuvre, d'ailleurs délicieux... » Et Bergerat nous dit comment, sa tâche étant résolue, le travail lui parut inexécutable en prose : « La prose de théâtre n'est pas la même, et tant s'en faut, que celle du livre. Elle a rarement le temps d'être belle pour elle même, et quand elle l'est, c'est beaucoup plus par l'expression que par la pratique. La transposition, nécessaire ici, du style de Gautier, c'était le vers, et le vers à rime colorée, sonore, opulente, pouvant donner la sensation de cette prose inimitable, sans nuire à la marche toujours rapide du dialogue. L'école poétique actuelle me mettait entre les mains l'instrument désirable, et comme précisément le vers qu'elle préconise renoue les modernes à Ronsard, je me trouvais être, pour ainsi dire, contemporain du *Capitaine Fracasse,* sujet du roi Louis XIII, sans cesser d'être l'humble disciple de Victor Hugo ».— Son premier acte est charmant. L'arrivée

des comédiens au château de la Misère ; la présentation au baron de Sigognac des divers personnages de la troupe d'Hérode ; leur souper improvisé, et d'avance accepté par Zerbine :

N'ayez cure, monsieur, à défaut de jambons,
Dans notre humble métier, souvent nous enjambons
D'un jour à l'autre, ainsi qu'on dit des dromadaires,
Dont les réfections sont presque hebdomadaires !...

Le naturel étonnement du marquis des Bruyères, en trouvant, étrangement campés et endormis après boire, les nouveaux hôtes de son ami, la première rencontre de Sigognac et d'Isabelle : tout cela est très spirituellement traité, et le rideau se ferme sur une impression des plus heureuses. Elle ne se dément point au tableau suivant : la lande entourée de sapins, par un effet de neige — la neige tombe à gros flocons — où va mourir d'épuisement et de froid le long et sublime Matamore, et où nous faisons pour la première fois connaissance avec la petite Chiquita et avec son amant Agostin, dressant ses fameux mannequins : Brigands pour les oiseaux : « Messieurs, ayez pitié d'un bandit sans ouvrage ! » Nous voici maintenant à Poitiers, sous Louis XIII : place publique prolongée par un cours planté d'arbres ; à gauche, l'hôtellerie des Armes de France, séparée par une ruelle étroite de l'hôtel de Vallombreuse. C'est là que la petite Chiquita chante, ou plutôt fait semblant de chanter (Mlle Mellot se contente de mimer) la chanson du Poignard, paroles et musique de Bergerat. C'est là aussi que se corse l'intrigue, le duc

de Vallombreuse ayant juré d'avoir raison de la « comédienne » qui lui résiste et qui est toute à Sigognac. On nous offre ensuite l'aspect intérieur du théâtre d'Hérode : la scène, les coulisses, les loges où s'habillent nos comédiens. Tout cela, y compris le duel, entre deux répliques, de Sigognac et de Vallombreuse, est grouillant et amusant. Non moins pittoresque est le tableau suivant, qui nous mène au cabaret du Radis couronné, sur le Pont-Neuf, où de plus belle recommencent les estocades. Sigognac se bat cette fois avec Jacquemin Lampourde — et le désarme. Le rapt a eu lieu. Isabelle est enfermée dans une salle du château de Vallombreuse où elle croit reconnaître dans un tableau pendu à la muraille des traits qui lui sont chers : « Quel est ce portrait? » demande-t-elle à Malartic. — « Je l'ignore », répond le spadassin :

Quelque seigneur de cour, ou quelque monsignore.
Nous ne voyons les grands, dans mon art, que masqués
Mais la touche est d'un maître et signe : Vélasquez !...

Nous ne dissimulerons pas au poète que les rimes : masqués (prononcez : masquez) et Vélasquez ont paru quelque peu bizarres et hardies... Non moins téméraire aussi, en son allure toute moliéresque, la reconnaissance d'Isabelle par son père, le prince de Vallombreuse, prévenant ainsi, fort heureusement, le fâcheux inceste que complotait sans le savoir, un frère, enragé d'amour...

Les nouveaux directeurs ne se sont point bornés à mettre partout des tapis et des fleurs — qui reconnaîtra jamais le vieil Odéon? — à changer la

oile classique en un moderne rideau, s'ouvrant élégamment par le milieu, de nuance rouge chaudron, plissé accordéon et bordé de tapisserie ancienne et d'effilés d'or... Ils ne se sont pas contentés de supprimer la boîte du souffleur et de remplacer par les traditionnels trois coups la sonnerie du timbre inventé par M. Porel... Ils ont donné au *Capitaine Fracasse* de convenables décors et d'aimables interprètes, élus parmi les anciens et les nouveaux pensionnaires du Second Théâtre-Français. Au nombre de ces derniers, nous trouvons en première ligne l'excellent Léon Noël, qui, de voix superbe et de verve adroite joue Hérode, auquel il a donné la tête de Raoul Ponchon, mâtinée de celle d'Armand Silvestre; M. Janvier, qui a si pittoresquement dessiné la silhouette de Jacquemin Lampourde, spadassin à scrupules et coupe-jarrets délicat; M. Gémier, bandit réussi; M. Nollot, un saisissant Matamore; Mlle Julia Depoix, une délicieuse Isabelle; Mlle Mellot, une mordante et farouche Chiquita; Mme Barny, qui personnifie avec son habituelle conscience (vous la connaissez, habitués du Théâtre-Libre!) la vieille « à figure assez proxénétique » qui se trouve fort à point sur le chemin de l'entreprenant Vallombreuse. Vallombreuse, c'est M. Amaury aux costumes magnifiques; Sigognac, c'est M. Ravet, que nous louerons pour sa sobriété. Avec MM. Coste et Albert Lambert, fort bien tous deux dans Scapin et dans Blazius le Pédant, avec MM. Siblot, Céalis et Cornaglia, avec Mlle Piernold, une très gentille Zerbine, et Mlle Lestat, une élégante Séra-

fina, ils représentent dignement l'ancien Odé
je veux dire celui de l'été précédent...

17 OCTOBRE. — Première représentation d(
Carlos, drame en cinq actes et onze tabl
d'après Schiller, traduction de M. Charles
mond [1]. — Depuis que nous suivons le tl
— et il y a déjà, hélas! un bon bout de tem
nous n'avions jamais vu à la scène d'adap
du célèbre drame de Schiller, communéme
présenté en Allemagne. Mais nous connaissi
pièce pour l'avoir lue plus d'une fois dans l
louable traduction de Barante. M. Charles
mond a suivi pas à pas cette traduction, s
tentant le plus souvent de la mettre au g(
jour; or, pour moderne qu'il soit, ce st)
peut passer pour le style noble... Le drame
au moins intéressant? Oui, certes, en ce1
parties pleines de grandeur, noyées malheu
ment dans un fatras s'étendant sur onze tal
qui ne « filent » pas assez vite, par la faute
doute, d'une machinerie mal conçue et mal
organisée. Mais si ce *Don Carlos* pèche
mise en scène, que dire de la distribution (
vraiment de « l'erreur » !... Nous nous sc
drons longtemps du Philippe II de Mont)
que nous a donné M. Gémier — lui, si inte

1. DISTRIBUTION. — Le grand Inquisiteur, M. *Taillade.* — Pł
M. *Gémier.* — Don Carlos, M. *de Max.* — Le marquis de Posa
meau. — Le duc d'Albe, M *Montigny.* — Domingo, M. *Albert*
— Le comte de Lerme, M. *Daltour.* — Le Prieur, M. *Ravet.*—
cier, M. *Nollot.* — Elisabeth de Valois, Mlle *V. Page.* — La
d'Eboli, Mlle *Lestat.* — La duchesse d'Olivarès, Mme *Dehon.* —
de Mondéjar, Mlle *Beraldi.* — Comtesse de Fuentès, Mlle *M*
Un page, Mlle *Chapelas.*

s tant de modernes créations du Théâtre-Libre les « théâtres à côté » ; — de certaine prin- e d'Eboli, massacrée — un si beau rôle! — Mlle Lestat, et du duc d'Albe, où M. Montigny guère cessé d'exciter une hilarité qui n'était, s, pas dans son personnage. Pauvre Mlle Page, n'a réussi qu'à s'enlaidir en se coiffant à la e du temps, et infortuné de Max, qui à force echerche, a fait de Don Carlos un mignon de i III se donnant des airs d'Hamlet. Ce n'était ça, pas ça du tout... Le brave Taillade appa- unt, vers une heure du matin, dans le rôle du l inquisiteur qu'il n'avait pas « dans les dents » nême pas produit l'effet qu'on en attendait, et M. Rameau a tiré son épingle du jeu en di- avec une émouvante chaleur le rôle du mar- de Posa, « le citoyen du monde, l'homme des s à venir». Ah! sans Rameau, quel désastre!
OCTOBRE. — Représentation classique, com- e de *Britannicus* [1] et du *Médecin malgré* pour les débuts de MM. Prince et Garba- — M. de Max a composé, non sans pitto- ie, un empereur de la décadence qui n'est e le Néron de Racine. M. Monteux nous e un très ardent Britannicus. Mme Segond-

---

STRIBUTION. — Néron, M. *de Max*. — Narcisse, M. *Chelles*. — s, M. A. *Lambert*. — Britannicus, M. *Henri Monteux*. — Agrip- Ille *Tessandier*. — Junie, Mme *Segond-Weber*. — Albine, Mlle *Va- Page*.

STRIBUTION. — Sganarelle, M. *Prince*. — Lucas, M. *Garbagny*. — e, M. *Siblot*. — Léandre, M. *Paul Franck*. — Valère, M. *Rous-* — Robert, M. *Darras*. — Martine, Mme *Delon*. — Lucinde, *apelas*. — Jacqueline, Mlle *Luce Colas*.

Weber, dans Junie, sacrifie trop à la plastique; Mlle Tessandier a de beaux élans dans Agrippine: c'est, hélas! le style qui lui manque. Mlle Page (Albine) dit fort bien le récit du 5e acte. — Prince et Garbagny réussissent fort bien dans le *Médecin malgré lui* : ce sont d'excellents comiques qui promettent et qui tiendront, espérons-le du moins.

Le jeudi 29 octobre, au moment où de trop confiants abonnés, ravis de s'être liés pour une année aux trompeuses destinées du Second Théâtre-Français, sautaient hâtivement de voiture, leur coupon à la main, dans le fol espoir de voir représenter — spectacle rare et curieux — les *Perses,* du vieil Eschyle, traduits tout exprès pour eux par le jeune Hérold, ils ne se doutaient certes pas de la très lamentable comédie qui se jouait, toutes répétitions étant généralement interrompues, à l'intérieur du théâtre. Au foyer du public, M. de Max faisait circuler une lettre que signaient vingt-six pensionnaires des deux sexes, « protestant de toutes leurs forces contre l'inqualifiable conduite de leurs camarades qui, obéissant à des considérations personnelles, avaient manqué à tous leurs devoirs ». Qu'avaient donc fait ces camarades, ainsi vertement blâmés? Ils étaient allés trouver la veille, en son domicile personnel, M. Roujon qui, justement, gardait la chambre — il n'est point permis à un directeur des beaux-arts d'être indisposé — et, au mépris du sage proverbe qui dit qu'entre l'arbre et l'écorce il faut bien se garder de mettre le doigt, ne craignant pas de s'im-

miscer dans une querelle d'associés se gourmant selon l'usage et, en dépit des engagements qui les liaient envers leurs deux directeurs, ils étaient venus prêter main-forte à l'un deux : M. Ginisty, et demander carrément — *ô tempora! ô mores!* le débarquement de l'autre : M. Antoine! La cause du divorce était une parfaite incompatibilité d'humeur, rendant intenable la situation de ces deux êtres, fort dissemblables, que l'imprudent ministre Rambaud avait mariés ensemble — aux applaudissements de tous. Et c'est encore aux applaudissements de tous — tant est changeante l'opinion de nos plus spirituels parisiens! — que M. Antoine venait d'être proprement « déposé », pour laisser seul maître du lieu, notre excellent confrère et ami Paul Ginisty [1]. Car il est de toute évidence que l'emploi de sous-verge, qu'on a bien voulu octroyer à M. Antoine avec un mois de congé obligatoire pour permettre à son ex-conjoint d'apurer les comptes et de nettoyer l'écurie, n'est que de pure forme et inventé seulement pour les besoins de la cause, dans le but de sauver les apparences et de masquer sa sortie. Et pourtant, il avait « quelque chose là », celui qu'un

1. — Deux arrêtés sont signés par M. Rambaud, ministre de l'Instruction publique et des Beaux-Arts.

Par le premier, la démission de MM. Paul Ginisty et Antoine est acceptée, et M. Ginisty est nommé seul directeur de l'Odéon.

Le second porte :

« Le ministre, sur la proposition de M. Paul Ginisty, directeur de l'Odéon, nomme M. Antoine directeur de la scène ».

De plus, un congé d'un mois est « accordé » à M. Antoine, pendant lequel M. Ginisty remettra de l'ordre dans les différents services du Second Théâtre-Français, et s'occupera de la nouvelle organisation.

critique, qui se vante de n'avoir jamais mis les pieds au Théâtre-Libre, n'a pas craint de qualifier d' « homme nul »... Homme nul, celui qui révélait Ibsen et découvrait Curel, celui dont l'influence se fit et se fait encore sentir partout au théâtre, à la Comédie-Française et au Vaudeville, à l'Ambigu et au Gymnase, c'est tout de même un peu fort, mon cher Kerst! — Oui, sans doute, il a pauvrement mis en scène ce *Capitaine Fracasse*, qu'il se crut obligé de monter, et pour lequel, peu patriotiquement, il alla commander à Londres des décors qui nous crevèrent les yeux, et fort inutilement, cueillir à Lyon un machiniste qui le mit dedans... Oui, sans doute, il distribua en dépit du sens commun certain *Don Carlos* qui fut sa seconde et sa dernière carte de visite au public justement étonné et à la critique maladroitement froissée. Oui, encore, il eut le tort de s'entourer d'acolytes plus mal élevés que lui — ce qui n'est pas peu dire! — et de se croire la science infuse, après des études théâtrales bizarrement commencées à la Compagnie du Gaz. Mais, supposez que, moins autoritaire et moins orgueilleux, il eût confié au sage Albert Lambert, pilier de l'Odéon, le soin du répertoire, et qu'au lieu d'avoir à présenter sous une forme pittoresque le romantique *Capitaine Fracasse*, il se fut décidé à monter une pièce moderne comme les *Bienfaiteurs*, de Brieux, naguère échoués à la Porte-Saint-Martin, croyez-vous qu'il ait eu « contre lui » ce même Lambert, devenu chef de ligue, et qu'il n'ait pas eu « pour lui » le bon public, aujourd'hui tout prêt à lui

tourner le dos? Le dos! lui qui nous l'a si souvent montré... Parbleu! Je sais bien qu'on ne dira jamais autant de mal d'Antoine qu'on en a dit de bien, il n'y a pas si longtemps; mais j'estime qu'on a agi quelque peu légèrement en le dégommant aussi vite, plus vite peut-être qu'on ne l'avait nommé. Est-ce que, par hasard, nos ministres — même celui des beaux-arts — ne sauraient pas toujours ce qu'ils font? Il faudrait alors leur pardonner et ne se point trop hâter de conspuer Antoine, en souhaitant bonne chance à Ginisty... La révocation d'Antoine, quelle mine pour les revues de fin d'année!...

5 NOVEMBRE. — Première représentation des *Perses,* tragédie en deux parties, d'Eschyle, traduction de M. Ferdinand Hérold, musique de M. Xavier Leroux [1]. Telle a été l'affluence du public à cette matinée offerte aux seuls abonnés que la direction a fait immédiatement afficher plusieurs soirées de l'antique tragédie, sur laquelle M. Xavier Leroux, s'identifiant merveilleusement avec son sujet, et s'imprégnant de toute la tristesse du peuple abattu par ses défaites, a écrit une poignante musique de scène, dont le *leit motiv* est un désolé lamento, qui, suivant le texte d'Eschyle, va crescendo jusqu'au paroxysme de la douleur... Et comme les *Erinnyes* établirent autrefois la réputation du maître Massenet, on peut croire que la partition des

1. DISTRIBUTION. — L'ombre de Darius, M. *Taillade*. — Xerxès, M. *de Max*. — Le Messager, M. *Chelles*. — Le Coryphée, M. *Daltour*. — Premiers choreutes, MM. *Montigny, Ravet, Céalis*.— Deuxièmes choreutes, MM. *Monteux, Rousselle, Nollot*. — Atossa, Mme *Tessandier*.

Perses imposera du coup au grand public le nom de M. Xavier Leroux, le jeune auteur d'*Evangéline*.

N'oublions pas les vaillants interprètes de la pièce d'Eschyle, très heureusement traduite par M. Ferdinand Hérold : Mme Tessandier, dont le cri déchirant a soulevé de longs bravos ; M. Taillade, une ombre de Darius pleine de grandeur ; M. Chelles, un messager « intéressant » ; M. Daltour, un coryphée à la voix superbe ; M. de Max, un Xerxès très curieux, et le chœur des vieillards, personnifiés par de jeunes artistes pleins de zèle et de talent.

Mais les *Perses* ne suffisent pas au grand public : il faut parer aux spectacles du soir, et le 12 novembre, on remet à la scène le *Fils naturel*[1], un peu usé déjà par une trop récente reprise.

19 NOVEMBRE. — Le théâtre continue ses exhibitions du théâtre grec par le *Philoctète* de Sophocle, traduit par M. Pierre Quillard. La représentation était précédée d'une conférence de M. Deschamps, qui a expliqué au public l'œuvre et son origine. M. Chelles personnifiait Philoctète et y a eu de beaux mouvements dramatiques. Mme Segond-Weber, sous le travesti de Néoptolème, fils d'Achille, s'est fait également applaudir. Enfin, on a apprécié la musique de scène de M. Arthur Coquard, qui, dans son développement, paraphrase très ingénieusement les sentiments du drame.

---

1. DISTRIBUTION. — Charles Sternay, M. *Rameau*. — Jacques, M. *Rousselle*. — Le marquis, M. *Cornaglia*. — Aristide Fressard, M. *Albert Lambert*. — Lucien, M. *Paul Franck*. — Clara Vignot, Mlle *Grumbach*. — Henriette Sternay, Mlle *Lestat*. — La marquise, Mme *Crosnier*. — Hermine, Mlle *Julia Depoix*. — Mme Gervais, Mme *Dehon*.

24 NOVEMBRE. — Le jour même où devait se discuter à la Chambre des députés la subvention de l'Odéon, on apprenait que M. Antoine donnait définitivement sa démission [1]. M. Ginisty prend pour

---

1. Voici, à titre de document, la lettre adressée par M. Antoine au ministre des beaux-arts :

Monsieur le ministre,

J'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien me relever de mes fonctions de directeur de la scène au théâtre national de l'Odéon.

Je crois devoir vous faire connaître les raisons qui me déterminent à un départ définitif, motivé par les incidents du mois dernier.

Lorsque M. le directeur des beaux-arts a bien voulu me faire appeler pour m'offrir la co-direction de l'Odéon, je n'ai point dissimulé la façon dont j'envisageais le rôle littéraire de ce théâtre officiel.

Mon programme artistique, accepté et rédigé par l'homme de lettres distingué dont la collaboration m'était imposée, fut lu en votre présence par M. le directeur des beaux-arts. Il comportait, outre la culture traditionnelle de nos classiques, une large extension donnée à l'étude des classiques étrangers, l'essai nouveau de faire ardemment et sincèrement du second Théâtre-Français une scène d'expériences éclectiques largement ouverte aux jeunes auteurs.

J'estimais, en effet, que la tâche assumée et menée à bien depuis dix ans au Théâtre-Libre touchait à l'heure décisive de son épanouissement, et qu'elle allait recevoir un complément logique et attendu sur la scène que l'Etat voulait bien nous confier.

Cette partie capitale de notre programme, définie sous un paragraphe intitulé : *Soirées d'avant-garde,* recevait votre entière approbation, puisque, aux observations présentées à ce sujet par M. le directeur des beaux-arts, après lecture, vous me fîtes l'honneur de dire, la plume levée, en signant l'arrêté qui nous nommait directeurs du second Théâtre-Français pour sept années :

« Monsieur Antoine, je vous accepte avec toutes vos conséquences ».

Dès les premiers jours, mon collaborateur me déclarait que, dans sa pensée, il n'y avait pas lieu d'accorder une place aussi importante que je le jugeais aux efforts nouveaux et aux tentatives de l'art indépendant.

Je lui répondis que nous n'avions pas le droit de décevoir et de méconnaître les espérances que faisait naître notre venue. J'ajoutai que, porté personnellement à l'Odéon au nom du mouvement de rénovation et de recherche qui se développe si irrésistiblement depuis quelques années au théâtre, je me tenais pour engagé envers le public et mes amis.

Je vis de suite que le malentendu était profond, et dès lors commença la lutte silencieuse où nous épuisions tous les deux, sans fruit, une énergie et des bonnes volontés qui eussent été peut-être mieux appliquées à l'organisation de notre théâtre.

le seconder, dans les fonctions d'administrateur de la scène, M. Georges Bourdon, qui a déjà fait ses

---

Mon collaborateur, lassé le premier et prévenant mon désir — manifesté publiquement dès cette époque, de vous demander la constitution d'un comité de lecture proportionnellement rajeuni qui, en cas de dissentiments littéraires, nous eût départagés comme un jury — donnait subitement et sans m'en prévenir sa démission le 27 octobre, au bout de dix-sept jours de co-direction.

M. le directeur des beaux-arts, après nos explications contradictoires, jugeant cette retraite insuffisamment motivée, et estimant que tout espoir d'entente n'était point perdu, en appela à ma bonne volonté, me représentant les conséquences d'un conflit fâcheux pour tout le monde, et il me décida, non sans peine, à subir provisoirement, loin des explications publiques, une sorte de déposition humiliante et imméritée.

Aujourd'hui, l'Odéon est hors de cause; mon ex-associé a dû, pendant mon absence, procéder à la nouvelle organisation qu'il jugeait nécessaire; mes amis, vaillamment défendus, sont en sûreté; les intérêts matériels, sympathiquement groupés autour de mon humble personnalité, seront sauvegardés.

Je puis me retirer.

Les nouveaux projets que M. Ginisty voulut bien me développer lui-même, samedi dernier, en déjeunant avec moi, me présagent un Odéon différent de celui que nous avions rêvé, et que nous allions réaliser, sans doute, si on m'en avait laissé le temps.

Je ne puis conserver des fonctions, fussent-elles rétribuées encore plus de 23,000 francs par an, pour ne rien faire et pour voir, sans protester, fermer à la jeunesse, aux efforts littéraires de mes camarades des théâtres libres, une scène largement pourvue de tout ce qui est indispensable à la réalisation de toutes les tentatives constituant le programme même que je vous avais exposé.

Il me reste à vous remercier, monsieur le ministre, de la généreuse et libérale initiative que vous aviez prise en faveur de nos projets et de mes espérances.

Vous n'avez pas ajouté foi aux absurdes légendes propagées par mes manières à l'Odéon. Votre arrêté du 28 octobre, en me maintenant dans mes fonctions, a relevé par un démenti officiel ces insinuatious démesurées.

Il m'eût été facile, grâce aux offres de l'administration, de m'immobiliser dans une sinécure lucrative, mais stérile. Je préfère reprendre la vie d'art laborieuse que j'ai choisie en quittant le Théâtre-Libre. Je reprends où je l'avais laissée une existence indépendante, avec toutes les charges du passé, dont le fardeau est ma fierté.

Quand l'heure viendra où le ministère des beaux-arts jugera possible de confier le second théâtre national à un homme sans faiblesse, inaccessible aux coteries comme aux compromis qui déshonorent et stérilisent l'art dramatique français, il trouvera encore en moi un travailleur prêt à réaliser, enfin, le programme qu'on ne lui a pas laissé le temps non seulement de remplir, mais d'essayer.

uves comme président du cercle dramatique les scholiers ».

er DÉCEMBRE. — Premières représentations du iger, comédie en trois actes, en prose, de M. uste Arnault [1] et des *Yeux clos*, pièce en un , en vers, de M. Michel Carré, d'après une lé-le japonaise de M. Félix Régamey, musique cène de M. Charles Malherbe ; reprise de la *lte,* drame en un acte, en prose, de M. Vil- de l'Isle-Adam. — M. Auguste Arnault pren- sûrement sa revanche, et ce n'est point parce le public, subitement mis en joie, a cru devoir ner « à la rigolade » le troisième acte du *Dan-* que nous sommes le moins du monde embar- sur l'avenir théâtral de son auteur : il y a la pièce, le premier soir si injustement ca- e — pauvres artistes : excellent Noël et char-

---

llez agréer, monsieur le ministre, l'hommage de mon profond t.

ANDRÉ ANTOINE.

i le texte de la réponse du ministre des beaux-arts à la lettre de ion de M. Antoine :

Paris, 24 novembre.

Monsieur,

is eu, par voie de la presse, communication de la lettre de démis- e vous me faites parvenir. Il était dans mes intentions les plus es de vous maintenir dans vos nouvelles fonctions de directeur ène de l'Odéon. Vous jugez, pour des raisons toutes personnelles, us est impossible de les conserver. Je ne puis que vous donner votre détermination, en constatant qu'elle est absolument vo- e et en vous renouvelant l'assurance que vous auriez pu, en res- poste que vous aviez accepté le 27 octobre dernier, compter ment sur mon appui.

vez, etc. Signé RAMBAUD.

STRIBUTION.— Chanteau, M. *Dieudonné*.— De Morannes. M. ***Ra-*** — Boisset, M. *Léon Noël*. — Mme Bonnard, Mme ***Grumbach***. — Boisset, Mlle *Thomsen*. — Claire Chanteau, Mlle ***Mylo d'Ar-***

mante Thomsen ! — il y a, dis-je, dans la première œuvre dramatique de M. Arnault, de telles qualités de style et une si curieuse étude psychologique que nous attendons avec confiance son second ouvrage. Deux pièces encadraient le *Danger* : une aimable comédie de M. Michel Carré, *Les Yeux clos*, fort bien jouée par M. Henri Monteux et Mlle Chapelas, et la *Révolte*, qui fut le succès de la soirée. Mme Segond-Weber était admirable de fièvre, d'énergie, de souffrance dans le rôle de Mme Félix, et Gémier, que gardait fort heureusement l'Odéon, parfait dans le personnage du mari, qu'il rendait avec beaucoup de naturel et d'âpreté. en digne élève d'Antoine.

2 DÉCEMBRE. — *Andromaque* : M. Henri Monteux aborde le rôle d'Oreste ; Mlle Valentine Page continue ses débuts par le rôle d'Andromaque ; Mme Segond-Veber joue Hermione.

3 DÉCEMBRE. — *Apollonide*. La conférence de M. Jules Lemaître, a été, pour l'auditoire plutôt scolaire de ces matinées, une véritable surprise. Prenant pour base de son sujet la partie railleuse et ironique de la tragédie d'Euripide, *Ion*, qui servit de matière au drame de Lecomte de l'Isle, il a analysé la pièce sous une forme comique, à la façon de M. Sarcey, et nous a montré une nouvelle face de son talent multiple en parodiant d'une façon plaisante l'œuvre sérieuse du tragique grec. Quant à l'*Apollonide*, puissante et grandiose en sa forme, de notre illustre poète, elle a obtenu le succès qu'elle méritait et a trouvé en Mme Segond-Weber, surtout, une interprète digne de l'auteur.

Quatre pièces en trois jours : admirez, s'il vous plaît, la dévorante activité de l'Odéon, qui nous donne successivement *Halifax, Plutus*, les *Syracusaines*, et cette sublime *Athalie* de Racine, avec les chœurs de Mendelssohn et l'orchestre de Colonne, dont les six représentations annoncées ont fait prendre d'assaut le bureau de location [1].

Halifax [2] tient une belle place dans le « théâtre complet » de Dumas... Deux jours après l'*Alchimiste*, le maître faisait représenter, au Théâtre-Français, *Mademoiselle de Belle-Isle*, dédiée à l'inimitable actrice qui créa si merveilleusement ce rôle de la petite-fille de Fouquet. Et dans cette brusque transition du drame échevelé au drame sentimental mêlé du plus fin comique il montrait toute la souplesse de son esprit. L'année 1842 se complétait par la représentation, au théâtre des Variétés, de la comédie en trois actes, intitulée *Halifax*. L'excellent comédien Lafont, alors dans toute la force de l'âge et du talent, créa ce rôle scabreux d'un mauvais sujet à qui l'on fait épouser une jeune fille dont un autre se réserve l'amour : voyez *Don César de Bazan*. En dépit des efforts de Lafont et malgré tout l'esprit de l'au-

---

1. DISTRIBUTION. — Joad, M. *Albert Lambert*. — Ismaël, M. *Rameau*. — Abner, M. *Ravet*. — Mathan, M. *Dorival*. — Azarias, M. *Daltour*. — Nabal, M. *Taldy*. — Athalie, Mme *Tessandier*. — Zacharie, Mme *Segond-Weber*. — Joas, Mlle *Depoix*. — Josabeth, Mlle *Marcya*. — Salomith, Mlle *Laparcerie*. — Agar, Mlle *Béraldy*. — Soli : Mmes *Marguerite Mathieu, Texter, Louise Planès*.

2. DISTRIBUTION. — Halifax, M. *Chelles*. — Sir Arthur, M. *Amaury*. — Lord Dudley, M. *Ravet*. — Sir John Dubar, M. *Siblot*. — Samuel, M. *Darras*. — Thom Rick, M. *Prince*. — Lampton, M. *Dorival*. — Un sergent, M. *Georges*. — Un facteur, M. *Breteau*. — Anna, Mlle *Chapelas*. — Jenny, Mlle *Mylo d'Arcylle*. — Une femme de chambre, Mlle *Anna*.

teur (relisez la pièce), *Halifax* ne réussit que médiocrement. Le besoin de le ressusciter s'imposait-il à M. Ginisty? Je n'oserais l'affirmer. L'interprétation nous a paru d'ailleurs se ressentir quelque peu de la trop grande hâte avec laquelle sont montés ces spectacles plus ou moins destinés aux abonnés. Citons pourtant M. Prince, tout à fait bien dans le joli rôle de Tom Rick.

Dans les *Syracusaines* [1], Théocrite présente, à la manière de Sophron, une suite de scènes empruntées à la vie commune, mais sans nœud dramatique — et qui ne tiennent de la comédie que par le ton du dialogue et les caractères des personnages. Au scénario de *Théocrite*, l'adaptateur, M. Marcel Collière, a joint — c'était son droit — une autre idylle du même auteur la : *Magicienne*. Mais le tout nous a paru un peu trop fin, comme on dit, pour « passer la rampe ». Mlles Piernold, Luce Colas et Marcya étaient les principales interprètes des *Syracusaines*.

Vive *Plutus !*... Applaudissez, Athéniens de Paris! c'est de l'Aristophane parisien, — de l'Aristophane ayant pris l'air du boulevard, ravivé d'accents tout modernes, de traits vibrants, d'actualités aiguisées. M. Paul Gavault a garni de flèches nouvelles le carquois d'or du vieux poète, et son

1. DISTRIBUTION. — Blepsidème, M. *Léon Noël*. — Karion, M. *Coste*. — Mercure, M. *Janvier*. — Chrémyle, M. *Darras*. — Plutus, M. *Garbagny*. — L'homme de bien, M. *Cealis*. — Le sycophante, M. *Siblot*. — Le jeune homme, M. *Paul Franck*, — Le coryphée, M. *Taldy*. — Le témoin, M. *Lemarchand*. — Le prêtre, M. *Dorival*. — 1er Athénien, M. *Breteau*. — 2e Athénien, M. *George*. — La vieille femme, Mlle *Grumbach*. — La femme de Crémyle, Mlle *Béry*, — La Pauvreté, Mlle *Laparcerie*.

esprit gaulois s'est trempé au sel de la pure verve athénienne. La trame antique, si ingénieusement rafraîchie par un jeune auteur de talent, — nous avons nommé Paul Gavault, — est parfois brodée de vers alertes, brillants, incisifs, pleins de sourires et pleins d'étincelles. Les traits partent, aiguisés et nets, sous le ressort de la rime; les mots, ajustés sur l'arc athénien, se retournent, en route, d'un leste zig-zag, et vont frapper une cible moderne. André Chénier disait :

Sur des pensers nouveaux faisons des vers antiques.

Rien de plus vif et de plus piquant. Aussi, les applaudissements saluaient chaque allusion au passage, et mettaient aux noms grecs l'accent parisien. Le *Plutus* de M. Gavault est donc un succès d'antiquité et d'à-propos, de gaieté, de bonne et saine prose, de poésie mélangée. Aristophane, remis au théâtre, n'a jamais été en si belle humeur. La pièce est enlevée de verve, surtout par Léon Noël, un Blepsidème extrêmement plaisant, et par Mlle Béry, très fine dans la femme de Chrémyle. En somme, une curieuse matinée dont on fera quelques bonnes soirées odéonesques.

Mentionnons, pour terminer, la très heureuse apparition, dans le répertoire, de Mme Archainbaud (Alice de Méric), qui a dit d'une voix charmante et joué avec une vive intelligence le rôle d'Armande des *Femmes savantes* — nous aurons le plaisir de retrouver cette jeune artiste de talent dans le *Chemineau* de Richepin, où elle doit créer un rôle épisodique — et résumons dans le tableau suivant l'histoire de l'Odéon au cours de l'année 1896 :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NO rep pe l'a
Pour la Couronne, drame en vers......	5	»	
Le More de Venise, tragédie...........	5	»	
La Petite Ville, comédie................	3	»	
Une Répétition d'Andromaque, à-propos	1	»	
Le Médecin malgré lui, comédie........	3	»	
Les Etourdis, comédie..................	1	»	
Les Deux Billets, comédie..............	1	»	
Tartuffe, comédie en vers...............	5	»	
**Le Prêcheur converti,* à-propos en vers.	1	15 janv.	
Le Malade imaginaire, comédie........	3	»	
Marino Faliero, drame en vers.........	5	24 janv.	
**Le Modèle,* pièce......................	3	28 janv.	
Jour de Divorce, comédie...............	1	»	
Rose d'automne, comédie...............	1	»	
Le Voyage à Dieppe, comédie...........	3	30 janv.	
L'Ecole des Vieillards, comédie.........	5	»	
Les Héritiers, comédie..................	1	30 janv.	
Le Dépit amoureux, comédie en vers...	2	»	
La Vie de Bohème, pièce..............	5	»	
Le Verre d'eau, comédie................	5	»	
Les Erreurs de Jean, comédie..........	1	»	
Les Danicheff, comédie.................	4	4 mars	
Jeannette, comédie......................	1	»	
**L'Angelus,* pièce.......................	1	26 mars	
Les Enfants d'Edouard, drame.........	3	»	
Louis XI, drame........................	5	»	
**Pierrot concierge,* comédie en vers.....	1	13 avril	
**Deux Sœurs,* pièce......................	3	23 avril	
**Ruse de femme,* comédie................	1	27 avril	
Le Barbier de Séville, comédie.........	4	»	
Le Roman d'un jeune homme pauvre, pièce..................................	5 a. 7 t.	7 mai	
Horace, tragédie........................	5	»	
Le Rêve de Corneille, à-propos en vers.	»	6 juin	
Le Menteur, comédie..................	5	»	
Les Deux Gendres, comédie............	5	6 février	
**Le 14 Juillet 1789,* à-propos du temps..	»	14 juillet	
Le Capitaine Fracasse, comédie héroïque	5 a. 7 t.	10 octob.	
Don Carlos, drame......................	5 a. 11 t.	17 octob.	
Britannicus, tragédie..................	5	»	
**Les Perses,* tragédie....................	2 parties	5 nov.	
Les Précieuses ridicules, comédie.......	1	»	

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Folies amoureuses, comédie en vers	3	5 nov.	6
Le Fils naturel, comédie................	5	12 nov.	17
**Philoctète*, tragédie.....................	5	19 nov.	2
**Le Danger*, comédie....................	3	1er eéc.	7
La Révolte, drame......................	1	1er déc.	9
**Les Yeux clos*, pièce en vers............	1	1er déc.	9
Andromaque, tragédie..................	5	»	4
**L'Apollonide*, drame antique en vers....	3 p. 5 t.	3 déc.	4
Halifax, comédie.......................	4	»	8
**Les Syracusaines*, scènes de la vie antique	1	17 déc.	2
**Plutus*, comédie........................	3	17 déc.	6
Athalie, tragédie........................	5	19 déc.	4
Les Femmes savantes, comédie en vers.	5	»	1

THÉATRE DU GYMNASE

A *Marcelle*, de M. Victorien Sardou, qui fut conduite jusqu'au 19 mars, le Gymnase fit succéder *Disparu*, bouffonnerie un peu laborieuse de MM. Alexandre Bisson et André Sylvane, — ce même Sylvane qui triomphera plus tard aux Nouveautés avec le *Sursis*, écrit en collaboration avec M. Jean Gascogne. Puis, sans parler d'une reprise « perdue » du *Prince d'Aurec*, de M. Henri Lavedan, la saison se terminait avec *Au Bonheur des dames*, de Zola, dont MM. Raoul de Saint-Arroman et Charles Hugot avaient tiré une vraie pièce, — malheureusement défaite aux répétitions pour être uniquement sacrifiée à la mise en scène. La réouverture se fit avec l'amusante *Famille Pont-Biquet*. La *Villa Gaby* fut, ensuite, une jolie comédie, versant dans la farce. Glissons ici sur le malheureux sort d'*Une Idylle tragique*... Et entrons dans le détail.

14 FÉVRIER. — Spectacle d'abonnement composé de la reprise des *Amants légitimes*, comédie en trois actes de MM. Ambroise Janvier et

Marcel Ballot[1], et première représentation de *Pierrot municipal*, comédie en un acte, en vers, de M. Jules de Marthold[2]. — Pierrot s'avance en ses blancs habits, ayant l'écharpe tricolore au ventre, car ses concitoyens l'ont élu maire. C'est probablement ici un symbole; on nous rappelle que bien d'autres magistratures ont été confiées à bien d'autres Pierrots. Ce maire enfariné s'est mis Colombine en tête; la belle a le cœur féru d'Arlequin et reçoit ce bigarré dans sa chambre, en l'absence de Cassandre, son père. — Pierrot le fait arracher des bras de son amie par les gendarmes et, séance tenante, le juge. Il n'en a point le droit, mais il le prend; ce doit encore être une allusion politique. Arlequin est pris de peur; il se montre bien faible en cet interrogatoire. Combien viril, au contraire, est Pierrot, qui a pour lui la force et la figure de la loi! L'âme de Colombine est en un instant changée, et comme M. le maire commande au tremblant Arlequin de l'épouser sous peine de mort, elle prend dédaigneusement ce mari, qui sera le pavillon. Pierrot aura tout à l'heure le dessus de la marchandise. Cette jolie parade, écrite en vers alertes et brillants, est fort bien interpré-

1. DISTRIBUTION. — Paul de Puyssec, M. *Noblet*. — De Puyssec, M. *Nertann*. — Dumoustier, M. *Numès*. — Letourteau, M. *Mangin*. — Justin, M. *Torin*. — Joseph, M. *Deligne*. — Huguette, Mme *Raphaële Sisos*. — Mme Baudoin, Mlle *Desclauzas*. — Fanny Langlois, Mlle *Sorel*. — Thérèse, Mlle *Bréval*.

2. DISTRIBUTION. — Pierrot, M. *Numa*. — Arlequin, M. *Gouget*. — Cassandre, M. *Boudier*. — Le garde-champêtre, M. *Libert*. — Le bourreau, M. *Dauvillier*. — Colombine, Mlle *Lucy Gérard*. — Premier gendarme, M. *Moisson*. — Deuxième gendarme, M. *Duvelleroy*.

tée par Mlle Lucy Gérard, MM. Numa, Boudier, Gouget, Libert.

19 MARS. — Première représentation de *Disparu!* vaudeville en trois actes de MM. Alexandre Bisson et Sylvane[1]. — Peintre amateur, dans le seul but de se donner une contenance, Montgirault, est un jeune et riche oisif qui ne saurait mieux occuper son oisiveté qu'en faisant la cour aux belles dames qui l'entourent. Pour l'instant, il en a deux « sur le chantier ». Mais ni l'une ni l'autre ne répond « à ses vœux » : pas plus sa piquante cousine Colette, la femme de son cousin Rabuté, un vilain huissier qui déjà guigne son héritage, que la jolie Laurence, la femme de Boisaufray, un camarade de cercle assez sot et assez nul. Avec Colette, il n'a encore réussi qu'à faire de la bicyclette en tandem : vingt kilomètres à l'heure! De Laurence, il n'a jusqu'ici pu obtenir aucun rendez-vous : pitoyable est son cas. C'est en ce moment psychologique, où vient d'échouer successivement, avec Mme Rabuté, comme avec Mme Boisaufray le « coup du testament » écrit « avant de mourir » et instituant sa légataire universelle celle qui refuse de céder, c'est en cet instant de découragement amoureux que le surprend son ami Mévrel, à la veille de partir pour le Tonkin avec sa gentille sœur, Lucienne. — « Viens avec nous! lui dit

1. DISTRIBUTION. — Montgirault, M. *Noblet.* — Rabuté, M. *Dailly.* — Boisaufray, M. *Numès.* — Mévrel, M. *Numa.* — Lord Barlington, M. *Mangin.* — Sosthènes, M. *Torin.* — Tubeuf, M. *Janvier.* — Dominique, M. *Deligne.* — Cyprien, M. *Cueille.* — Colette, Mlle *Léonie Yahne.* — Lucienne, Mlle *Leconte.* — Laurence, Mlle *Médal.*

Mévrel, tu verras des tigres, des crocodiles, d Pavillons noirs, tu n'auras pas le temps de t'e nuyer une minute. — Et sans en rien dire à pe sonne, à l'instar de ce musicien célèbre s'enfuyan incognito aux Iles Canaries, Montgirault s'embarque avec Mévrel et sa sœur par le premier paquebot en partance pour Hanoï. « Disparu ! » Quand la toile se relève, cinq mois se sont passés sans qu'aucune nouvelle ne soit parvenue de Montgirault, qu'on a tout lieu de croire mort. Colette se dit : « Si j'avais su ! » et Rabuté, son mari, très pressé d'entrer en jouissance de l'héritage, a déjà loué à un Anglais, comme s'il lui appartenait, l'hôtel de Montgirault, à raison de quatorze mille francs par an, tout meublé. Rabuté a pris le deuil et convoqué le commissaire, afin de se mettre en règle avec la loi. Encore quelques formalités à remplir — peut-être va-t-il un peu bien vite en besogne : en semblables circonstances le Code prescrit d'autres détails — et après une enquête, qui ne peut que rester infructueuse, comme toutes les enquêtes, le voilà l'unique héritier de son bien-aimé cousin. Or, vous le savez, le défunt n'est pas mort : la preuve en est qu'il rentre en son domicile, accompagné de son ami Mévrel et de Lucienne, devenue sa fiancée car on a fait plus ample connaissance en voyage, et Montgirault, renonçant à la vie de célibataire et aux illicites amours sait désormais quelle perle de petite femme il aura dans la charmante sœur de son ami. En voyant les scellés apposés sur ses meubles et en assistant caché dans un mannequin, à

la séance où l'on se dispute son héritage, en vertu des deux testaments pour rire trouvés dans son secrétaire, Montgirault a l'idée d'en faire une bien bonne à l'imprudent Rabuté, couchant comme sur une terre conquise, dans son propre salon. Ah! l'étrange nuit peuplée de fantômes et d'apparitions vengeresses, traversée par des rugissements de fauves et des résonnances de gongs imitant les roulements du tonnerre! Ah! l'horrible cauchemar où, s'entendant traiter de vulgaire filou, le méchant huissier en est réduit à demander grâce, et à s'enfuir, en chemise de nuit, d'une maison qu'il croit hantée... Vous voyez à quelle hauteur de farce, genre Palais-Royal, s'élève la plaisanterie du lit — toujours le lit! — et vous vous doutez aussi des scènes comiques, et même très comiques, que peut amener : soit la résurrection imprévue de Montgirault, surgissant diaboliquement du panier où il s'est caché et sautant au nez de l'huissier ahuri ; soit la rencontre fort imprévue du véritable propriétaire de l'hôtel avec lord Barrington, venant le plus flegmatiquement du monde prendre possession de la maison qu'il a louée de très bonne foi à l'indigne Rabuté. Au nombre des plus amusantes de ces scènes, nous citerons celle où Boisaufray sachant le retour de Montgirault, se fait rendre, moyennant promesse de désistement de sa part d'héritage, le billet de vingt mille francs qu'il a souscrit à quarante pour pour cent au vil usurier. Il va sans dire que Rabuté en sera pour sa courte honte et attendra longtemps la succession qu'il guignait si effronté-

ment; car Montgirault épouse Lucienne et tout porte à croire qu'ils auront beaucoup d'enfants. L'ignoble Rabuté, c'était Dailly : le type était fait à sa taille, énorme, sinon à son talent essentiellement sympathique. Il y faisait rire tous ceux qui n'aiment pas les huissiers : il paraît qu'ils sont nombreux... M. Noblet a eu de meilleurs rôles que celui de Montgirault, presque indigne de lui. Le principal succès s'en est allé à M. Torin, vraiment « nature » dans le valet de chambre Sosthènes, ayant horreur des huissiers en général et de Rabuté en particulier. Très bien aussi, M. Mangin qui a esquissé avec beaucoup de tact et de mesure la silhouette de lord Barrington : faire un anglais nouveau et point banal après tous ceux qu'on connaît, voilà qui n'était pas facile, M. Mangin y a grandement réussi. Citons pour leur tâche respective MM. Numès et Numa, M. Janvier, dans le commissaire myope, Mlles Yahne et Médal, n'ayant, pour ainsi dire qu'à se montrer, et surtout Mlle Leconte, à qui ne manquait jusqu'ici, pour être parfaite, qu'une petite pointe d'élégance : il ne lui manque plus rien aujourd'hui. Il y a de jolis mots dans la pièce de MM. Bisson et Sylvane. Il en est un qui m'a choqué : « Nous jouerons *Fra Diavolo!* » dit l'un des personnages. — « Oui, répond l'autre, mais avec une autre musique!... » Voilà qui n'est vraiment pas aimable pour Auber et c'est bien la peine d'avoir été (très justement, d'ailleurs) le chef de l'école française, pour qu'un demi-siècle après votre nom soit bafoué devant une salle de première !

AVRIL. — Reprise du *Prince d'Aurec,* comé-
n trois actes de M. Henri Lavedan [1]. — Le
nase emprunte au Vaudeville son succès du
ce d'Aurec, et le succès est tel qu'il pouvait
à quatre ans de distance : de l'esprit, tou-
; de l'esprit, pétillant, abondant, cinglant ;
la pièce est connue, un peu trop connue.
erprétation demeure excellente. M. Candé —
ant au Gymnase où il débutait au sortir du
ervatoire — rend avec la maëstria d'un grand
dien les divers aspects, humbles et superbes,
leux et méprisants, du vivant personnage du
n de Horn. Il a admirablement joué la dernière
e qui reste, sans conteste, la meilleure de la
; elle nous prouve que, lorsque M. Lavedan
lra faire métier de dramaturge, il nous donnera
œuvre de premier ordre. Nous l'attendons en-
, car il sait, comme nous, que *Viveurs* ne
t pas... M. Mayer a composé avec beaucoup
istesse et de finesse le rôle du prince décadent
dans le principe, alors que la pièce devait aller
Comédie-Française, l'auteur destinait à M. Le

---

istribution. — Baron de Horn, M. *Candé.* — Prince d'Aurec,
nri Mayer. — De Montréjeau, M. *Galipaux.* — Paul Montade,
and. — De Chambersac, M. *Lérand.* — Sorbier, M. *Michel.* —
lis, M. *Peutat.* — Bertin, M. *Libert.* — De Fraysières, M. *Ram-*
- De Bertamont, M. *Janvier.* — De Gançay, M. *Gouget.* — Stulbach,
udier. — Joseph, M. *Schultz.* — Louis, M. *Duvelleroy.* — Maître
l, M. *Deligne,* — La princesse d'Aurec, Mme *Jane Hading.* —
sse de Talais, Mme *Samary.* — Comtesse de Gançay, Mlle *Médal.*
onne de Bertamont, Mlle *Lamart.* — Mme de Serquigny, Mme *De*
don. — Mlle de Serquigny, Mlle *Neyra.* — Mme de Saint-Patrice,
hevilly.
ommençait par *En Visite,* comédie en un acte de M. Henri Lave-
ouée par M. Torin et Mlle Marty.

Bargy. Ce n'est pas absolument sa faute s'il n'a pas l'élégance native qui conviendrait au personnage... M. Galipaux est, plus que jamais, étourdissant de drôlerie dans le petit vicomte, échappé d'une pièce de Molière, qui met son esprit à parler nègre, et dont la fonction la plus importante est de régler une pavane ; mais quelle pavane! A M. Lérand, exquis comédien, comme toujours, revenait la tâche de remplacer Dieudonné dans la silhouette — bien avant la *Meute* — du marquis de Chambersac, régent de la mode et brocanteur de bijoux de famille. M. Grand, enfin, joue au naturel le romancier psychologue qui fréquente chez les duchesses. Mme Samary est pleine de dignité cordiale en duchesse sortie du tiers, et Mme Jane Hading (nous l'avons tout exprès gardée pour la bonne bouche) a joué en artiste accomplie — le rôle lui valut d'être engagée à la Comédie-Française — ce personnage de la princesse d'Aurec, auquel convient si merveilleusement son aristocratique beauté.

4 JUIN. — Première représentation de *Au Bonheur des Dames*, pièce en six tableaux, tirée du roman de M. Emile Zola par MM. Charles Hugot et Raoul de Saint-Arroman[1]. Placé, dans l'impo-

1. DISTRIBUTION. — Octave Mouret. M. *Noblet*. — Bourras, M. *Dailly*. — Baudu. M. *Lérand*. — Bourdoncle. M. *Grand*. — Le baron Hartmann, M. *Nertann*. — Jouve. M. *Michel*. — Colomban, M. *Peutat*. — Favier. M. *Mangin*. — Deloche. M. *Jancier*. — Bouthemont, M. *Rohdé*. — Hutin. M. *Montcharmont*. — Mignot. M. *Rambert*. — Baugé. M. *Gouget*. — Célestin. M. *Boudier*. — Liénard. M. *Schultz*. — Victor. M. *Ricquier*. — Jean. M. *Leroi*. — Mme Desforges, Mme *Raphaële Sisos*. — Denise. Mlle *Leconte*. — Mme Baudu, Mme *Grassot*. — Mme Aurélie. Mme *Henriot*

te série des Rougon-Macquart, entre l'épouvan-le *Pot Bouille* et la très prenante *Joie de vivre,* *Bonheur des Dames,* œuvre d'observation mi-tieuse — trop minutieuse même, au dire de elques-uns — n'est pas seulement un tour de rce descriptif, c'est, à notre avis, l'un des meil-urs romans (tout en étant un des plus chastes) glorieux blackboulé de l'Académie... Sur cette oderne étude, vraiment très attachante, se greffe émouvante histoire de l'héroïne, Denise Baudu, un charme à la Dickens tout à fait délicat, et uisque MM. Hugot et Saint-Arroman avaient formé projet, peut-être réalisable après tout, de tirer ne comédie ou un drame du livre de Zola, com-ent n'ont-ils pas compris que le sujet, le « seul » ujet de la pièce était dans le discret amour de la ertueuse Denise pour son patron, — qui n'est pas seulement le tombeur du petit commerce, mais aussi un casseur de cœurs, le Don Juan de la bourgeoisie. Il me semble, en outre, que la lutte de Mme Henriette Desforges, la femme du monde maîtresse de Mouret, et de Denise, la petite ven-deuse au rayon des confections si rapidement éle-vée à l'emploi de « première », eût pu donner quelque chose de piquant, voire même de vivant. Nous avons vainement attendu au Gymnase la mise à la scène du chapitre qui se passe chez Mme Desforges : Denise obligée de subir les affronts

---

— Clara, Mlle *Marty*. — Pauline, Mlle *Médal*. — Mme Frédéric, Mlle *Lamart*. — Marguerite, Mlle *Bréval*. — Mme Delorme, Mlle *Claudia*. — Geneviève, Mlle *Neyva*. — Mme Bourdelais, Mlle *Marlys*. — Mme Marty, Mlle *Chevilly*.

que lui inflige la maîtresse de Mouret en présence de son amant et de ses amies. Elle eût tout au moins produit une note « autre » en ce milieu monotone du grand magasin et de ses coulisses. Donc, un quasi-sommaire, aucune analyse psychologique, ce qui est particulièrement grave en un temps où le théâtre vit surtout d'analyse, mais une simple succession de tableaux très pittoresques, sans doute, mais purement épisodiques; pas l'ombre de préparations, pas la moindre présentation des divers personnages; par conséquent peu ou point d'intérêt; rien pour l'esprit, tout pour les yeux.

Six tableaux. Il y en avait huit: on en a supprimé deux, et j'imagine que l'art dramatique n'y a rien perdu... Au premier, c'est la modeste boutique du *Viel Elbeuf*, où le brave Baudu se plaint amèrement du voisinage du *Bonheur des Dames* qui lui prend toute sa clientèle. — « *Ils* voulaient, s'écrie-t-il, acheter la maison cent cinquante mille francs, *ils* vont maintenant jusqu'à deux cent mille, *les canailles!* » Disons, en passant, que Lérand a composé, avec le talent qu'on lui connaît le rôle de Baudu... Mais voici Denise, la nièce du drapier, qui arrive de Valognes dans le but de gagner à Paris la vie des deux orphelins, ses frères, et la sienne propre. Il n'y a naturellement pas de place chez Baudu. Elle ira se proposer au grand magasin d'en face. Et la toile se relève sur le splendide hall avec son traditionnel escalier, d'*Au Bonheur des Dames,* où s'empilent les étoffes et s'essaient les collets « dernier cri », où

irculent les vendeurs et les vendeuses, les acheteurs et les acheteuses (entre autres Mme Desforges, où la très charmante Mme Sisos n'a trouvé qu'une figuration en deux délicieuses toilettes). Le tout, d'une vérité poussée jusqu'aux dernières limites, et rien qu'une note discordante : le paysan en blouse et la villageoise en bonnet, qui débarquent, ahuris au milieu de ce tohu bohu. Ça, messieurs et chers directeurs, ce n'est pas tout à fait « Gymnase », c'est plutôt « café-concert », et vous eussiez dû biffer cette caricature inutile et bonne tout au plus pour le public du dimanche... Voici maintenant le réfectoire des employés des deux sexes, avec les « rosseries » des unes et les « niches » que se font les autres. Le metteur en scène n'a pas été, il faut lui en savoir gré, jusqu'à nous faire sentir l'odeur de la raie avancée servie par le restaurateur ; mais, formé à l'école du Théâtre-Libre, M. Janvier (Deloche) a poussé la vérité jusqu'à lancer à la tête de son camarade Hutin un verre d'eau rougie, inondant jusqu'au premier rang de l'orchestre. Pour un artiste sincère, voilà un artiste sincère. Du jardin des Tuileries, où s'esquisse l'idylle amoureuse de Denise et de son patron, nous revenons brusquement chez Baudu, où, franchement, nous ne saurions nous intéresser à l'agonie de Geneviève (Mlle Neyva est pourtant bien jolie), délaissée par son fiancé Colomban, féru de cette petite poison de Clara. Gros succès pour Dailly dans la scène du père Bourras assistant jusqu'au bout à la démolition de sa vieille maison, avalée toute crue par le vorace *Bonheur des Dames*. Il y a là, vraiment, de

pathétiques coups de pioche, et jusque dans la coulisse, c'est, disons-le, le triomphe de la mise en scène... Octave Mouret, le grand vainqueur, est rendu avec beaucoup de justesse et d'agrément, par M. Noblet, et il y a longtemps, bien longtemps déjà, que nous avons demandé l'engagement au Théâtre-Français de cette idéale ingénue qui s'appelle Mlle Leconte. Il ne reste plus sans doute, qu'à obtenir le consentement de Mlle Reichenberg. Le donnera-t-elle ?... Les petits rôles — il n'y en a pas d'autres — sont tous très bien tenus, et il nous suffira de citer : Mmes Marty, Médal, Henriot, Grassot ; MM. Michel, Nertann, Mangin, Peutat et Grand, dans Bourdoncle, ce féroce ennemi de Denise : je voudrais bien, par exemple, que vous me disiez pourquoi... Mais il est tant de choses inexplicables, ou qui demeurent inexpliquées dans le « vaudeville » de MM. Hugot et Saint-Arroman, joué pour la dernière fois le 20 juin. Le lendemain, clôture annuelle.

Pour sa réouverture, et en attendant les nouveautés que nous avaient promises MM. Léon Gandillot et Paul Bourget, le Gymnase pouvait-il mieux faire que d'emprunter à son frère, le Vaudeville, cette *Famille Pont-Biquet*[1], où M. Alexandre

---

1. DISTRIBUTION. — Pont-Biquet, M. *Boisselot*. — Jacques Dubois, M. *H. Mayer*. — La Raynette, M. *F. Huguenet*. — Dagobert, M. *Galipaux*. — Toupance, M. *Lagrange*. — Bouzu, M. *Peutat*. — Un garçon d'hôtel, M. *Gouget*. — Trumeau, M. *Duvey*. — Mme Pont-Biquet, Mme *Grassot*. — Mathilde, Mlle *Bréval*. — Gabrielle, Mlle *Neyva*. — Mme Godard, Mlle *Lamart*. — Mme Dumesnil, Mlle *Marlys*. — Julie, Mlle *Maire*.

On commence par le *Sanglier*, comédie en un acte de M. Alex. Bisson, jouée par MM. Schultz, Gouget ; Mmes Neyva, Chevilly.

Bisson trouva, il y a quelques années, le joyeux pendant de ses fameuses *Surprises du divorce?...* Aussi, en nous rendant le 21 septembre au boulevard Bonne-Nouvelle, savions-nous d'avance que nous allions beaucoup nous amuser. Le fait est que nous nous amusâmes comme le premier soir, — au théâtre de la Chaussée d'Antin. La *Famille Pont-Biquet* appartient au genre bouffon, et si ce vaudeville (car c'est bien plutôt un vaudeville qu'une comédie) ne fournit aucun document nouveau à l'étude de l'âme humaine, du moins contenait-il assez de fantaisie, de belle humeur, de verve abondante et de gaieté naturelle pour mettre en joie, pendant de longues séries de représentations, le public auquel il s'adressait, et nous nous souvenons encore de l'aimable déjeuner, où fut célébré la centième, et auquel, par une claire matinée de printemps (c'était au mois d'avril 1892), MM. Bisson et Carré avaient convié au pavillon Henri IV, à Saint-Germain, leurs pensionnaires et leurs amis de la presse. Après avoir de nouveau remercié l'auteur, qui nous fait rire du meilleur des rires, et l'avoir félicité pour son habileté de main et pour la fertilité de ses inventions comiques, il ne nous restait plus qu'à rendre justice aux interprètes, parmi lesquels nous avions retrouvé Boisselot, si solennel et si ahuri, si fin et si vrai dans Pont-Biquet; Galipaux, si follement divertissant dans Dagobert, l'homme-poisson; Mme Grassot, belle-mère née, se dandinant si drôlement en sa passion mal contenue... C'est par la création de La Raynette que Dupuis (des Variétés)

était entré au Vaudeville. Il y a quatre ou cinq ans de cela, et voilà ce pauvre Dupuis déjà remplacé dans son rôle, comme il l'était, la semaine précédente, dans le baron de Gondremarck de la *Vie Parisienne*. Son successeur est M. Huguenet, qui s'est fait plusieurs fois remarquer dans les théâtres d'opérette. Bornons-nous à rappeler le *Coq*, d'Ernest Depré et Victor Roger, aux Menus-Plaisirs, et, aux Bouffes-Parisiens, les très curieuses compositions du vieil étudiant de *Mam'zelle Carabin* et du beau Carolus de la *Duchesse de Ferrare*... M. Huguenet s'est montré cette fois comédien adroit, ne manquant, certes, ni d'entrain ni de gaîté. S'étonnera-t-il si nous disons qu'il ne nous a pas fait oublier Dupuis, admirable de bonhomie, de naturel et de naïveté, et jouant d'un bout à l'autre ce rôle difficile avec une sûreté, une justesse, une force comique incomparables.

23 OCTOBRE. — Première représentation de *Villa Gaby*, comédie en trois actes de M. Léon Gandillot [1], précédée du *Prix de vertu*, comédie en un acte de M. Fabrice Carré. — La villa Gaby — Gaby, diminutif familier de Gabrielle — est, à Etretat, plage de famille, la villa qu'habite, avec son père, sa mère et sa jeune sœur, la belle Mme Gabrielle Bachelier, mariée à un prosaïque remisier fort au-

---

1. DISTRIBUTION. — Bachelier, M. *Huguenet*. — Ernest de Miran, M. *Noblet*. — Roucillon, M. *Boisselot*. — Gomery, M. *Numès*. — Edgard, M. *Galipaux*. — Morin, M. *Gildès*. — Joseph, M. *Deligne*. — Gabrielle, Mlle *Rosa Bruck*. — Yvonne, Mlle *Yahne*. — Mme Gomery, Mme *Grassot*. — Mme Morin, Mlle *Claudia*. — Clémence, Mlle *Médal*.

dessus de ses affaires. Gabrielle vivrait fort heureuse, en somme, et très contente de son sort, s'il ne passait par là un certain Ernest de Miran, assurément plus poétique que son mari, et qui, il y a sept ou huit ans, eût pu, s'il l'avait voulu, demander sa main. Pourquoi ne l'a-t-il pas fait? Il le regrette maintenant; il est bien temps! Gabrielle, aussi, le regrette, mais elle ne le laisse pas trop voir, car elle est, avant tout, une honnête femme... C'est au moment où elle vient d'échanger avec M. de Miran un cordial et définitif adieu, qu'arrive de Paris, un peu à l'improviste, le mari, jaloux comme un tigre... Car depuis que, poussé par des amis avec lesquels il venait de bien dîner, il a failli tromper Gabrielle, il ne peut plus croire à la fidélité des femmes. Et le voilà soupçonnant la sienne d'entretenir une intrigue avec le peintre ridicule qui est en train de faire son portrait! Gabrielle, nous l'avons dit, est la pureté même; mais croyant que son mari l'a trompée, alors qu'il n'en est rien, — la gaffe d'un ami est cause de tout le mal, — elle se déclare, par dépit, la maîtresse du grotesque peintre, qui, vainement, proteste de sa parfaite innocence... D'où une instance en divorce qui permettrait à Mme Bachelier d'épouser M. de Miran, s'il ne se trouvait là, fort à propos, certaine petite sœur Yvonne, se déclarant subitement amoureuse du bel Ernest, et si Mme Bachelier ne s'apercevait elle-même qu'elle a tout à gagner en gardant son très fidèle mari. La pièce de M. Gandillot, vraiment jolie au premier acte, verse malheureusement ensuite dans la pure farce — on était au Gymnase

et on pouvait alors se croire à Cluny — pour conclure, au troisième acte, de façon un peu banale et un peu trop prévue. Nous n'en voulons, d'ailleurs, aucunement à l'auteur d'avoir marié Yvonne à M. de Miran; mais ne nous est-il pas permis de trouver aussi burlesques qu'invraisemblables les scènes où, sous prétexte de « faire des bêtises » et d'obtenir ainsi qu'on lui accorde pour femme la jeune fille fin de siècle de ses rêves, le jeune Edgard se donne, comme maîtresse, un peu bien mûre, Mme Gomery sa marraine!... Mme Grassot dans les bras de Galipaux!... Voyez-vous ça? La jeune fille fin-de-siècle, c'est naturellement Mlle Yahne, toujours charmante. M. Boisselot est amusant dans l'ami gaffeur, Roucillon, le doyen de la plage, M. Galipaux plein de fantaisie dans le petit Edgard, et si Noblet (de Miran) est entièrement satisfait de son rôle, c'est qu'il n'est vraiment pas difficile... Mais, au moins, n'a-t-il point poussé le dédain jusqu'à le refuser, ainsi qu'a fait, pour le sien, Mme Raphaële Sisos. Il est échu à Mlle Rosa Bruck, qui s'en est acquittée avec beaucoup de bonne grâce. Oh! la belle barbe blonde que celle de M. Huguenet!... L'agréable comédie de M. Gandillot était précédée d'un acte aimable, encore qu'un peu longuet, où M. Fabrice Carré nous montrait un académicien (M. Numès a spirituellement composé le rôle) décernant le prix de vertu à une ancienne amie du temps de sa jeunesse : c'était la rentrée, très attendrissante, de Mme Blanche Méry, présentée par sa propre fille, Mlle Neyva.

23 DÉCEMBRE. — Première représentation d'*Une Idylle tragique*, pièce en quatre actes tirée du roman de M. Paul Bourget par MM. Pierre Decourcelle et Armand d'Artois [1]. — C'est l'amitié, mais l'amitié en conflit avec l'amour, — une femme, la plus belle des femmes, est cause de tout le mal, — qui fait l'objet du roman d'où est tirée la pièce du Gymnase. MM. Decourcelle et d'Artois ont fait sauter toute la première partie du livre, d'ailleurs un peu traînante, peut-être, en sa grâce analyseuse, et carrément supprimé le personnage de Marius Corancez, le hardi Barbentanais, amoureux d'une marquise italienne et de ses millions. Nous y avons perdu la mise en action du chapitre intitulé : le « Tout-Europe », qui se passe dans la célèbre salle de jeu de Monte-Carlo, et qui, au début de l'ouvrage, est vraiment une merveille d'observation pittoresque. Et ce n'est plus pour aller fantastiquement conclure *il matrimonio segreto* du beau Méridional et de la séduisante Vénitienne que vogue vers Gênes le yacht du « commodore », l'Américain Richard Carlyle Marsh. Il s'agit d'un simple « match » entre bateaux de plaisance. Très joli, d'ailleurs, le décor brossé par Jusseaume, qui représente le pont — si animé ! — de la *Jenny* avec la vue d'un panorama qui se développe en demi-lune tout autour de la scène. *Une Idylle*

1. DISTRIBUTION. — Olivier du Prat, M. *Candé*. — L'archiduc, M. *Lérand*. — Pierre Hautefeuille, M. *Grand*. — Dickie Marsh, M. *Numès*. — Gontran de Chezy, M. *Gauthier*. — Marcel Verdier, M. *Maury*. — Horace Brion, M. *Chautard*. — Ely de Carlsberg, Mme *Hading*. — Yvonne, Mlle *Léonie Yahne*. — Berthe, Mlle *Leconte*. — Florence, Mlle *Lucy Gérard*. — Louise, Mlle *Sorel*.

tragique comporte quatre actes et six tableaux — le quatrième acte en a deux — et c'est au lever du rideau sur les jardins de l'archiduchesse Ely de Carlsberg, peints par Jambon, c'est à partir de l'arrivée d'Olivier de Prat — le Claude Larcher cher à Bourget : M. Candé rendait, à notre avis, avec beaucoup de tact ce rôle si complexe et si difficile — que l'action vous emporte jusqu'au dénouement, où, sauvant l'ami qu'il avait tant aimé, Olivier s'offre de lui-même, en lui donnant sa vie, aux balles du terrible mari. Mais, pour en arriver là, depuis le 28 octobre où, conduites par M. Porel, un maître en son art, commencèrent les répétitions de la nouvelle œuvre — que d'études et de tâtonnements !... Débarquant inopinément de sa villa d'Hyères, M. Paul Bourget parut un beau jour, à l'improviste, au Gymnase, où personne ne l'attendait. Il se rendait compte du travail des adaptateurs, et soit que ce travail ne le satisfît pas complètement, soit qu'il voulût tâter aussi du théâtre — lui, le romancier par excellence — il se déclara prêt à « mettre la main à la pâte ». C'est ainsi qu'à la suite de la répétition, qui se prolongeait ordinairement jusqu'à six heures, et après avoir pris tout juste le temps de dîner, auteurs et directeur se réunissaient, chaque soir, jusqu'à plus d'une heure du matin, chez Bourget, rue Barbet de Jouy, et ce qu'on y « turbinait », il fallait le demander aux artistes, souvent en possession, au lendemain de ces nuits de labeurs, de *quatre* textes différents, et à la « souffleuse », Mme Joliet, se reconnaissant tant bien que mal à travers les trop

changeantes versions de son manuscrit criblé de ratures et couverts de béquets!... A défaut du succès, plus qu'incertain dès le premier soir, constatons du moins que tout le monde a fait son devoir, à commencer par la belle Mme Jane Hading, qui, un jour de particulier événement, alla jusqu'à rendre son rôle... Que de pleurs, que de pâmoisons, que de disputes, et ausssi que de longues conférences dans le guignol où, sous l'œil des auteurs, se décidaient par avance — voyez-vous si la nuance d'une robe eût fait tort à celle d'un autre? — les merveilleuses toilettes de la tremblante Ely et de sa petite amie Louise Brion (Mlle Sorel y était vraiment très bien) de Mmes Léonie Yahne, Lucy Gérard et autres Professionnelles-Beautés!... Toilettes de ces dames et costumes de ces messieurs: jamais pièce ayant pour milieu un monde aussi élégant ne causa tant de soucis aux tailleurs et aux costumiers. — Entre autres types, mentionnons particulièrement celui du savant autrichien que créa Lérand, si habile à composer un rôle. Celui de l'archiduc, qu'il tenait avec une autorité superbe, lui valut le très grand succès d'interprétation d'*Une Idylle tragique*.

C'est avec cette malencontreuse pièce que se terminera, pour le Gymnase, l'année 1896, résumée dans le tableau suivant:

TABLEAU.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Marcelle, comédie	4	»	81
**Les Amants légitimes,* comédie	3	14 février	8
**Pierrot municipal,* fantaisie rimée	1	»	8
**Disparu,* vaudeville	3	19 mars	49
Le Sanglier, comédie	1	»	81
Le Prince d'Aurec, comédie	3	30 avril	34
En Visite, comédie	1	»	34
**Au Bonheur des dames*, pièce	6 tabl.	4 juin	17
La Famille Pont-Biquet comédie	3	21 sept.	35
**Villa Gaby*, comédie	3	23 oct.	65
**Le Prix de Vertu,* comédie	1	»	65
**Une Idylle tragique,* pièce	4	23 déc.	11

THÉATRE DU VAUDEVILLE[1]

Deux pièces nouvelles : *Manette Salomon*, la grande erreur d'Edmond de Goncourt, où Candé et Galipaux rencontrèrent de vifs succès personnels, et le *Partage*, de M. Albert Guinon, dont la carrière fut loin d'être aussi longue que le promettaient les applaudissements du premier soir. Puis *Divorçons*, que se disputaient trois théâtres, et qui, en fin de compte, demeura la propriété du Vaudeville et de Mme Réjane. Notons la belle reprise, malheureusement écourtée, de l'exquise *Amoureuse* de M. Georges de Porto-Riche, et la réapparition de la très leste et très luxueuse *Lysistrata*, de M. Maurice Donnay, dont, au mois de janvier 1897, on allait mettre en répétition la *Douloureuse*. Puis entrons dans le détail.

31 JANVIER. — Première représentation de la *Bonne Hélène*, comédie en deux actes, en vers, de M. Jules Lemaître[2]. — Bien avant leur élection à l'Académie, MM. Meilhac et Halévy avaient jadis écrit cette débridée parodie de l'antiquité qui s'ap-

1. Directeurs : MM. Albert Carré et Porel.

2. DISTRIBUTION. — Hector, M. *Candé*. — Le Grand-Prêtre, M. *Galipaux*. — Priam, M. *Numès*. — Pâris, M. *Gauthier*. — Vénus, Mme *Réjane*. — Hélène, Mlle *Darlaud*. — Cléophile, Mlle *Brunzer*. — La Nourrice, Mlle *Lamart*.

pelle la *Belle Hélène ;* leur nouveau et brillant collègue donnait à la célèbre farce un noble et pur pendant avec la *Bonne Hélène :* exquis régal offert aux abonnés. Hélène déplore sa fatale passion, cause de la guerre entre les Grecs et les Troyens. Elle adore Pâris, sans pour cela cesser d' « estimer » son époux Ménélas. Au cours d'un combat singulier entre ces rivaux, elle fait alternativement des vœux, également sincères, pour leur salut commun. C'est que la belle Hélène est aussi et surtout — M. Lemaître l'a voulu prouver — la « bonne » Hélène. Et il le prouve — abondamment. La compatissante femme écoute favorablement les propositions, complètement déshonnêtes, du vieux roi Priam — après quoi elle cède obligeamment aux désirs du musculeux Hector ; le fils de celui-ci, le bel adolescent Cléophile la trouve à son tour disposée à l'accueillir... affirmativement. Et là ne s'est pas arrêtée la bonté d'Hélène. Dans une scène d'un comique absolument supérieur, l'auteur nous montre le grand prêtre révélant à la famille royale l'arrêt de Jupiter ; Ilion sera sauvée dès qu'un des princes de cette famille aura sacrifié un agneau sur l'autel du dieu. Mais il faut, sous peine des plus terribles châtiments, que le sacrificateur soit pur des baisers d'Hélène. Et chacun de se récuser — jusqu'au bon roi, horreur ! jusqu'au pontife... chacun des Priamides ayant ajouté son fleuron à la couronne du pauvre Ménélas. Quant au dénouement, c'est Vénus qui le fournit à l'assistance en expliquant que tout est pour le mieux, et que la morale,

heureusement incertaine encore, de ces temps primitifs, permet d'absoudre la bonne Hélène. Le jeune Astyanax, encore dans ses langes, offrira le sacrifice réparateur : « Dépêchons-nous ! » fait prudemment le pontife, en remarquant que l'enfant tend déjà ses petits bras vers la belle Spartiate. On pourrait discuter fort éloquemment sur le symbolisme que dissimule cette fable ingénieuse, et chacun serait libre de conclure suivant ses goûts, car M. Lemaître n'est point un doctrinaire, et permet la liberté des opinions. Contentons-nous de louer la finesse de son esprit, la vivacité de ses plaisanteries, coupées de délicates réminiscences de l'antiquité qu'il aime et comprend à merveille. Louons ses vers de lettré, son amusante imitation des stances de Rodrigue et son atticisme parisien. Et n'oublions pas ses interprètes : Candé superbe dans Hector — et comme il dit spirituellement le vers ! — Galipaux, aux mines extrêmement plaisantes dans le grand prêtre, et Numès, et Gauthier, et la frêle Mlle Darlaud, et Mme Réjane, la *dea ex machina* qui vient nous dire l'« immorale » de l'histoire.

Ne quittons pas Mme Réjane, trop peu vue dans la *Bonne Hélène,* sans dire qu'on l'applaudissait encore dans *Lolotte*[1], où elle était exquise. Bien secondée, du reste, par Mlle Avril et M. Mayer. Disons enfin que la soirée s'ouvrait par un acte de M. Lavedan, *En visite,* que l'heureux auteur de

1. DISTRIBUTION. — Croizilles, M. *H. Mayer*. — Un domestique, M. *Gildès*. — Lolotte, Mme *Réjane*. — La baronne, Mlle *Avril*.

Viveurs regarde, sans doute, comme une babiole et qui n'en est pas moins une savoureuse petit comédie, malicieusement interprétée comme il l fallait par Mme Cécile Caron et par M. Torin.

18 FÉVRIER. — On donne en la matinée du mardi-gras la centième de *Viveurs*.

29 FÉVRIER. — Première représentation de *Manette Salomon*, pièce en neuf tableaux, dont un prologue, de M. Edmond de Goncourt [1]. — Le roman est, en dépit de l'envahissement du sujet principal par le côté anecdotique, le roman reste une étude d'une psychologie poignante ; la pièce, en neuf tableaux rapides, à la façon de *Germinie Lacerteux*, la pièce est, en dépit de ses grandes tirades si souvent oiseuses, et de quelques coins tout à fait charmants, tellement sommaire, hélas ! qu'elle est faite pour déconcerter la critique la plus volontairement bienveillante et pour dérouter le plus sincère admirateur de l'art des Goncourt. Le premier acte se passe au labyrinthe du Jardin des plantes (le décor est délicieux), où Anatole s'est emparé de la lunette d'approche, et où, rapin de beaucoup d'esprit, vraiment, il montre Paris — une crâne ville qui fait du bruit, de la boue, du chiffon, de la gloire et de tout — en un boniment plein de verve et de comique. Au premier tableau, on est chez Coriolis peignant d'après son modèle Manette

1. DISTRIBUTION. — Coriolis, M. *Candé*. — Chassagnol, M. *Mayer*. — Anatole, M. *Galipaux*. — Mijonnet, M. *Michel*. — Garnotelle, M. *Grand*. — Crescent, M. *Lérand*. — Manette Salomon, Mlle *Rosa Bruck*. — Madame Crescent, Mme *Grassot*. — Rebecca, Mlle *Luce Colas*. — Une peintresse, Mme *de Géraudon*. — Une Anglaise, Mlle *Neyra*. — Le petit Coriolis, Mlle *Schmidt*.

Salomon. Là, Goncourt rêvait un mouvement de scène original. Coriolis, pour obtenir des effets de lumière particuliers, regarde son modèle reflété dans une glace. L'auteur voulait que cette glace reflétât un corps nu de femme admirable ; l'illusion eût été complète, car, pendant toute la scène, le peintre cause avec l'actrice qui eût été cachée par un simple paravent. Cette idée n'a pas été acceptée : « Carré et Porel ont eu tort, dit Goncourt ; avec le *clou* de Coriolis copiant sur sa toile le reflet dans une glace d'un véritable modèle nu qui eût posé dans la coulisse, c'était cent recettes assurées. Pourquoi cette pruderie par ce temps de « Couchers d'Yvette ? » Censure, répondez ! Disparu aussi, le second tableau représentant un cabaret au Bas-Meudon, et en la note suivante, que nous trouvons dans la brochure parue chez Charpentier et Fasquelle, l'auteur exhale ses regrets amers et candides : « Porel m'a demandé la suppression de ce tableau, se basant sur la place qu'il demande et le peu de profondeur de la scène du Vaudeville, et (ceci est un *comble,* ajouterons-nous) sur l'arrêt qu'il amènerait dans le jeu de la pièce. Je la subis, cette suppression, mais je proteste à l'encontre du directeur et de l'ami, parce que cette suppression retranche le morceau sur le prix de Rome, qui, dans cette pièce s'élevant au-dessus du vaudeville courant, fait un trou dans le sérieux et la hauteur de cette représentation du monde de l'art tentée par moi au théâtre ; parce que ce tableau donnait la portraiture morale de l'esthète toqué, qui s'appelle Chassagnol ; parce qu'elle montrait les colères

de l'amour de Coriolis; parce qu'enfin, elle dévoilait le passionné créole dans le couplet poétique de la fin, sur le chuchotement d'amour, susurrant par cette nuit presque d'Orient, en l'ombre de toutes les berges de la Seine. » Ouf!... Par exemple, le tableau suivant, à l'atelier de Coriolis, se termine par un pur bijou, le « couplet » du peintre à son modèle : — « Ecoutez, Manette, vous n'êtes pas seulement ma maîtresse, comme le sont toutes les maîtresses... Pour vous, à mon amour se mêle l'amour de l'art... Chez moi, l'artiste aime en même temps que l'homme... Je vous aime pour les lignes que fait votre corps, pour un ton que vous avez sur une place de votre peau... Vous êtes pour moi une de ces inspirations du dessin et de la couleur, dont la rencontre fait le talent d'un peintre... Oui, le talent, car avant que vous ayez posé pour moi, je n'ai jamais fichu une machine comme ça... Oh! que votre corps, votre divin corps soit tout à moi, tout à moi seul, et vous verrez quels tableaux j'en ferai, et comme je lui donnerai l'immortalité que vous voulez, à ce corps aimé... Ne le voudrez-vous pas, ne le voudras-tu pas, ma Manette chérie? » Candé enlevait la tirade en toute perfection, et comment Manette se fût-elle refusée à une prière dite de la sorte? Grâces soient rendues au savant docteur qui, en deux jours, a rendu à l'excellent comédien le « diamant » dont il avait si grand besoin, et dont il a fait, pour notre vif plaisir à tous, un si brillant usage! Glissons sur le tableau suivant, toujours chez Coriolis, où, la plupart du temps, l'attention des spectateurs est tout entière

occupée par Vermillon, le très joli petit animal que tient en laisse son ami Anatole. C'est la première fois, au dire des amateurs de spectacles, que l'on voit un singe sur un théâtre, cet animal s'enrhumant facilement et ne pouvant guère résister aux courants d'air de la scène... Allons, tant mieux! Arrivons à la scène où Coriolis, écœuré de la rapacité de sa compagne, brûle tous ses tableaux pour ne pas céder à la tentation de les vendre, et où, retirant de la cheminée qui flambe un morceau de minerai fait du blanc d'argent de toutes les couleurs brûlées, le saisit entre les tiges de ses pincettes et le jette brutalement dans le creux de la robe de Manette : — « Tiens, la Juive, un lingot de trente mille francs! » La scène, supérieurement jouée par Candé, a produit une sensation énorme, et nous ne saurions louanger assez l'excellent artiste qui a fait du rôle très ingrat et très difficile de Coriolis une composition où il n'y a pas un trait à retrancher, pas une touche à ajouter : c'est complet et parfait. C'est sur le maigre dîner, réduit au tête-à-tête de son vieil ami Anatole, de Coriolis aveuli par l'ancien modèle, que se termine mélancoliquement la pièce. Le public, qui se moque un peu de l'*écriture artiste* de nos maîtres-peintres, a fait, sans s'en douter, de l'œuvre représentée au Vaudeville la critique la plus vive. Quand la toile s'est baissée pour la dernière fois, les spectateurs restaient figés à leur place : aucun d'eux ne croyait que c'était fini... Il a fallu, bon gré mal gré, les arracher de leur fauteuil en leur disant, *doctus cum libro,* qu'ils n'avaient plus

qu'à se retirer : on allait éteindre! Et si le succès d'argent ne répondait pas à ses ambitions littéraires, le dramaturge de *Manette Salomon* ne devait réellement s'en prendre qu'à lui-même. Ses interprètes ne méritaient que des éloges. Nous venons de dire tout le bien que nous pensions de M. Candé. C'est à M. Galipaux, de préférence à M. Antoine, primitivement souhaité par l'auteur, qu'est fort heureusement échu le rôle d'Anatole, l'enragé spirituel blagueur — rôle écrasant pour tout autre que pour l'infatigable fantaisiste. Galipaux a été vraiment la joie de cette soirée : il a fait pleurer — oui, madame! — avec le récit de la mort et de l'enterrement du singe : il a fait s'esclaffer toute la salle avec la mordante satire de l'idéal candidat à l'Institut. L'Institut, c'est Garnotelle, fort congrument incarné par M. Grand; Chassagnol, le peintre qui débine esthétiquement les autres et ne peint jamais, c'est M. Mayer; très drôlement costumés tous les deux à la mode d'il y a cinquante ans. Crescent, le paysagiste de Barbison : Millet ou Corot, c'est M. Lérand, toujours intéressant, toujours vrai. Avec Mme Grassot, dans la mère Crescent, « qui aime les animaux »; avec Mlle Luce Colas, la cousine, dont Manette a fait une bonne « rosse » à son école; avec M. Michel, dans le bout de rôle du père Mijonnet, la distribution était excellente. Car je ne suis pas de ceux qui « jetaient la pierre » à la belle Rosa Bruck de n'avoir pas réalisé le type rêvé par l'auteur : une catholique, jamais!

24 MARS. — Première représentation, à ce théâtre, d'*Amoureuse*, comédie en trois actes de

Georges de Porto-Riche[1]. — La place d'*Amou-se,* l'une des œuvres les plus originales et les sfortes de ce temps, était glorieusement marquée répertoire du Théâtre-Français, et le Comité l'avait)ien compris qu'au mois de décembre 1895 il la evait à l'unanimité pour la jouer à son heure, lui donnant des interprètes qui se fussent nom-s Bartet, Le Bargy, Raphaël Duflos. Cependant, directeurs du Vaudeville comptaient sur une ıédie nouvelle, que leur avait promise M. Georges Porto-Riche, et que le talentueux drama-ge tardait à leur livrer — par la raison bien ıple qu'elle n'était pas encore terminée. Mais succès de *Manette Salomon* ne leur permettait nt d'attendre plus longtemps. Ils songèrent à : reprise d'*Amoureuse,* avec Mme Réjane, l'ad-able créatrice, et ses excellents partenaires de déon; ils prièrent l'auteur de redemander sa ce au Théâtre-Français — celui-ci voulut bien rendre en échange de la promesse d'un ouvrage dit — et ils nous l'ont redonnée aux applaudis-nents de tous. Ah! comme nous comprenons e Mme Réjane ait tenu à reprendre le rôle de rmaine — la plus saisissante, peut-être, de ses ations. Avec l'admirable Réjane, chaleureuse-ent applaudie par une salle en délire d'enthou-ısme, M. Dumény, absolument vrai dans Etienne, M. Calmettes, remarquable dans Pascal complé-

---

1. DISTRIBUTION. — Etienne Fériaud, M. *Dumény.* — Pascal Delan-y, M. *Calmettes.* — Germaine Fériaud, Mme *Réjane.* — Catherine lliers, Mlle *Rosa Bruck.* — Madeleine, Mlle *C. Caron.* — Madame de ısal, Mlle *Sorel.* — Madame Henriet, Mlle *Drunzer.*

tent à miracle le trio. Mlle Rosa Bruck a su donn à Catherine Villiers, la maîtresse pot-au-feu, l'allu bourgeoise qui lui convient. C'est dans un bien jo décor, toujours le même : le luxueux cabinet d travail, un peu fouillis et légèrement efféminé, d docteur Fériaud, que se déroulent les trois acte d'*Amoureuse*. Pour la seconde fois, M. Porel délicieusement monté la belle comédie de M. George de Porto-Riche, qui, dans son nouveau cadre a produit un effet énorme. *Amoureuse*, si puissant et si vivante, si cruelle et si poignante en sa nervo sité toute moderne, était heureusement précédée d cette ravissante fantaisie qui s'appelle l'*Infidèle* dont chaque représentation est pour nous une sur prise nouvelle et une joie plus grande. Et comm celui qui sertit ce rare bijou est un vrai poète — à quand sa *Manon ?* — personne ne s'étonnera d vif plaisir que nous causa la reprise de cette pièc aux rimes si riches, si brillantes, à la langue s saine. L'*Infidèle* est supérieurement jouée, du reste par M. Candé, qui lançant à pleine voix les propo avinés de Lazzaro, a magistralement dit les ver adorables ; par M. Gauthier, un Renato aussi lége qu'il le faut, et par Mlle Duluc, une Vanina qui n manque ni d'adresse, ni de grâce mélancolique.

6 MAI. — Première représentation, à ce théâtre de *Lysistrata*, comédie en quatre actes de M. Mau rice Donnay, musique de M. Dutacq [1]. — Heu

1. DISTRIBUTION. — Agathos, M. *Duméný*. — Lycon, M. *Calmettes*. — Dracès, M. *Boisselot*. — Strymodore, M. *Numès*. — Sacas, M. *Lagrange* — Clysténo, M. *Gauthier*. — Phydon, M. *Maury*. — Cynesias, M. *Numa* — Tarascion, M. *Torin*. — Théorus, M. *Gildès*. — Dercyle, M. *Kemm*. — Nicostrate, M. *Frédal*. — Acestor, M. *Dauvillier*. — Stilbonide, M. *Pré*

reuse d'avoir fait entrer à son répertoire l'exquise *Amoureuse*, de M. Georges de Porto-Riche, dont les représentations venaient d'être interrompues en pleines recettes, la direction du Vaudeville tenait à nous donner, pour terminer la saison, la *Lysistrata*, de M. Maurice Donnay, en une édition nouvelle, où le troisième acte (chez Salabacca) était, comme par hasard, devenu le second, allongé d'une fin empruntée à l'*Assemblée des femmes*, où la censure avait permis, cette fois, les crudités qu'elle avait jadis interdites, — et où, ce qui est plus grave, le côté spectacle et exhibition prenait absolument le pas sur l'esprit, si parisien, de l'auteur d'*Amants*. Le spectacle est charmant et l'exhibition des plus excitantes. On sait l'histoire de cette *Lysistrata* donnée naguère à l'Eden, à l'époque où il y avait encore un Eden... Il ne pouvait venir à la pensée de M. Porel de nous offrir la *Lysistrata* d'Aristophane, cette scabreuse comédie, dont les détails étaient si crus et les images si obscènes que les Athéniens eux-mêmes ne la représentaient guère qu'aux fêtes de Bacchus, alors qu'acteurs et spectateurs étaient tous complètement ivres... Mais le

---

rost. — Sosias. M. *Leubas.* — Sostrade, M. *Balen.* — Lysistrata, Mme *Réjane.* — Salabacca. Mlle *Rosa Bruck.* — Lampito, Mlle *Cécile Caron.* — Philinna. Mlle *Sorel.* — Myrrhine. Mlle *Avril.* — Ginnah, Mlle *Drunzer.* — Glicère, Mlle *Lucy Gérard.* — Hirondelle. Mlle *Duluc.* — Callyce, Mlle *Carlix.* — Rosée, Mlle *Grimault.* — Myrtale. Mlle *Meley* — Cléonice, Mlle *Colbert.* — Rhodippe, Mlle *Burckel.* — Nicodice, Mlle *Renn.* — Doris, Mlle *Darbel.* — Syra, Mlle *Faury.* — Danses : Mlle *Chasles,* de l'Opéra. — Mlles *Rodriguez*, *Chardon*. *Renout*, *Blanchard*, *Bélinger*, *Guilbert*.

Dès le lendemain de cette reprise, et d'après l'effet produit le premier soir, l'acte qui se passe chez la courtisane Salabacca, dont l'auteur avait fait le deuxième acte, était reporté au troisième, comme il l'était lors de la création au Grand-Théâtre.

directeur de l'Odéon, devenu en ce temps-là directeur du Grand-Théâtre, avait eu vent d'un véritable petit chef-d'œuvre de gaieté, d'originalité, de verve et d'esprit qui, donné au Chat-Noir, éleva en une soirée son auteur à la célébrité. Oh! le malicieux fantaisiste! Oh! les délicieuses trouvailles! — Ah! se dit-il, si l'auteur de *Phryné* voulait écrire une vraie pièce de théâtre!... Et, sur son ordre, M. Maurice Donnay composa *Lysistrata.* Le prologue en vers, très joliment troussé, vous pouvez le croire, et fort intelligemment débité par M. Gauthier, nous avertit que ce n'est pas là une parodie. Allons donc! C'est, au contraire, une pure opérette — moins la musique d'Offenbach — dont le tort est de venir longtemps après la *Belle Hélène*, et dont le genre de plaisanteries, un peu facile, ami Donnay, convenez-en, consiste surtout en ces anachronismes d'expressions, qui divertirent tant autrefois les spectateurs des Variétés... M. Maurice Donnay en a retranché quelques-uns; mais, parler à Athènes de l'Odéon, de nos « étalées de haute marque »; dire : « monter une trirème », pour monter un bateau; filer « à la Perse », pour filer à l'anglaise; citer « Actéon, l'audacieux voyeur », et les « Scythes pittoresques »; assurer que *Lysistrata* est exacte comme « feu Clepsidre elle-même », — voilà qui peut toujours amuser au Chat-Noir, et paraît vraiment un peu maigre au Vaudeville, encore que le cadre y soit moins vaste qu'à l'ex-Grand-Théâtre. Ai-je besoin de rappeler les variations, souvent heureuses, qu'a brodées M. Donnay sur le thème connu? Je me bornerai à

constater qu'encadrée de la fine musique de M. Dutacq, si artistiquement conduite par M. Gabriel-Marie, *Lysistrata* a été, cette fois, montée de la façon la plus vraiment somptueuse. Le second acte, celui où l'exhibition de la chair fraîche devient particulièrement excitante (et l'on cherche noise aux cafés-concerts !...) est, en son genre, une pure merveille, et je citerai tout particulièrement le pas lascif de la belle Sorel. Il n'y avait qu'à prendre sa lorgnette et à la braquer sur cette légion de jolies femmes qui s'appelaient Rosa Bruck, Lucy Gérard, Drunzer, Avril, etc., aussi savamment déshabillées que possible. Puis il fallait louer Mme Réjane, toujours plus gavroche pourtant que véritablement Athénienne en son rôle de Lysistrata; Mlle Cécile Caron, amusante en Lampito, « femme au tempérament excessif »; Mlle Suzanne Carlix, en jeune mariée qui ne veut pas mourir sans avoir connu les plaisirs de l'amour, — et citer MM. Dumény, Calmettes, Maury, en des rôles qui disparaissaient devant le « spectacle »...

Le théâtre avait fermé ses portes, le 13 juin, avec *Lysistrata*. Il les rouvrait, le 23 septembre, avec le même ouvrage, interprété par les mêmes, ou peu s'en fallait [1].

28 OCTOBRE. — Première représentation du *Partage*, pièce en tris actes de M. Albert Guinon[2]. —

---

1. Dracès était joué, cette fois, par M. *Lérand*, Sacas par M. *Prévost*, Clystène par M. *Mangin*.

2. DISTRIBUTION. — Bernard Rougier, M. *Mayer* (rentrée). — Raymond Talvande, M. *Magnier* (début). — Jules Voulnois, M. *Lagrange*. — Le docteur, M. *Dauvillier*. — Un domestique, M. *Gaston Henry*. — Louisette, Mme *Réjane*. — Mme Talvande, Mme *Marie Samary*. — Agathe,

Louisette est, à vingt-neuf ans, mariée à un brave quinquagénaire, Bernard Rougier, négociant en soieries, qui la chérit comme la plus exquise des femmes, et dont elle a une fille, la petite Simone qu'elle adore. Louisette vit choyée de tous, enviée seulement de parents pauvres : les Voulnois, qui caressent haineusement l'espoir que ce bonheur croulera un jour à leur profit, car Louisette est une nerveuse ; il ne lui manque que de rencontrer l'homme qu'elle aimerait. Elle l'a rencontré... Sur la plage — oh ! ces plages de familles ! — elle a fait, il y a deux mois, la connaissance du jeune Raymond, et comme ils s'aiment à première vue — le coup de foudre ! — elle est, à l'insu de tous, et en l'absence du mari trop longtemps retenu à Paris par le soin de ses affaires commerciales, devenue sa maîtresse ; grosse passion de part e d'autre. Or, voici le trouble-fête ; le mari revien à l'improviste. On ne se reverra plus qu'à Paris On s'y revoit, en effet, et de plus belle recom mence le joli duo d'amour, le mari ne se doutan de rien — tous les mêmes, n'est-ce pas ? — et ac ceptant, comme la plus naturelle du monde, un liaison commencée aux bains de mer ; l'amant con sentant, en dépit qu'il en ait, au partage de l: femme qu'il aime — comme aimait Armand Duva de la *Dame aux camélias*. Et voici justemen

---

Mlle C. *Ceron*. — Mme Voulnois, Mme *Henriot*. — Une religieus · Mlle *Burckel*. — Miss Ellen, Mlle *Negra*. — Simone. *La petite Renée*. - A la troisième représentation, « murmures » du public, sifflets même certains endroits du rôle de la mère, notamment au moment où Mme S. mary, entrant dans la chambre à coucher de la mourante, demande a mari la permission pour son fils de la voir encore une fois...

que se présente, sous les traits de la mère de Raymond, Mme Duval venant réclamer le fils qu'on lui prend. — « Rendez-le moi, Madame, ou j'avertis votre mari. » — « Je vous en défie! » Ce que n'osera pas faire elle-même l'imprudente mère, les Voulnois le feront, et méchamment, ils ouvriront les yeux du cousin Bernard, qui, naturellement, n'admet pas la possibilité d'une telle infamie. Mais l'avertissement a porté ses fruits, et comme, par précaution, il a prévenu Louisette qu'il allait l'emmener en voyage, Raymond, qui la veut toute, détermine sa maîtresse à fuir avec lui. C'est au moment où ils vont franchir le seuil que survient le mari, prêt à étrangler le ravisseur. Louisette les sépare et tombe inanimée... L'émotion a été tellement forte et la secousse si rude qu'elle a réveillé chez elle une maladie de cœur dont elle va mourir. Dans une courte scène, que nous regardons en sa grande simplicité comme une des plus vraiment curieuses de la pièce, le médecin a prévenu Rougier de l'extrême gravité de la situation. A lui d'adoucir ses derniers moments. — « Puis-je te procurer un plaisir? » demande à Louisette le mari qui a pardonné... Et comme elle fait un geste qu'il ne comprend que trop. — « Ah! ça, jamais! » répond-il. Ce qui ne l'empêche pas d'accéder, quelques instants après, aux prières de la mère qui, fort étrangement, le vient supplier d'admettre son fils au lit de mort de sa maîtresse. Raymond la serrera donc encore une fois dans ses bras, et c'est en présence de son amant et de son mari, appelé en toute hâte, que dans un étouffement des plus

réalistes, elle rend le dernier soupir. Ai-je besoi de vous faire remarquer à quel point est osée l situation que nous présentait le jeune auteur di *Partage?* Cette hardiesse suprême n'est pas l seule qualité de la pièce de M. Guinon, — très vivante, très prenante, très attachante en la sécheresse voulue de ses trois actes qui, on peut le voir, rappellent à la fois la *Dame aux camélias* et *Froufrou, Gabrielle* et le *Supplice d'une femme.* Quel dommage qu'à cette « tranche de vie » qui ne conclut pas — la mort de l'héroïne, enlevée par une implacable maladie de cœur, n'est certes pas une conclusion — quel dommage que notre sympathique dramaturge n'ait pas ajouté les dessous psychologiques que faisaient souhaiter son sujet, — banal, à force d'avoir été déjà souvent exploité, — e l'action, presque nulle de son petit roman d'amour se terminant comme un fait divers! Le *Partag* aura eu cette rare bonne fortune de rencontr dans Mme Réjane une incomparable interprète, je crois que l'habile comédienne s'est montré cette fois, supérieure à elle-même : on ira la vc vivre et mourir le rôle de Louisette... Mais l'inco testable talent de Mme Réjane ne doit pas no rendre injuste pour ses partenaires. M. May n'est-il point aussi parfait dans le rôle du mai bourgeois héroïque, qu'il fut, à mon sens, insuf sant dans le personnage du prince d'Aurec, qui lui convenait d'aucune sorte? M. Magnier, sorti fc à propos de la bagarre de l'Odéon pour début au Vaudeville, a bien les jaloux emportements les amoureuses câlineries du jeune amant de Lo

ıe Noblet, qui rend le personnage, si dou-
'ailleur et si spirituellement raisonnable,
des Prunelles, en comédien plein de fi-
: mesure et d'autorité, ne fait oublier Dau-
. Huguenet se tire tout à son honneur du
dhémar, qui, pourtant, ne semblait guère
Et Galipaux est bien drôle dans le maître
lu troisième acte, — vraiment indigne de
ı il faut complaire à Sardou qui voulait
ribution supérieure...
mons point le chapitre du Vaudeville sans
ue, le 28 décembre, M. Maurice Donnay
: artistes les quatre actes de sa comédie,
'oureuse, dont les répétitions ne devaient
cer que dans la première quinzaine du mois
:r 1897...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
›médie	4	»	60
Hélène, comédie en vers	2	31 janv.	8
èce	1	»	8
comédie	1	»	8
alomon, pièce	9 tabl.	29 février	26
:, comédie	3	24 mars	50
comédie en vers	1	»	50
comédie	4	6 mai	75
e, pièce	3	28 oct.	58
'aute? comédie	1	»	69
, comédie	3	19 déc.	16
, pièce	1	»	1

au Vaudeville. Jamais Sardou n'a été plus gai da
la farce, plus fin dans la comédie, plus habile da
l'emploi des malices théâtrales dont est plein s
sac. *Divorçons,* on le sait, est la question du
vorce présentée d'une façon scénique et spirituel
sans autre but que celui de faire rire le pub
avec les situations découlant tout naturellement
la position d'un ménage de province qui n'atte
que la nouvelle loi (elle n'était pas encore vo
au moment où Sardou fit représenter sa piè
pour craquer définitivement sur toutes les c
tures. *Divorçons* n'a pas vieilli le moins du moı
depuis seize ans révolus. Oh! la jolie coméd
comme elle court rapidement vers son but sans
moment d'arrêt! Que cette action est donc c
duite par un maître ouvrier du théâtre! Quel
prit, et du meilleur, celui qui cache une iro
sous un éclat de rire et qui soutient une thèse s
une bouffonnerie! Que de scènes délicieus
pleines d'observation et d'humour! Mais au
quel constant succès! Nous fêtâmes jadis la tı
centième de *Divorçons :* voilà, sans doute, la pi
repartie, Chaussée-d'Antin, pour une nouvelle
honorable série de représentations. Deux rôles
sorbent la part des acteurs; tous les autres int
prètes font escorte aujourd'hui à Mme Réjane e
M. Noblet, comme ils faisaient autrefois à Daub
et à Mme Chaumont, les incomparables créateı
Mme Réjane, qui avait déjà joué *Divorçons* dans
monde, apporte, dans Cyprienne, la plus délicie
fantaisie, guidée par un art étonnant; mais elle
fait pas plus oublier la créatrice, Mme Céline Ch

mont, que Noblet, qui rend le personnage, si doucement railleur et si spirituellement raisonnable, d'Henri des Prunelles, en comédien plein de finesse, de mesure et d'autorité, ne fait oublier Daubray. M. Huguenet se tire tout à son honneur du rôle d'Adhémar, qui, pourtant, ne semblait guère son fait. Et Galipaux est bien drôle dans le maître d'hôtel du troisième acte, — vraiment indigne de lui. Mais il faut complaire à Sardou qui voulait une distribution supérieure...

Ne fermons point le chapitre du Vaudeville sans ajouter que, le 28 décembre, M. Maurice Donnay lisait aux artistes les quatre actes de sa comédie, *La Douloureuse,* dont les répétitions ne devaient commencer que dans la première quinzaine du mois de janvier 1897...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Viveurs, comédie	4	»	60
**La Bonne Hélène,* comédie en vers	2	31 janv.	8
Lolotte, pièce	1	»	8
**En Visite,* comédie	1	»	8
**Manette Salomon,* pièce	9 tabl.	29 février	26
Amoureuse, comédie	3	24 mars	50
L'Infidèle, comédie en vers	1	»	50
Lysistrata, comédie	4	6 mai	75
**Le Partage,* pièce	3	28 oct.	58
A qui la faute? comédie	1	»	69
Divorçons, comédie	3	19 déc.	16
L'Ecureuil, pièce	1	»	1

THÉATRE DE LA RENAISSANCE[1]

Le grand succès d'*Amants* de M. Maurice Donnay, si bien joués par Jeanne Granier et Guitry, avait rempli les premiers mois de l'année. Il faut noter ensuite la suggestive *Figurante* de M. François de Curel, et le curieux essai de M. Abel Hermant avec sa *Meute* de bruyante mémoire. L'immense et inattendu regain de vogue de la *Dame aux camélias*, et le triomphe du *Lorenzaccio* de Musset fort habilement adapté par M. Armand d'Artois et génialement interprété par Mme Sarah Bernhardt ont, aussi heureusement que possible, terminé 1896, illustré par un fait tellement unique, en l'histoire du théâtre, qu'il pourrait donner son nom à l'année tout entière : c'est celle où l'on vit la « Journée Sarah Bernhardt » !

Le théâtre était en fête, le 30 janvier, pour la centième des heureux *Amants* de M. Maurice Donnay. Trois cents étudiants environ avaient été invités, selon la tradition inaugurée par Mme Sarah Bernhardt depuis qu'elle est directrice. La salle était chaude et pleine de gaieté. La jeunesse des

1. Directrice : Mme Sarah Bernhardt; administrateur : M. Victor Ulmann; secrétaire général : M. Alfred Delilia.

écoles faisait un sort à tous les effets des art et à tous les mots de l'auteur! Les acteurs mêmes vibraient comme à la première! A qu'ordinairement, vers la centième, les interpr fatigués, blasés, passent des mots, en ajou d'autres, et jouent « par-dessous la jamb M. Guitry, Mlle Jeanne Granier, M. Delau Mlle Caron, M. Clerget, tout le monde avait servé intacts la tenue de son personnage e rigoureux respect du texte. Aussi les applaudi ments du public mêlés aux « bancs » des spectat faisaient-ils relever le rideau plusieurs fois suite après chaque acte. Une délégation d'étudi allait, après le deuxième acte, féliciter Mlle Gra « du plaisir intense qu'elle leur avait procur La loge de la charmante comédienne était littéı ment bondée de fleurs, en corbeilles, en botte parterres! Une avalanche de petits bouquets bait sur la scène, aux pieds de l'étoile, apr troisième acte et à la fin de la pièce. M. Ulm administrateur, avait reçu dans la soirée un gramme de Sarah, le priant de remercier en nom et du fond du cœur tous les interp d'*Amants*. A l'issue de la représentation un per tout à fait privé réunissait chez Maire artistes de la pièce, l'auteur et le personne l'administration du théâtre : dix-neuf cou seulement.

Le 2 mars, après cent trente-cinq magnifi représentations, *Amants* terminait sa carrière une recette de six mille francs : une reprise n' pas encore prévue alors... Mme Sarah Bernh

avait adressé une longue dépêche, datée du Canada, pour féliciter l'heureux auteur, Maurice Donnay, et ses vaillants interprètes, Jeanne Granier et Guitry en tête, dont le talent avait si puissamment contribué au succès.

5 MARS. — Première représentation de la *Figurante*, pièce en trois actes de M. François de Curel[1]. — Hélène de Moineville ayant eu la légèreté d'épouser un homme — un savant — de trente-cinq ans plus âgé qu'elle, n'a pas eu le courage de subir les conséquences de son acceptation. Son mari, en homme d'esprit qui sent un peu trop tard les inconvénients d'une union disproportionnée, s'est incliné, en se bornant à recommander à sa femme honoraire de ne pas le livrer au ridicule. Il n'ignore pas toutefois qu'elle a pris pour amant un jeune député, M. de Renneval ; mais comme elle est fidèle à cette liaison, et que, d'ailleurs, tous deux apportent beaucoup de tact et de prudence dans leurs relations, M. de Moineville ferme les yeux. Il se contente, par des allusions d'une bonhomie railleuse, de faire entendre aux amants qu'il n'est pas leur dupe. Il se venge ainsi fort doucement, et pour le bon motif, car il pousse Renneval au mariage. Un député, intelligent et ambitieux doit avoir un ménage, une situation régulière, s'il veut parvenir à la gloire éphémère du portefeuille ministériel. Hélène est elle-même forcée

1. DISTRIBUTION. — Henri de Renneval, M. *Guitry*. — Théodore de Moineville, M. *Antoine*. — Hélène de Moineville, Mlle *Maria Legault*. — Françoise, Mlle *Jane Thomsen*. — Mme Guilleraud, Mlle *Marguerite Caron*.

d'en convenir. Mais elle entend ne laisser ép
à Renneval qu'une femme de parade, ce
Musset aurait appelé une... « chandelière »
que M. de Curel appelle une « figurante ».
ment elle a sous la main la nièce de son
jeune orpheline, froide, intelligente et prat
qui conviendra à merveille et qui accepte, dè
premiers mots. Il est vrai que, dans une
délicieuse, elle a confessé à son oncle l'amou
fond que lui a inspiré Henri de Renneval.
consent donc à l'épouser comme simple « an
mais en se réservant de le conquérir à force
fection et... d'habileté. En effet, le bon dépu
tarde pas à subir l'influence de la charmante
çoise qui a si bien métamorphosé son intérie
est même devenu éperdument amoureux d
mais, malgré les instances de son mari, la
femme lui tiendra close la porte de sa cha
jusqu'au jour où il lui aura juré de ne plus
Mme de Moineville. Pour le piquer au jeu, Fran
sème dans sa conversation des réflexions
ingénuité voulue qui trompent jusqu'au bon
et rassurent l'ombrageuse Hélène. Celle-ci, c
dant, s'étant aperçue, à la froideur des l
d'Henri, que sa passion pour elle diminuai
demment, est venue le relancer. Elle se pré
juste au moment où le député, plus épris
jamais de sa femme — dont la diplomatie
de lui conquérir un portefeuille — lui a f
serment tant désiré, payé par la promesse
compléter le mariage le soir-même. Pris entre
feux, il hésite, non par amour pour son anc

maîtresse, mais par délicatesse et par compassion. Battue par Françoise sur le terrain politique, Hélène se voit également vaincue sur la question principale. Renneval, mis en demeure de se prononcer, balbutie, n'ose confirmer à sa femme la parole donnée. Françoise, indignée, quitte la place et l'abandonne à sa rivale. S'étant réfugiée chez son vieil oncle, elle se laisse peu à peu ramener à sa résolution première de vaincre coûte que coûte. Le vieillard a vu juste en lui prédisant la victoire définitive. Hélène, masquant sous un air triomphant sa cruelle déconvenue, vient offrir la paix à sa nièce — paix sans conditions. La colère de Françoise se change en pitié; elle se sent enfin maîtresse du cœur de son mari, et c'est avec calme qu'elle voit s'enfuir sa rivale, désespérée et anéantie.

Le sujet était délicat, scabreux — disons même presque impossible à traiter par endroits. Ce mari, paisible spectateur des amours de sa femme, cette jeune fille acceptant d'épouser l'amant de sa tante, ces détails d'alcôve qui forment une partie du dialogue, tout cela, certes, exigeait un tact rare et une habileté peu commune. M. de Curel les a eus — au suprême degré. L'auteur de l'*Invitée* a su manœuvrer avec une incomparable aisance à travers tous ces écueils. Beaucoup d'esprit, toujours en situation, de la grâce, de la mélancolie, une langue excellente et colorée, voilà pour la forme. Quant aux caractères, j'ose dire que celui de Françoise est assurément l'un des plus originaux du théâtre contemporain. C'est une « création »,

au sens vrai du terme. Hélène de Moineville, moi originale, est néanmoins d'une heureuse venu C'est aussi ce que l'on peut dire des deux homme J'aurais souhaité sans doute un troisième acte u peu moins écourté et d'une conclusion un peu plu précise. Il n'importe : voilà une œuvre de grand valeur qui ferait pardonner bien des éditions d l'*Amour brode*.

Déjà remarquée en un trop court passage a Vaudeville (Noémie des *Jobards* et Théa d'*Hedd Gabler)*, Mlle Jane Thomsen nous a ravis par l sincérité et la finesse de son jeu : elle est la « Frar çoise » que pouvait rêver l'auteur ; sa dictio nuancée, la sobriété de son action sont dignes de plus vifs éloges. M. Guitry, parfait dans le rôle toujours difficile, de l'homme tiraillé entre deu femmes, M. Antoine, excellent dans le malin sep tuagénaire, ont remarquablement incarné Renn val et Moineville. Mlle Maria Legault a joué ave beaucoup de science et de hautaine élégance rôle ingrat d'Hélène, et Mlle Marguerite Caron spirituellement dessiné la silhouette d'une femm politique. En somme, belle interprétation d'ur œuvre curieuse, et qui, certes, valait la pei d'être vue...

Quelques jours après, le 10 mars, un acte d M. Maurice Vaucaire accompagnait la *Figurant* Jouée autrefois avec succès au Théâtre-Libre, cet petite comédie : le *Poète et le Financier* — en d vers exquis où l'excentricité est voulue et l'orig nalité naturelle — nous transporte sur une plag de la Bretagne, « ce Japon du pauvre ». Une jol

ie, qui partage son cœur entre un financier
oète, leur persuade à tous deux qu'ils ont
intage à rester bons amis. La verve cabrio-
: M. Maurice Vaucaire et ses vers, qui ont
ique et de l'allure, ont réjoui le public.
onne interprétation de MM. Nicrissello,
:, Barnoll et de Mlle Belot. Le 27 mars
u — déjà — la dernière représentation de
rante, et le théâtre faisait relâche pour
la *Meute,* de M. Abel Hermant.

IL. — Première représentation de la ***Meute***,
. quatre actes de M. Abel Hermant[1]. — La
:ohérente et très compliquée, mais très
et très intéressante comédie de M. Abel
.t contient deux thèses, toutes deux vigou-
:nt présentées : 1° Les inconvénients d'une
; fortune » ; 2° l'irrémédiable déchéance de
sse de race. Il y a donc deux sujets liés et
: ainsi : la noblesse avilie dévorant la grosse
plébéienne. En d'autres termes, le bon et
mais richissime Claude Rennequin, que
; » à qui mieux mieux ses exploiteurs titrés,
ami l'élégant vicomte de Lanspessade, qui
ı la vie mondaine en lui faisant payer très

BUTION. — Lanspessade, M. *Guitry.* — Bonnancourt, M. *Dieu-*
laude Rennequin, M. *Brémont.* — Comte de Sermione, M. *P.*
Armand, M. *Hurteaux.* — Sammy, M. *J. Renot.* — Victor
— Baffroy, M. *Pons-Arlès.* — Duc de Châteauroux, M. *Gran-*
ıte de Nétreville, M. *Reigers.* — Un Huissier, M. *Courcelles.*
Mlle *Berthe Cerny.* — Catherine, Mlle *Lina Munte.* — La
Mlle *Gerfaut.* — Marthe, Mlle *Marguerite Caron.* — Madame
Ime *Archainbaud.* — Mistress Ludlow, Mlle *Arbel.* — Sébas-
Jeandick. — Duchesse de Chameane, Mlle *Marie Royer.* —
le Baies, Mlle *Marthe Belot.* — Jeanne, Mlle *Labady.*

cher ce chaperonnage. Au reste, le vicomte est ruiné, les huissiers, n'ayant prise sur lui, puisqu'il habite un coin de l'hôtel Rennequin, le menacent de la police correctionnelle. Un bail en blanc, qu'il se fait offrir par le légitime propriétaire, permet au vicomte de se faire saisir et d'éviter ainsi de scandaleuses poursuites. Un noble décavé n'est plus bon qu'à marier. Précisément une jeune Américaine, fraîchement débarquée, ferait admirablement l'affaire. Mais la « femme fatale », propre sœur de Rennequin, séduite par Lanspessade lorsqu'elle était à peine au sortir de l'enfance, mariée à une brute dont elle s'est séparée, la baronne Catherine de Meyrieux ne veut pas lâcher son amant qu'elle idolâtre. Elle le tient d'ailleurs : Amaury de Lanspessade, qui a besoin d'argent pour payer les dettes de son père et le mettre en état de faire bonne figure de futur beau-père devant l'Américaine, a servi d'intermédiaire entre Rennequin et un inventeur interlope qui lui a vendu fort cher de faux brevets, ci 200,000 francs pour le vicomte qui risque à ce prix cinq ans de détention. Amaury qui sait qu'on ne badine pas avec l'amour d'une femme fatale — surtout personnifiée par Mlle Lina Munte — usera de diplomatie. Au cours d'une *garden party* offerte par Rennequin à la belle Miss Lilian Branksmere, celle-ci demande au vicomte la raison de sa froideur impertinente contrastant avec les sentiments qu'il lui a d'abord témoignés. Amaury lui répond qu'il n'est pas un coureur de dot à qui sa pauvreté interdit de rechercher une héritière. La scène est délicieuse. Celle

la suit est autre. Les domestiques, excités par
ɔoisson, et surtout par les propos d'un cocher
Lanspessade a mis à la porte il y a un acte,
'évoltent, dépouillent leurs livrées et insultent,
ant tous les invités, Catherine de Meyrieux en
jetant à la face ses relations avec le vicomte.
ıergie de celui-ci les fait rentrer dans le devoir,
s le coup n'en est pas moins porté. Elle est
euse, cette scène, quoique bien violente, fort
aisemblable et peu utile. C'est du pittoresque
ɔure perte, mais, peut-être avait-on raison de
pter sur ce « clou ». Claude Rennequin a ou-
une enquête. En dépit de son affection aveugle
: Lanspessade, il ne peut méconnaître plus
temps la vérité. Catherine vient mettre le
ble à cette douleur en lui avouant la situation.
s, après avoir laissé son frère exhaler son
rtume et son dégoût, elle songe à se venger.
ɔre une très belle scène. Miss Liliane est venue
'roger le vicomte qu'elle aime passionnément
le met en demeure de répondre aux accusa-
s qui lui sont intentées par Claude et sa sœur.
s le diplomate ne peut que baisser la tête et
ler le silence. Je le répète, c'est très beau,
s le recul de ce roué m'étonne. Il s'avoue bien
ement vaincu. Ne peut-il arguer de son igno-
e au sujet de la valeur des malheureux brevets?
ondre qu'il a été trompé par l'inventeur? Il y
un point faible, mais je ferai à l'auteur un
oche plus sérieux. Lanspessade a agi jusqu'ici
ıomme dénué de tout scrupule, et dont la con-
ıce semble absolument atrophiée : c'est un

élégant chevalier d'industrie, et voilà que soudain la volte-face est complète. L'amour que lui a fait éprouver la charmante Américaine a-t-il opéré cette conversion ? Je le veux bien, mais il faudrait m'y avoir préparé ou me l'avoir nettement montrée. Le troisième acte s'était terminé sur la défaite d'un homme aplati ; le quatrième acte commence sur les résolutions d'un pécheur converti. Je sais bien qu'il a couché en prison, mais j'eusse voulu savoir l'histoire de ce « chemin de Mazas. » Mlle Lina Munte a « fatalement » regretté son accès de vengeance, et le reproche à son frère. Ah ! le pauvre, il collectionne toutes les tuiles... A l'instant même, il vient d'offrir un collier de mille louis à sa maîtresse, qui l'en remercie en lui annonçant son prochain mariage avec le comte de Sermione, un des chiens dévorants de cette « meute » qui déchire et dépèce les millions du bon homme. Le vrai, c'est que Mlle Lina Munte ne demande qu'à l'épouser. Elle obtient l'assentiment des Bonnancourt — les parents de l'infortuné prisonnier — un divorce va la séparer de son mari, et tout finira régulièrement Mais Lanspessade ne l'entend pas ainsi. Il a refus le pardon et l'amour de Miss Lilian qu'il aime tro pour lui laisser épouser un homme taré. Dans u scène fort émouvante, il répond aux objurgatio railleusement hautaines de son père en lui repr chant l'éducation... absente et les honteux exe ples qui lui ont été donnés. La seule fin « propre d'une vie qui ne l'a pas été, c'est une bal de pistolet. Et si nous n'approuvons pas ce d nouement au point de vue de la morale, c

le trouvons-nous justifié, théâtralement ıt.

› est horriblement triste, cette pièce, et systé-uement poussée au noir. On peut en contes-rtains points — nous l'avons fait — mais on ırait nier la vigueur, non plus que la gran-ou la délicatesse de certaines scènes. La e en est nerveuse et d'une spirituelle amer-

erprétation supérieure. M. Guitry s'est mon-ıcore meilleur comédien que d'ordinaire dans e compliqué et difficile du vicomte de Lans-de. M. Brémont a représenté avec un pathé-e extrêmement émouvant le personnage du › Rennequin. M[lle] Cerny (Liliane Branksmere), touchante, encore qu'un peu « incertaine ». parlé de M[lle] Lina Munte. Notons le début, les traits de M[me] Laveuve (triste coïncidence !) me Alice Archainbaud, de voix adorable et de ıdresse en un rôle appris en quelques heures ›ndemain du jour (la vie a de ces misères) lle enterrait le jeune mari qu'elle adorait... ı, M[lle] Marguerite Caron, MM. Dieudonné, lent, comme toujours, sous les cheveux blancs ieux beau de Bonnancourt, Renot, Depas et eaux ont été tout à fait louables. Les décors nt des merveilles de somptuosité et de goût[1].

ı scène dite « des domestiques » avait excité, le premier soir, de es réclamations ; à la seconde représentation, elle passait sans ›re... En revanche, le prince de Sagan se déclarait gravement par les différentes scènes, où dans Bonnancourt, il pensait être ıi et sa famille ; en conséquence, il envoyait ses témoins, le géné-ıte Friant et le comte de Dion, demander à M. Abel Hermant ré-

Pour succéder à la *Meute*, le théâtre, pris de court, se décide à remettre sur l'affiche, un peu prématurément peut-être son grand succès d'*Amants* (4 mai). On sait que M. Maurice Donnay a semé cette jolie pièce de mots qui partent à chaque instant comme des fusées en gerbes éblouissantes, et vraiment Jeanne Granier et M. Guitry s'y montrent comédiens incomparables. Cette ironique fantaisie, si joyeusement menée par les deux artistes, ne trouve-t-elle pas le moyen de faire verser des larmes, à ce touchant et poétique troisième acte qu'ils interprètent avec la plus douce émotion. On les couvrait de bravos. M. Dieudonné reprenait le rôle du comte de Ruyzeux, créé par M. Louis Delaunay ; il y montrait une haute élégance rehaussée d'une pointe de galante philosophie qui lui valait tous les suffrages. La cent cinquante-cinquième et dernière représentation avait lieu le 22 mai, et le lendemain la Renaissance fermait ses portes, après une fructueuse saison, dont les recettes ont dépassé le million.

---

paration par les armes. M. Abel Hermant avait choisi, pour le représenter, MM. Jules Ricard et Gaston Guiches. Ces messieurs déclaraient, au nom de leur client, que M. Abel Hermant n'avait nullement eu l'intention de viser M. le prince de Sagan. Mais, devant l'insistance et les explications des témoins du prince de Sagan déclarant qu'ils le considéraient comme désigné, lui et les siens, les témoins de M. Abel Hermant acceptaient une rencontre. Elle eut lieu, le 13 avril, au parc de Saint-Ouen, où les adversaires, émerveillant l'*assistance* — car il y eut des spectateurs ! — par leur courage et leur belle tenue sous les armes, échangèrent sans résultat deux balles chacun. Après avoir essuyé le feu du prince de Sagan, M. Abel Hermant croyait devoir modifier sa pièce sur les divers points signalés comme pouvant s'appliquer à la personne de son adversaire. Il n'était plus question de conseil judiciaire, de rue Saint-Dominique, de noms divers dans une même famille. En outre, et pour éviter toute autre apparence d'allusion, la famille de l'ex-marquis de Bonnancourt devenait une famille de noblesse étrangère.

30 SEPTEMBRE. — Une radieuse salle de première, où l'on se montrait au doigt comme fâcheusement incorrects — *shoking !* — les rares spectateurs qui n'avaient pas jugé à propos d'endosser l'habit noir et d'arborer la cravate blanche. Que jouait-on donc pour la réouverture du théâtre de Mme Sarah Bernhardt ? Une pièce nouvelle ?... Oh ! que non pas ! La *Dame aux camélias*[1], tant de fois reprise, déjà, et tant de fois jouée partout, mais la *Dame aux camélias* dans les costumes du temps : telle était à l'avance la *great attraction* de la soirée. Et ce fut en effet une idée heureuse, pour une fois, — car je ne partage pas l'avis de M. Truffier et ne crois pas qu'il serait bon d'abuser de ces résurrections — ce fut, dis-je, une idée heureuse que de restituer aux personnages de cette vieille *Dame,* toujours jeune, les costumes qu'ils avaient, non pas en 1852, lors de la première représentation de la pièce au Vaudeville de la place de la Bourse, mais bien en 1845, alors que se noua et se dénoua l'action intime — l'amour et la mort d'Alphonsine Duplessis — qui fut le grain d'où germa le célèbre drame de Dumas fils. Cette ingénieuse idée de revenir aux costumes contemporains de l'action avait, d'ailleurs, été déjà réalisée au Théâtre-Libre, par Antoine, dans la pièce

---

1. DISTRIBUTION. — Marguerite Gautier, Mme *Sarah Bernhardt.* — Armand Duval, M. *Guitry.* — G. Duval, M. *Brémont.* — De Varville, M. *Angelo.* — Gaston Rieux, M. *Deneubourg.* — Saint-Gaudens, M. *Chameroy.* — Gustave, M. *Brunière.* — Le docteur, M. *Guiraud.* Le comte de Giray, M. *Jean Dara.* — Olympe, Mlle *Marguerite Caron.* Prudence, Mlle *Grandet.* — Nichette, Mlle *Seylor.* — Nanine, Mlle *Boulanger.* — Anaïs, Mlle *Labady.* — Adèle, Mlle *Royer.* — Arthur, Mlle *Desverger.* — Esther, Mlle *Drion.*

que tira M. Tabaraut du *Père Goriot* de Balzac, et tout dernièrement, au Vaudeville, dans la *Manette Salomon* de feu Goncourt. Elle n'a point déplu, cette fois, et l'on s'est amusé, comme on s'amuse d'anciennes gravures de mode, du toupet de Guitry et de sa redingote marron pincée à la taille (il porte un corset, ma chère!), puis de la robe d'opéra en gaze de soie rose avec volants ondulés, relevés par des plumes, de Mme Sarah Bernhardt. Si, maintenant, vous voulez ma façon de penser, sachez que je « nous » trouve mieux hommes et femmes, — les hommes surtout — en costumes d'aujourd'hui, et dans cette pièce, qui reste une très belle pièce, je louerai Guitry de l'admirable façon dont il a joué avec sa triomphante partenaire la scène fameuse du quatrième acte. Quant à la grande artiste, elle a été, comme toujours, — il n'y a décidément qu'une Sarah — incomparable... Elle vaut qu'on aille la revoir pour elle — et non, certes, pour ses robes... C'est si bi[illegible] l'avis du public que la *Dame aux camélias*, do[illegible] la millième représentation aura lieu le 29 octob[illegible] a pu réaliser encore, pendant un mois, d'énorm[illegible] recettes absolument inespérées. Le 8 octobre se[illegible]lement, le théâtre avait fait relâche pour permett[illegible] à Mme Sarah Bernhardt de prendre part à [illegible] représentation de gala donnée à Versailles [illegible] l'honneur de l'Empereur et de l'Impératrice [illegible] Russie.

3 DÉCEMBRE. — Première représentation [illegible] *Lorenzaccio*, drame en cinq actes et un épilog[illegible] d'Alfred de Musset, mis à la scène par M. Arman[illegible]

d'Artois, musique de M. Paul Puget[1]. — « *Lorenzaccio* — répondait très justement René Maizeroy à un jeune reporter qui était venu l'interviewer — *Lorenzaccio*, mélodrame incohérent et rouge, où parfois cependant jaillissent du fatras des tirades, comme de magnifiques lueurs d'incendie, sorte d'*Hamlet* obscur et décousu, qui fait songer à Bouchardy, bien plus qu'à Shakespeare... La magicienne qu'est Sarah Bernhardt parviendra-t-elle à l'animer, à lui donner l'apparence d'une œuvre ?... » Eh bien ! oui, la géniale artiste a fait ce prodige, et de cette suite de scènes bizarres, de ce soi-disant chef-d'œuvre inconnu, que nos aînés réclamèrent avec un assez inexplicable entêtement, elle a tiré, avec l'heureuse complicité de M. Armand d'Artois, adaptateur fort habile, une chose sublime, incomparable... Ah ! la miraculeuse personnification du viril éphèbe, du personnage extraordinairement complexe arraché tout vif à l'histoire des Médicis pour être « créé » à nouveau par la fantaisie d'un Musset ! Vous connaissez le thème : Alexandre de Médicis, règne à Florence : il est le premier de sa race qui ait pris le titre de duc. Rien ne lui coûte pour satisfaire ses passions et ses haines, ni la prison ni les coups de dagues

1. Distribution. — Lorenzo de Médicis, Mme *Sarah Bernhardt*. — Philippe Strozzi, M. *Brémont*. — Alexandre de Médicis, M. *Dormont*. — — Scoronconcolo, M. *Angelo*. — Cardinal Cibo Malaspina, M. *Clerget*. — Pierre Strozzi, M. *Laroche*. — Julien Salviati, M. *Deneubourg*. — Un précepteur, M. *Chameroy*. — Petit Strozzi, *petit Fernand*. — Petit Salviati, *petit Guéring*. — Marie Soderini, Mlle *Marie Grandet*. — Louise Strozzi, Mlle *Seylor*. — Catherine Ginori, Mlle *Bellanger*. — La marquise Cibo, Mlle *Denac*. — Un page, Mlle *Berthilde*. — Un étudiant, Mlle *Royer*. — Un étudiant, Mlle *Desverger*.

donnés par ses spadassins, ni les rapts, ni les viols. Son cousin Lorenzo, plus souvent appelé Lorenzino, voir Lorenzaccio, s'est juré de tuer Alexandre, et tout seul, ténébreusement, poursuit son dessein. Il en ferait bien la confidence aux ennemis du duc, les Strozzi. Mais ils refuseraient de le croire car il s'est donné volontairement la figure d'un efféminé qui recueille tous les mépris sans inspirer jamais aucune crainte; il a poussé la feinte jusqu'à paraître s'évanouir devant la lueur d'une épée. Averti par un magistrat soupçonneux et par un cardinal subtil, qui croient deviner en Lorenzaccio l'être de ruse sous le masque du libertin, le duc rit au nez de ces amis trop vigilants : « Lorenzo, dit-il, le plus fieffé poltron! une femmelette, l'ombre d'un ruffian énervé! Non, non, je n'ai pas peur des ombres! » Et cependant Lorenzo égorgera le duc dans son logis où il l'attirera — dans son lit, où il l'aura fait coucher, attendant l'heureuse venue d'une femme, sa propre tante, qu'il a promis de livrer...

Tel est le drame que tout Paris est allé voir, afin d'y applaudir Sarah. Jamais peut-être, dans ses précédentes créations, la grande artiste n'a atteint si haut. Aussi quelles acclamations! quels rappels, quels triomphes et quelle glorieuses soirées!

9 DÉCEMBRE. — C'est la « Journée Sarah Bernhardt ». Très ingénieusement organisée par Henry Bauër, cette fête, véritablement unique en son genre, fut de tout point merveilleusement réussie. Quant aux ovations, c'est à peine si celles

le peuple parisien offrait naguère à l'empereur
Russie vous peuvent donner ici l'idée de celles,
ubliables, qu'a faites à la grande, à la très
nde actrice, l'élite artistique et littéraire de ce
ris enthousiaste et fin. L'entrée au déjeuner du
and-Hôtel a, ce nous semble, été fort exacte-
ent crayonnée par notre confrère Jules Huret :
Quand Mme Sarah Bernhardt est, dit-il, descen-
ue du premier étage dans la salle par l'étroit
scalier en colimaçon qui la dessert, les cinq cents
convives se sont levés, ont battu des mains fréné-
tiquement, sans cesse, encore ! La longue traîne de
son admirable robe blanche garnie de dentelles
d'Angleterre, brodée d'or, bordée de chinchilla, la
suivait comme un long serpent docile et gracieux
sur les marches de l'escalier ; et comme, à chaque
courbe, elle se penchait sur la rampe, enroulant
son bras comme une liane aux piliers de velours,
tandis que de sa main libre elle saluait les accla-
mations, son corps souple et svelte semblait ne pas
toucher la terre ! Elle avait l'air de descendre
dans une gloire ! » La fête a été superbe, sans le
moindre accroc... Mais le but en a-t-il été atteint,
puisque l'artiste sans rivale n'a pas été décorée du
coup ?...

C'est sûrement un des plus gros événements de
l'année théâtrale que le triomphe — un triomphe
qui dura sept heures — de l'admirable tragédienne
et — ce qui, je crois, ne s'était jamais vu jusqu'a-
lors, ce qui ne se reverra probablement jamais —
la glorification d'une grande artiste par l'élite in-
tellectuelle de Paris... La fête, splendide en tout

point, comprenait une représentation à la Renaissance dont nous donnons en note le programme[1].

Nous l'avions tout récemment applaudie dans *Phèdre* où elle est vraiment incomparable. Mais le quatrième acte de *Rome vaincue* redevenait, au bout de vingt ans, une sorte de nouveauté pour un grand nombre de spectateurs de la Renaissance. Disons qu'elle a joué la Posthumia de M. Parodi avec le sentiment le plus profond de la terreur et de la pitié antiques. A-t-elle été superbe dans ses longs vêtements gris, aux plis majestueux et funèbres! Lorsqu'elle s'est avancée, lente, grave, terrible, ses yeux sans prunelles, levés en quelque sorte sur l'infini, les mèches de ses cheveux blancs collant à son front et tombant des deux côtés de son visage amaigri, qui ne s'est senti partagé entre l'admiration et l'effroi? On eût dit un de ces visages douloureux, aux lèvres muettes et aux yeux sans regard, que sculptaient les anciens aux angles de

1. Deuxième acte de *Phèdre*, avec la distribution suivante : Phèdre, Mme *Sarah Bernhardt*. — Œnone, Mlle *Marie Grandet*. — Aricie, Mlle *Seylor*. — Hippolyte, M. *Darmont*. — Théramène, M. *Piron*.

Quatrième acte de *Rome vaincue*, avec la distribution suivante : Posthumia, Mme *Sarah Bernhardt*.— Opimia, Mlle *Mellot*.— Galla, Mlle *Seylor*. — Fabius, M. *Teste*. — Lucius, M. *Ripert*. — Kaeso, M. *Guiraud*. Festus, M. *Brunière*.

Cérémonie. — Sonnets à Sarah Bernhardt, par MM. François Coppée, Catulle Mendès, André Theuriet, Edmond Rostand et Haraucourt.

Cette représentation était précédée d'un banquet au Grand-Hôtel, à la suite duquel M. Victorien Sardou, président du Comité, prenait seul la parole dans un toast à Sarah Bernhardt. La grande artiste lui répondait, puis l'orchestre et les chœurs, installés dans le grand salon de lecture, sous la conduite d'Edouard Colonne, exécutaient l'*Hymne à Sarah Bernhardt*, paroles d'Armand Silvestre, musique de M. Gabriel Pierné

La [illegible] alle du [illegible] de la Renaissance offrait un coup d'œil cur[illegible] 1 de[illegible] alités du tout-Paris artistique, littéraire et [illegible] va[illegible] pour les [illegible]

leurs tombeaux. Mais si le côté plastique du personnage était composé avec un art infini, une incontestable science du beau, que dire de l'interprétation même du rôle, où elle s'est véritablement élevée à une hauteur qu'il est difficile d'atteindre ? Elle « modernise », elle vivifie la souffrance de la vieille aveugle. Elle a des accents déchirants et des gestes d'une tendresse passionnée qui donnent le frisson. Jamais, depuis Rachel, — que je n'ai d'ailleurs pas vue, ni vous non plus, je pense, — jamais on n'a joué la tragédie avec cette perfection. Là, Sarah Bernhardt a ému, fait trembler les spectateurs haletants, suspendus à sa parole ardente, fiévreuse, passionnée, entraînante. Est-il possible de dire mieux et plus juste ; d'être plus simple à la fois et plus sublime, plus saisissante et plus terrible ? Et quelle dignité ! Quelle ampleur de gestes ! Quelle noblesse d'attitudes ! Quelle splendide façon de déclamer le vers ! Chaque mot portait et vous entrait profondément dans le cœur, comme le poignard de l'aveugle au sein d'Opimia... En reprenant pour un jour, et non certes sans un naturel sentiment de coquetterie, ce rôle de Posthumia, notre chère Sarah se doutait du succès qui l'attendait. Qui de nous, en voyant les rides creusées sur son visage et sa couronne de cheveux blancs, qui de nous eût pris au sérieux sa décrépitude ? Et quel plaisir de passer pour vieille, et puis de jeter là béquilles et perruque, de montrer qu'on est plus jeune et plus alerte que jamais ! Ah ! l'artiste capable de jouer Lorenzaccio la veille, Posthumia le lendemain et

Marguerite Gautier le surlendemain, est, à
sûr, une admirable artiste...

L'année se terminait par les fructueuses re
sentations de *Lorenzaccio*, entremêlées, chaqu
manche, d'une soirée de la *Dame aux camé*
et auxquelles la « Journée Sarah Bernhard
avait naturellement donné un légitime appoin
curiosité. Elle se résumait dans le tableau
vant :

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NO repr per l'a
Amants, comédie	4 a. 5 t.	»	8
**La Figurante*, pièce	3	5 mars	3
**Le Poète et le Financier*, comédie en vers	1	7 mars	2
**La Meute*, pièce	4	9 avril	2
La Dame aux camélias, drame	5	30 sept.	6
**Lorenzaccio*, drame	5	3 déc.	2

THÉATRE DES VARIÉTÉS[1]

896, les Variétés nous donnèrent une revue : *Semaine à Paris*, de MM. Monréal et Blonqui, à vrai dire, était plutôt une féerie qu'une on sait le goût de M. Samuel pour la mise ne, — goût insensé qui devait le mener au *on* de fâcheuse mémoire...

e temps, nous eûmes les heureuses résurrecle la *Vie parisienne* et de l'*Œil crevé*, ces chefs-d'œuvre de musique bouffe, signés Ofh et Hervé, et nous nous esclaffâmes ensuite *uc de Séraphin*, qui nous semblait fort cale remplir, jusqu'à quelque nouvelle « folie » Samuel, la caisse du théâtre du boulevard iartre — un théâtre, où, vu les frais de : jour, les pièces ne sauraient longtemps iser sur l'affiche.

ANVIER. — Première représentation d'*Une ne à Paris*, revue en trois actes et douze ix, de MM. Monréal et Blondeau[2]. — Ces

—

teur : M. Fernand Samuel. Secrétaire général : M. Jules Bras-

laron : Un Brigadier d'agents. — Le Député. — Villerosse. — il romain.
Brasseur : Un Maître maçon. — La Somnambule. — Belœil. — il romain.

messieurs méritaient les compliments de la critique pour une demi-douzaine de trouvailles vraiment joyeuses; mais les meilleurs bravos allaient aux excellents artistes qui, pour concourir à un ensemble superbe, n'avaient pas dédaigné d'accepter des bouts de rôles absolument indignes de leur talent — et nous devions de sincères félicitations au fastueux Samuel qui, dans un cadre naturellement restreint, nous avait donné un extraordinaire tableau, celui des Arènes Gallo-Romaines, aussi beau que ce qu'on avait jamais fait de plus beau au Châtelet et à l'Opéra — dont il sera peut-être un jour directeur. — « La mort du théâtre! » gémissaient ses confrères abasourdis. — « Allons donc! répondions-nous, essayez seulement de faire mieux, si vous pouvez, et peu nous chaut que vous vous y ruiniez! » L' « intrigue » est celle-ci: un hobereau de province — c'est Guy, plein d'entrain — a gagné, à la loterie des trente-six bêtes

M. *Milher* : Un Invalide. — Un Brigadier. — Le Comte. — Un Grand-Prêtre.
M. *Lassouche* : Un Locataire. — Le Concierge. — Duguesclin. — Un Chef prisonnier.
M. *Guy* : Edgard. — Le Triomphateur.
Et MM. *Petit*, *A. Simon*, *Schutz*, *E. Georges*, *Brunais*, *Thiéry*, *Leduc*, etc.
Mlle *Ugalde* : La Grisette. — Claudine.
Mlle *Lender* : Le Guide. — La Gloire.
Mlle *Balthy* : La Demi-Vierge. — La Belle Botero. — Maréelle. — Une Vestale.
Mlle *Berthe Legrand* : Une grosse Dame. — Phémie. — La Comtesse.
Mlle *Lavallière* : Didi. — Le Fils de l'Arétin. — Un Officier romain.
Mlle *Mary Théry* : La Ville de Paris. — Le Génie du Feu. — Une Favorite.
Mlle *Dieterle* : Une petite Dame. — Tata. — Le Carnet du Diable.
Et Mmes *Fugères*, *Crozet*, *Luce Myrès*, *Delys*, *Bignon*, *Nebbia*, *Duvallon*, etc.

ganisée par le *Gaulois*, un voyage gratuit à Pa-
s, et le voilà passant une semaine en la « capi-
le », où il est « guidé » par la plus élégante de
s gommeuses : la belle et majestueuse Lender,
i profite de la circonstance pour exhiber trois
tapultueuses toilettes. En avant, la revue!...
ntentons-nous de piquer ici, après coup, les gros
fets d'une soirée aussi bien remplie que possible.
est d'abord l'aimable scène dans la salle, où de
alins spectateurs font pièce aux chapeaux monu-
entaux de ces dames en se couvrant le chef d'un
mense tuyau de poële, derrière lequel il est im-
ossible de rien voir. — « Que voulez-vous ? ré-
ondent-ils aux réclamations que suscite une sem-
lable exhibition : *c'est la mode !* » Vient ensuite
maître maçon de l'Opéra-Comique, dont les tra-
aux ne sauraient avancer bien vite, car on ne fait
ien, sur le chantier, qu'en entonnant à pleine voix
s chœurs du répertoire... Il faut voir Albert Bras-
eur battre la mesure à son équipe ; il faut surtout
entendre nous faire le drolatique récit de sa visite
M. Mesureur, qui naguère fut l'un des plus fer-
ents apôtres de la reconstruction. — « Mainte-
ant que je suis ministre, a-t-il répondu, je m'en
s ». Et l'on se montre, dans la salle, M. Mesu-
ur riant tout le premier, en homme d'esprit qu'il
t, de l'innocente plaisanterie... Nouveau triomphe
ur Albert Brasseur en sa désopilante caricature
la Somnambule, qui, pour un peu, nous donne-
it la fameuse liste des 104 : « Ne parle pas,
dèle, je t'en supplie ! » Et juste déchaînement
enthousiasme pour le député (c'est Baron) chan-

tant dans les cours au profit du budget, sur l'air de la Sérénade du pavé :

> Ta galette sera la bienvenue :
> Fais-nous la charité !

Notons encore le gentil « Turlututu chapeau pointu » de Mlles Lavallière et Diéterle, deux amours de bébés, Didi et Tata, adorablement modernes, et le grand art — oui, le grand art! — de Mlle Balthy qui n'est pas seulement une originale fantaisiste, mais encore une vraie chanteuse, disant la Tyrolienne avec un goût parfait. Puis, dans l'acte des théâtres, n'oublions pas le très mordant Fils de l'Arétin que nous donne Mlle Lavallière, déjà nommée, et la plaisante parodie d'*Amants,* de M. Maurice Donnay, où Mlle Marguerite Ugalde, tout à l'heure la grisette de Paul de Kock, joue si finement le rôle de Claudine en compagnie de Brasseur, un Guitry très réussi. A la suite d'un couplet de Milher, débutant modestement aux Variétés sous les traits d'un vieil invalide qui chante la gloire militaire du grand Napoléon, le rideau s'était baissé, la première fois, sur l'émouvant décor de Lemeunier représentant, d'après Detaille, la bataille d'Iéna. L'ingénieuse et vivante apothéose du Feu au centre de la terre avait terminé le second acte. Le dernier tableau est, dans les arènes romaines, cet étonnant défilé au son des trompettes d'*Aïda*, d'un splendide cortège qui comprend une dizaine de chevaux montés par les plus séduisantes pensionnaires de M. Samuel, magnifiquement costumées; puis, des chèvres, des lamas, des zébus

rroquets d'Orient, des colombes blanches, ant le char triomphal et remplissant la scène s de trois cents personnes... Paris devait er durant deux mois et demi[1] l'artistique ıde des Variétés, et il n'est pas un spectaıi ne batte des mains au tour de force si leusement accompli par un actif et hardi ur, hanté, pour le plaisir du public, de la les grandeurs... Entre temps, M. Samuel assuré le répertoire d'Hervé : c'est ainsi ès *Chilpéric*, joué cent cinquante fois le pré- hiver, viendra le tour de l'*Œil crevé*, et oute aussi, quand se rencontreront les ines, celui du *Petit Faust*.

AVRIL. — Première représentation (à ce) de l'*Œil crevé*, opéra-bouffe en trois paroles et musique d'Hervé [2]. — Quand bien

—

·emier mois de recettes d'*Une semaine à Paris* était le plus s qu'eût jamais encaissé le théâtre des Variétés, soit 240,000 trente jours.

mars, MM. Monréal et Blondeau avaient ajouté à leur revue scènes nouvelles, issues de l'actualité théâtrale, et ainsi dis- Claudinet, M. *Baron*, Le photographe, M. *Milher*. La Limace, *tche*. l'Officier, M. *Emile Petit*. Labussière, M. *Brunais*. La rtunée, Mme *Berthe Legrand*, Thermidor, Mlle *Mary Théry*, Le des femmes, Mlle. *Francia*, Ninette, Mlle *de Ryck*, Fanfan, *ky*.

IBUTION. — Le Bailli, M. *Baron*. — Le Grand-Duc, M. *Alseur*. — — Géromé, M. *Milher*. — Le Marquis. M. *Guy*. — s, M. *André Simon*. — La Sentinelle, M. *Edouard Georges*. — M. *Brunais*. — Le Greffier, M. *Arnould*. — Dufour, M. *La-* — Dindonnette, Mlle *Méaly*. — Fleur-de-Noblesse, Mlle *Gerallois*. — Alexandrivore, Mlle *J. Pernyn*. — La Marquise, *egrand*. — Ernest, Mlle *Lavallière*. — Eclosine, Mlle *Diéterle*. — e, Mlle *Fugères*. — Mariette, Mlle *Crozet*. — Françoise, Mlle . — Franchette, Mlle *Angèle*. — Nicolle, Mlle *Berthias*.

xième acte, ballet champêtre reglé par Mme Mariquita, dansé *s Lavallière, Fugères, Crozet, Duvallon, Francia, R. Marie, 'inance, Landoza, de Rick*.

même on ne rirait à cette folie que par « tradition » et, quelle que soit l'opinion qu'on ait aujourd'hui sur le « poème », il y a une chose au moins sur laquelle tout le monde est d'accord : c'est le génie musical d'Hervé. Je dis bien le « génie », pour creuser d'un mot l'abîme qui sépare *l'Œil crevé* de toutes les autres opérettes sans exception, y compris même celles d'Offenbach. Hervé seul a le secret de ces mélodies comme la *Polonaise et l'Hirondelle*, qui sont aussi pures, aussi naïves, aussi éternelles que les chansons populaires. A côté de ces trouvailles, il a aussi des morceaux de grand art, tel que le Chœur des tireurs à l'arbalète, si franc d'allures, si entraînant sans vulgarité, développé si harmoniquement... Devant un homme qui n'aurait écrit que ces deux choses, il faudrait encore ôter son bonnet. C'est là un maître. Aussi,

---

Dans les premiers jours du mois de juin, par suite du départ de MM. Baron et Albert Brasseur, en tournée, les rôles du Bailli et du duc d'Enface, seront repris par MM. Edouard Georges et Emile Petit.

L'assemblée générale annuelle des actionnaires du théâtre se réunissait le 11 juin, et à l'unanimité des voix moins une abstention, approuvait les comptes et le bilan présentés par M. Samuel.

Quelques jours après, à la demande de la Commission des auteurs et compositeurs dramatiques, les journaux publiaient la grave note que voici :

« M. Samuel, directeur du théâtre des Variétés, a été convaincu, pour la seconde fois, d'une infraction à l'article 19 de son traité avec la Société des auteurs et compositeurs dramatiques, article qui lui interdit toute participation aux droits d'auteurs, sous quelque forme que ce soit dans le théâtre qu'il exploite.

« La Commission des auteurs et compositeurs dramatiques a exig de M. Samuel l'amende réglementaire de 12.000 francs.

« En outre, elle a décidé qu'à l'avenir elle ne traiterait plus avc M. Samuel, ni pour le renouvellement de son traité actuellement e cours au théâtre des Variétés, ni pour l'exploitation d'aucun autre étblissement théâtral.

« Le 11 juin, la somme de douze mille francs a été versée par M. S muel contre un reçu motivé de l'agent général de la Société. »

Œil crevé n'a-t-il pas vieilli, ainsi que d'aucuns y attendaient. Cette musique est encore fraîche, vante et toujours jeune. Trouvez-moi beaucoup : compositeurs dont on puisse en dire autant, ntends parmi les plus huppés, voire parmi ceux i sont membres de l'Institut ou qui aspirent à y e élus : ne nommons personne... Il faut donc voir gré au directeur du théâtre des Variétés de us avoir rendu ce véritable chef-d'œuvre et d'a- ir apporté à cette entreprise tous les égards 'elle méritait : le luxe des décors, la somptuosité s costumes, la bonne tenue des chœurs, une igneuse exécution musicale. On a, cela va sans re, bissé avec enthousiasme la *Polonaise et l'Hi- ndelle*, redemandé à Guy la légende de la Lan- uste atmosphérique, et on a voulu entendre trois is l'entraînant et célèbre final du second acte qui ait le tour de l'Europe quadrillante. Mlle Germaine llois est, sous la poudre, une superbe Fleur-de- oblesse, et Mlle Jane Pernyn, qui joue en travesti rôle d'Alexandrivore, se sert avec goût d'une aie voix déjà appréciée aux Folies-Dramatiques. tons encore la verve de Mlle Méaly en Dindon- tte, la gentillesse gavroche de Mlle Lavallière, i mène avec un entrain endiablé le ballet dansé second acte par les « actrices » des Variétés, et rare joliesse de Mlle Diéterle, qui fait de la nde Eclosine un délicieux petit Watteau. Puis, ns une interprétation de premier ordre, qui us montre Baron dans la silhouette du bailli, et rmet à Milher de reprendre, au bout de vingt- uf ans, son illustre création de Géromé, la palme

reste à Albert Brasseur : la composition du bout de rôle du duc d'En-face et la tête inénarrable qu'il a eu lui donner touchent aux plus hautes limites du comique.

Le théâtre avait fermé ses portes, pour l'annuelle clôture, avec l'*Œil crevé*. Il les recevait, le 17 septembre, avec la délicieuse *Vie Parisienne*, d'Offenbach [1]. Et ce nous fut l'occasion d'applaudir une fois de plus la musique du maître que beaucoup de gens ont longtemps affecté de traiter avec mépris. N'est-ce donc rien, je vous prie, que d'avoir égayé toute une génération, d'avoir fourni des mélodies aimables et faciles à tous les théâtres de genre, des polkas, des valses et des quadrilles à tous les bals de l'univers ? Musiquette tant qu'on voudra, cette musique est charmante ; la *Vie parisienne* n'est-elle pas populaire depuis trente ans ? Trente ans ! Et la pièce n'a point vieilli. Elle est encore et toujours amusante, cette fantaisie signée par MM. Meilhac et Halévy, au temps où les deux auteurs ne songeaient guère à l'Académie, écrite d'un bout à l'autre dans la langue des honnêtes gens, sans un mot d'argot, semée de couplets aimables, et qui, même dépouillés du charme de la musique, sont agréables à la lecture. Ajoutons qu'il y a là de l'esprit, et du plus fin. Que veut-on

1. DISTRIBUTION. — Bobinet, M. *Baron*. — Le Brésilien, Frick, Prosper, M. *Albert Brasseur*. — Baron de Gondremarck, M. *Guy*. — Urbain, Alfred, M. *E. Petit*. — Raoul de Gardefeu, M. *A. Simon*. — Gontran, M. *Schutz*. — Joseph, M. *Arnould*. — Gabrielle, Mlle *Méaly*. — Métella, Mme *Lheritier* (débuts). — Pauline, Mlle *Lavallière*. — La baronne, Mlle *Diéterle*. — Léonie, Mlle *Fugères*. — Louise, Mlle *Crozet*. — Clara, Mlle *Duvallon*. — Julie, Mlle *Berthias*. — Albertine, Mlle *Marius*. — Augustine, Mlle *Lucienne*.

e plus dans une bouffonnerie? On a souvent conté que le théâtre qui joua primitivement la *ie parisienne* ne comptait pas du tout sur cet ıvrage. Directeurs et auteurs du Palais-Royal en raient une peur horrible, et déclaraient que la èce ne passerait pas le troisième acte: elle en mportait cinq alors. Ces erreurs sont communes ı théâtre, et elles se comprennent mieux encore ıns ces sortes de folies, qui échappent aux lois ; la logique ordinaire et n'ont d'autre règle que succès. Or, vous savez quel a été celui de la *Vie ırisienne!* Il est vrai de dire qu'elle était merilleusement interprétée à l'origine par Mmes Zulma ouffar, Honorine, Paurelle, Montaland et Massin, ıns oublier Mme Thierret, et par Gil-Pérès, Brasur, Hyacinthe, Priston et Lassouche. Mme Thiert, dont le rôle a d'ailleurs disparu, la pauvre éline Montaland, dont on supprime également le li rondeau, retour des Italiens; Gil-Pérès, Brasur, Hyacinthe et Priston sont tous morts; Mme ulma Bouffar, cette cigale d'autrefois, dirige auurd'hui le café-concert de la Fourmi; Mmes Paulle et Massin sont définitivement retirées du ıéâtre. Honorine, la charmante Métella de la éation, fut naguère la Chouette des *Mystères de aris* et la Frochard des *Deux Orphelines*. Albert rasseur, toujours si habile à se faire des têtes, nd le plus heureusement du monde, suivant les ines traditions paternelles, les quatre rôles du résilien, du bottier Frick, du major de table 'hôte et du diplomate Manchabal, où il amuse llement les spectateurs d'aujourd'hui... Mlle Mealy

est une gantière essentiellement gaie. Elle dit nement la tyrolienne et lève la jambe avec entrain qui a fait trisser d'enthousiasme le cancanesque du *trois*. Mme Lhéritier est Métella un peu pâle; mais l'exquise Pauline Mlle Lavallière, et l'adorable petite baronne Mlle Diéterle, cette joliesse blonde! Le b Emile Petit a repris de Lassouche, et non : succès, l'uniforme de l'étonnant général de Pc Rico, et l'amiral Suisse, dont l'habit a cra dans le dos, c'est Baron, aussi épique dans B net que M. Simon est quelconque dans Garde Enfin, Guy se montre adroit, aussi adroit possible, dans le baron de Gondremark qui vient peu à sa nature et où José Dupuis fut inc parable. Comme pour mieux intimider son cesseur, Dupuis était ce soir aux fauteuils c chestre, où il ne bronchait pas. Guy ne s'est laissé déconcerter : c'est un vaillant.

7 NOVEMBRE. — Première représentation de *rillon*, opérette-féerie en quatre actes et di: bleaux, de MM. Ernest Blum et Paul Fer musique de M. Gaston Serpette [1]. — Aprè nombre de relâches fort respectable, M. Fer

---

1. DISTRIBUTION. — Margotin. M. *Baron*. — Telescopus, M. *Brasseur*. — Tournesol XXIV. M. *Milher*. — Maclou. M. *Guy*. — zor, M. *André Simon*. — Frivolin, M. *Arnould*. — Le capitaine, *duc*. — Un ministre, M. *Thiéry*. — Pâquerette. Mlle *Méaly*. — Hor Mme *B. Legrand*. — Le prince Colibri, Mlle *Lavallière*. — Y Mlle *Demarsy*. — Emeraude. Mlle *Diéterle*. — Mirabelle, Mlle *Fug* Flipotte. Mlle *Duvallon*. — Turlure, Mlle *Berthias*. — Marianne. M *gèle*. — Vicomtesse de Vert-Castel, Mlle *Crozet*. — Un page, Ml *firg*. — Un héraut. Mlle *Rachel*. — Un page, Mlle *R. Marie*. — Un Mlle *Finance*. — Rosette. Mlle *Jerny*. — Lancelot, Mlle *Francia*. gier, Mlle *Landoza*. — Marquise de Bois-Fleuri, Mlle *de Rick*,

nous donnait sur la scène des Variétés —
rêvé les vastes proportions de celle du Châ-
· la grande féerie-opérette, dont les prépa-
aisaient, en ces derniers temps, l'objet de
es conversations. — « Vous savez, disait-on
boulevard, qu'il y aura un bassin, un vrai
aussi vrai que la piscine du Nouveau-
, avec soixante-dix centimètres d'eau, et que,
te eau, navigueront de vraies barques, por-
; principaux personnages de la pièce, et avec
fortune du jeune et fastueux directeur...
Mais c'est de la folie! » — « De la folie!
avez dit... » Narrons donc cette « folie »...
e, la ville de je ne sais quoi, est en fête, en
fête, vous pouvez m'en croire, et les ré-
nces publiques qu'on nous y montre, en un
décor de Chaperon, tendent à célébrer les
lles de la princesse Emeraude et du prince
. Mais pourquoi diable! le roi Tournesol,
urnesol XXIV, s'il vous plaît, — n'a-t-il pas
; de faire-part à son cousin Telescopus? Te-
us se venge cruellement, en malin sorcier
st; il cassera le carillon — le carillon indis-
iargé de célébrer joyeusement tout mariage,
ie ou illégitime — et, le carillon une fois
les sujets de Tournesol auront tous perdu
puissance. On pense s'ils s'en trouvent
ie peu gênés... Que répondra-t-on au prince
i, quand il viendra dire à Tournesol : « A
. la noce? » Il faudra bien lui avouer la triste
. Et comme Colibri a le libre parler des temps
:nes, il ne craint pas de qualifier le stupide

magicien qui vient ainsi retarder son bonheur : « Quel mufle ! » s'écrie-t-il. Et Telescopus paraît à ce mot et impose ses exigeances. Il consent à rendre le carillon, à condition de prendre le « premier baiser » — il n'est pas dégoûté ! — de la princesse Emeraude. Comment se soustraire à ce fatal « droit du seigneur » ? En substituant adroitement l'aimable laitière du Palais, la gente Pâquerette, du même âge que la princesse, et qui, justement, a encore intact son petit pot de fleur d'oranger, ainsi qu'on peut le constater en allant rendre visite à la Fée des Forêts vierges. Pâquerette se dévouera : « Faut *tout* donner à la patrie, quand la patrie est en danger... » Et voilà la cour en excursion, faisant escale au Moulin de Maclou, — l'heureux Maclou, à qui Telescopus a légué, à l'insu de tous, un parapluie magique qui le protège, lui et sa femme Yvonne, contre les effets négatifs du carillon, devenu si subitement muet. Vous expliquerai-je comment ce parapluie, trouvé par Margotin, le premier ministre du roi, donne à Tournesol et à Colibri des idées folichonnes, ardemment partagées, du reste, par les dames et demoiselles logées, en cette nuit d'orage, au premier étage du moulin ? C'est ainsi que Pâquerette, fortement émoustillée, reçoit en sa chambre son amoureux Belazor, sergent aux hallebardiers du roi, et que ledit Belazor a tout lieu d'en sortir content et satisfait. Imprudente Pâquerette, qu'avez-vous fait de votre petit pot? Elle l'apporte néanmoins, comme si de rien n'était, au magicien Telescopus, et se déclare toute prête à remplir, sous

s traits de la princesse, la condition imposée par méchant sorcier. Mais Telescopus, qui tout vieux u'il soit, a du flair, veut bien laisser la princesse our son humble camériste, et jette simplement son évolu sur l'aimable Pâquerette. Emeraude, genille Emeraude y passerait peut-être, si Margotin, ayant, fort à propos, retrouvé la recette de la poudre de Perlinpinpin, ne sauvait l'innocence de la tendre fille de son roi en changeant immédiatement en une vilaine grenouille le trop exigeant Telescopus. Rien ne s'opposera plus désormais au mariage du prince Colibri et de son adorable fiancée. Et pour changer (le final équestre a fait son temps), pour inventer du nouveau, n'en fût-il plus au monde, ce mariage se célèbrera après trois quarts d'heure d'entr'acte — ô le bel entr'acte! — en une splendide fête vénitienne, où nos « gens de la noce » apparaîtront en barque, naviguant dans de vraies eaux... L'effet est délicieux, mais si nos copurchics veulent en juger pleinement, peut-être vont-ils être obligés de louer leurs places aux dernières galeries qu'on mettra, pour la circonstance, au tarif des fauteuils d'orchestre. Ce sera le monde renversé, et si le snobisme s'en mêle, le succès est sûr... Hélas! Il ne s'en mêlera guère... A parler franchement, le *Carillon*, tout en mise en *Seine* ou en scène, ne comporte pas de rôles et n'occupe pas, dans des emplois dignes de leur talent, des artistes tels, par exemple, que Milher et Baron. Celui-ci a, pourtant, toujours l'oreille du public, et ne peut dire un mot sans exciter sa franche hilarité. Albert Brasseur chante gentiment, au

premier acte, les couplets de Telescopus, s'offrant seulement tous les quarante-sept ans (faites-en donc autant!) sa petite aventure galante, et au dernier acte, un pot-pourri très spirituellement composé par Serpette. M. Guy a du naturel, et Mlle Méaly de la verve et de l'entrain : elle le fait bien voir au final « chahutant » du troisième acte. Le prince Colibri, auquel Mlle Lavallière donne une si crâne allure, et la princesse Emeraude, si joliment personnifiée par Mlle Diéterle, forment un couple charmant...

Le *Carillon* ne faisant pas « les frais », il a bien fallu les arrêter et nous offrir dare dare autre chose. M. Fernand Samuel avait sous la main l'*Œil crevé*, dont la reprise, aux Variétés, avait obtenu au printemps, nous venons de le voir, un si beau regain de succès. Le plus simple était donc, pour se donner le temps de préparer du nouveau, de revenir à l'*Œil crevé*. L'*Œil crevé* c'est, vous le savez, *Freyschutz* à Charenton : on n'analyse pas ces extravagances. Quel cerveau bizarrement construit ne fallût-il pas pour trouver, collectionner et plaquer, l'une à côté de l'autre, de pareilles insanités? Des dialogues aussi incompréhensibles que les syllabes, renvoyées par l'écho, des danses de saint Guy, coupées par quelque romance parfois charmante. Une succession de choses décousues et improbables, mais point banales, il faut l'avouer... M. Fock se trouvant aujourd'hui malade, M. Thibault a joué une fois de plus son rôle de terre-neuve artistique, et a sauvé la situation. Sous le bâton de l'excellent chef d'orchestre, l'exé-

ion musicale a été aussi soignée que possible. us avons retrouvé avec plaisir les interprètes avril dernier. Seule, la charmante Germaine Gal-s, occupée ailleurs, manque aujourd'hui à l'ap-l, et Fleur-de-Noblesse est échue à Mlle Balthy, ont nous aimons, d'habitude, la très curieuse ori-nalité. Mal grimée, mal habillée, mal « lunée » eut-être, Mlle Balthy a déconcerté, cette fois, ses lus fidèles partisans. Qu'avait-elle fait de sa verve t de sa voix ?... Un vrai désastre, quoi !

22 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Truc de Séraphin*, pièce en trois actes de MM. Maurice Desvallières et Antony Mars[1]. — Une farce, prodigieusement extravagante, qui fait penser à la pantomime des Folies-Bergère, non point celle de *Chand d'habits*, mais à celle des Hanlon-Lee. Je ne dis pas que ça soit d'un art très élevé ; mais n'est-ce donc rien, je vous prie, que de faire rire les honnêtes gens ? Or, les honnêtes gens s'esclaffèrent comme ils s'étaient naguère esclaffés à l'*Hôtel du Libre-Echange*, où M. Maurice Desvallières avait sans doute, avec M. Feydeau, une part de collaboration égale à celle qu'il détient aujourd'hui avec M. Antony Mars. Ce n'est point en quelques lignes que je prétends vous narrer l'énorme imbroglio produit par le malicieux truc du concierge Séraphin. Et

1. DISTRIBUTION. — Leperchois, M. *Baron*. — Lacreusette, M. *Albert Brasseur*. — Piganiol, M. *Milher*. — Séraphin, M. *Guy*. — Capuron, M. *Emile Petit*. — Ribaudet, M. *André Simon*. — Chamois, M. *Edouard Georges*. — Mme Leperchois, Mme *Mathilde*. — Octavie, Mlle *Angèle*. — Marceline, Mlle *Demarsy*. — Mme Capuron, Mlle *Berthe Legrand*. — Désirée, Mlle *Fugères*. — Victoire, Mlle *Crozet*. — Zoé, Mlle *Berthias*.

puis, ces choses-là, qui gagnent à être vues, per dent tout leur sel à être racontées : n'êtes-vous pas allé voir vous-même ce qui se passait au 25 de la rue Saint-Roch, et si vous ne fûtes pas considéra blement réjoui par les excellents acteurs : Baron Brasseur, Milher, Petit, Mathilde, Angèle et Berthe Legrand, qui menaient avec tant d'entrain cette enragée danse de Saint-Guy, c'est que vous avez une rate singulièrement rebelle à la bouffon nerie. Les grosses recettes du *Truc de Séraphin* vont-elles enfin dessiller les yeux de notre ai mable ami Samuel, et lui prouver qu'à côté du l'opérette à spectacle il y a place, en son théâtre pour un vaudeville amusant et bien fait?

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Carnet du diable, pièce fantastique..	3 a. 8 t.	»	90
Fort en X, comédie	1	»	102
**Une Semaine à Paris*, revue	3 a. 12 t.	20 janv.	86
L'Œil crevé, opéra-bouffe	3	18 avril	97
Le Brosseur, comédie	1	»	93
La Vie Parisienne, opérette	4	17 sept.	41
Interview, comédie	1	»	56
**Le Carillon*, opérette-féerie	4 a. 10 t.	7 nov.	21
**Le Truc de Séraphin*, pièce	3	22 déc.	12
Le Mari d'Hortense, comédie	1	22 déc.	12

THÉATRE DU PALAIS-ROYAL [1]

a joyeuse farce du *Dindon* fit à peu près seule ée du Palais-Royal. La puissance d'invention tique de M. Georges Feydeau n'y parut pas dre que dans *Monsieur chasse* ou dans le *Fil à te*, et l'on put dire qu'il y en avait presque trop... ux centième représentation du *Dindon* s'était e le 6 novembre. Un mois après, le Palais-Royal faisait glorieusement passer à son répertoire *Ferdinand le Noceur*, l'un des meilleurs ouvrages de . Gandillot, qui, comme on sait, en a de très bo à son actif...

s premières semaines de 1896 avaient été remplies par le succès du *Remplaçant* de MM. William Busnach et Georges Duval, dont la cinquantième se fêtait cordialement le 12 janvier [2].

---

1. Directeurs : MM. Mussay et Boyer.

2. Après le premier acte, MM. Mussay et Boyer avaient réuni leur troupe dans le foyer des artistes. Au nom des auteurs du *Remplaçant*, M. William Busnach s'exprimait dans les termes que voici :

« Mes chers interprètes, mes chers amis, la pièce que vous avez eu l'honneur .. je veux dire la vaillance de représenter plus de cinquante fois déjà, vous doit certainement la plus grosse part du succès qu'elle obtient chaque jour.

« Mes collaborateurs et moi sommes heureux de boire à votre santé.

8 FÉVRIER. — Première représentation du *Dindon*, pièce en trois actes de M. Georges Feydeau[1]. — « Vu la longueur de la pièce, nous avait-on dit d'avance, on commencera exactement à huit heures et demie ». Il est en effet extraordinairement long et compliqué, le nouveau vaudeville destiné à nous désopiler la rate — et c'est à un point que nous aurions droit de nous plaindre, que, cette fois, M. Feydeau en a trop mis. Comment nous reconnaître au milieu de ce tohu-bohu, et surtout comment vous expliquer cette suite d'événements cependant fort explicables, pour peu qu'on veuille y prêter autant d'attention que le jeune auteur a mis de soin et même de peine à les combiner. Sachez seulement le « gros » de l'affaire. Lucienne est la plus séduisante, mais aussi la plus honnête des petites femmes. Aussi

---

En ma qualité de moribond perpétuel, je vous demande d'en faire autant pour la mienne.

« Je bois également à la prospérité de votre cher Palais-Royal, ravi si j'y puis contribuer, mais point jaloux si cette prospérité est due à de plus jeunes confrères.

« Je vous embrasse tous sur la joue de Mlle Cheirel. »

Mlle Cheirel était en effet embrassée par M. Busnach, tandis que son collaborateur, M. Maurice Hennequin, embrassait la jolie Mlle Mégard.

Mlle Lavigne prononçait ensuite un petit speech rempli d'humour, puis, auteurs, directeurs et artistes, buvaient... à la centième du *Remplaçant!*... qui, en réalité, ne dépassera pas la 78e représentation.

1. DISTRIBUTION. — Rédillon, M. *Raimond*. — Vatelin, M. *Gobin* (début). — Pontagnac, M. *Huguenet*. — Pinchard, M. *Maugé*, — Solignac, M. *Dubosc*. — Jérôme, M. *Francès* (début). — Meggy, Mlle A. *Lavigne*. — Lucienne, Mlle *J. Cheirel*, — Clotilde, Mlle A. *Mégard*. — Armandine, Mlle *Burty*.

Le 2 avril, M. Huguenet, malade, était remplacé au pied levé par M. Gorby, qui jouait avec succès le rôle de Pontagnac.

Le 9 du même mois, *Le Dindon* était précédé d'une aimable comédie en un acte, *Le Masseur*, de M. Christian de Trogoff.

enrage-t-elle d'être suivie dans la rue, depuis huit jours, par un grand gaillard qui pousse l'outrecuidance jusqu'à pénétrer chez elle! Lucienne le présente à son mari, en qui Pontagnac — c'est le nom de l'acharné suiveur — reconnaît un de ses amis du cercle : Me Vatelin, avoué à la cour. Pontagnac ne se décourage pas pour si peu : Lucienne ne vient-elle pas d'avouer — M. Rédillon, son « flirt » le sait depuis longtemps — qu'elle est de l'école de Francillon. Si, par hasard, elle apprenait que son mari la trompe, oh! alors, dent pour dent. Comme Rédillon, Pontagnac attendra... Et la grande habitude que vous avez des pièces du Palais-Royal, — que de fois Marie Magnier n'a-t-elle pas déjà dit ça à Raimond — la longue expérience que vous possédez des vaudevilles de l'endroit vous font pressentir que Pontagnac n'attendra pas longtemps... Une Anglaise affamée d'amour, Meggy, ne vient-elle pas de par delà la Manche, relancer notre avoué, et lui demander un rendez-vous, le menaçant de se « souicider » s'il refuse... Vatelin ira donc retrouver Meggy à l'hôtel Ultimus, où de son côté, Pontagnac montrera à Lucienne son mari en flagrant délit d'infidélité. C'est donc dans la chambre 39 de l'hôtel Ultimus que se passera l'insensé et inénarrable second acte du *Dindon* : chambre successivement ou simultanément occupée par la gentille cocotte Armandine y amenant Rédillon; par l'honorable couple Pinchard : un vieux médecin militaire et sa digne moitié sourde comme cent mille pots; puis par Vatelin lui-même, qui manquera

d'y être surpris avec Meggy par le mari de celle-ci, un étonnant Anglais natif de Marseille, très fort sur « le » boxe et grand buveur de wisky... cependant que, grâce à un fort ingénieux système de grelots logés sous les matelas du lit, Pontagnac montrera à Lucienne son mari follement couché, sans le savoir, avec la respectable Mme Pinchard, et que le commissaire de police requis par Mme Pontagnac (car il y a une Mme Pontagnac) constatera le flagrant délit d'adultère autorisan la jolie Clotilde à voler vers d'illicites amours. L troisième acte nous introduit dans la garçonnièr de Rédillon, comiquement tutoyé par un vieux dc mestique de famille auquel il dit « vous ». Li cienne vient s'offrir — n'est-ce pas la vengean qu'elle s'est promise? — à son ami, fâcheusemei épuisé par l'hospitalité qu'il a donnée cette nuit-même à la jeune Armandine. Il nous semble, cruelle Censure, que nous avons déjà vu pareill « raideurs » dans le récent *Carnet du Diable*. L enfin, nous apprenons quel est « le dindon de farce »: c'est Pontagnac, à qui Lucienne fait joue en dépit qu'il en ait, la scène de la *Princesse Bagdad :* il va sans dire qu'elle pardonnera à V telin sincèrement repentant et coupable en tout pour tout d'une infidélité unique — combien maris pourraient-ils en dire autant? — ampleme motivée par la traversée du Pas-de-Calais, ce jo là particulièrement mouvementée. Et la pièce fi comme un chapitre de la morale en action, conte égrillard se changeant inopinément en con de Berquin. Cette très divertissante soirée du *Di*

don comprenait deux débuts : celui de Gobin qui, plus heureux qu'aux Variétés, s'est très adroitement tiré du personnage de Vatelin, et celui de Francès, mettant beaucoup de naturel et de drôlerie dans le rôle du vieux domestique familier, oncle de lait de Rédillon. Rédillon, c'est Raimond, qui s'est fait une tête fort amusante de « blanc-crâne » ; Pontagnac, c'est Huguenet (des Bouffes), on ne peut mieux placé dans le rôle du gaillard râblé, justement embarrassé de l' « animal » qu'il est contraint de promener de-ci de-là pour lui faire prendre patience. Mlle Cheirel joue avec autorité (peut-être avec un peu trop d'autorité), le rôle de Lucienne ; Mlle Mégard est une élégante Clotilde, et Mlle Lavigne une anglaise impudique, amusante au possible. N'oublions ni Dubosc, dont l'accent anglais accommodé à la provençale est une trouvaille réussie, ni Maugé, un Ramollot bien nature, ni Mlle Burty (des Bouffes, elle aussi), d'une si amusante « gruerie » dans Armandine. — La centième représentation du *Dindon* aura lieu le 5 mai.

Le théâtre avait fermé ses portes le 15 juin sur le plein succès de la pièce. Il les rouvrait, le 16 septembre, par la 142e représentation de l'étourdissante et folle comédie de M. Georges Feydeau. Le *Dindon* n'avait jamais suscité aucunes restrictions, ni rencontré aucunes résistances. Personne n'en trouva trop long le premier acte, qui dure une heure ; et le second, qui se passe à l'hôtel Ultimus, et où l'on voit le lit, — le fameux lit que vous savez — ne fut qu'un éclat de rire commençant au

lever du rideau et se continuant par un ef
flexe, alors même qu'il était tombé. Cet
encore, on a ri de ce grand rire fou et irrés
qui est l'effet ordinaire de la verve farceuse
mine de M. Feydeau. L'interprétation du *I*
comportait deux nouveaux protagonistes.
d'abord M. Gorby — un des jeunes de la ı
dont, parfois déjà, nous avons eu l'occasion d
l'éloge — et qui reprenait avec une étonna
sance le rôle du beau Pontagnac, où il a été
lent de tous points. Le Palais-Royal peut
mais se consoler du départ de M. Huguen
va jouer *Pontbiquet* au Gymnase. Le r
Mlle Cheirel, en congé pour force majeure
nait à Mlle Andrée Mégard, qui, à l'origine
pièce, avait créé avec beaucoup d'éléganc
distinction le rôle à côté, celui de Clotilde. M
drée Mégard jouait, cette fois, une grosse
qu'elle a gagnée haut la main. Sans appuyer,
le faisait parfois Mlle Cheirel, sur quelques-ı
traits du dialogue déjà un peu marqués, ell
a donné une Lucienne pleine de charme e
prit, de mesure et de tact, et cette intelligent
de possession d'un rôle important est de n
donner confiance à la jolie artiste en même
qu'à la direction du Palais-Royal. Heureuse
tion ! Heureux Feydeau qui, revenu tout ex
sa villa de Puys, près Dieppe, pouvait const
visu que le public s'esclaffait, comme le p
soir, à ses abracadabrantes inventions. Le *I*
qui faisait salle comble a encore dans le
une longue série de fructueuses représenta

æ 6 novembre, il sera joué pour la deux centième ois[1].

8 DÉCEMBRE. — Première représentation (à ce héâtre) de *Ferdinand le Noceur*, comédie en quatre ctes de M. Léon Gandillot[2]. — C'est une heureuse dée qu'a eue le Palais-Royal de mettre à son réperoire ce *Ferdinand le Noceur* qui est l'une des meilèures pièces de M. Léon Gandillot, — la meilleure eut-être, la plus forte et la mieux étudiée de outes celles de l'auteur de la *Villa Gaby*. Elle reepose, on le sait, sur une idée de comédie, à saoir que les femmes ont une préférence marquée our les hommes qui connaissent la vie, et qu'un igaud même peut rapidement conquérir leurs faeurs, s'il se fait autour de sa personne une légende e séducteur. Nous n'avons pas à nous étendre nguement ici sur une pièce déjà jouée plus de sept ents fois à Déjazet, il suffit de constater le sucès très grand de ce gai vaudeville — de cette musante comédie — sur la scène du Palais-Royal ù Léon Gandillot est désormais assuré de tenir ne des premières places. *Ferdinand le Noceur* y st supérieurement joué; Raimond est exquis; obin, très comique; Francès, Maugé, Gorby, ont excellents; Mlle Lender est charmante, et

1. On avait donné, la veille, en lever du rideau du *Dindon*, une genlle pièce en un acte, *Double gaffe*, de M. André Léněka, lestement envée par Mlle Jane Derbly, Mme Jourda, MM. Garandet et Violette.

2. DISTRIBUTION. — Ferdinand, M, *Raimond*. — Bertinet, M. *Gobin*. Fourageot, M. *Maugé*. — Paturin, M. *Francès*. — Labricelle, *Gorby*. — Casimir, M. *Bellucci*. — Adolphe, M. *Mori*. — Carjol, *Déan*. — Désiré, M. *Ambroise*. — Léonide, Mlle *M. Lender*. — Mame Paturin, Mme *Franck-Mel*. — Paulette, Mlle *Doriel*. — Brigitte le *Narlay*. — Amandine, Mlle *Laborie*.

Mlle Narlay (créatrice du rôle de la bonne qui veut être cocotte), toujours drôle...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Remplaçant, comédie	3	»	36
Monseigneur, vaudeville	1	»	83
Le Bigame, comédie	1	»	64
**Le Dindon*, pièce	3	8 février	238
**Le Masseur*, comedie	1	8 avril	67
**Double Gaffe*, pièce	1	5 nov.	57
Ferdinand le Noceur, comédie	4	8 déc.	27

THÉATRE DE LA PORTE-SAINT-MARTIN

La Porte-Saint-Martin nous a donné en 1896, avec un éclatant succès, le *Thermidor* de M. Victorien Sardou, brusquement arrêté, cinq ans auparavant, à la Comédie-Française, après deux représentations, et augmenté, cette fois, de deux tableaux d'un extraordinaire grouillement : la séance de la Convention où tomba Robespierre, et la délivrance, par le faubourg Antoine, des condamnés de la dernière charrette. Avons-nous besoin de rappeler l'admirable scène des dossiers, et de redire ici que Coquelin, superbe de souplesse, de variété et à la fois de vérité et de virtuosité, joua avec une verve, une ampleur, un éclat extraordinaires le rôle du comédien Labussière, taillé à la mesure de son beau talent ? Il le joua jusqu'aux premiers jours de juin où, contraint et forcé (le procès, le fameux procès sévissait alors), il céda le personnage à M. Duquesne ; Mlle Lara — la future étoile de la Comédie-Française — reprenait le rôle de Fabienne où avait si peu réussi sa devancière, Mlle Blanche Dufresne. Quelques semaines après, Mlle Lara fut trouvée tout à fait charmante

— ô la douce et poétique Ophélie!... — dans le rôle d'Hélène de l'*Outrage*. Le vieux drame de Théodore Barrière et Edouard Plouvier, avait terminé la saison. La campagne recommençait le 14 septembre avec *Jacques Callot,* de MM. Adenis et Henri Cain, qualifié de « drame à spectacle » par M. Coquelin venant nommer les auteurs; il était certainement d'ordre composite; l'acrobatie y tenait même une place d'honneur. Il pouvait plaire par sa facture vive et sa belle humeur, et par la variété des tableaux. Combats singuliers, danses mondaines et populaires, vives estocades, mousqueterie, jongleries, mariage amusant des clowns et des animaux savants: il y avait de tout dans cette abondante affaire. Pourquoi le public se montra-t-il si rétif? Pourquoi, de ce *Jacques Callot,* n'avons-nous guère gardé que le souvenir du jeune comédien, M. Gauthier, qui dessina avec un rare bonheur le personnage du bohème ami des bohémiens, ayant de la gaieté chaude et ne craignant pas le panache?... Une comédie bien curieuse, bien intéressante, très originale, et qui témoignait d'un effort et d'une conscience artistiques aussi digne que possible d'approbation et d'encouragement: les *Bienfaiteurs,* de M. Brieux. Les *Bienfaiteurs* étaient une pièce à thèse et une satirique peinture de mœurs. C'était du « théâtre à idées » et du théâtre à observation. La thèse était passionnante mais présentée d'une façon un peu confuse; la peinture de mœurs fut trouvée excellente, mais faite pour désobliger et même un peu inquiéter le public. Le malheur est que le public ne vint pas.

Vint-il donc davantage à la reprise de *Don César de Bazan* — ce *Don César* de d'Ennery, où Frédérick-Lemaître, que tous déclarent avoir vu, alors qu'ils étaient sans doute un peu bien enfants pour cela, où Frédérick-Lemaître, dis-je, introduisit jadis plus de panache que n'en comportait peut-être le texte de l'ouvrage? Il nous semblait voir en *Don César de Bazan* une comédie dramatique plutôt qu'un drame dans le vrai sens du mot; M. Coquelin l'aurait donc ramené à ses justes proportions, en jouant le rôle de don César en « comédien ». En « maître comédien », voulons-nous dire. Il y mit tout son art, et tout son esprit, présentant aux nouvelles générations, un peu surprises, mais amusées, un nouveau don César, qui sans doute était le vrai... Puis l'année se terminait sur le très franc et très mérité succès de M. Georges Ohnet et de Coquelin, avec le *Colonel Roquebrune*...

Tel est, en quelques lignes, le bilan de 1896 pour la scène qui nous occupe. La cinquantième représentation de *Fanfan la Tulipe*, de M. Paul Meurice, était donnée le 23 janvier. C'est le 22 mars qu'apparaissait pour la première fois, à ce théâtre, le *Thermidor* de M. Victorien Sardou[1],

---

1. DISTRIBUTION. — Labussière, M. *Coquelin*. — Martial Hugon, M. *Volny*. — Tallien, M. *Desjardins*. — Vadier, M. *Gravier*. — Chalupeau, M. *Péricaud*. — Robespierre, M. *Laroche*. — Billaud-Varennes, M. *Prad*. — Marteau, M. *Deroy*. — Ribout, M. *Gangloff*. — Lupin, M. *Nicolini*. — Chateuil, M. *Liverani*. — Thuriot, M. *Ossart*. — Jumelot, M. *Jeandrieu*. — Samson, M. *Albert*. — Brault, M. *Lessuor*. — Vasselin, M. *Bacquié*. — Pourvoyeur, M. *Cartereau*. — Bricard, M. *Bourgeois*. — Pierre, M. *Franceschi*. — Simonet, M. *Gentil*. — Un garde national, M. *Chichoux*. — Bérillon, M. *Jean Coquelin*. — Olivon,

drame en quatre actes et six tableaux. Ce drame, l'auteur, qui le gardait depuis longtemps en portefeuille, l'avait conçu et écrit d'abord en vue d'un grand théâtre du boulevard. C'est quand il eut la double assurance d'associer à son œuvre le talent de Coquelin et de la voir accueillir par le Théâtre-Français, qu'il la remania et la mit au point pour cette dernière scène. On n'a certes pas oublié à la suite de quels incidents imprévus la pièce y fut, par mesure de police, brusquement interdite après la seconde représentation, M. Victorien Sardou a pris soin de réunir tous les articles de journaux parus à ce sujet — que d'encre, que d'encre! — Ils forment, nous a-t-il dit lui-même, neuf volumes reliés... sans compter la correspondance de l'auteur avec les ministres d'alors! Tout arrive: voici *Thermidor* heureusement venu à ce boulevard où il retrouve naturellement son principal interprète: Coquelin-Labussière. Nous ne dirons point, à nouveau, quelle est cette pièce qui devait, il y a cinq ans, soulever des colères irréfléchies, ameuter des haines jalouses, exciter des discussions passionnées. L'action de ses quatre actes — maintenant quatre actes et six tableaux — qui se développe tou

---

M. *Mallet.* — Tavernier. M. *Redoit.* — Debusne, M. *Beliard.*— Rivièr M. *Velay.* — Fabienne Lecoulteux, Mlle *Blanche Dufresne.* — Jacqueline. Mlle *Blanche Miroir.* — Françoise, Mme *Delphine Renot.* — Mlle Brault, Mlle *Kerwich.* — La Mariotte, Mlle *Blanchet.* — Jeannett Mlle *J. Giesz.* — Jeune sans-culotte, Mlle *Arlette.* — Gaspard, Mlle *Marth Marty.*

Les autres rôles joués par MM. *Garay, Bordato, Chabert, Ratineau Leclerc, Germain, Samson. Lebon, Duplessis, Rivoire, Frédéric Perret. Dubreuil, Maxime, Sévère, Gillet, Royer,* et Mmes *Naudy Dupeyron, Salmon,* la *petite Galand.*

e, comme l'indique son titre, le 9 thermidor, l'avons racontée dans un de nos précédents ies. Contentons-nous de dire que c'est après meuse scène des dossiers — aujourd'hui, ie il y a cinq ans, l'une des pages maîtresses euvre — que se place le premier des deux ux que, sans pitié pour son œuvre, l'émi-auteur avait naguère dû abattre en vue de la sentation au Théâtre-Français. C'est, curieuse toresque, superbement mouvementée et histo-nent colorée, la fameuse *Séance de la Con-n*. Sardou connaissait trop bien cette ter-époque de la Révolution si minutieusement e par lui dans tous ses coins et recoins pour int nous en donner une restitution inouïe de ne, hurlante d'effroyable vérité. Robespierre nis hors la loi. La conscience de Labussière uve ainsi déchargée du poids énorme qui ait. Fabienne est sauvée!... Hélas!... non!... cru un instant qu'après la chute du tyran le al révolutionnaire allait surseoir aux exécu-Il n'en est rien, et Fouquier-Tinville donne e de faire partir pour la guillotine les huit res charrettes. A la Comédie-Française, Fa-e allait réellement à l'échafaud et Martial ué par le pistolet d'un gendarme aux mains els il voulait arracher la victime. A la Porte-Martin l'héroïne échappe au bourreau grâce soulèvement populaire organisé par Labus-en plein faubourg Antoine. Au boulevard, il es dénouements heureux; celui-ci est même iel.

Thermidor se trouvait infiniment mieux placé dans son nouveau cadre qu'il ne l'était en celui de la Maison de Molière ; n'était-ce point un beau drame, débordant d'habileté et de talent, au point que le public eût commis un véritable déni de justice en se refusant à reconnaître ses incontestables et solides qualités. L'auteur de *Thermidor* n'a pas son pareil pour manier le document et le tourner avec adresse. C'est de plus, tout le monde en convient, un maître en l'art de la mise en scène, artistiquement soigneux des moindres accessoires et du plus petit détail. Comment la soirée n'eût-elle pas été intéressante à tous les points de vue? M. Coquelin est tout simplement admirable dans Labussière. Il met en lumière toutes les nuances de ce rôle; il s'y montre tour à tour gai, narquois. ironique, indigné et surtout sensible. Ah ! le grand comédien ! Inutile de dire qu'il a été applaudi toute la soirée, et acclamé à la fin quand, les pieds dans l'eau, et sous son parapluie, (l'averse est heureusement arrivée après l'échauffourée), il est venu proclamer le nom de l'auteur. Si *Thermidor* a gardé Coquelin, l'âme de la pièce, il a malheureusement perdu Marais et Mlle Bartet, qui faisaient avec lui un trio superbe. M. Volny est quelque peu lourd sous les traits de Martial Hugon, et Mlle Blanche Dufresne est une Fabienne qui manque de sincérité. Et l'on fondait sur elle de si belles espérances ! — Il fallait féliciter — en bloc — M. Desjardins, qui, dans la séance de la Convention, disait en maître orateur le discours de Tallien ; MM. Prad et Gravier (Billaud-Varenne et

adier); M. Laroche qui personnifiait de façon si vante le « malheureux » Robespierre; M. Jean Coquelin et Mlle Blanche Miroir, l'inoffensif Bérillon sa charmante femme; Mme Delphine Renot, enfin, qui jouait avec beaucoup de rondeur et de gaîté le rôle de Françoise la Tricoteuse. Tous et toutes avaient contribué au très grand et très légitime succès de *Thermidor,* implanté cette fois, pour pour plusieurs mois au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Le soir du vendredi-saint (3 avril) on avait donné une unique représentation de *La Passion*, drame sacré en cinq actes et six tableaux, de M. Edmond Haraucourt, avec la partition de Bach, adaptée par MM. Hillemacher [1].

Le 13 avril avait lieu la cinquantième représentation de *Thermidor*, qui, tous les soirs, faisait encaisser au théâtre plus de neuf mille francs de recettes.

23 AVRIL. — Représentation d'adieux au bénéfice du baryton Morlet, qui, après d'éclatants débuts à l'Opéra-Comique, fit une brillante carrière dans les théâtres d'opérette.

---

1. DISTRIBUTION. — Jésus, M. *Ph. Garnier.*— Judas, M. *Taillade.* — Pilate, M. *Desjardins.* — Joseph d'Arimathie, M. *Gauley.* — Lazare, M. *Prad.* — Anne, M. *Depas.* — Caïphe, M. *Ossart.* — Le Pharisien, M. *Dauvillier.* — 1er marchand, M. *Adam.* — Pierre, M. *Garay.* — Barrabas, M. *Cartereau.* — Le Bon Larron, M. *Dannequin.* — 2e marchand, M. *Bourgeois.* — Le centurion, M. *Jandrieu.* — 1er soldat, M. *Bacquié.* — 2e soldat, M. *Leclerc.* — 1er bourreau, M *Bordato.* — 2e bourreau, M. *Ratineau.* — Le Mauvais Larron. M. *Velay.* — La Vierge, Mlle *Antonia Laurent.* — Madeleine, Mlle *Bl. Dufresne.* — Chœur des femmes, Mlle *Bouchetal.* — Jean, Mlle *Kerwich.* — Marthe, Mlle *Renée.* — Femme du peuple, Mlle *Naudy.*— Femme du peuple, Mlle *Dupeyron.*

22 MAI. — Matinée extraordinaire donnée au bénéfice de Mme Marie Colombier [1].

29 MAI. — Centième représentation de *Thermidor*. La recette s'élevait exactement à 5,721 fr. 50. Coquelin se surpassait dans sa belle création de

---

1. Voici quel en était le programme complet :

Ouverture de l'*Œil crevé* (Hervé), par l'orchestre du théâtre des Variétés, sous la direction de M. Alfred Fock.

Troisième acte de *Rigoletto* (Verdi). M. Victor Maurel chantait le rôle de Rigoletto, Mme de Nuovina celui de Gilda. Les chœurs et l'orchestre sous la direction de M. Emile Bourgeois.

Le Naufragé, poésie de François Coppée, dite par Coquelin aîné.

Sapho, drame lyrique en un acte, en vers, de M. A. Silvestre. Interprètes : Alcée, M. Silvain ; Hylas, M. Dehelly ; Sapho, Mlle Moreno.

Macbeth (Shakespeare), scène du Somnambulisme. Interprètes : lady Macbeth, Mme Segond-Weber ; le médecin, M. Jahan ; Cordelia, Mme Garniery.

L'Été de la Saint-Martin, comédie en un acte de MM. H. Meilhac et L. Halévy. Interprètes : Noël, M. Baillet ; Briqueville, M. de Féraudy; Adrienne, Mme Worms-Barretta ; Mme Lebreton, Mlle Fayolle.

Première représentation de *Poisson d'avril*, pantomime en un acte de MM. Charlot et Paul Deschamps. Interprètes : Colombine, Mlle Crozet; Pierrot, M. de Gasperi.

La Grève des forgerons (F. Coppée). Interprètes : le forgeron, M. Mounet-Sully ; le président, M. Paul Mounet ; avocat général, M. Desjardins; chef du jury, M. Prad ; premier assesseur, M. Brémont; l'huissier, M. Péricaud ; premier avocat, M. Laroche ; deuxième assesseur, M. Gravier ; le greffier, M. Deroy ; deuxième avocat, M. Garay.

Intermède musical et littéraire

1. *Poésie*, par M. Paul Mounet.
2. *J'vas le dire à maman* (Amélie Perronnet) et le *Péché* (Amélie Perronnet), par Mlle Germaine Gallois.
3. *Air*, par M. Soulacroix.
4. *Au clair de la lune*, duo; *la Demande en mariage*, duo, par Mlle Pierny et M. Villé.
5. *La bonne de saint Antoine* et *Daphnis et Philis*, par Mlle Méaly.
6. *Légende inédite*, paroles de M. A. Silvestre, musique de M. Francis Thomé, avec accompagnement de violon par Mlle Levallois, chantée par Mlle Blanche Marie.
7. *Les Sapins* (Pierre Dupont), par M. Manoury.
8. *Chansonnettes*, par Mlle Balthy.
9. *L'Anglais parisien* (Fragson), par M. Fragson.
10. *Ma grand'mère*, par Mlle Pierny.
11. *Fournaise* (Darcier), par M. Villé.
12. *Chanson militaire*, par M. Polin.

ssière, et tout le monde, autour de lui, semblait risé par son jeu si varié et si puissant. Après ne acte, le public faisait à l'œuvre de M. Sar- et à ses interprètes de chaleureuses ovations[1].

IUIN. — La dernière représentation de Co- n dans *Thermidor* était marquée par une manifestation très touchante. Les artistes ent entendus pour se réunir après l'acte de nvention, au foyer, où M. Coquelin était prié rendre presque aussitôt. Ils lui offraient npagné d'un petit discours très ému de l'ex- it Péricaud, un joli groupe en bronze de Barbedienne, les Chiens, de Frémiet, sym- de fidélité et de dévouement. Un ruban vert ıé au col des gentils toutous voulait sans doute Espérance. L'éminent artiste, très touché de amicale manifestation, remerciait chaleureu- it les pensionnaires du théâtre et leur serrait in à tous. Avant le lever du rideau, M. Co-

e devenait, dans tout cela, l'affaire Coquelin, — car il y avait ire Coquelin ?

gement de la Cour d'appel condamnait M. Coquelin à payer ıcs de dommages-intérêts à la Comédie-Française par représen- ionnée par lui sur une scène parisienne ou en province. Ce at équivalait, en somme, à empêcher M. Coquelin de jouer la ailleurs qu'au Théâtre-Français.

ıion publique s'était émue de voir un tel artiste, dans toute la son talent, banni si prématurément de la scène.

les Claretie fut chargé par un conciliant ministre, M. Rambaud, rcher un terrain d'entente possible, et il se trouva placé s deux alternatives :

bien rouvrir les portes du Théâtre-Français à M. Coquelin.

obtenir de M. Coquelin qu'il se remît, de lui-même, dans la n où il se trouvait vis-à-vis de ses cosociétaires, le jour de son le la Maison de Molière, c'est-à-dire qu'il restituât ses fonds so- t renonçât à sa pension de retraite, auquel cas le ministre pou- sa propre autorité, autoriser M. Coquelin à jouer librement à en province.

quelin avait reçu un autre témoignage d'attach
ment qui lui avait été tout particulièrement sen
sible. Dans un écrin, une très artistique plaqu
en vieil argent, du format d'un volume in-18, su
laquelle on pouvait lire : *Théâtre de la Porte
Saint-Martin, saison 1895-96 : Messire Du Gues
clin, Fanfan la Tulipe, Thermidor, à Coqueli
aîné*, le tout accompagné d'une lettre ainsi conçue
« Cher monsieur Coquelin, voulez-vous me per
mettre de vous offrir ce souvenir de notre pre
mière campagne parisienne ? » et signée « Baduel »
M. Baduel, qui est aujourd'hui directeur de l
Porte-Saint-Martin, avait en effet accompagn
M. Coquelin en qualité d'impresario dans plusieur
de ses tournées à l'étranger. La loge de Coqueli
ne s'était du reste pas désemplie durant toute la soi
rée. Ça n'avait été qu'un long défilé d'amis venu
pour lui serrer la main. Et dans la salle, bondée
le succès de Labussière était aussi grand qu'a
premier soir. Applaudissements, rappels, rien n
manquait au triomphe de cette dernière soirée.

8 JUIN. — Plutôt que de continuer à « jou
pour le roi de Prusse »[1] Coquelin avait dû cess
les représentations qu'il donnait au théâtre de
Porte-Saint-Martin. Mais M. Baduel essayait d
continuer son exploitation, au compte de la Socié

1. L'excellent comédien avait été de nouveau assigné devant la p
mière chambre de la cour qui devait statuer sur la demande d'une n
velle astreinte de six cents francs par représentation à partir de
trente et unième incluse, date à laquelle il devait la somme de quir
mille francs, plus les frais du constat qui se faisaient régulièrem
chaque soir. Cette astreinte était réclamée pour trente nouvelles rep
sentations, après lesquelles il devait être statué à nouveau.

naires réunis par le célèbre comédien.
nsi qu'il donnait *Thermidor* à prix consi-
ment réduits, devant une salle qui aurait
ucoup mieux remplie, si le programme de
rs journaux n'eût porté par erreur, les
« Relâche ». M. Duquesne — l'ex-Napo-
e *Madame Sans-Gêne* — avait été choisi
emplacer Coquelin dans Labussière : grand
r, mais « fichue commission »... On sait
créateur y était tout simplement admirable...
nu au début, M. Duquesne dont l'adresse
ontestable, s'est remis d'acte en acte, et a
en joué, ma foi ! la fameuse scène des dos-
Tous ceux qui n'ont pas vu Coquelin ont
léclarer parfait. Moins lourde était la tâche
e Lara, reprenant, après Mlle Dufresne, le
Fabienne. La jeune comédienne a su y mon-
ne sincérité d'émotion absolument commu-
e. Et voilà pour elle, au lendemain du jour
fut trouvée si charmante en la remarquable
ie de M. Gaston Devore, *Demi-Sœurs*, que
lonnèrent les Escholiers, un nouveau succès
anc devant le grand public, cette fois. Avons-
besoin d'ajouter que tous les autres rôles —
mencer par celui de Bérillon, le sans-culotte
eur, dont M. Jean Coquelin dessine si fine-
la silhouette — sont aussi bien tenus qu'ils
ent le soir de la première, que la figuration
spectacle sont absolument les mêmes, et que
e en scène, faite par Sardou, continue à être
merveille... Mais le public se montre réfrac-
et le 17 juin a lieu la dernière de *Thermidor*...

3 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) de l'*Outrage*, drame en cinq actes, de Théodore Barrière et Edouard Plouvier [1]. — Un honorable négociant de Marseille, dont la fille, de beauté remarquable, est tout à coup devenue folle, se trouve conduit par toutes sortes de malheurs à la ruine; il va déposer son bilan, lorsqu'un jeune compatriote, nommé Jacques d'Albert, lui apporte spontanément, et par estime pour sa probité, tout l'argent nécessaire au rétablissement de ses affaires. Il est touché du malheur de la jeune fille, il promet de la guérir et y réussit. Il l'aime et en est aimé; il l'épouse. Mais les premières caresses de son mari éveillent chez sa femme un sentiment d'horreur, et la replongent aux yeux du monde, et dès le soir des noces, dans son ancien état. Elle se souvient alors, pour la première fois, des circonstances où elle a perdu la raison : c'est sous l'étreinte « outrageante » d'un misérable qui, nuitamment, s'était introduit dans sa chambre et la viola... Jacques

1. DISTRIBUTION. — Jacques d'Albert, M. *Ph. Garnier*. — Raoul de Brives, M. *Desjardins*. — De Brives, M. *Gravier*. — Raymond de Brives, M. *Burguet*. — M. Latrade, M. *Gangloff*. — Le Docteur, M. *Prad*. — De Bessières, M. *Liverani*. — Baptiste, M. *Bourgeois*. — Joseph, M. *Mallet*. — Un domestique, M. *Franceschi*. — 2e domestique, M. *Chabert*. — Hélène, Mlle *Lara*. — Mme Latrade, Mme *Pazza Montlouis*. — Jeanne, Mlle *Dauphin*. — Clara, Mlle *J. Giesz*. — Mme de Cernay, Mlle *H. Andral*. — Armande de Bessières, Mlle *Naudy*. — Mme de Livry, Mlle *Béryl*.

Cependant, la première chambre de la cour d'appel avait rendu son arrêt dans l'affaire de la Comédie-Française contre M. Coquelin aîné. La cour, faisant droit aux conclusions de la Comédie, condamnait M. Coquelin au payement de deux sommes : l'une de 15,000 francs, l'autre de 12,600 francs, montant du total des astreintes de 500 et 600 francs qui avaient été édictées comme sanction de l'interdiction qui lui était faite de jouer à Paris et en province. Elle élevait pour l'avenir l'astreinte à 1,000 francs par contravention.

ardonne à la victime innocente; mais il jure de se venger. Il découvre que le coupable doit être un des deux fils du magistrat chargé de retrouver les traces du crime; l'un d'eux est le mari de la sœur de Jacques et c'est précisément celui-là qu'accusent les plus pathétiques épreuves. C'est lui que Jacques retrouve dans la chambre de sa femme, où il était venu implorer son pardon et où il se fait justice en se tirant un coup de revolver en plein cœur. Tel est l'*Outrage :* œuvre violente, passionnée, où ces deux tempéraments de Théodore Barrière et d'Edourd Plouvier s'unirent un jour pour mener grand train, avec beaucoup de vigueur et de charme, une action saccadée, risquée, mais attachante comme une affaire de cour d'assises. L'intéressant drame était excellemment joué dans son ensemble. Philippe Garnier donnait une superbe ampleur au rôle de Jacques d'Albert. Celui du triste Raoul était rendu à merveille par M. Desjardins, élégant et sombre, ainsi qu'il convenait. Mlle Dauphin était charmante sous les traits de Mme de Brives, la malheureuse épouse du misérable. M. Burguet imprimait une note juste à Raymond, le frère dévoué jusqu'au sublime. O la délicieuse Ophélie que fera Mlle Lara ! Dans le rôle délicat d'Hélène, joué avec une rare sincérité d'émotion, elle faisait couler bien des larmes... et recueillait les meilleurs bravos d'une salle absolument charmée... L'*Outrage* se jouera jusqu'au 14 juillet; après quoi, le théâtre fermera ses portes pendant deux mois [1].

1. On annonçait, à la fin du mois d'août, que l'affaire Coquelin était en voie d'arrangement. La base de l'arrangement serait une indemnité

14 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Jacques Callot*, drame à spectacle en cinq actes et six tableaux, de MM. Henri Cain, Eugène et Edouard Adenis, musique de scène de M. Frédéric Le Rey[1]. — Sans doute, la littérature et la psychologie n'ont pas grande part en cette affaire, où dominent les jeux d'adresse et les acrobaties des clowns. Sans doute aussi, en donnant la clef des champs à M. Coquelin et en lui permettant de carrément s'asseoir sur les conclusions des tribunaux tout en faveur de ses camarades, le ministre de l'instruction

---

de cent mille francs que M. Coquelin verserait à la caisse de la Comédie-Française, plus le montant des condamnations encourues, ce qui porterait l'indemnité à la somme de cent trente à cent quarante mille francs. M. Coquelin ferait, en outre, l'abandon de sa pension de retraite, en proportion des représentations qu'il donnerait soit à Paris, soit en province, pendant le cours d'une année, ce qui est, du reste, un usage établi et auquel ont dû se soumettre les anciens sociétaires autorisés à jouer en dehors de la Comédie-Française. Si ces conditions, proposées par le ministère, sont acceptées par M. Coquelin, il recouvrerait aussitôt sa liberté d'action et pourrait jouer soit à la Porte-Saint-Martin, soit sur toute autre scène de Paris ou des départements. C'est ainsi qu'ayant *trois ans* pour se libérer de ses engagements avec le théâtre de la Porte-Saint-Martin, avant de rentrer à la Comédie, toute prête à lui rouvrir ses portes, il pourra prendre, dans *Jacques Callot*, le rôle que répétait, en l'attendant, M. Gravier, et faire sur cette grande scène du boulevard toutes les créations ou toutes les reprises qui lui conviendront

1. DISTRIBUTION. — Routinelli, M. *Coquelin*. — Bibulus, M. *Jean Coquelin*. — Jacques Callot, M. *Gauthier* (du Vaudeville). — Camboulas M. *Péricaud*. — Gariel, M. *Segond*. — Jean Callot, M. *Prad*. — Bellamour, M. *Leroy*. — Navarrez, M. *Albert*. — D'Avrigny, M. *Liverani*. Le Loqueteux, M. *Dannequin*. — Marzock, M. *Cartereau*. — Nettong M. *Lessnor*. — Torgniole, M. *Jeandrieu*. — Bricq, M. *Bourgeois*. Supin, M. *Mallet*. — Piednoël, M. *Franceschi*. — Godelu, M. *Ratinec* — A. Vineuil, M. *Samson*. — Bertomio, M. *Leclerc*. — La Ripail M. *Chabert*. — Chef de milice, M. *Lucien Henry*. — Un serge M. *Nuismans*. — D'Oseraie, M. *Beliard*. — De Landaillac, M. *Laberg* — Un émissaire, M. *Roger*. — Un cuisinier, M. *Vaneau*. — Rit Mlle *Dauphin*. — Méala, Mlle *Blanche Miroir*. — Blanche, Mlle *Kerwi* — La Gilline, Mlle *J. Giesz*. — Mariette, Mlle *Arlette*. — D'Allèg Mlle *Dupeyron*. — De Luconay, Mlle *Naudy*. — Zitty, Mlle *Béryl*. De Sauteney, Mlle *Ritter*. — Kandjé, Mlle *Dotto*.

ublique nous la baille belle au nom du grand rt. Parler du « grand art » et aboutir aux exploits de l'ours Baptiste est tout de même une exagération un peu forte. Mais quoi! Pour être simplement écrit sans prétention aucune, pour ressortir beaucoup plus, assurément, du théâtre des marionnettes que du théâtre philosophique, *Jacques Callot* n'en est pas moins une pièce de cape et d'épée, taillée, non sans adresse, sur le modèle des drames du grand Dumas, amusante et gaie, de gaieté saine et de bonne humeur reposante, pittoresque et variée, intelligemment mise en scène, artistiquement costumée, illustrée de duels et de pétarades, très heureusement enjolivée de musique et de gymnastique. La musique est d'un jeune compositeur, M. Le Rey, qui sait son affaire, ainsi que le prouvent de jolies pavanes, des marches militaires savamment orchestrées et des chants de tziganes ingénieusement harmonisés. La gymnastique est signée Price — pas bête du tout l'ours Baptiste! — et jamais les Hanlon n'ont monté pantomime plus réussie que l'escalade par les toits, d'une maison à une autre, qui constitue le cinquième et avant-dernier tableau de ce *Jacques Callot* : la joie des enfants et la tranquillité des parents.

Le rideau se lève sur l'auberge de la Poularde (aux environs de notre chère ville de Nancy), où Jacques Callot s'est établi, menant la vie un peu désordonnée d'un jeune homme qui se sait issu d'un père « ayant du bien ». Les bohémiens qui passent par là sont ses amis — la petite Ritza est même bien près d'être plus que son *amie* — et il a pour

pires ennemis le signor Rouffinelli, le farouche lieutenant de la maréchaussée, dont il crayonne — plus tard il burinera — la caricature un peu partout, et son maître, le capitaine Gariel, dont il triomphe en un premier duel. Mais c'est bientôt fini de rire. Le lieutenant-général Jean Callot est d'avis que le temps est venu de cesser cette vie d'aventures. Son fils se mariera, ou sera coffré sans pitié, jusqu'à ce qu'il ait payé ses créanciers. Jacques a trois minutes pour réfléchir : sans enthousiasme, il opte pour le mariage avec sa cousine Blanche. Heureusement pour lui, Blanche a un amour au cœur : le frère d'une de ses camarades de couvent, et voilà pour Jacques une bonne raison pour rompre l'union projetée par son père. Comment calmer la colère du brave homme? En s'enrôlant comme simple soldat. L'idée est bonne; mais le malheur veut qu'il s'engage justement dans la compagnie du capitaine Gariel, son ennemi juré!... Nous sommes maintenant en Valteline, en pleine guerre des Français contre les Impériaux. Jacques a vaillamment et rapidement conquis ses galons de sergent; mais il compte sans la vengeance de Gariel. Profitant de ce qu'on l'a surpris dans l camp, coquetant, la retraite battue, avec la peti Ritza, heureusement retrouvée, Gariel chasse bohémienne et insulte Jacques, au point que celui-lève la main sur son supérieur. Son affaire e claire. Le voilà, en attendant le jugement, enfermé dans le moulin de Lugano, gardé par le signor Rouffinelli, l'âme damnée de Gariel, — Italien déguisé, trahissant l'armée française. Commen

Jacques échappera-t-il à la mort, qu'ordonnerait contre lui, nouveau Brutus, le maréchal Jean Callot? En s'évadant, grâce à ses amis les bohémiens, du fameux moulin qui lui sert de prison. C'est ici que se produit nettement l'intervention des clowns, et vous pouvez facilement imaginer la joie des jeunes spectateurs de la Porte-Saint-Martin, à la vue des sauveurs de Jacques Callot s'accrochant, pour l'aller délivrer, aux ailes du moulin qui tourne au gré du vent et au nez de Rouffinelli qui n'y voit que du bleu. Cette joie ne connaît plus de bornes quand apparaît l'ours Baptiste — le véritable héros de la pièce — faisant en la forêt sombre mille fumisteries au malheureux Rouffinelli plus tremblant que la feuille des arbres, et protégeant intelligemment — jamais ours ne fut plus malin — la fuite des bohémiens poursuivis par les soldats de Gariel et sautant allègrement d'une maison à une autre : on est clown, ou on ne l'est pas. Cette course sur les toits est le véritable clou de *Jacques Callot :* les collégiens ont ainsi l'innocente littérature qui convient à leur âge... Vous pensez bien que le traître sera puni comme il le mérite : Jacques Callot n'est-il pas là pour le percer d'un bon coup, à la D'Artagnan, alors que l'armée française, assiégée dans la ville de Sondrino, sera sauvée grâce au dévouement de la petite Ritza traversant les lignes ennemies et portant au général en chef le plan de campagne des Impériaux. Et la toile baisse, après une furieuse bataille, sur un très beau tableau où l'on voit apparaître à cheval le maréchal Callot, proclamant la bravoure du régiment de France et

donnant la petite Ritza en bel et bon mariage à son fils Jacques.

Telle est la trame, aussi peu historique que possible, et assez banale, j'en conviens, mais amusante, je me plais à le répéter, de ce *Jacques Callot*, bien monté et bien joué par tous, à commencer par Jean Coquelin. Le vieux précepteur Bibulus, où la naïveté le dispute à l'émotion, était ce qu'on appelle un bon rôle et qui devait porter sur le public. Mais encore fallait-il le composer et le rendre avec talent; Jean y a réussi sans conteste et s'il a déjà les applaudissements du public, i mérite aussi les éloges de la critique. Pourqu celle-ci s'acharnerait-elle à répéter malicieusemer à son père — le grand Coquelin — qu'il a mie à faire que de jouer les Gobin : il n'a pas choisi rôle de Rouffinelli; il l'a joué — délicieusemer vous pouvez m'en croire — parce qu'il se trouv là, dans la pièce, et que son nom, fût-ce pour u besogne inférieure, pouvait apporter un sérieu atout au succès. Il se doit et il nous doit aut chose, et cette « autre chose » viendra tôt ou tar nous osons l'espérer [1]. M. Gauthier a presque « panache » en Jacques Callot; M. Prad est un pè « cornélien »; M. Péricaud lance bien le mot public, et Mlle Dauphin a le pittoresque vou dans la petite bohémienne Ritza.

---

1. Le 8 octobre, M. Coquelin étant invité à prêter son concours représentation de gala donnée à Versailles, M. Gravier jouait le rôl Rouffinelli dans *Jacques Callot*. A l'occasion des fêtes données en l'h neur du Tsar, la direction du théâtre de la Porte-Saint-Martin offrai soir-là une représentation *unique* de *Jacques Callot*, à *moitié pri* toutes les places.

22 OCTOBRE. — Première représentation des *Bienfaiteurs,* pièce en quatre actes, de M. Brieux[1]. — Il ne s'agit de rien moins que des rapports sociaux entre le riche et le pauvre, entre le patron et l'ouvrier. On voit si le problème est vaste et si doit être vivant le drame de M. Brieux, alors même que le jeune auteur n'y résoudrait pas la question. Et j'aime autant vous dire tout de suite (cela ne vous étonnera pas, je pense) qu'il ne l'a résolue d'aucune sorte. L'action dramatique est, d'ailleurs, assez simple par elle-même. M. Brieux nous introduit dans l'humble intérieur d'une honnête famille de province. De braves gens, s'il en fût jamais, ces Landrecy ! De concert avec un jeune chimiste, fiancé à la petite cousine Georgette, orpheline recueillie dans la maison, le mari a inventé un accumulateur qui permet le travail à domicile, et il conçoit en faveur de ses « collaborateurs » les plus beaux projets du monde : l'augmentation des salaires, naturellement, la création de maisons ouvrières, d'écoles, de crèches, etc. : il ne lui manque que l'argent, nécessaire à toutes ces généreuses entreprises... Pauline, sa femme, rêve d'être assez riche pour pouvoir faire la charité comme une reine. Elle le pourra presque, car,

---

1. DISTRIBUTION. — Valentin Salviat, M. *Coquelin.* — Landrecy, M. *Desjardins.* — Escaudain, M. *J. Coquelin.* — Pluminage, M. *Gravier.* — Féchain, M. *Péricaud.* — Pardigon, M. *Deroy.* — Pauline Landrecy, Mlle *Barety.* — Georgette, Mlle *Maille* (début). — Clara, Mlle *Bl. Miroir.* — Pecqret, Mlle *Patry.* — Paillencourt, Mlle *Kerwich.* — Le Catelier, Mlle *Bouchetal.* — Guerlot, Mlle *Marsa.* — Catherine Bourlon, Mlle *Arlette.* — Rosa Magloire, Mlle *J. Giesz.* — Aubigny, Mlle *Beryl.* — Boucheronnes, Mlle *du Mesnil.* — Destournel, Mlle *Dupeyron.* — Orsel, Mlle *Naudy.*

voici qu'il lui tombe, de l'Afrique du Sud, un frère oublié qui, après avoir exercé tous les métiers (tous les métiers avouables, espérons-le), a eu le bonheur de ramasser sur la terre d'Afrique un noir caillou qui lui a rapporté cent millions; il a acheté le champ où poussait ce caillou, a vendu les champs voisins où il n'en poussait peut-être pas du tout, et c'est aujourd'hui le roi des Mines d'or, saluez! Pour eux-mêmes, en gens qui n'ont pas de besoins, les Landrecy accueillent plus que froidement la fructueuse découverte de Valentin Salviat, leur frère et beau-frère, et quand il parle de les enrichir, ils vont presque jusqu'à le mettre à la porte, ce qui, vous le reconnaîtrez, serait de la dernière incivilité. Mais pour leurs pauvres, les Landrecy acceptent tout: une belle commandite dans l'usine « aux ouvriers », et la forte somme, qui permettra de fonder toutes les œuvres de charité imaginables et inimaginables. Quel est, dans tout cela, le mobile de l'homme aux millions? C'est, bien plus que la bonté (ce Valentin Salviat, qui connaît la vie, est un vieux dur à cuire), c'est le désir de montrer aux Landrecy l'inanité de leurs utopies, c'est aussi celui de plaire à la petite Georgette, dont il s'est épris à première vue, et dont il rêve de demander la main — malgré la différence d'âge qui le sépare d'une aussi jeune et jolie fille. Georgette lui a bien dit qu'il n'avait rien à espérer; mais il persiste quand même, et d'autant plus que, vivant dans l'intimité de la maison (voilà qui est incroyable, mon cher Brieux!) il ne s'est point aperçu que la fillette avait un amour au cœur.

L'inanité des belles utopies dont sont hantés Landrecy et sa femme, et surtout la façon, des plus médiocres, dont, suivant les usages, ils pratiquent la bienfaisance : voilà ce que Salviat n'a pas de peine à prouver. Et c'est pour M. Brieux une occasion de nous montrer, avec une incontestable force de comique, le tableau satirique des dessous de la charité mondaine. Il y a même une véritable grandeur (mais oui !) dans la scène où ses futiles dames patronnesses brûlent la lettre, oubliée dans la poche de l'une d'elles, qui leur annonçait le triple suicide, hélas ! réalisé, d'une misérable mère et de ses trois enfants. Quant au Régénéré, qui a eu l'idée grande comme le monde, de s'attribuer le casier judiciaire du mari de sa maîtresse et de se faire ainsi nourrir aux frais de l'œuvre sous le vain prétexte que ses battements de cœur l'empêchent de travailler, n'est-ce pas vraiment une trouvaille ? Allez entendre l'excellent Péricaud raconter entre deux vins — car c'est tout bonnement un bon poivrot — l'histoire de son ami Féchain, et vous rirez de bon cœur... Mais vous ne rirez plus (car cela est vrai, effroyablement vrai), en voyant, comme contraste frappant et lamentable, la pauvresse, à qui l'on refuse du travail, contrainte d'accepter les quarante sous que lui offre la « fille » qui, elle, vit de l'œuvre des Repenties. Voici maintenant les ouvriers de l'usine menaçant d'une grève le patron qui a tout fait pour eux, si on ne leur donne pas la promesse de reprendre l'un des leurs qui a dû être mis à la porte pour insubordination. C'est dire que Landrecy n'a pas été plus heureux

que sa chère femme. Mais celle-ci, que la charité rend folle — folle à lier, vous dis-je — n'a-t-elle pas eu la pensée d'obliger Georgette à manquer de parole à son fiancé (un peu trop laissé à la cantonade, le fiancé) pour épouser Valentin Salviat, dont la fortune lui permettra de faire la charité à coups de millions. La scène (scène maladroite, à coup sûr) avait été crânement coupée par l'auteur à l'issue de la répétition générale, et c'est de son plein gré que la petite Georgette vient offrir sa main au vieux barbon. Valentin Salviat refuse le sacrifice (Coquelin ne pouvait avoir que le beau rôle), et comme Jean Baudry, il marie les amoureux. Puis, il en profite pour faire aux Landrecy une petite conférence, un peu bien anodine, sur cette vérité trop connue que « la façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ». Et je crois, ma parole ! qu'il a la prétention d'apprendre au public que la charité serait bien plus profitable si elle s'exerçait sans le secours d'intermédiaires. Nous qui avions un instant espéré que M. Brieux allait résoudre la question sociale ! Piètre conclusion d'une pièce remplie de talent. Ah ! la belle scène, si théâtrale, que celle où l'ouvrier meneur de grève, dont la femme vient de mourir, va sans honte trouver Landrecy et lui demande de quoi la faire enterrer. Sans rancune, Landrecy lui remet un billet de cent francs, et lui donne la main ; l'ouvrier, touché, éclate en sanglots. Mais il a tort de rendre le billet. Gravier a su donner à la scène la vérité qu'il fallait, et nous devons ajouter son nom — comme aussi celui de Jean Coquelin, qui

prête au bienfaiteur patenté la sécheresse d'un véritable employé de l'Assistance publique (a-t-elle assez « écopé » cette bonne Assistance publique !) et aussi ceux de Mlle Blanche Miroir et de Mlle Arlette, une « fille » et une pauvresse réussies — aux noms de Desjardins (coiffé au naturel, c'est-à-dire sans perruque !) qui avait composé avec un incontestable talent le rôle de Landrecy, et de Péricaud, jouant avec infiniment de tact et de mesure le personnage du « régénéré » qui tourne au bon « poivrot ». Les *Bienfaiteurs* n'étaient point à leur place au théâtre de la Porte-Saint-Martin, où, en dépit de tout leur mérite, ils n'obtenaient guère plus d'une dizaine de représentations.

10 NOVEMBRE. — Reprise de *Don César de Bazan,* drame en cinq actes d'Adolphe d'Ennery et Dumanoir, musique nouvelle de M. Frédéric Le Rey [1]. — Nous savions comment — il y a une cinquantaine d'années — d'Ennery, toujours vert aujourd'hui, et son collaborateur Dumanoir, sollicitèrent de Victor Hugo l'autorisation de lui emprunter son Don César de *Ruy Blas ;* Hugo n'avait fait que commencer, résolu à ne la point achever, une comédie intitulée : *Une aventure de Don César de Bazan ;* il accorda l'autorisation demandée. Nous ne savions pas — c'est notre confrère Adolphe Mayer qui s'est chargé de nous l'apprendre

1. DISTRIBUTION — Don César de Bazan, M. *Coquelin.* — Charles II, roi d'Espagne, M. *Volny.* — Don José de Santarem, M. *Desjardins.* — Le grand juge, M. *Prad.* — Le marquis de Montefior, M. *Noizeux.* — 1er capitaine, M. *Gangloff.* — 2e capitaine, M. *Jeandrieu.* — Don Juan, M. *Dannegain.* — La Maritana, Mlle *Esquilar.* — Lazarille, Mlle *Kervich.* — La marquise de Monteflor, Mlle *Riva.*

— que, non content « d'emprunter » à Hugo, d'Ennery avait « pris » à Scribe l'une des principales situations de son drame : « Si vous êtes Don César, je suis le roi d'Espagne », qui se trouvait dans une comédie précédemment jouée au Gymnase sous le titre de *Sir Hugues de Guilfort.* Qu'est-ce que cela peut bien nous faire? La pièce reprise entre deux œuvres nouvelles, par la direction de la Porte-Saint-Martin, est-elle amusante en son genre un peu démodé. Elle l'est. Que nous importe le reste? Et c'est en vain que nous avions entendu dire d'avance et répéter par une légion de perroquets bien appris, que Coquelin n'aurait pas, ne pouvait pas avoir et n'avait pas réellement, dans le grand d'Espagne déclassé qu'est Don César de Bazan, l'ampleur qu'y mettait Frédérick Lemaître... Pour moi, qui n'y ai pas vu Frédérick, je trouve l'interprétation de Coquelin la plus comique et la plus gaie du monde. Et je vous avoue que cela me suffit — tout autant qu'au public qui l'a applaudi tant et plus — mais non, certes, plus qu'il ne le méritait. *Don César de Bazan* est, d'ailleurs, interprété congrument par M. Desjardins, qui a l'élégance et le mordant de Don José de Santarem; par M. Volny, qui dit bien, mais écoute mal: impossible de montrer moins d'émotion au récit de son malheur conjugal; par Mlle Esquilar, qui s'acquitte sans prétention, mais non sans talent du rôle de la jeune bohémienne devenue grande dame, et enfin par Mlle Kerwich, qui a la gentillesse et la chaleur que demande le sympathique travesti de Lazarille. Une seule critique, mais une

rosse : que nous voulait cet interminable ballet, sans goût, sans couleur locale et de style composite qui venait de la façon la plus fâcheuse, interrompre l'action et couper l'intérêt, — alors qu'un court divertissement eût suffi à motiver la soirée destinée à distraire la comtesse de Bazan ? Ce ballet avait produit un piteux effet le soir de la répétition générale, nous ne fûmes pas peu étonné de le retrouver, tel quel, le jour de la première... Constatons que M. Frédéric Le Rey, qui avait pris soin d'en écrire la partition, était un musicien de bonne école, ainsi qu'en témoignait son orchestre, et passons...

24 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Colonel Roquebrune*, drame en cinq actes et six tableaux[1]. — C'était à la première de *Marcelle* au Gymnase. Georges Ohnet, venu pour féliciter Sardou, rencontrait sur la scène Jean Coquelin. — « Vous ne faites donc plus de théâtre ? demandait Jean à l'auteur du *Maître de Forges*. — Non ! j'expie... mon succès, et puisque depuis *Dernier Amour,* qui fut une des dernières cartes que joua Koning, la critique et le public semblent ne plus

1. DISTRIBUTION. — Roquebrune, M. *Coquelin*. — Fouché, M. *Saint-Germain*. — Henri de Rimbert, M. *Volny*. — Comte de Moigneville, M. *Desjardins*. — Rouquin, M. *Jean Coquelin*. — La Chabraque, M. *Gravier*. — De Vérandias, M. *Segond*. — Général Exelmans, M. *Prad*. — Général Maison, M. *Gangloff*. — Général Mortier, M. *Albert*. — Foudras, M. *Deroy*. — D'Escungis, M. *Liverani*. — Maréchal Davout, M. *Noizeux*. — Em. de Réval, Mlle *Jeanne Brindeau*. — Thérèse de Réval, Mlle *Esquilar*. — La marquise de Réval, Mlle *Patry*. — Déborah, Mlle *J. Giesz*. — Une Sœur tourière, Mlle *Dupeyron*. — Margot, Mlle *Naudy*.

Le 30 décembre, Mlle Laure Fleur prenait le rôle d'Emilienne de Réval, tenu le premier soir par Mlle Jeanne Brindeau.

vouloir de mes pièces, je me terre et me borne à publier des romans. Quand j'aurai suffisamment « expié », je verrai si je dois demander grâce... J'aurai peut-être alors un rôle pour votre père ». A ce mot, Jean court près de « papa ». Et Coquelin, très alléché, de s'enquérir : — « C'est un soldat du premier Empire, répond Ohnet, soldat devenu colonel, l'incarnation des rudes militaires de ce temps-là ; ça vous irait-il ? — Si ça me va ! — Eh bien, je vais écrire le premier acte, où se dessine le personnage : je vous le donnerai à lire et, s'il vous convient, je ferai la pièce ». Affaire convenue. Ohnet termina le premier acte juste au moment où il remplissait ses fonctions de juré à la cour d'assises, — mais les avocats généraux n'ont-ils pas pour les auteurs dramatiques des indulgences toutes spéciales ? — et il l'envoya à Coquelin, qui se déclara ravi. Il n'y avait plus qu'à continuer : il continua donc et ce précédent été, aux Abîmes, — où il était venu voir l'auteur en sa propriété de Seine-et-Marne, voisine de la Ferté-sous-Jouarre, la patrie de la *Cagnotte,* — Coquelin put se persuader qu'il y avait là un rôle superbe, fait à la mesure de son admirable talent, avec des côtés comiques et surtout des côtés épiques, de la gaieté d'abord et de la sensibilité, toute la gamme ! Coquelin tenait le rôle ; il le voulait ; mais il ne tenait pas son théâtre. Le procès suivait son cours, et le jugement qui le condamnait à payer la grosse amende allait peut-être lui enlever la création dont il était si fortement entiché. Tout était perdu ; tout s'arrangea, — grâce

compromis que vous savez, — et la Porte-Saint-artin lui étant enfin rendue, Coquelin songea à ire succéder aux *Bienfaiteurs* de Brieux — *Don ésar de Bazan* n'étant qu'une planche de salut – le *Colonel Roquebrune* d'Ohnet.

Qu'est-ce que ce *Colonel Roquebrune*, qui nous révèle un Georges Ohnet inconnu jusqu'ici, un Ohnet compulsant les Mémoires de Marbot, de Bourrienne, le *1815* d'Henry Houssaye, etc., et les pressant en tous sens pour en tirer une sorte de « liebig » très clair, très limpide et très documenté pourtant? C'est une comédie historique avec une grande partie de drame et une importante mise en scène. Roquebrune — un nom de fantaisie qui peut désigner Rapp ou Marbot : vous voyez l'homme — est un enfant de Paris, fils d'un tapissier du faubourg Saint-Antoine, — allez donc, cette fois, reprocher à Coquelin son originel manque de distinction! — qui s'est élevé par l'héroïsme au plus haut rang de l'armée : colonel des chasseurs de la Garde, ayant rang de général. Voilà le personnage. Quant au milieu, c'est celui de la lutte de la société légitimiste et de la société impérialiste, où il n'y avait rien moins que trois polices : celle du Château, du roi; celle de Fouché, et celle, officielle, de Bourrienne, alors « ministre de la police ». C'est à travers ces intrigues du temps que se déroule un drame de passion, très violent, mais très franc, très net et très simple, de la pure invention de l'auteur, et qu'en dépit de ceux qui lui ont souvent reproché de tirer « deux moutures du même sac » il défie quiconque de trouver dans un

vouloir de mes pièces, je me terre et me borne à publier des romans. Quand j'aurai suffisamment « expié », je verrai si je dois demander grâce... J'aurai peut-être alors un rôle pour votre père ». A ce mot, Jean court près de « papa ». Et Coquelin, très alléché, de s'enquérir : — « C'est un soldat du premier Empire, répond Ohnet, soldat devenu colonel, l'incarnation des rudes militaires de ce temps-là ; ça vous irait-il ? — Si ça me va ! — Eh bien, je vais écrire le premier acte, où se dessine le personnage : je vous le donnerai à lire et, s'il vous convient, je ferai la pièce ». Affaire convenue. Ohnet termina le premier acte juste au moment où il remplissait ses fonctions de juré à la cour d'assises, — mais les avocats généraux n'ont-ils pas pour les auteurs dramatiques des indulgences toutes spéciales ? — et il l'envoya à Coquelin, qui se déclara ravi. Il n'y avait plus qu'à continuer : il continua donc et ce précédent été, aux Abîmes, — où il était venu voir l'auteur en sa propriété de Seine-et-Marne, voisine de la Ferté-sous-Jouarre, la patrie de la *Cagnotte,* — Coquelin put se persuader qu'il y avait là un rôle superbe, fait à la mesure de son admirable talent, avec des côtés comiques et surtout des côtés épiques, de la gaieté d'abord et de la sensibilité, toute la gamme ! Coquelin tenait le rôle ; il le voulait ; mais il ne tenait pas son théâtre. Le procès suivait son cours, et le jugement qui le condamnait à payer la grosse amende allait peut-être lui enlever la création dont il était si fortement entiché. Tout était perdu ; tout s'arrangea, — grâce

au compromis que vous savez, — et la Porte-Saint-Martin lui étant enfin rendue, Coquelin songea à faire succéder aux *Bienfaiteurs* de Brieux — *Don César de Bazan* n'étant qu'une planche de salut — le *Colonel Roquebrune* d'Ohnet.

Qu'est-ce que ce *Colonel Roquebrune*, qui nous révèle un Georges Ohnet inconnu jusqu'ici, un Ohnet compulsant les Mémoires de Marbot, de Bourrienne, le *1815* d'Henry Houssaye, etc., et les pressant en tous sens pour en tirer une sorte de « liebig » très clair, très limpide et très documenté pourtant ? C'est une comédie historique avec une grande partie de drame et une importante mise en scène. Roquebrune — un nom de fantaisie qui peut désigner Rapp ou Marbot : vous voyez l'homme — est un enfant de Paris, fils d'un tapissier du faubourg Saint-Antoine, — allez donc, cette fois, reprocher à Coquelin son originel manque de distinction ! — qui s'est élevé par l'héroïsme au plus haut rang de l'armée : colonel des chasseurs de la Garde, ayant rang de général. Voilà le personnage. Quant au milieu, c'est celui de la lutte de la société légitimiste et de la société impérialiste, où il n'y avait rien moins que trois polices : celle du Château, du roi ; celle de Fouché, et celle, officielle, de Bourrienne, alors « ministre de la police ». C'est à travers ces intrigues du temps que se déroule un drame de passion, très violent, mais très franc, très net et très simple, de la pure invention de l'auteur, et qu'en dépit de ceux qui lui ont souvent reproché de tirer « deux moutures du même sac » il défie quiconque de trouver dans un

de ses romans. Sans parler de Coquelin, que M. Ohnet savait bien être un extraordinaire comédien, mais en qui — n'ayant encore jamais travaillé avec lui — il a été tout ravi de trouver, aux répétitions, un merveilleux professeur de diction, ayant du premier coup l'entente des personnages, et l'enseignant à tous avec une bonne grâce sans pareille, — sans parler, dis-je, de Coquelin-Roquebrune, la pièce est généralement bien interprétée. C'est Desjardins, personnifiant avec le talent que vous savez un rôle de traître, l'une des fortes têtes de la congrégation; c'est Volny, un jeune officier de hussards plein de chaleur et d'élégance ; Mlle Jeanne Brindeau qui, à défaut d'autres qualités, a tout au moins la tête fatale du rôle ; Mlle Esquilar, d'une sensibilité charmante dans la sœur qui se dévoue pour sa sœur ; Jean Coquelin, un policier bon enfant, très artistiquement composé; Gravier, très bien en vieux soldat; Saint-Germain, enfin, apportant au rôle épisodique de Fouché les qualités de finesse dont — alors qu'il était plus jeune — il fit, une première fois, bénéficier M. Ohnet, lors du Moulinet du *Maître de Forges*... Pièce bien jouée, et très bien montée; on pouvait s'en rendre compte dès le premier acte, celui de l'hôtellerie, où, pour une revue passée par le comte d'Artois, envoyé au-devant de Napoléon, se trouvent réunis à déjeuner des officiers de hussards aux brillants uniformes. C'est là qu'a lieu le sensationnel duel au sabre — duel typique de l'époque — de l'officier bonapartiste et du garde du corps, duel admirablement posé et réglé par le

maître d'armes Bardoux. Au troisième acte, c'est l'hôtel d'Otrante, dont les jardins de l'hôtel Rothschild sont aujourd'hui une partie. Ici, nous assistons à une tentative d'arrestation de Fouché, — il échappe par l'hôtel de la reine Hortense, qui donnait sur ce qui était alors la rue d'Artois. Et ce Foudras, qui manque si bien son coup, devait, d'ailleurs, finir plus tard comme chef de la Sûreté sous Louis-Philippe. Grand effet pour cette fin du troisième acte, et rappels mérités pour Coquelin, trouvant là un des meilleurs rôles qu'il aura joué pendant son court passage à la Porte-Saint-Martin. Un beau « clou » est encore la splendide mise en scène du dernier tableau, ne comportant pas moins de trois cents personnes : officiers en demi-solde en grand uniforme, gardes nationaux, etc., et douze chevaux : ceux des dragons accompagnant la berline de Napoléon qui rentre dans Paris au retour de l'île d'Elbe. Si je vous dis qu'à ce moment on criait : « Vive l'empereur ! » n'en veuillez point conclure que la pièce fût de tendances réactionnaires. Elle était au contraire, aussi impartiale que possible, plutôt révolutionnaire de l'époque 89, et d' « écriture » strictement historique, grâce au véritable travail de marqueterie auquel s'était ingénieusement livré l'auteur, enchâssant soigneusement dans sa prose des mots « vrais », tels que celui-ci, qui appartient, ne vous en déplaise, au général Lamarque, et qui est vraiment très beau : « Le repos, quand la France est amoindrie, ne serait qu'une halte dans la boue ! » Le *Colonel Roquebrune* était une œuvre conçue dans la joie ;

M. Ohnet s'était amusé en la composant et n'avait qu'une ambition : c'est que le public s'amusât en la voyant. « Je viens de donner ma pièce, — écrivait-il, il y a quelques mois, à son excellent éditeur et ardent ami Ollendorff, — c'est maintenant fini de rire ». Autant l'auteur de *Serge Panine* et de la *Grande Marnière* — il en est à sa huitième œuvre — se plaît à écrire pour le théâtre, autant le théâtre par lui-même lui fait-il peur. Et cette fois, à l'instant de la nouvelle bataille qu'il allait livrer avec le vaillant *Colonel Roquebrune*, son « trac » fut plus vif que jamais. Peu importait, d'ailleurs, s'il avait la prompte guérison, c'est-à-dire le gros succès — peut-être alors se décidera-t-il à donner un jour ce psychologique *Docteur Rameau*, — Ohnet-Ibsen ! — dont il a toujours refusé de se séparer, et qui, complètement terminé depuis longtemps, attend encore son interprète. Paul Mounet en serait l'idéal créateur. Paul Mounet est au Théâtre-Français : pourquoi ne l'y jouerait-il pas ?

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Fanfan la Tulipe, drame	7	»	57
Thermidor, drame	4 a. 6 t.	2 mars	120
La Passion, drame sacré	5 a. 6 t.	13 avril	»
L'Outrage, drame	5	3 juillet	13
**Jacques Callot*, drame	5 a. 6 t.	14 sept.	40
**Les Bienfaiteurs*, pièce	4	22 oct.	12
Don César de Bazan, dramo	5	10 nov.	47
**Le Colonel Roquebrune*, drame	5 a. 6 t.	24 déc.	10

THÉATRE MUNICIPAL DE LA GAITÉ

Outre *Panurge,* que lui avait légué la précédente année, après les reprises des *Vingt-huit jours de Clairette* et des *Cloches de Corneville* agrandies, le théâtre de la Gaîté nous a montré, en 1896, avec le grand luxe dont il est coutumier, une opérette qui a paru spirituelle. Cette alliance de mots suffit pour vous faire entendre la haute originalité de la *Poupée.* Mlle Mariette Sully y remporta un mérité triomphe de gentillesse et de bonne grâce...

11 JANVIER. — Matinée au bénéfice du monument de Florian, avec le concours de Mme Adelina Patti[1]. — Faire venir Mme Adelina Patti à Paris —

---

1. *Les Deux billets*, comédie en un acte, en prose, de Florian, jouée par MM. *Paumier*, *Siblot* et Mlle *Fège.*

La Galante Surprise, à-propos en un acte, en vers, de M. André Dumas, joué par MM. *Henri Monteux*, *Coste*, *Paul Clerget*, *Montcharmont*, *Moreaux ;* Mlles *Rose Syma*, *Barsanges* et *Berney.*

Causerie sur les œuvres de Florian, par M. Léo Claretie.

Intermèdes : Fables et chansons de Florian, par MM. *Fugère, Soulacroix ;* Mmes *Amel* et *Wanda de Boncza.*

Mirka l'Enchanteresse, pantomime en deux actes, de M. Georges Boyer, musique de M. André Pollonnais :

Mirka, Mme *Adelina Patti.* — Frida, Mlle *Sibyl Sanderson.* — Hodinge, Mlle *Tessandier.* — Une cantinière, Mme *Simon-Girard.* — Carlomir, M. *Albert Lambert fils.* — Zug, M. *Taillade.* — Un vieillard, M. *Paul Mounet.* — Un capitaine Croate, M. *Soulacroix.*

Ballets réglés par Mme Mariquita et dansés par MM^mes^ *Adelina Patti*, *Lamothe*, *Briant* et le corps de ballet de la Gaîté.

Au deuxième acte, romance de Mme Adelina Patti.

où nous ne l'avions pas vue depuis six ans, c'est-à-dire depuis qu'à l'Opéra elle chanta *Roméo et Juliette :* nous montrer la grande virtuose sous le double et nouvel aspect de danseuse et de mime : l'idée de notre ami Victor Roger était géniale : elle vient de faire tomber une trentaine de mille francs dans la caisse du comité institué en vue d'ériger sur la Grande Place d'Alais un monument à Florian. On sait que c'est avec *Mirka l'Enchanteresse* que Mme Nicolini inaugurait, l'été dernier, la petite scène de son château de Graig-y-Nos. En cette œuvre légère, M. Georges Boyer avait fort adroitement accumulé les situations, tendres et dramatiques, où la célèbre diva devait faire valoir tout son talent. Ainsi nous la voyons successivement rivaliser avec Mauri, puis avec Sarah Bernhardt, et enfin, lorsque l'action est arrivée au point culminant du drame, elle chante — vous pensez si le moment était impatiemment attendu — elle chante de sa voix d'or d'autrefois, elle chante une mélodie, à laquelle il ne manquera peut-être que la musique de Massenet pour avoir le populaire succès des *Enfants*... Pour une primeur, c'était là, certes, une primeur, une primeur vraiment affriolante : Mme Adelina Patti ne s'est pas contentée de mimer, elle a dansé ! Zerline et Rosine, enlevant très crânement, ma foi ! un pas bohémien où elle fut de tout point charmante... Je vous assure que personne ne s'est pris à regretter les deux louis de son fauteuil... Le second acte de *Mirka* nous mène dans un camp croate encadré de montagnes — c'est le décor de *Panurge* — les soldats

fêtant leur victoire, entraînés par la joie du triomphe et du repos enfin gagné. Clodomir — Albert Lambert fils — a frappé le chef croate (Soulacroix); il est condamné à mort... C'est alors que, voulant sauver à tout prix la vie de son fiancé, Mirka dit une chanson douce et captivante, où l'on devine les terreurs de la femme craignant pour celui qu'elle aime. La Patti chante et ce n'est pas seulement l'armée ennemie qui est subitement charmée, c'est toute la salle qui l'applaudit, la bisse et la rappelle, enthousiasmée, ravie... Nous venons de dire le triomphe de la Patti; il serait injuste d'oublier ses éminents partenaires. Jamais affiche ne réunit des noms pareils: Mmes Tessandier, aux beaux yeux si admirablement expressifs; Sibyl Sanderson; Simon-Girard; MM. Albert Lambert, amoureux convaincu; Soulacroix, l'excellent Panurge que vous savez; Paul Mounet, bénissant superbement les fiancés; le brave Taillade, très curieux en un personnage de traître, — sans oublier Mlle Lamothe, la séduisante étoile du ballet. Les amateurs de théâtre se souviendront longtemps de l'étonnante distribution de *Mirka l'Enchanteresse*, et de longtemps non plus la Patti n'oubliera le chaleureux accueil que lui a fait, ce jour-là, encore, ce cher Paris, qu'elle a tant raison d'aimer...

Le 18 mars, c'est-à-dire le lendemain de la Mi-Carême, la salle présentait un coup d'œil tout à fait curieux. La mise en scène n'était pas seulement sur le théâtre; elle était aussi dans la salle où toutes les blanchisseuses, les reines et leurs sujettes, en grand costume, les étudiants en tenue de gala, oc-

cupaient les premiers rangs du balcon. Au tableau de la naissance de Vénus, il y avait distribution de bouquets, pluie de violettes que ramassaient les jolies danseuses pour se les attacher au corsage. Soulacroix recevait une immense couronne de lauriers dont il se coiffait en triomphateur. Jamais la Gaîté n'avait mieux justifié son nom.

Panurge se jouait jusqu'à la fin d'avril — Mlle Lebey y avait tenu cinquante fois le rôle de Nicolle créé par Mlle Aubecq — et faisait place, le 1er mai, à une reprise des joyeux *Vingt-huit jours de Clairette* [1], dont on donnait bientôt (24 mai) la centième à ce théâtre. Le 7 juin, l'amusante opérette de MM. Hippolyte Raymond, Antony Mars et Victor Roger était jouée à Paris pour la cinq centième fois.

28 MAI. — Matinée extraordinaire, avec le concours des principaux artistes de Paris, au bénéfice de M. Caristie Martel, pensionnaire de la Comédie-Française.

6 AOUT. — Les célèbres *Cloches de Corneville*, dont c'est la mille six cent dix-septième représentation, recommencent à tinter sur la vaste scène de la Gaîté. Les rôles de Serpolette et de Germaine sont joués par Mlles Mariette Sully et Jeanne Aubecq ; celui de Grenicheux sert de début à M. Soums.

---

1. DISTRIBUTION. — Vivarel, M. *Lucien Noël*. — Michonnet, M. *Paul Fugère*. — Pépin, M. *Dekernel*. — Gibard, M. *Landrin*. — Le capitaine, M. *Dacheux*. — Benoit, M. *Gallier*. — Le vicomte, M. *Bernard*. — Clairette, Mlle *Mariette Sully*. — Bérénice, Mlle *Lebey*. — Nichotte, Mlle *De Marsay*. — Octavie, Mlle *Largini*.

Mlle *Cernay* remplacera au mois de juin Mlle *Mariette Sully* dans le rôle de Clairette.

M. Lucien Noël chante le Marquis et M. Landrin reprend son personnage de Gaspard. Quant au joli ballet de Mariquita, *la Cueillette des pommes,* il est dansé par Mlle Litini, la créatrice, et par Mlle Eva Elia. Le 12 septembre, Mlle Cocyte débute dans le rôle de Serpolette, et le rôle de Germaine est tenu par Mlle Lebey.

21 OCTOBRE. — Première représentation de la *Poupée*, opéra-comique à spectacle, en quatre actes et cinq tableaux, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Edmond Audran [1]. — Vous rappelez-vous les *Pantins de Violette* — que jouait Hortense Schneider jeune ? — Non ! — Tant mieux pour vous ! — Vous souvenez-vous de la *Poupée de Nuremberg ?* — Non, pas davantage ! — Je l'espère bien.... Les auteurs de la Gaîté espéraient aussi que vous ne vous souviendriez, ni des *Contes d'Hoffman,* ni de *Coppélia,* et que vous voudriez bien applaudir leur *Poupée,* très bien jouée, d'ailleurs, par cette Mariette Sully, qui s'était révélée tout à coup dans une simple scène des *Forains*, comme une charmante et vraie ingénue. Mais, la pièce ? — La pièce est enfantine, comme son titre. Le jeune novice Lancelot touchera s'il se marie, les 400,000 écus de son oncle La Chan-

1. DISTRIBUTION. — Alésia, Mlle *Mariette Sully.* — Mme Hilarius, Mlle *Gilles-Rainbault.* — Guduline. Mlle *Brandon.* — Josse, apprenti, Mlle *Largini.* — Première poupée, Mlle *Guillaumet.* — Deuxième poupée. Mlle *Barrois.* — Troisième poupée, Mlle *Katia.* — Lancelot, M. *Paul Fugère.* — Le Père Maximin, M. *Lucien Noël.* — Hilarius, M. *Dacheux.* — La Chanterelle, M. *Paul Bert.* — Lorémois, M. *Bienfait.* — Frère Balthazard, M. *Jaltier.* — Frère Agnelet, Gribouillard, notaire, M. *Bernard.* — Frère Basilique, M. *Fumat.* — Frère Benoist, M. *Geoffroy.*

terelle. Aussi le père Maximin, qui ne voit que les intérêts du couvent, lui conseille-t-il d'aller quérir une de ces poupées que fabrique si habilement maître Hilarius, élève de Vaucanson, de la faire passer aux yeux de son bon oncle pour sa femme — celle-là est un peu forte, n'est-ce pas? — et d'apporter ainsi au couvent la forte somme. Lancelot suit exactement ledit programme; mais il se trouve que la poupée, qu'il épouse par devant notaire s'il vous plaît, est la propre fille d'Hilarius — remplaçant l'automate qu'elle a cassée — et qu'au moment où il s'aperçoit de son erreur, il est enfin prêt pour l'amour. Allons, tant mieux! J'aime autant pour lui qu'il en soit ainsi... Et la musique? Elle est d'Audran *for ever*, et un peu plus soignée que celle de sa récente *Reine des Reines*. La nouvelle partitionnette contient quantité de choses agréables, sinon très originales, comme le premier air de la Poupée : « Viens, mon bien-aimé », comme le trio : « Elle est exquise » et comme la chanson de *Pistoli-Carabit,* où la gentille Alésia détaille, de façon à vous en faire venir l'eau à la bouche, les *Plaisirs du mariage*... Le reste ne sort guère du fatal « déjà entendu », comme la pièce d'Ordonneau, très convenablement montée (sans plus) par la direction de la Gaîté, rappelle les « déjà vus » que nous avons dit. M. Paul Fugère, un peu bedonnant pour jouer les amoureux, est toujours un adroit comique; M. Dacheux est un amusant Coppélius ou Hilarius, et Mlle Mariette Sully fait admirablement et impertubablement la poupée. C'est charmant... pendant un acte. Il est

seulement à craindre, qu'à la longue, les « grands enfants » trouvent ça un peu monotone... Aussi, malgré le succès obtenu par la *Poupée*, l'année ne se termine-t-elle pas sans qu'on ait déjà songé au spectacle qui doit remplacer par une opérette célèbre, — la *Mascotte*, — l'aimable pièce de MM. Ordonneau et Audran.

17 DÉCEMBRE. — Matinée organisée par la Société des gens de lettres au bénéfice de la caisse de secours [1].

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Panurge, opéra-comique	3 a. 10 t.	»	141
Les 28 Jours de Clairette, opérette	4	1er mai	99
Les Cloches de Corneville, opérette	3 a. 4 .	6 août	76
**La Poupée*, opéra-comique	4 a. 5 t.	21 oct.	84

1. — Le programme de cette représentation comprenait :

Mme Sarah Bernhardt, dans le *Si tu veux*, de Victor Hugo, avec la musique de M. Francis Thomé qui l'accompagnait; M. Coquelin aîné disant le *Naufragé*, de Coppée.

La Comédie-Française était représentée par MM. Coquelin cadet, Raphaël Duflos, Leloir, Boucher : Mmes Reichenberg, Marie-Louise Marsy interprétant un acte de *Monsieur le Ministre*, de M. Jules Claretie, et le *Bonhomme Jadis*, de Murger.

Le *Rendez-Vous*, de François Coppée, par Mlle Lindey, du Gymnase, et M. Achard, du Vaudeville; les *Fables*, d'Aurélien Scholl, par Mlle Maguéra.

Au programme encore, en intermèdes : Mmes Leclerc, de l'Opéra-Comique; Jeanne Horwitz, dans l'air des Clochettes de *Lakmé*; Amélia Sberna, Irma Perrot, Renée Derigny, Violette Dechaume, Eugénie Corsetti, Bernardi, du Palais-Royal, etc.; MM. Dubulle, de l'Opéra; Marcel Legay, Jahyer, J. White, Jean Beley.

Enfin, les artistes du Carillon interprétaient l'amusant procès de Courteline : *Un client sérieux*.

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET

C'est avec la féerie légendaire des *Sept Châteaux du Diable*, dont la centième représentation s'était donnée le 18 mars, qu'avait commencé l'année. Une seule œuvre nouvelle, en 1896 : *Catherine de Russie*, de MM. Paul Ginisty et Charles Samson, drame mi-historique, mi-romanesque, très habilement découpé et « imagé », où parmi des tableaux amusant les yeux par le mouvement et la couleur, deux au moins, celui du « Tombeau des Tzars » et celui du « Pacte » avaient, si vous vous en souvenez, une réelle beauté dramatique. Deux vieilles féeries : les *Sept Châteaux du Diable*, que nous venons de rappeler, et la *Biche au Bois*, en cours de représentations le 31 décembre, forment, avec une reprise de l'éternel *Tour du Monde en 80 jours*, le bilan de l'année 1896, au théâtre que dirigent encore MM. Floury frères. Passons au détail...

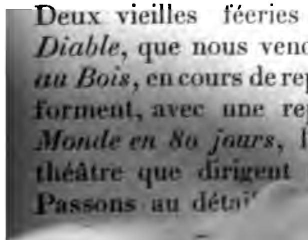
25 avril. — Première représentation de *Catherine de Russie*, pièce historique en cinq actes et douze tableaux, de MM Paul Ginisty et Charles Samson [1]. — Est-ce bien la pièce d'un vaste théâtre

1. Distribution. — Pougatcheff, M. *Ph. Garnier*. — Potemkine, M. *Bouyer*. — Serge Mamonoff, M. *Fleury*.— Ouliskine, M. *Léon Noël*. — Orlof, M. *Ravet*. — Klopoutchka, M. *Clot*.— Valenski, M. *Chatelain*.



THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET

C'est avec la féerie légendaire des *Sept Châteaux du Diable*, dont la centième représentation sera donnée le 18 mars, qu'avait commencé l'année. Une seule œuvre nouvelle, en 1896 : *Catherine de Russie*, de MM. Paul Ginisty et Charles Samson, drame mi-historique, mi-romanesque, très naturellement découpé et « imagé », où parmi des tableaux amusant les yeux par le mouvement et la couleur, deux au moins, celui du « Tombeau des Tzars » et celui du « Pacte » avaient, vous en souvenez, une réelle beauté



Deux vieilles féeries : les *Sep... Diable*, que nous venons de rappeler... *au Bois*, en cours de représentations... forment, avec une reprise de *... Monde en 80 jours*, le bilan ... théâtre que dirigent ... core MM ...

Passons au détail.

surtout fait pour la féerie ou le drame à spectacle genre *Tour du Monde*? Et cette « Catherine » qui n'est pas la femme de Pierre-le-Grand, mais qui est, quand même, une très grande « Catherine », est-elle, comme on l'a dit, trop littéraire pour le public de l'endroit ? Je ne sais, mais je pense que MM. Ginisty et Samson se sont vaillamment attelés à une tâche artistique qui méritait d'être louée et appréciée par la critique. Sur les douze tableaux dont se compose la pièce historique et anecdotique, représentée avec un vif succès de première, il était bien permis, n'est-ce pas? d'en manquer un. Quand nous sommes arrivé au théâtre, l'ambitieux comte Orlof était en train de proprement étrangler le tsar Pierre III, bon violoniste peut-être, mais piètre homme d'Etat. Le coup réussit à Catherine, immédiatement proclamée impératrice ; mais quand la toile se relève quelques années après l' « accident » l'étoile d'un nouveau favori se lève à l'horizon : c'est le beau lieutenant Serge Mamonoff, à qui la terrible souveraine offre ses baisers les plus ardents. Et l'acte qui avait commencé par un grave conseil de ministres se termine sur une scène d'amour un peu bien vive pour les chastes oreilles des jeunes spectateurs des deux sexes qui constituent l'habituelle clientèle de MM. Floury. Mais les temps sont durs pour les pauvres serfs, impitoyablement dépouillés de tout leur blé privés de leurs enfants, emmenés comme soldats pour vingt-cinq

---

Catherine, Mlle *Aimée Tessandier*. — Matrina, Mlle *Aug. Leriche*. — Parania, Mlle *de Fehl*. — Daria, Mlle *Huart*. — Fimotchka, Mlle *Froment*. — Marina, Mme *Daubrun*.

ans. Celui-là sera le bienvenu qui, hanté de rèves de justice, se posera en libérateur des opprimés. De retour de Sibérie, Parania, l'inconsolable maîtresse du tzar assassiné, profite de l'étonnante ressemblance de voix et de visage d'un certain Pougatcheff avec le défunt pour faire croire à tous que Pierre III n'est pas mort, et pour lui persuader à lui-même que (les signes sont certains) il s'assoiera sur le trône impérial. Et voilà en marche l'armée des rebelles ! Le tableau est curieux et mouvementé ; c'est l'un des plus empoignants de la soirée. A ces cruelles scènes de violence, les auteurs nous ont habilement offert, comme contraste, le reposant et pimpant tableau de l'Ermitage, où se danse un brillant et coquet menuet et où Catherine se livre à l'innocent plaisir des jeux de société. Il faut la voir, pour payer un gage, s'asseoir par terre en répétant trois fois : « Trois petits pâtés, ma chemise brûle ». Peut-être ne s'intéressait-on pas suffisamment aux amours du beau lieutenant Mamonoff, le nouveau favori de l'impératrice, que vient relancer au palais sa douce fiancée Daria, mais on frémissait à la dramatique scène des tombeaux des tzars. Vide est le cercueil de Pierre III, mais Orloff, surgissant, n'en avouera pas moins son crime : il est bien sûr de la mort de l'empereur, puisqu'il l'a étranglé de ses propres mains. Avec un partenaire aussi insuffisant que Ravet en un rôle où il eût fallu mieux qu'un raisonneur, Mlle Tessandier, très jeune et très charmante aux actes précédents, sous la perruque poudrée qui adoucit ses traits, a été, là, superbement tra-

cupaient les premiers rangs du balcon. Au tableau de la naissance de Vénus, il y avait distribution de bouquets, pluie de violettes que ramassaient les jolies danseuses pour se les attacher au corsage. Soulacroix recevait une immense couronne de lauriers dont il se coiffait en triomphateur. Jamais la Gaîté n'avait mieux justifié son nom.

Panurge se jouait jusqu'à la fin d'avril — Mlle Lebey y avait tenu cinquante fois le rôle de Nicolle créé par Mlle Aubecq — et faisait place, le 1er mai, à une reprise des joyeux *Vingt-huit jours de Clairette*[1], dont on donnait bientôt (24 mai) la centième à ce théâtre. Le 7 juin, l'amusante opérette de MM. Hippolyte Raymond, Antony Mars et Victor Roger était jouée à Paris pour la cinq centième fois.

28 MAI. — Matinée extraordinaire, avec le concours des principaux artistes de Paris, au bénéfice de M. Caristie Martel, pensionnaire de la Comédie-Française.

6 AOUT. — Les célèbres *Cloches de Corneville*, dont c'est la mille six cent dix-septième représentation, recommencent à tinter sur la vaste scène de la Gaîté. Les rôles de Serpolette et de Germaine sont joués par Mlles Mariette Sully et Jeanne Aubecq ; celui de Grenicheux sert de début à M. Soums.

---

1. DISTRIBUTION. — Vivarel, M. *Lucien Noël*. — Michonnet, M. *Paul Fugère*. — Pépin, M. *Dekernel*. — Gibard, M. *Landrin*. — Le capitaine, M. *Dacheux*. — Benoit, M. *Gattier*. — Le vicomte, M. *Bernard*. — Clairette, Mlle *Mariette Sully*. — Bérénice, Mlle *Lebey*. — Nichotte, Mlle *De Marsay*. — Octavie, Mlle *Largini*.

Mlle *Cernay* remplacera au mois de juin Mlle *Mariette Sully* dans le rôle de Clairette.

M. Lucien Noël chante le Marquis et M. Landrin reprend son personnage de Gaspard. Quant au joli ballet de Mariquita, *la Cueillette des pommes,* il est dansé par Mlle Litini, la créatrice, et par Mlle Eva Elia. Le 12 septembre, Mlle Cocyte débute dans le rôle de Serpolette, et le rôle de Germaine est tenu par Mlle Lebey.

21 OCTOBRE. — Première représentation de la *Poupée*, opéra-comique à spectacle, en quatre actes et cinq tableaux, de M. Maurice Ordonneau, musique de M. Edmond Audran [1]. — Vous rappelez-vous les *Pantins de Violette* — que jouait Hortense Schneider jeune? — Non! — Tant mieux pour vous! — Vous souvenez-vous de la *Poupée de Nuremberg?* — Non, pas davantage! — Je l'espère bien.... Les auteurs de la Gaîté espéraient aussi que vous ne vous souviendriez, ni des *Contes d'Hoffman,* ni de *Coppélia,* et que vous voudriez bien applaudir leur *Poupée,* très bien jouée, d'ailleurs, par cette Mariette Sully, qui s'était révélée tout à coup dans une simple scène des *Forains*, comme une charmante et vraie ingénue. Mais, la pièce? — La pièce est enfantine, comme son titre. Le jeune novice Lancelot touchera s'il se marie, les 400,000 écus de son oncle La Chan-

---

1. DISTRIBUTION. — Alésia, Mlle *Mariette Sully.* — Mme Hilarius, Mlle *Gilles-Rainbault.* — Guduline, Mlle *Brandon.* — Josse, apprenti, Mlle *Largini.* — Première poupée, Mlle *Guillaumet.* — Deuxième poupée. Mlle *Barrois.* — Troisième poupée, Mlle *Katia.* — Lancelot, M. *Paul Fugère.* — Le Père Maximin, M. *Lucien Noël.* — Hilarius, M. *Dacheux.* — La Chanterelle, M. *Paul Bert.* — Lorémois, M. *Bienfait.* — Frère Balthazard, M. *Jaltier.* — Frère Agnelet, Gribouillard, notaire, M. *Bernard.* — Frère Basilique, M. *Fumat.* — Frère Benoist, M. *Geoffroy.*

terelle. Aussi le père Maximin, qui ne voit que les intérêts du couvent, lui conseille-t-il d'aller quérir une de ces poupées que fabrique si habilement maître Hilarius, élève de Vaucanson, de la faire passer aux yeux de son bon oncle pour sa femme — celle-là est un peu forte, n'est-ce pas? — et d'apporter ainsi au couvent la forte somme. Lancelot suit exactement ledit programme ; mais il se trouve que la poupée, qu'il épouse par devant notaire s'il vous plaît, est la propre fille d'Hilarius — remplaçant l'automate qu'elle a cassée — et qu'au moment où il s'aperçoit de son erreur, il est enfin prêt pour l'amour. Allons, tant mieux! J'aime autant pour lui qu'il en soit ainsi... Et la musique? Elle est d'Audran *for ever*, et un peu plus soignée que celle de sa récente *Rèine des Reines*. La nouvelle partitionnette contient quantité de choses agréables, sinon très originales, comme le premier air de la Poupée : « Viens, mon bien-aimé », comme le trio : « Elle est exquise » et comme la chanson de *Pistoli-Carabit*, où la gentille Alésia détaille, de façon à vous en faire venir l'eau à la bouche, les *Plaisirs du mariage*... Le reste ne sort guère du fatal « déjà entendu », comme la pièce d'Ordonneau, très convenablement montée (sans plus) par la direction de la Gaîté, rappelle les « déjà vus » que nous avons dit. M. Paul Fugère, un peu bedonnant pour jouer les amoureux, est toujours un adroit comique ; M. Dacheux est un amusant Coppélius ou Hilarius, et M[lle] Mariette Sully fait admirablement et impertubablement la poupée. C'est charmant... pendant un acte. Il est

seulement à craindre, qu'à la longue, les « grands enfants » trouvent ça un peu monotone... Aussi, malgré le succès obtenu par la *Poupée*, l'année ne se termine-t-elle pas sans qu'on ait déjà songé au spectacle qui doit remplacer par une opérette célèbre, — la *Mascotte*, — l'aimable pièce de MM. Ordonneau et Audran.

17 DÉCEMBRE. — Matinée organisée par la Société des gens de lettres au bénéfice de la caisse de secours [1].

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Panurge, opéra-comique	3 a. 10 t.	»	141
Les 28 Jours de Clairette, opérette	4	1er mai	99
Les Cloches de Corneville, opérette	3 a. 4 .	6 août	76
**La Poupée*, opéra-comique	4 a. 5 t.	21 oct.	84

1. — Le programme de cette représentation comprenait :

Mme Sarah Bernhardt, dans le *Si tu veux*, de Victor Hugo, avec la musique de M. Francis Thomé qui l'accompagnait ; M. Coquelin aîné disant le *Naufragé*, de Coppée.

La Comédie-Française était représentée par MM. Coquelin cadet, Raphaël Duflos, Leloir, Boucher ; Mmes Reichenberg, Marie-Louise Marsy interprétant un acte de *Monsieur le Ministre*, de M. Jules Claretie, et le *Bonhomme Jadis*, de Murger.

Le *Rendez-Vous*, de François Coppée, par Mlle Lindey, du Gymnase, et M. Achard, du Vaudeville ; les *Fables*, d'Aurélien Scholl, par Mlle Maguéra.

Au programme encore, en intermèdes : Mmes Leclerc, de l'Opéra-Comique ; Jeanne Horwitz, dans l'air des Clochettes de *Lakmé* ; Amélia Sberna, Irma Perrot, Renée Derigny, Violette Dechaume, Eugénie Corsetti, Bernardi, du Palais-Royal, etc. ; MM. Dubulle, de l'Opéra ; Marcel Legay, Jahyer, J. White, Jean Beley.

Enfin, les artistes du Carillon interprétaient l'amusant procès de Courteline : *Un client sérieux*.

THÉATRE MUNICIPAL DU CHATELET

C'est avec la féerie légendaire des *Sept Châteaux du Diable*, dont la centième représentation s'était donnée le 18 mars, qu'avait commencé l'année. Une seule œuvre nouvelle, en 1896 : *Catherine de Russie*, de MM. Paul Ginisty et Charles Samson, drame mi-historique, mi-romanesque, très habilement découpé et « imagé », où parmi des tableaux amusant les yeux par le mouvement et la couleur, deux au moins, celui du « Tombeau des Tzars » et celui du « Pacte » avaient, si vous vous en souvenez, une réelle beauté dramatique. Deux vieilles féeries : les *Sept Châteaux du Diable*, que nous venons de rappeler, et la *Biche au Bois*, en cours de représentations le 31 décembre, forment, avec une reprise de l'éternel *Tour du Monde en 80 jours*, le bilan de l'année 1896, au théâtre que dirigent encore MM. Floury frères. Passons au détail...

25 AVRIL. — Première représentation de *Catherine de Russie*, pièce historique en cinq actes et douze tableaux, de MM Paul Ginisty et Charles Samson [1]. — Est-ce bien la pièce d'un vaste théâtre

1. DISTRIBUTION. — Pougatcheff, M. *Ph. Garnier*. — Potemkine, M. *Bouyer*. — Serge Mamonoff, M. *Fleury*.— Ouliskine, M. *Léon Noël*. — Orlof, M. *Ravet*. — Klopoutchka, M. *Clot*.— Valenski, M. *Chatelain*.

surtout fait pour la féerie ou le drame à spectacle genre *Tour du Monde*? Et cette « Catherine » qui n'est pas la femme de Pierre-le-Grand, mais qui est, quand même, une très grande « Catherine », est-elle, comme on l'a dit, trop littéraire pour le public de l'endroit? Je ne sais, mais je pense que MM. Ginisty et Samson se sont vaillamment attelés à une tâche artistique qui méritait d'être louée et appréciée par la critique. Sur les douze tableaux dont se compose la pièce historique et anecdotique, représentée avec un vif succès de première, il était bien permis, n'est-ce pas? d'en manquer un. Quand nous sommes arrivé au théâtre, l'ambitieux comte Orlof était en train de proprement étrangler le tsar Pierre III, bon violoniste peut-être, mais piètre homme d'Etat. Le coup réussit à Catherine, immédiatement proclamée impératrice; mais quand la toile se relève quelques années après l'« accident » l'étoile d'un nouveau favori se lève à l'horizon : c'est le beau lieutenant Serge Mamonoff, à qui la terrible souveraine offre ses baisers les plus ardents. Et l'acte qui avait commencé par un grave conseil de ministres se termine sur une scène d'amour un peu bien vive pour les chastes oreilles des jeunes spectateurs des deux sexes qui constituent l'habituelle clientèle de MM. Floury. Mais les temps sont durs pour les pauvres serfs, impitoyablement dépouillés de tout leur blé privés de leurs enfants, emmenés comme soldats pour vingt-cinq

Catherine, Mlle *Aimée Tessandier*. — Matrina, Mlle *Aug. Leriche*, — Parama, Mlle *de Fehl*. — Daria, Mlle *Huart*. — Fimotchka, Mlle *Froment*. — Marina, Mme *Daubrun*.

ans. Celui-là sera le bienvenu qui, hanté de rèves de justice, se posera en libérateur des opprimés. De retour de Sibérie, Parania, l'inconsolable maîtresse du tzar assassiné, profite de l'étonnante ressemblance de voix et de visage d'un certain Pougatcheff avec le défunt pour faire croire à tous que Pierre III n'est pas mort, et pour lui persuader à lui-même que (les signes sont certains) il s'assoiera sur le trône impérial. Et voilà en marche l'armée des rebelles! Le tableau est curieux et mouvementé; c'est l'un des plus empoignants de la soirée. A ces cruelles scènes de violence, les auteurs nous ont habilement offert, comme contraste, le reposant et pimpant tableau de l'Ermitage, où se danse un brillant et coquet menuet et où Catherine se livre à l'innocent plaisir des jeux de société. Il faut la voir, pour payer un gage, s'asseoir par terre en répétant trois fois : « Trois petits pâtés, ma chemise brûle ». Peut-être ne s'intéressait-on pas suffisamment aux amours du beau lieutenant Mamonoff, le nouveau favori de l'impératrice, que vient relancer au palais sa douce fiancée Daria, mais on frémissait à la dramatique scène des tombeaux des tzars. Vide est le cercueil de Pierre III, mais Orloff, surgissant, n'en avouera pas moins son crime : il est bien sûr de la mort de l'empereur, puisqu'il l'a étranglé de ses propres mains. Avec un partenaire aussi insuffisant que Ravet en un rôle où il eût fallu mieux qu'un raisonneur, Mlle Tessandier, très jeune et très charmante aux actes précédents, sous la perruque poudrée qui adoucit ses traits, a été, là, superbement tra-

gique, puis, encore et toujours, incomparablement belle en la scène, si profondément humaine, où elle supplie et menace tour à tour l'amant qu'elle voit lui échappant. Mais au chef des rebelles qui, vaincu, a fini par avouer son audacieuse imposture et refusant sa grâce a voulu porter sa tête sur l'échafaud, Catherine a juré d'être miséricordieuse. Déjà elle tient son serment en mariant les fiancés qui s'adorent, et le bras désormais appuyé sur le farouche Potemkine, dont l'heure est enfin venue, nous la voyons acclamée dans sa gloire comme une grande souveraine qu'elle est malgré tout. Telle fut, *grosso modo*, en ses épisodes toujours variés et souvent attachants, la pièce peu banale que la direction avait fort heureusement trouvée dans l'héritage paternel et montée cette fois avec un luxe de costumes et de mise en scène vraiment inaccoutumé. Le tableau de l'Ermitage avec son chatoyant menuet était, sous ce rapport, absolument exquis. Nous avons dit le succès, touchant au triomphe, de Mlle Tessandier, dont le souple et vigoureux talent semblait taillé pour le personnage si complexe de Catherine. Joignons que M. Philippe Garnier donnait une belle allure de Christ à son Pougatcheff, et que M. Léon Noël, ce comédien toujours si soigneux, avait composé de façon fort adroite un rôle de « mystique pochard » qui ne laissait pas d'être curieux et amusant. Avec M. Bouyer, un superbe Potemkine; avec Mlle Augustine Leriche, pleine de verve dans la « folle » de Sa Majesté; avec Mlles Odette de Fehl, Antonia Huart, justement remarquées sous les traits de

Parania et de Daria ; avec Mlles Froment, Berney et Dauville qui faisaient de leurs bouts de rôles de fort jolies silhouettes, l'interprétation de *Catherine de Russie* était presque parfaite [1].

11 JUILLET. — Reprise du *Tour du monde en 80 jours* [2]. — Si M. Joumard n'a pas le flegme imperturbable et glacé de Philéas Fogg, M. Bouyer rend puissamment la jovialité brutale d'Archibald Corsican. Léon Noël eût porté avec esprit et souplesse, à son ordinaire, les travestissements de Fix, l'agent de police : une chute sur le genou, au cours des répétitions, l'a malheureusement empêché de jouer le rôle qu'a dû reprendre, au dernier moment, Alexandre fils. Pougaud donne sa drôlerie naïve au personnage sympathique du brave Passepartout, qui fut créé par Alexandre. Le vieil ar-

---

1. C'est par un à-propos en vers de MM. Paul Ginisty et Charles Samson, intitulé : *A la Russie!* que le Châtelet célébrait, le 26 mai, le couronnement du Tsar.

Cet à-propos, intercalé au dernier tableau de *Catherine de Russie*, était distribué ainsi :

L'Histoire, Mlle *Odette de Fehl*.— Un ouvrier français, M. *Léon Noël*. — Un paysan russe, M. *Ravet*.

Le théâtre était, pour la circonstance, pavoisé aux couleurs russes et françaises.

MM. Floury fils sont titulaires du bail jusqu'à la fin de l'année 1897. En obtiendront-ils la prolongation, ainsi qu'ils en ont fait la demande? Ou bien le droit au bail sera-t-il soumis à une nouvelle adjudication, auquel cas MM. Floury auraient pour concurrents principaux MM. Fernand Samuel, Rochard, et d'autres encore? Ou, enfin, le conseil municipal se laissera-t-il persuader par ceux qui demandent l'installation d'un théâtre lyrique populaire au Châtelet, avec un forte subvention ? Ce sont toutes ces questions qui ne seront résolues qu'en 1897...

2. DISTRIBUTION. — Philéas Fogg, M. *Joumard*. — Passepartout, M. *Pougaud*. — Corsican, M. *Bouyer*. — Fix, M. *Alexandre fils*. — Le magistrat, M. *Alexandre père*. — Chef Pawnie, M. *Ossart*. — Aouda, Mlle *Bellanger*. — Nekahira, Mlle *De Roskilde*. — Néméa, *Dyliane*. — Margaret, Mlle *Berney*.

tiste, qui doit aujourd'hui se contenter de la modeste silhouette du Magistrat, nous contait un soir qu'il avait joué Passepartout quatorze mois de suite à la Porte-Saint-Martin, puis, après une interruption de quinze jours, sept mois encore au Châtelet... Combien de décorés de demain, n'ont pas tant fait pour l'art et ont moins sûrement contribué au divertissement de leurs contemporains... Cette féerie, qui se promène aux Indes, et des Indes à San-Francisco, est toujours amusante pour les yeux et pour l'esprit. Il n'y a pas moyen de s'ennuyer un instant avec ces gens moins excentriques que bons — en dépit de leurs affirmations réitérées — de ces gens qui passent leur temps à mériter toutes les médailles de sauvetage de la terre, de ces gens qui se dévouent sans arrière-pensée, qui sont honnêtes, qui courent les aventures les plus étranges, et qui s'attachent les uns aux autres un peu plus, à chacune de leurs nombreuses étapes. C'est, on le sait, le chef-d'œuvre du genre. La critique dramatique « provoquée » par la direction du Châtelet, brillait, ce soir, par son absence : aurez-vous le courage de la blâmer si elle eut l'idée de gagner, par vingt-neuf degrés au-dessus de zéro, les plages rafraîchies par la brise de mer? En revanche, le public qui « se payait » le *Tour du monde* à prix réduit, paraissait s'amuser franchement. Nous verrons qu'il se jouera, cette fois encore, pendant plus de « quatre-vingts jours »... c'est-à-dire jusqu'au 1er novembre, inclusivement.

14 NOVEMBRE. — Reprise de la *Biche au bois*, féerie à grand spectacle en quatre actes et trente

tableaux de Cogniard frères, de M. Ernest Blum et de Raoul Toché [1]. — Oh ! comme la fantaisie française est donc facile à repaître ! Voilà déjà un bon demi-siècle qu'elle vit de quatre ou cinq féeries incessamment rafistolées, et auprès desquelles le couteau de Janot était tout à fait neuf. La *Biche au bois* compte au nombre de ces chefs-d'œuvre immortels. Pensez-vous qu'il soit bien utile de se répandre en jérémiades sur la sottise avec laquelle nous avons transformé en stupide exhibition ce genre exquis de la féerie ? Essaierons-nous de démontrer que la *Biche au bois* est un peu inférieure à la *Tempête* et au *Songe d'une nuit d'été* du grand William Shakespeare ? Il faut croire, d'ailleurs, que ce n'est pas l'avis de tout le monde, puisque, d'un accord unanime, les poètes ont dû, comme faiseurs de féeries, passer décidément la main aux vaudevillistes. Aussi bien personne n'y met de prétention, n'est-ce pas ? Et si nous parlions de la *Biche au bois* comme d'une œuvre dramatique ou littéraire, les plus étonnés seraient certainement les hommes d'esprit : Ernest Blum et Paul Ferrier — ce dernier succédant, dit-on, à Raoul Toché — qui viennent, une fois encore, de ravauder cette antiquaille. Le principal, le seul attrait même de reprises pareilles, c'est le

1. Distribution. — Fanfreluche, M. *Pougaud*. — Drelindindin, M. *Adam*. — Pélican, M. *Alexandre fils*. — Le roi Cantaloup, M. *Jacquier*. — Le roi Saumon, M. *Jourdan*. — Mesrour, M. *Ossart*. — Le crabe, M. *Villa*. — L'artichaut, M. *Schaller*. — Le prince Souci, Mme *Simon-Girard*. — Giroflée, Mme *Théry*. — Lolotte, Mlle *Tassilly*. — Aïka, Mlle *C. Damaury*. — Désirée, Mlle *Gibeau*. — La fée de la Fontaine, Mlle *L. Guyon*. — La fée des Amoureux, Mlle *Darnal*. — La fée des Eaux, Mlle *J. Doé*.

luxe de la mise en scène... Et puisqu'on en revient toujours, en fait de féeries, aux ouvrages dont la réputation est consacrée par les applaudissements de plusieurs générations, qu'il y en a comme cela cinq ou six qu'on reprend périodiquement, toujours accueillies par le public avec un nouveau plaisir, et que la *Biche au bois* est un de ces spectacles privilégiés — on se souvient encore des magnificences de mise en scène que feu Marc Fournier déploya jadis à la Porte-Saint-Martin et des recettes considérables qu'il encaissa — MM. Floury frères n'ont point été mal inspirés en cherchant, eux aussi, à exploiter ce succès légendaire. Nous avons d'ailleurs affaire à une *Biche au bois* réparée, remise à neuf au goût du jour et si complètement restaurée qu'elle semble en mesure d'affronter encore un nombre respectable de représentations. En prévision de cet événement, la direction du Châtelet s'est livrée à des frais appréciables et a donné carte blanche à son costumier et à ses décorateurs, qui souvent ont réalisé des merveilles. Elle a engagé des artistes de talent — telle Mme Simon-Girard — de jolies ballerines, et nous a servi, une fois encore, mais avec des effets nouveaux, ces délicieuses « mouches d'or » dont, autrefois, le Châtelet nous donna justement la primeur. C'est vraiment un spectacle attrayant... pour les yeux. Les costumes ont de la fantaisie, et les décors sont beaux. Parmi les tableaux à sensation, nous citerons d'abord, au premier acte, la « Forêt des sycomores », dont les troncs énormes et les gigantesques ramures s'entre-croisent de façon si pittoresque, et dans laquelle se

déroulent de très somptueux cortèges. Nous noterons encore le tableau de la Roche terrible et du Château d'acier. Une montagne escarpée, des précipices insondables, des torrents mugissants, et tout en haut, la silhouette d'une forteresse se dessine sur le bleu du ciel. Très réussi, vraiment, ce décor à la Gustave Doré. A l'acte suivant, le Royaume des poissons : les homards énormes, les langoustes langoureuses, les crevettes roses, les merlans monstres, les sardines argentées s'inclinant respectueusement devant le roi Saumon dont resplendit la cuirasse d'or, et la reine Carpe qui ne dit rien.... Il est bien joli, le ballet du fond de la mer avec suspension dans les airs de ces jeunes personnes aux cuirasses d'argent, reliées par des écharpes roses, et je crois vraiment que c'est là le clou de la nouvelle *Biche au bois*. N'oublions pas, comme drôlerie, au tableau du Royaume des légumes, les noces de Mlle Tomate, fille de l'excellent Cantaloup, et le défilé des poireaux, des betteraves, la fanfare des haricots. Faut-il y regretter la traditionnelle plaisanterie des radis qui « reviennent toujours » et qui, jamais, ne manquait son effet ? On doit maintenant rendre pleine justice aux artistes humains, dont le rôle n'est pas aussi effacé qu'on pourrait le croire en cette pièce à exhibitions scéniques. C'est d'abord Mme Simon-Girard, absolument adorable sous le clair maillot du prince Souci, qu'elle porte avec une aisance délicieuse, avec une crânerie ravissante. On connaît la valeur de la chanteuse, dont l'éloge n'est plus à faire. Peut-être ce qu'on lui a donné à dire est-il un peu

triste, un peu mélancolique... Pareil reproche ne saurait être adressé aux couplets généralement empruntés au répertoire des cafés-concerts — distribués au joyeux Pougaud, qui fait Fanfreluche, et à Mme Théry, pleine d'entrain, qui fait Giroflée. Citons encore Mlle Damaury, une belle princesse Aïka; Mlle Gibeau, une gracieuse Désirée. Il faut mentionner à part les danseuses — je parle des étoiles — qui parfois ont du style. Les ballets — celui du fond de la mer surtout — sont de tout point réussis, et peut-être est-ce là qu'il faut chercher le coin artistique de la soirée, le vrai. Ajoutons que les ballerines sont généralement jolies, et que, pour comble d'attraction, on n'a jamais autant déshabillé les danseuses. Ceux qui aiment cela auront un régal sérieux. Je ne les en blâme pas, d'ailleurs; au contraire!... Et c'est seulement pour vous dire qu'il n'y en avait pas que « pour les enfants » dans la *Biche au bois*, avec laquelle se terminait pour ce théâtre l'année 1896. La cinquantième représentation se donnait le 29 décembre.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Les Sept Châteaux du Diable, pièce.....	3 a. 25 t.	»	131
**Catherine de Russie*, pièce historique...	5 a. 12 t.	»	49
Le Tour du Monde en 80 jours, pièce..	5 a. 15 t.	11 juillet	139
La Biche au bois, pièce.................	4 a. 30 t.	14 nov.	54

THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE

L'année tient en deux lignes, dans l'affiche des *Deux Gosses* dont la centième a eu lieu le 13 mai, et la trois centième le 27 octobre. Il n'y a pas de raison pour que ça finisse... Et nous verrons M[lles] Mellot et Reyé remettre un souvenir au millionnième spectateur de la pièce, comme elles le firent un beau soir à la cinq cent millième spectatrice... Il nous semble que cette étonnante « durée » des *Deux Gosses* a une moralité : elle prouve que le théâtre qui, n'ayant pas de frais, saura se contenter d'un modeste bénéfice — parfois même, quelques centaines de francs par jour, par exemple — n'aura aucunement besoin de changer de spectacle. Va donc pour les *Deux Gosses* à perpétuité !

C'est le 19 février que, succédant à la *Mendiante de Saint-Sulpice,* de MM. Xavier de Montépin et Jules Dornay, devait avoir lieu la première représentation des *Deux Gosses*, pièce à grand spectacle en deux parties et huit tableaux, de M. Pierre Decourcelle[1]. — D'un roman, *Fanfan*, paru d'abord

---

1 DISTRIBUTION. — George de Kerlord, M. *P. Berton*. — La Limace, M. *Decori*. — Robert d'Alboize, M. *Gémier*. — Brisquet, M. *Arquillière*. De Saint-Hyriex, M. *J. Renot*.— Paul Humbert, M. *Fontanes*.— Fadart, M. *Chimène*. — Boisdru, M. *Vallières,* — Mulot, M. *Degeorge*. — Goguelu, M. *Avelot*. — Docteur Vernier, M. *Tony Seiglet*. — Un agent de ville, M. *Desmarets*. — L'économe, M. *Dervet*. — M. Mouffle, M. *Telam*. — Un domestique, M. *Aussourd*. — Un gendarme, M. *Chevalier*.

en… je ne sais combien de feuilletons, et publié plus tard en deux volumes, M. Pierre Decourcelle avait tiré le sensationnel mélodrame qui produisait devant une brillante salle de première un immense effet, et ne pouvait manquer d'obtenir, auprès du grand public, un succès prolongé. Les *Deux Orphelines* ont un digne pendant : les *Deux Orphelins*. Et comme nous avons vu, le 1er janvier de la précédente année, cravater de la croix de commandeur l'illustre dramaturge qui fut le père des deux premières, de même verrons-nous, quelque jour, fleurir la boutonnière du jeune auteur très justement acclamé. Sans nous arrêter aux coutumières invraisemblances qui, mieux encore que les surprises et les coups de théâtre, sont l'essence même du drame populaire, nous n'adresserons à M. Decourcelle qu'un seule reproche — celui-là même que nous faisions plus haut à M. Georges Feydeau, son heureux camarade du vaudeville : il en a trop mis !… Nous n'essaierons pas de vous rendre compte ici en peu de lignes des huit ta-

---

— Dumouchel, M. *Dumonthier*. — Un ouvrier. M. *Aubert*.— Le bedeau. M. *Colleville*. — Hélène de Kerlord, Mlle *Marguerite Barety*. — Carmen de Saint-Hyriex, Mlle *Laure Fleur*, — Claudinet. Mlle *Hélène Reyé*. — Sœur Simplice. Mlle *Augusta Vallée*. — Fanfan, Mlle *Marthe Mellot*. — Zéphyrine. Mme *Moïna Clément*, — Marianne Goguelu, Mlle *L. Musset*.

A la Société des auteurs, M. Pierre Berton est déclaré comme étant, avec M. Decourcelle, l'un des deux auteurs des *Deux Gosses*.

Deux jours après la première des *Deux Gosses*, trois compétiteurs se disputaient la triomphante pièce pour les Etats-Unis. C'est Miss Marbury, l'excellente correspondante de la Société des auteurs, qui l'emportait à coups de dollars pour un des premiers théâtres de New-York. Deux concurrents étaient déjà sur les rangs pour l'Angleterre et l'Allemagne. En France, M. Depay s'assurait la pièce pour Bordeaux où il la joua dès le mois suivant ; M. Peyrieux et M. Simon avaient également traité pour les Célestins à Lyon et le Gymnase de Marseille.

bleaux, bourrés jusqu'à en éclater, qui mirent le premier soir à une si rude épreuve notre pauvre intellect. Voici du moins le principal; — pour le reste, vous êtes allé à l'Ambigu, n'est-pas ?... Mariée à M. de Saint-Hyriex, Carmen de Kerlord a aimé un fringant capitaine d'artillerie, Robert d'Alboize. Pendant une absence de son mari, elle a eu un enfant qui est élevé en cachette. Mais résolu à cesser toute relation coupable, elle charge Hélène, la femme de son frère, Georges de Kerlord, de faire pour elle à Robert ses adieux définitifs et de lui réclamer ses lettres. Le capitaine se résout à une rupture imposée par les circonstances et promet de renvoyer les lettres. Pourquoi faut-il, hélas! que l'ordonnance chargé du précieux dépôt soit victime d'un cruel accident de cheval, et s'en vienne expirer, en plein hôpital de Tours, où, sans pouvoir parler pour désigner le voleur, il est dépouillé du portefeuille par un pensionnaire indélicat, croyant mettre la main sur la forte somme! Pourquoi surtout faut-il qu'une dernière missive, interceptée par Saint-Hyriex au moment où elle était remise à sa femme, soit rendue à Mme Hélène de Kerlord, sous le nom de qui elle avait été fort imprudemment adressée poste restante, et ouverte par Georges de Kerlord, affolé de jalousie? Celui-ci croit y voir la faute d'Hélène et y découvrir l'inéluctable preuve que son fils n'est pas de lui. Il se venge cruellement — admettez ce postulat, spectateur bénévole: toute la pièce est là! — il se venge en livrant le « bâtard » à un ignoble cambrioleur que, la nuit même, il a surpris dans sa maison du

Parc des Princes en flagrant délit d'effraction et qui en fera, à son image, un gibier de prisons. C'est là seulement que la pauvre mère aura chance de retrouver son enfant... Sept ans se sont écoulés. Saint-Hyriex est mort aux colonies peu regretté du reste, et sa sœur s'apprête à épouser Robert d'Alboize, dont l'expédition du Tonkin a fait un commandant. Après s'être expatrié sans pouvoir rien oublier, Georges de Kerlord est également revenu en France ; repentant et malheureux, il est maintenant prêt à pardonner à sa femme — qu'il croit encore coupable — sans qu'hélas ! la mère puisse pardonner à celui qui a « perdu » son enfant. Le retrouvera-t-elle jamais? Et sous quel aspect ? Voici justement en Bretagne, près les domaines de Kerlord, une roulotte de pires vagabonds, la Limace et Zéphyrine, traitant en véritables souffre-douleurs deux pauvres « gosses » qui s'adorent et dont le naturel est honnête et bon : c'est Claudinet et Fanfan. Fanfan — je veux vous le dire tout de suite — c'est l'héritier des Kerlord que le père avait voué au mal. Claudinet, rachitique, petit être souffreteux et tousseux, déjà guetté par l'impitoyable phtisie, c'est le propre neveu de la Limace, et la Limace n'est autre que le voleur du portefeuille à l'hospice de Tours, le fâcheux cambrioleur de la maison du Parc des Princes. Comment le père rachète-t-il son propre fils au prix de trente mille francs, et comment, au lieu de Fanfan, qui, justement, s'est enfui pour aller retrouver à Paris une douce bienfaitrice, La Limace, lui livre-t-il son neveu Claudinet? Com-

ment le petit poitrinaire si heureux d'avoir « une maman » est-il pris pour ce qu'il n'est pas... jusqu'au moment où Fanfan, surgissant en la maison du Parc des Princes, où demeure se bienfaitrice, est, non sans peine, reconnu pour le seul et unique héritier des Kerlord? Comment le brave Fanfan revient-il à l'Agence des Mandigots, où il a juré de mettre la main sur les fameuses lettres qui prouvaient la complète innocence de Mme de Kerlord? Comment y délivre-t-il heureusement son père, devenu l'otage des bandits? Comment, poursuivi par ces misérables, réussit-il, — en ouvrant à propos l'écluse du pont d'Austerlitz — à noyer la Limace et à échapper lui-même à l'horrible étreinte de ses dignes complices, grâce à Claudinet payant de sa propre vie son dévouement à Fanfan? C'est ce qu'avec une rare dextérité de mains nous montre le très habile auteur des *Deux Gosses*. Ces deux petits, issus de *Sans Famille*, sont faits pour mettre des larmes aux yeux des plus sceptiques; délicieusement interprétés par Mlles Marthe Mellot et Hélène Reyé, ils établiraient à eux seuls le succès de la pièce, adorablement mise en scène : témoin le superbe tableau de l'Ecluse, spécialement confectionné en Angleterre, où la Limace se débat désespérément dans de l'eau véritable, et la grouillante Agence des faux mendiants avec sa curieuse reconstitution du monde des exploiteurs de la charité, naguère si bien dépeinte *de visu* par M. Paulian. La pièce est, de plus, fort bien jouée par tous : à commencer par MM. Pierre Berton, personnifiant le malheureux

Kerlord, et Decori, héroïquement voué, dans la Limace, à un bain froid qui va se répéter bien des jours. N'oublions pas l'élégante M[lle] Baréty, qui a fait une heureuse rentrée par le rôle d'Hélène de Kerlord, et l'excellent Arquillière, qui a rendu au naturel l'agonie du cavalier devenu aphasique. Puis, n'en veuillons pas trop à M[me] Laure Fleur et à M. Gémier (le couple Carmen et d'Alboize), d'avoir mis un si long temps, alors qu'ils n'avaient qu'un mot à dire, pour faire éclater au grand jour la parfaite innocence de M[me] Hélène de Kerlord.

3 AVRIL. — Ce vendredi-saint, on donne l'*Enfant Jésus*, mystère en cinq actes et huit tableaux, de M. Ch. Grandmougin, musique (soli, chœurs et orchestre) de M. Francis Thomé [1]. M. Francis Thomé conduit lui-même l'orchestre.

13 MAI. — Centième représentation des *Deux Gosses*. La pièce, dont le grand succès n'est certes pas près de se démentir, a subi quelques modifications dans son interprétation. Ainsi, forcée de retourner à Bordeaux, où l'avait été chercher M. Rochard, M[lle] Reyé était remplacée dans sa jolie création de Claudinet par M[lle] Jane Ellen. Le rôle de La Limace passait des mains de M. Decori à celles de M. Gémier ; M[lle] Jane Montcharmont, puis, M[lle] Lucienne Dorsy personnifiaient tour à

---

1. DISTRIBUTION. — L'Ange, M[lle] *Laure Fleur*. — La Vierge, M[lle] *A. Vallée*. — Sahid, M[lle] *M. Mellot*. — Fatime, M[lle] *S. Revill*. — La Reine, M[lle] *B. Refty*. — Balthazar, M. *Decori*. — Hérode, M. *Gémier*. — Mégheil, M. *Arquillière*. — Saint Joseph, M. *J. Renot*. — Melchior, M. *Fontanes*. — Hédal, M. *Vallières*. — Chef des Soldats, M. *Degeorge*. — Le Paysan, M. *Chimène*. — Zaher, *Arelot*. — Grand Sacrificateur, M. *Tony Seiglet*. — Prince des Scribes, M. *Bertau*. — Le Chamelier, M. *David*. — Un Soldat, M. *Aussourd*.

tour Hélène de Kerlord; Mlle Berthe Bafty se montrait sous les traits de Carmen de Saint-Hyrieix, etc.

11 JUIN. — Très brillante matinée extraordinaire au profit de la caisse des retraites de la Société fraternelle de secours mutuels des machinistes et employés des théatres et concerts de Paris, avec le concours de Mmes Réjane, Delna, Jeanne Granier, Tessandier, de MM. Coquelin aîné, Coquelin cadet, Jean Coquelin, Guitry, etc. La *Nuit d'octobre*, de Musset, était dite au milieu d'une réelle émotion par M. Albert Lambert fils et Mlle Moreno; le duo des *Voitures versées*, de Boiëldieu, fort bien rendu par M. Fugère et Mlle Leclerc; Mlle Germaine Gallois chantait la *Cueillette*, de Marietti; *English Tailor* était joyeusement enlevé par l'un des auteurs, M. Fordyce, et par M. Barnoll; enfin M. Tarride et Mlle Andrée Mégard (du Palais-Royal) jouaient avec infiniment d'esprit une comédie inédite de M. Grenet-Dancourt, *La Sauterelle*, et M. Regnard se faisait doublement applaudir comme acteur et comme régisseur général.

15 SEPTEMBRE. — C'est la deux cent cinquantième représentation des *Deux Gosses*, qui continuent à faire salle comble. Le drame est émouvant, mais ce qui en constitue l'originalité, c'est la partie « gosse » qui en est exquise. Nous avons vu que Fanfan et Claudinet avaient rencontré, à l'origine, les interprètes rêvés en la personne de Mlles Marthe Mellot et Hélène Reyé, vivant les deux petits êtres qu'elles étaient chargées de personnifier. Les deux charmantes comédiennes ont maintenant repris

leurs rôles, où elles furent si parfaites. Mais il est juste de dire que, pendant les vacances, Fanfan fut joué avec une gaminerie délicieuse, — supérieure peut-être à celle de la créatrice — par l'intelligente Mlle Jane Marsan, l'étoile des Bouffes-du-Nord. Mlle Dorsy est, dans Hélène de Kerlord, l'intelligente comédienne que nous avons applaudie à l'Odéon. Mais paix aux autres, qui sont au-dessous du médiocre. Il n'y a pas l'ombre de vérité dans le La Limace, dont M. Grégoire (transfuge du Château-d'Eau) fait un pitre d'opérette, et je ne dirai pas ici le nom de certain officier d'artillerie, qui vraiment mériterait d'être réformé. Les vacances sont terminées; il est temps de faire rentrer les chefs d'emploi.

27 OCTOBRE. — Trois centième représentation des *Deux Gosses*. — Mlle Mellot, prêtée à l'Odéon, pour y jouer Chiquita du *Capitaine Fracasse*, était remplacée, trois jours par semaine, dans le rôle de Fanfan, par Mlle Georgette Loyer. M. Maurice Lagrange avait pris le rôle de l'interne Paul Humbert.

18 NOVEMBRE. — Les *Deux Gosses* marchent à la quatre centième représentation, à la cinq centième, si vous voulez, et nous ne voyons pas, à dire vrai, de bonnes raisons pour que l'Ambigu joue jamais d'autre pièce. Il suffira d'en renouveler parfois la distribution, ainsi qu'on a fait ce soir, où d'excellents artistes venaient prendre la place d'interprètes un peu fatigués : on le serait à moins. M. Duquesne, l'ex-Napoléon de *Madame Sans-Gêne,* qui fut aussi un instant le Labussière de *Thermidor*, jouait avec une certaine souplesse de

talent le rôle de La Limace, où excella Decori. M. Pouctal, retrouvant à l'Ambigu ses succès d'autrefois, reprenait celui de Georges, créé par Pierre Berton. M. Bour interprétait de façon saisissante le rôle du pauvre Brisquet, l'ordonnance du lieutenant d'Arboize. Et enfin, Mlle Jeanne Malvau, cette artiste de vrai talent, trop souvent éloignée des scènes parisiennes, reprenait des mains de Mlle Baréty le rôle de la comtesse de Kerlord. Quant aux « deux gosses », ils ne peuvent et doivent être remplacés : concevrait-on les rôles de Claudinet et de Fanfan joués par d'autres que Mlles Hélène Reyé et Marthe Mellot, les idéales créatrices?

25 ET 26 DÉCEMBRE. — Le jour de Noël et le lendemain, on donne en matinée, comme on avait fait le soir du Vendredi-Saint, l'*Enfant Jésus*, de M. Ch. Grandmougin, musique de M. Francis Thomé... [1] cependant que, le soir, ont lieu la trois cent soixante-sixième et la trois cent soixante-septième représentation des *Deux Gosses*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Mendiante de Saint-Sulpice, drame,.	5 a. 10 t.	»	47
**Les Deux Gosses*, pièce	2 p. 8 t.	19 fév.	367
L'Enfant Jésus, mystère	5 a. 8 t.	3 avril	3

1 DISTRIBUTION. — Saïd, Mlle *Marthe Mellot*. — Fatime, Mlle *Sarah Revill*. — L'Ange, Mlle *Reine Roy*. — La Vierge, Mlle *Mary Myriam*. — La Reine, Mlle *Person*. — Balthasar, M. *Duquesne*. — Hérode, M. *Bour*. — Saint Joseph, M. *J. Renot*.

THÉATRE DES NOUVEAUTÉS

M. Léon Gandillot a eu sa centième aux Nouveautés avec la *Tortue*, succédant à *Innocent*, une œuvre aimable de deux hommes d'esprit, MM. Alfred Capus et Alphonse Allais. Puis, au mois d'octobre, la saison recommençait, non sans quelques tâtonnements, en ce joli théâtre si gracieusement restauré, par *Mignonnette* et par les *Erreurs du mariage*, de M. Bisson, précédant le très grand et très justifié succès du *Sursis*, ce gai pendant de *Champignol malgré lui*, signé, cette fois, Sylvane et Gascogne.

L'année avait commencé par l'amusante opérette de MM. Paul Ferrier, Charles Clairville et Gaston Serpette, le *Capitole*, où Mlle Gilberte remplaçait, dans le rôle de Métella, Mlle Jane Pierny, indisposée. Au *Capitole* succédait, le 7 février, *Innocent!* pièce en trois actes, de MM. Alfred Capus et Alphonse Allais [1]. Qui ne connaît ces deux charmants humoristes, ces deux pince-sans-rire hors

1. DISTRIBUTION. — Blaireau. M. *Germain*. — Bornette, M. *Tarride*. — Brindoie. M. *Guyon*. — Pontgarni, M. *Colombey*. — Burel. M. *Le Gallo*. — Bourgueil. M. *Laurel*. — Fauchel. M. *Dupuis*. — Le Gallier, M. *Raoul*. — Remblay. M. *Querchet*. — Jean, M. *P. Roger*. — Edouard, M. *Emmanuel*. — Gaston. M. *Boulais*. — Un garde champêtre, M. *Prosper*. — Isaure. Mlle *Angèle*. — Marcelle. Mlle *Clem*. — Claire. Mlle *Dalcy*. — Emma. Mlle *Metzer*. — Cécile. Mlle *De Sal*.

de pair? Le premier de nos maîtres ironistes s'est déjà fait applaudir au Vaudeville avec *Brignol et sa fille*. *Innocent* est le début au théâtre du joyeux Allais. Un début qui promet... Ces messieurs nous présentent, sous les traits de la sympathique Angèle, une demoiselle Isaure, hantée d'idées romanesques, au point de ne vouloir épouser qu'un héros. Et comme, au temps prosaïque où nous vivons, les héros ne courent pas la province (c'est en province que se passe la pièce), Mlle Isaure s'est rabattue sur un garçon qui, pour l'entr'apercevoir, se serait nuitamment aventuré dans son parc et aurait battu le garde-champêtre l'arrêtant comme vagabond. Pour ce fait, et en dépit de ses vives protestations d'innocence, Blaireau, braconnier de son état, a été condamné à trois mois de prison, qu'il « tire », sans trop de peine du reste, à la maison de détention de Montgaillard, dirigée avec une rare fantaisie par un enragé fêtard, nommé Bornette, déjà vu dans le célèbre *Réveillon* de MM. Meilhac et Halévy. Mais voici, inespérément éclairée d'un jour tout nouveau, la mystérieuse affaire Blaireau! Mlle Isaure n'apprend-elle pas, de la bouche même du coupable, que celui qui, effectivement, a bel et bien rossé le représentant de la police communale, et, maintes fois, lui a anonymement écrit qu'il l'adorait « dans l'ombre », c'est lui, Brindoie, son professeur de gymnastique, humble ver de terre amoureux d'une étoile, condamné à ne voir que trois fois par semaine, dans une courte leçon d'haltères et de trapèze, celle qui est à ses yeux la radieuse incarnation de la force

jointe à la grâce. Que doit faire Brindoie? Aller, suivant le conseil que lui donne sa Dulcinée, aller généreusement se dénoncer au procureur de la République et prendre, à la prison de Montgaillard, la place de Blaireau, infortunée victime d'une erreur judiciaire. Vous croyez cela tout simple, en effet? Ah bien oui! Vous ne connaissez guère, alors, les obligations administratives et les formes — la fooorme, disait Bridoison — de la justice... Non seulement Bornette n'a pas qualité pour recevoir comme détenu, même muni d'un mot de recommandation, le coupable Blaireau ; mais encore il a le devoir de retenir, maintenant qu'il est reconnu innocent, le malheureux Blaireau, qu'un quart d'heure auparavant il libérait comme ayant fini sa peine. Tel est le thème de la plaisanterie. Cette plaisanterie n'a qu'un défaut, mais il est grave : elle est toujours un peu la même, se répète sans cesse et ne se renouvelle qu'assez difficilement, en dépit de la sage précaution qu'avaient utilement prise les auteurs de joindre à l'intrigue principale le fol incident Marcelle. Marcelle est le nom d'une ex-petite amie de Bornette, venue pour faire la fête dans la prison dont il est le directeur et s'y trouvant (inopinément travestie en jeune détenu !) nez à nez avec son protecteur actuel, le baron de Pontgarni, puis, avec l'inspecteur des services pénitentiaires qui a, fort heureusement, le tact de la prendre pour ce qu'elle est ; aussi, loin de révoquer l'invraisemblant fonctionnaire, le fera-t-il nommer officier d'académie...

Le dit vaudeville — car ce n'est, en somme,

qu'un vaudeville : MM. Capus et Allais l'avaient ainsi très modestement qualifié — était un peu long à se mettre en train, et je vous en abandonne le troisième acte, qui nous parut bâclé en manière de farce, à la va comme je te pousse. Mais, malgré certaine monotonie que nous n'avons point dissimulée, le second valait vraiment la peine d'être vu : il était d'une si fine observation, d'une gaîté si malicieuse, qu'il demeurait, sur le sujet élu par nos très spirituels confrères, la satire la plus cinglante que l'on pût imaginer. Une fantaisie de cette sorte eût demandé à être enlevée aussi légèrement que possible. Les excellents acteurs des Nouveautés l'avaient jouée, ce nous semble, le premier soir du moins, un peu pesamment. C'était le reproche que nous adressions, en bloc, à MM. Germain et Guyon, très amusants quand même dans Blaireau et dans Brindoie, à MM. Tarride et Colombey, un Bornette et un Pontgarni fort réussis, — auxquels avaient bien voulu se joindre, pour la circonstance, Mlle Angèle, une Isaure très sympathique et Mlle Clem, une fort gracieuse Marcelle. M. Le Gallo dessinait gaiement la moderne silhouette de l'inspecteur des prisons qui, loin de sévir, offrait galamment son bras à l'aguichante Marcelle, travestie en jeune détenu.

7 MARS. — Première représentation de la *Tortue*, vaudeville en trois actes de M. Léon Gandillot [1]. —

---

1. DISTRIBUTION — Champalier, M. *Germain*. — Adolphe, M. *Tarride*. — Briguet, M. *Guyon fils*. — Jumard, M. *Colombey*. — Signol, M. *Regnard*. — Gibouleau, M. *Lauret*. — Charbonin, M. *Guerchet*. — Léonie.

Le Palais-Royal venait de jouer le *Dindon ;* voici maintenant la *Tortue :* ne croyez pas à une ménagerie, ne voyez là qu'une simple coïncidence par laquelle deux auteurs gais, et dont la gaieté n'a justement jamais eu plus d'analogie, ont choisi pour leurs bouffonneries des titres d'animaux. Comme la « boule » dans la pièce de Meilhac et Halévy, la « tortue » a été l'objet du litige dans le ménage Champalier qui jusque-là, du reste, ne battait que d'une aile ; c'est la goutte d'eau qui a fait déborder le vase... Voici donc l'histoire en deux mots. Léonie avait envie d'une tortue. Son mari lui en rapporta une dans la poche de son paletot. Mais, un soir que ses nerfs étaient plus particulièrement surexcités, Léonie se mit, du bout de son ombrelle, à retourner la tortue sur le dos, et à la maintenir, malgré les observations de Champalier dans cette anormale position... à tel point que celui-ci agacé et n'aimant pas d'ailleurs à voir souffrir les animaux, prit la bête et la jeta par dessus le mur de la propriété, où elle alla tomber en plein potage (à la tortue, alors !) dans la soupière de voisins, dînant dans leur jardin. Après un tel scandale, il n'y avait plus qu'à demander le divorce. C'est ce que firent nos époux d'incompatible humeur, et voilà qu'on déménage la maison d'Auteuil, dont Champalier a déjà négocié la vente. En vain, Champalier veut-il retenir sa femme, qu'il n'a jamais cessé d'aimer. — « Non,

---

Mlle *Fériel.* — Mme Lemarquis, *Macé-Montrouge.* — Mme Gibouleau, Mme *Irma Aubrys.* — Angèle, Mlle *Clem.* — Juliette, Mlle *Emma George.*

répond-elle, je vous déteste : il y en a un autre, plus jeune, plus beau, plus noble, c'est Adolphe Galuchet, que j'adore et que j'épouserai. » — « Ah ! la coquine ! » murmure Champalier, qui ne se doute pas encore à quel point il va être vengé. Adolphe apparaît. Il est très beau, en effet, puisque le rôle est tenu par M. Tarride, qui est, comme nul ne l'ignore, la coqueluche de ces demoiselles. Mais moins noble de cœur que ne le croyait Léonie, il a voyagé pour oublier celle qu'il aimait sans espoir, et au cours de ses voyages, il s'est laissé fiancer à Mlle Juliette Gibouleau, la fille de ses braves hôteliers d'Avignon. Vous jugez de la déconvenue de Mme Champalier, et vous ne vous étonnerez pas de la bonne « rosserie » par laquelle elle répond à la présentation des Gibouleau : — « Mademoiselle ne peut qu'être très heureuse avec M. Adolphe ; c'est un très gentil garçon, je le connais, je suis sa maîtresse, il est mon amant ! » Ça n'est pas vrai, mais ça prend tout de même ; les Gibouleau repartent pour Avignon, Adolphe retourne à ses cocottes. Champalier, muni d'un billet circulaire, tâchera d'oublier en voyageant la femme qui l'a si mal compris. Mme Champalier, au contraire, promet au galant avoué Jumard plus qu'elle ne veut tenir, si, par quelque habile procédure, il peut lui rendre son mari. Le second acte nous transporte, trois mois après, « en Avignon », où Champalier a été happé au passage par les Gibouleau, à tel point qu'il vient d'épouser leur fille — l'ex-fiancée du bel Adolphe — et que quelques instants seulement nous séparent de la nuit

de noce, pour laquelle les naturels de l'endroit cherchent « une bonne farce » : mettez-y l'*assent*. Et dans la chambre nuptiale devant le lit — la base de tous nos vaudevilles courants — débarquent de Paris Mme Champalier, sa tante et son avoué, qui, se servant d'une erreur de greffe, a fait prolonger les délais d'appel et infirmer le jugement de divorce de sa jolie cliente. Champalier est bigame ! Inextricable, en vérité, serait la situation de ce mari, forcé de passer la nuit entre ses deux femmes, sans la bouteille d'eau de mélisse des Carmes, heureusement convertie par ce farceur de Signol en un précieux soporifique qui fera dormir à la fois : celle-là dans le lit où elle s'était couchée pour reconquérir son mari, celle-ci sur la chaise-longue où elle s'était juré de résister (promesse faite à Adolphe, déjà las de ses cocottes et revenu plus amoureux que jamais de son éphémère fiancée),—puis Champalier lui-même, qui, pour calmer ses trop vives émotions, « a liché » le reste de la bouteille et s'est affalé sur un fauteuil... Après l'inévitable lit, le traditionnel escalier, escalier monumental, séparé par le bureau de l'hôtel, où se tient l'inénarrable « conseil de famille » du très amusant troisième acte de la *Tortue*. Et puisque la petite Juliette veut absolument donner sa gentille fleur d'oranger à son Adolphe qui n'a jamais été l'amant de Mme Champalier ; puisque Mme Champalier reveut tâter de son mari qu'elle avoue avoir méconnu ; puisque acte de mariage et jugement de divorce sont aussi nuls l'un que l'autre, tout s'arrange à la satisfaction du public

qui a suffisamment ri d'une bonne farce — un peu lente à son début : les artistes qui ne savaient pas assez leurs rôles avaient pris un pas de « tortue » — mais qui ne peut que gagner à l'usage. M. Gandillot a lâché, cette fois, la comédie pour le vaudeville, les mots amers pour la drôlerie toute simple, l'observation pour l'invention de pure bouffonnerie; mais, peu importe, s'il a souvent réussi à nous divertir! Et, plus encore que le narcotique, à la Feydeau, qui endort fort à propos mesdames Champalier, le type de l'ami « tapeur » que Guyon personnifie de façon si comique, celui de l'avoué libertin que joue fort gaiement M. Colombey, la simple idée des bottines échangées qui remplit le troisième acte : tout cela nous avait, pour notre compte, très franchement amusé. La pièce était bien jouée, du reste, le premier soir, puisqu'elle était jouée par MM. Germain et Tarride (Champalier et Adolphe), par MM. Regnard et Lauret; elle le sera mieux encore, quand tous y mettront le « mouvement » nécessaire. Deux bonnes duègnes, Mmes Macé-Montrouge et Irma Aubrys, et de jolies femmes comme Mmes Fériel, Clem et Emma George, encadraient fort agréablement l'interprétation masculine. Mlle Fériel rêvait, paraît-il, le Théâtre-Français; elle a dû se résoudre à rentrer plus modestement aux Nouveautés, où elle obtint, dans la *Statue du Commandeur* un si légitime succès, et où le public de la *Tortue* lui reproche de tricher quelque peu en ôtant son corset sous une somptueuse matinée... Peut-être qu'après tout sa mère n'a point autorisé un plus complet déshabillage...

Digne mère ! — La *Tortue* terminera, le 31 juillet, la saison des Nouveautés ; elle était jouée ce soir-là pour la cent soixante-septième fois[1].

3 OCTOBRE. — Première représentation de *Mignonnette*, vaudeville-opérette en trois actes de M. Georges Duval, musique de M. Georges Street[1]. — Un théâtre remis à neuf, avec de moelleux tapis et des couloirs-promenades absolument exquis dans leur décoration toute blanche et toute claire — telle qu'elle est à la mode dans les appartements d'aujourd'hui : voilà ce que nous offrait, pour la réouverture, M. Henri Micheau. Une pièce un peu vieillotte, où M. Georges Duval avait refait assez inutilement *Mignon* en 1896 ; une partition un peu écourtée, où l'on reconnaissait pourtant la patte d'un vrai musicien, notre très distingué confrère, M. Georges Street, l'auteur de *Fidès*, ce curieux drame mimé, naguère représenté à l'Opéra-Comique : telle était *Mignonnette*, gaiement interprétée par MM. Germain, Tarride et Guyon, par les très jolies Paulette Filliaux et Aimée Martial.

13 NOVEMBRE. — Première représentation des

---

1. Sauf Germain et Mme Irma Aubrys, tous les principaux rôles avaient été remplis, pendant l'été, par de nouveaux titulaires. Le rôle créé par M. Colombey était tenu par M. Demey ; celui de M. Tarride par M. Burguet jeune ; celui de M. Guyon par M. Buarini ; celui de M. Regnard par M. Roger ; celui de Mlle Fériel par Mlle Luceuille, puis par Mlle Antonia Huart ; celui de Mme Macé-Montrouge par Mlle Jenny Rose ; celui de Mlle Emma George par Mlle Meyer, et enfin celui de Mlle Clem par Mlle Daley.

1. DISTRIBUTION. — Charlemagne, M. *Germain*. — Oscar de Bois-Colombes, M. *Tarride*. — Lorimus, M. *Guyon fils*. — Antonio de Panatellas, M. *Lauret*. — Mignonnette, Mme *Paulette Filliaux*. — Florestine, Mlle *Aimée Martial*. — Mme Durand, Mlle *Marcelle*.

Erreurs du mariage, pièce en trois actes de M. Alexandre Bisson[1]. — Comme la malheureuse héroïne du *Partage*, — légèrement cahoté au Vaudeville — Mme Denise Morizet a vingt ans de moins que son mari... Celui-ci n'est pas, comme le Bernard Rougier d'à-côté, un vulgaire marchand de soieries : c'est un savant, peut-être même un faux savant — l'espèce en est nombreuse — entiché de magnétisme et tout à la recherche du microbe « cascadeur », dont il s'est mis en tête d'observer chez toute femme honnête — fût-ce même la sienne ! — l'évolution passionnelle. Et vraiment cette constatation lui sera d'autant plus facile que, dans la fréquentation continuelle du peintre symboliste Forcinal — le premier acte se passe à Dieppe — Mme Morizet a un « flirt » tout trouvé. Forcinal n'a-t-il pas été rencontré la nuit dernière dans le couloir sur lequel donne la chambre de Denise. Morizet, tout à la science, a mis sur le compte d'un accès de somnambulisme cette promenade imprévue ; mais il en a conclu que Forcinal était un « sujet » propre à magnétiser; et, dans son admirable imprudence, il lui enjoint de faire la cour à sa femme. On pense si notre amoureux se le fait dire deux fois... Et, comme à Pourville et à Dieppe, la cour — une cour des plus assidues — se continue à Aix-les-Bains, en face du lac du Bourget. Denise ne demande qu'un moyen pour se

---

1. DISTRIBUTION. — Forcinal, M. *Germain*. — Radigois, M. *Tarride*. — Morizet, M. *Colombey*. — Justin, M. *Destrem*. — Mme Courpatin, Mme *Macé-Montrouge*. — Mme Denise, Mme *Filliaux*. — Mme Rose, Mlle *Jenny Rose*. — Mme Hélène, Mlle *Dubois*.

débarrasser honnêtement de son assommant mari, fâcheusement rebelle au divorce. Forcinal croit le lui offrir en l'engageant à se faire surprendre dans les bras de Radigois, l'un des plus respectables membres de cette Académie des sciences, dont Morizet cherche à forcer l'entrée, et l'auteur illustre d'un docte mémoire sur « les troubles de la digestion chez les protozoaires ». Radigois n'a rien à refuser à Forcinal, dont il rêve d'épouser — tous les goûts sont dans la nature! — la belle-mère, Mme Courpatin, sans jeunesse comme sans orthographe, mais affligée de quarante bonnes mille livres de rente. Radigois prend donc la pose classique : mais Morizet n'a rien voulu voir : il a trop peur de perdre la précieuse voix de l'influent académicien! Et si, dans une tourmente sur le lac du Bourget, qui se mêle parfois de singer la grande mer et de mystifier les excursionnistes, si Forcinal ne prenait le définitif parti d'enlever purement et simplement Mme Morizet, en laissant croire qu'il a été avec elle englouti dans les eaux du beau lac chanté par Lamartine, nos deux amoureux en seraient encore à flirter sans résultat — alors que les voilà installés en Amérique, déjà vieux mariés d'une année. C'est donc au Nouveau-Monde où l'on se dispute à coups de dollars les toiles immensément ridicules du peintre symboliste qu'un beau matin — l'Exposition de Chicago motive ces voyages — nous voyons s'amener Morizet, surpris et confus de retrouver bien vivant Forcinal, qu'il croyait à jamais « disparu » et dont il a épousé la prétendue veuve, devenue bigame sans

le savoir. Une politesse en vaut une autre!... Si Hélène s'est laissé faire avec la veulerie qui la caractérise, comment expliquer à Morizet que Denise, sauvée des eaux, est devenue de par sa volonté bien arrêtée, la femme légitime de Forcinal? C'est en vain que, flattant la manie du savant, le peintre tente de lui faire croire à une apparition, par suite de suggestion... La femme de chambre, qui a accompagné sa maîtresse en Amérique, n'a pas été évoquée : la voici pourtant en chair et en os!... Tout s'explique donc sans le secours des « esprits », et grâce à la verve d'inventions très comiques de M. Alexandre Bisson et à l'entrain sans pareil de Germain, vraiment très drôle en ce Forcinal des *Erreurs du Mariage*, et tout à fait digne de jouer un jour le Duval des *Surprises du divorce*, où Jolly a laissé jusqu'à présent d'impérissables souvenirs. Sur une donnée très légère, la comédie de M. Bisson semblait destinée à faire rire les honnêtes gens et notre espoir était que ceux-ci voudraient bien s'y laisser franchement divertir, à l'instar d'une brillante salle de première qui, sans se faire prier, applaudissait chaleureusement les excellents interprètes des *Erreurs du Mariage* : Germain d'abord, qui méritait d'être le premier nommé; puis Tarride, dont la composition du savant Radigois était une merveille; puis Colombey-Morizet; puis Mme Macé-Montrouge, d'une drôlerie irrésistible sous les traits de Mme Courpatin, s'initiant aux connaissances et aux expressions modernistes; puis la très gracieuse Mme Filliaux, encore quelque peu province bien

qu'elle ne vînt que de Cluny, et enfin Mlle Dubois, une très jolie recrue de M. Micheau.

18 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Sursis*, vaudeville en trois actes de MM. A. Sylvane et Jean Gascogne[1]. — Avant de partir pour faire ses treize jours, Lestamboudois, notaire en un coin quelconque de notre ensoleillé Midi, a reçu la nouvelle de son sursis — dont il a soin de ne rien dire à sa femme — et se promet joyeuse escapade avec une jolie danseuse du Moulin-Rouge, Ernestine Chamoulu, dite Marinette, — c'est le début de la blonde Cassive, — venue à son étude pour recueillir la succession d'un de ses oncles. Le malheur est que notre réserviste, revêtu de la capote réglementaire, tombe dans un hôtel rempli d'officiers très… trop galants même avec Marinette, et que, de par son uniforme, il se met de lui-même, et en dépit qu'il en ait, — le réserviste malgré lui! — sous la coupe du commandant Lagriffoul, qui ne badine pas avec le service… Supposez maintenant que son premier clerc, Manillon, soit venu dans le même hôtel, envoyé par Mme Lestamboudois pour prendre des renseignements sur le lieutenant Lafeuillette, prétendant à la main de sa fille Geneviève, et que, sous promesse d'épouser ladite Geneviève, Manillon consente à prendre la

---

[1] DISTRIBUTION.— Lestamboudois, M. *Germain.* — Lagriffoul, M. *Tarride.* — Manillon, M. *Guyon fils.* — Le major, M. *Colombey.* — Trimart, M. *Jipay.* — Lafeuillette, M. *Darlès.* — Toufailles, M. *Guerchet.* — Perdigeon, M. *Destrem.* — Un clerc, M. *Prosper.* — Marinette, Mlle *Cassive.* — Laurence, Mlle *Jenny Rose.* — Geneviève, Mlle *Emma George.* — Mme Cazaubon, Mlle *Marcelle.* — Joséphine, Mlle *Breuil.* — Amélie, Mlle *Bl. Andrée.*

capote et le képi du patron, — vous aurez le second acte — inénarrable! — du vaudeville de MM. Sylvane et Gascogne, qui a mis follement en joie le public des Nouveautés, et dont la vogue était capable d'égaler celle de *Champignol malgré lui*... Comment en pourrait-il être autrement avec des acteurs tels que Germain, le désopilant bouffon que vous savez; Tarride, qui a fait du commandant Lagriffoul une composition de tout premier ordre, pareille à celle du capitaine Camaret, dans *Champignol*: Guyon, si naturellement ahuri dans le faux pioupiou, et Colombey, fort amusant, lui aussi, dans le major qui voit des hystériques partout?

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Capitole, opéra-bouffe................	3	»	42
Dame et Valet, vaudeville..............	1	»	70
**Innocent*, pièce........................	3	7 février	29
**La Tortue*, vaudeville..................	3	7 mars	167
Chassé-Croisé, vaudeville..............	1	»	71
Une Femme facile, vaudeville..........	1	»	33
**Mignonnette*, vaudeville-opérette.......	3	3 octobre	39
Toutaine Ton-Ton, vaudeville..........	1	»	89
**Les Erreurs du mariage*, pièce..........	3	13 nov.	38
**Le Sursis*, vaudeville..................	3	18 déc.	11

THÉATRE DES BOUFFES-PARISIENS

Qui se souvient, aux Bouffes — M. Grisier les a peut-être lui-même oubliés — de ce quatuor d'œuvres éphémères qui s'appelaient *Ninette* (de Lecocq pourtant) et le *Petit Moujik, Nuit d'amour* et la *Négrillonne?*... Notons, pour mémoire, les faciles reprises de *Miss Hélyett* et des *Mousquetaires au couvent,* et regrettons, pour le théâtre et pour M. Fabrice Carré, que *Monsieur Lohengrin* n'ait pas eu plus longue carrière. La pièce était jolie et bien faite; elle eût pu, à la rigueur, se passer de musique, et bien que M. Audran nous parût, en un semblable sujet, un peu trop économe de réminiscences et de parodies wagnériennes, telle quelle, elle eût pu, ce nous semble, attirer le public, décidément très difficile à amener au passage Choiseul. Maintenant, voyons le détail...

28 FÉVRIER. — Première représentation de *Ninette,* opéra-comique en trois actes de M. Charles Clairville, musique de M. Charles Lecocq [1]. — Ni-

1. DISTRIBUTION. — Cyrano de Bergerac, M. *Piccaluga.* — Le chevalier de Rouffignac, M. *Tauffenberger.* — Melicerte, M. *Barral.* — Montfleury, M. *Bartel.* — Gontran de Chavonnes, M. *Duncan* (débuts). — De Linière, M. *Belval.* — Le duc de Montagnan, M. *Martel.* — De Civrac, M. *Dupré.* — Un exempt, M. *Schey.* — Le Bret, M. *Jouvin.* — De Miraval, M. *Noël.* — Ninon de Lenclos, Mlle *Germaine Gallois.* — Diane de Gassion, Mlle *Bonheur.* — Marinette, Mlle *Dziri.* — Claudine, Mlle *Ryter.* — Une bouquetière, Mlle *Daguin.*

nette, c'est Ninon de Lenclos (nous l'avons vue récemment à l'Opéra-Comique). Ninon de Lenclos était fort éprise du poète-spadassin Cyrano de Bergerac, qui, la croyant volage (peut-être n'a-t-il pas tout à fait tort), se laisse marier à la petite Diane de Gassion, la douce fiancée d'un naïf jouvenceau : Gontran de Chavennes. Mariage de dépit de part et d'autre, qui met trois actes (c'est deux de trop) à se casser — pour le plaisir de tous. Il serait cruel de trop insister sur l'invraisemblance et le manque d'intérêt de cette pauvre édition du *Dépit amoureux*; mais quel dommage que les librettistes (on disait qu'il y en avait deux sous une seule signature) n'aient pas su tirer meilleur parti de la pittoresque et originale figure de Cyrano de Bergerac, si finement modelée par Théophile Gauthier! Cyrano de Bergerac était doté d'un nez invraisemblable qui nous vaut, dans les *Grotesques* du maître, la plus plaisante des descriptions. Ce nez exagérément long fut, du reste, pour l'auteur du *Pédant joué* — ce *Pédant joué* à qui Molière, prenant son bien où il le trouvait, « emprunta » tout entière la scène de la galère des *Fourberies de Scapin* — ce nez invraisemblable fut, pour Cyrano de Bergerac, une occasion de déployer sa valeur dans des duels qui se renouvelaient presque tous les jours. Si quelqu'un avait le malheur de le regarder et montrait quelque étonnement de voir un nez pareil, vite, il lui fallait aller sur le pré.

Le rôle de Ninon de Lenclos avait été primitivement distribué, puis retiré à Mlle Marcelle Darlois, qui, se disant imposée par le compositeur Lecocq, intenta un curieux procès à son directeur, M. Grisier.

Et comme les duels de ce temps-là ne finissaient pas par des déjeuners ou par des procès-verbaux rédigés d'avance : « Quatre balles échangées sans résultat », et que Cyrano était une des plus fines lames de l'époque, on courait risque de recevoir quelque bon coup d'épée au ventre et de remporter son pourpoint percé de plus de boutonnières qu'il n'en avait auparavant, — ce qui fit qu'au bout de peu de temps tout le monde trouva la forme du nez de Cyrano excessivement convenable, et que, tout au plus, quelque provincial non encore usagé s'avisait d'y trouver le mot à rire. N'était le nez, Cyrano était joli garçon. M. Piccaluga personnifierait plus exactement un honnête menuisier échappé à la dernière cavalcade du Bœuf gras. Mais il chante si bien « la guerre et l'amour » et fait si congrument sa partie dans le ravissant duo du second acte : « C'est qu'elle est charmante, Ninon », dont l'accompagnement d'orchestre est d'une particulière suavité ! Charmante, en effet, Mlle Germaine Gallois, qui, de jolie femme qu'elle était, prend, peut-être, rang parmi les étoiles, et a, ma foi ! détaillé en chanteuse qui sait son affaire la délicieuse idylle : « Avez-vous vu par les prés ». La grâce très réelle de Mlle Germaine Gallois et l'amabilité savante de la musique de M. Charles Lecocq : tels sont les principaux mérites de cet « opéra-comique » Louis XIII, monté par le nouveau directeur, M. Georges Grisier, avec une rare somptuosité. — « Voilà, déjà, les folies qui commencent ! » a dit quelqu'un en voyant se lever le rideau sur l'éblouissante soirée chez Ninon. La

mise en scène ne doit d'ailleurs pas nous rendre ingrat envers l'interprétation, qui ne laisse rien, ou presque rien à désirer. Mlle Alice Bonheur est adroite ; M. Tauffenberger gasconne agréablement ; M. Barral est très fin, peut-être même trop fin, comme toujours, et M. Bartel donne la bouffonnerie qui convient au comédien Montfleury, de l'hôtel de Bourgogne.

16 AVRIL. — Première représentation du *Petit Moujik*, opérette en trois actes de MM. Pierre Newsky et Jean Lévy, musique de Georges Haakmann[1]. — M. Grisier est fort embarrassé : qui ne le serait à sa place ? On dit même que, dans son embarras — je ne souhaiterais pas à mon pire ennemi, si j'avais des ennemis, d'être huit jours directeur des Bouffes — il se trouverait dans la passe cruelle où le plus sympathique impresario ne sait plus à quel saint se vouer. Les auteurs illustres n'étant point parvenus à le mettre à flot, il a fait appel aux nouveaux. Car, si M. Pierre de Corvin passe communément pour l'un des pères des *Danicheff*, qu'il a signés du nom d'une perspective connue à Pétersbourg, le compositeur Haakmann

1. DISTRIBUTION. — Maurice Fleury, M. *Piccaluga*. — Général prince Barinoff, M. *Tauffenberger*. — Brazin. M. *Bartel*. — Dublaireau, M. *Dupré*. — Sulis, M. *Valter* (début). — Cocher Duranflo, M. *Schey*. — Bout-de-Cigare, M. *Moriès*. — Le majordome, M. *Noël*. — Pistonnare, M. *Jouvin*. — Un brigadier, M. *Cherrier*. — Un camelot, M. *Lemaître*. — Cocher Pautard, M. *Durand*. — Troisième cocher, M. *Prat*. — Un agent, M. *Doria*. — Un bohémien, M. *Gerald*. — La mère Picou, Mlle *Desclauzas*. — Vania, Mlle *Lambrecht* (début). — Denise, Mlle *Lili Verne* (début). — Olga, Mlle *de Merengo* (début). — Miss Pettel, Mme *Fanny Génat*. — La mère Vincent, Mlle *Daguin*. — Armande, Mlle *Bernard*. — Un chasseur, Mlle *Heller*. — Céline, Mlle *Sarval*. — Irma, Mlle *Dumas*.

était, la veille, aussi parfaitement ignoré de nous tous que Charles Lecocq et sa *Fille de Madame Angot* sont célèbres dans les deux mondes. La tentative ne lui a, d'ailleurs, pas trop mal réussi. Le *Petit Moujik* est, sur un livret mélodramatique — vieux souvenir de l'Ambigu, sans doute, ami Grisier ! — et sur une donnée un peu bien jeunette, se traduisant en refrains aussi peu neufs que possible, mais « bons garçons » au demeurant, une pièce qui se laisse voir et n'a pas paru trop ennuyer le sceptique public d'une première ultra-parisienne. En deux mots, voici la naïve histoire. Un peintre français s'est marié en Russie ; et pendant que, pour le soin de ses affaires, il avait repassé la frontière, il s'est vu enlever, dans une rafle de nihilistes, sn chère femme et son jeune fils. Que sont devenus les êtres adorés ? Peut-être sont-ils simplement allés à Paris, où il retourne lui-même, les cherchant et les demandant à tous les échos ? Le bon hasard le fait rencontrer, au Chat Noir, un général russe (russe à l'accent de Marseille !) le prince Barinoff, qui s'intéresse à sa touchante situation et jure de lui retrouver la femme et l'enfant si malheureusement perdus. Voici justement un joli « petit moujik » qui tombant d'inanition en pleine rue Victor Massé, a été charitablement secouru et dûment recueilli par la gentille bouquetière Denise qui l'amène tout droit à sa mère, Mme Picou, la brave concierge d'une joyeuse maison de Montmartre. Qu'est-ce que « maman Picou » ? Une ancienne actrice de la haute, déchue de sa splendeur et tombée dans la panne, depuis que le boyard qui

fut son amant et le père de Denise l'a « plaquée » il y a dix-huit ans, rappelé par un ordre du czar. Or, le boyard en question n'est autre — elle le reconnaît à son juron favori : Par cent mille ventres de Cosaques! — que le général prince Barinoff, en quête du petit moujik, aperçu au sortir du Chat Noir et en qui il a flairé le fils du peintre Fleury. C'est ainsi qu'au lieu d'une reconnaissance : celle du peintre et de son fils, il y en aura deux : celle du général et de son ancienne maîtresse. Il y en aura même trois, quand au milieu d'une brillante fête donnée par le prince en son luxueux hôtel des Champs-Elysées, où dansent de vrais russes, apparaîtra, interprétant les airs de son pays, une cantatrice russe également garantie bon teint, qui n'est autre que la mère du « petit moujik » et la femme du peintre. Inutile d'ajouter que, désormais, la jeune bouquetière ne vendra pas plus de bouquets à la porte du Chat Noir qu'elle n'ira poser comme modèle dans les ateliers des peintres de Montmartre. Richement dotée par son boyard de père, elle épousera son « petit moujik », si heureux d'avoir retrouver ses parents, et tout le monde s'en ira content, à commencer par le librettiste, à qui l'on attribue ce mot épique : « Les *Danicheff*, aurait-il dit, ont été les fiançailles de la France et de la Russie ! Le *Petit Moujik* sera leur acte de mamariage... » Mlle Lambrecht est tout à fait charmante sous la perruque blonde dudit Petit Moujik, et nous ne voyons pas trop ce qui lui manque aujourd'hui pour devenir une gentille divette d'opérette. Où est le temps où elle débutait aux Menus-

Plaisirs dans *Toto?* Où est le temps un peu plus éloigné, hélas où Mme Desclauzas, s'appelait Mlle Esclauzas et jouait les très maigres héroïnes des drames militaires du Châtelet? Voici maintenant l'excellente actrice, abordant avec succès le rôle des mères, dont elle s'acquitte, d'ailleurs, avec un tact parfait, une fantaisie et une gaîté du meilleur aloi. La « mère Picou » fut la joie de la soirée. Quant à la musique du *Petit Moujik*, elle se place d'elle-même en dehors de notre appréciation : c'est celle de tout le monde. M. Haakmann — le « Hollandais volant » comme l'a très malicieusement surnommé un de nos confrères — a jugé sans doute que ses meilleures trouvailles ne pouvaient valoir celles d'autrui. Et, comme dans un intentionnel pot-pourri, il a fait repasser à notre oreille les mélodies que nous n'avions plus qu'à saluer comme de vieilles connaissances. M. Haakmann est, en matière d'opérette, une des plus solides mémoires musicales qui se puissent rencontrer. Ajoutons que la pièce est on ne peut mieux montée : le décor du premier acte, celui de la rue Victor Massé, avec vue sur le Chat Noir, y compris notre pauvre ami Salis, est charmant, et le dernier acte, avec ses danses exotiques, vraiment suggestif.

11 MAI. — *Nuit d'amour*, fantaisie lyrique en trois actes et quatre tableaux de MM. Maxime Boucheron et Albert Barré, musique de M. Antoine Banès [1]. — Ceci est un conte en vieux français.

---

1. DISTRIBUTION. — Olivier, M. *Tauffenberger*. — Palamède, M. *Barral*. — Guy de Barbazon, M. *Bartel*. — Clotaire, M. *Belval*. — Guillaume, M. *Schey*. — Jehan, M. *Walter*. — Gilbert, Mlle *de Roskilde*.

Parfois les auteurs abandonnent ledit « langaige » pour parler nègre ; mais peu importe... Sachez donc que l'héroïne de cette fantaisie moyenâgeuse, la jolie châtelaine Alize de Montgravone, « moult » embarrassée de faire un choix entre ses quatre prétendants, également peu plaisants, lance son anneau d'or dans le « tourbillon du diable », promettant d'appartenir à celui qui le lui rapportera au bout de huit jours. Et comme les pleutres craignent d'y rester, aucun d'un ne se risque... Le hasard — l'heureux hasard de contes bleus — favorise un poète qui a voulu mourir de désespoir d'amour. Ce Zanetto, qui s'appelle Gilbert, sait bien, qu'un pauvre trouvère de son espèce ne saurait aspirer à la main de la belle et puissante damoiselle. A quoi bon vivre alors? Il se précipite dans le torrent et... n'est pas médiocrement étonné de s'apercevoir qu'il y a pied — tout comme « au petit bain »... L'instinct de la conservation le pousse alors à nager jusqu'à la rive prochaine, où il reparaîtra sous un faux nom, qui va lui permettre de se faire admettre au château et d'y remplir les modestes fonctions d'argentier. A son ex-compagnon de misère, le musicien Olivier qui, sa viole sous le bras, continuera à courir les grands chemins, Gilbert a fait gracieusement cadeau de la bague trouvée, par miracle, au fond de l'eau. Or, Olivier se la laisse « chiper » par l'un des prétendants : Palamède de Chantillac. C'est

(déb.). — Alize de Montgravone, Mlle *Manuel*. — Blandine, Mlle *Bonheur*. — Gertrude, Mlle *Dziri*. — Silvain, Mlle *Barral*. — Brigitte, Mlle *Ryter*. — Denise, Mlle *Bernard*.

donc ce grand escogriffe de Palamède qui, de par les conventions, aura l'heur de passer l'anneau au doigt de la châtelaine. Mais le fourbe a compté sans la vengeance du jeune poète éconduit, chargé, comme argentier du château, de bassiner le lit nuptial. Gilbert imagine d'apparaître au moment psychologique, et Palamède apeuré, le prenant pour un fantôme, lui cède lâchement la place... On pense si le troubadour en profite! Il en profite huit nuits durant, alors qu'a retenti le symbolique olifant, annonçant aux vassaux impatients que leur châtelain a fait ce qu'il fallait, tout ce qu'il fallait, pour... qu'il y ait un héritier. Et quand la ruse se découvre, à la confusion de Palamède, il n'y a pas de raison pour qu'Alize de Mongravone, qui sait désormais tout ce que vaut si gentil époux, n'autorise point Gilbert à lui passer officiellement la bague d'hyménée. Il n'y avait pas de raison non plus pour que ce très grivois conte de « jadis » n'obtînt pas l'aimable succès qu'il méritait. Pourquoi le compositeur, M. Antoine Banès, qui trouve, quand il le veut, de si délicates mélodies, a-t-il, de parti-pris, passé à côté des situations, pour traiter le tout en « musique de scène » — charmante du reste, et distinguée au possible, mais insuffisante peut-être en l'espèce? Pourquoi la troupe des Bouffes, pleine de bonne volonté sans doute, nous a-t-elle donné l'impression d'une honnête troupe de province, à laquelle manque comme la plus sûre garantie du succès, le souhaitable prestige des étoiles parisiennes. Au lieu de Mmes de Roskilde et Manuel,

mettez Mmes Simon-Girard et Germaine Gallois, par exemple, et dites-moi si l'effet n'eût point été tout autre... Elle est encore bien inconnue, Mlle de Roskilde, que nous vîmes passer au Châtelet sous les traits d'un diablotin des *Sept Châteaux du Diable* : elle est bien jolie, Mlle Manuel, mais elle chante si peu... M. Barral ne chante pas du tout ; mais c'est un comédien de bonne race ; j'en atteste la très comique façon dont il aborde la croustillante nuit de noces ; Mlle Alice Bonheur et M. Tauffenberger font, eux aussi, un plaisant couple d'illégitimes amoureux. Et l'expression « ribaude comme escarpin » — devenue aujourd'hui... ce que vous savez — que décerne à la gentille Blandine l'excellent Bartel, restera comme l'une des plus heureuses trouvailles de l'égrillarde fantaisie à laquelle, bien à tort, un ami de M. Grisier — oh ! les amis ! — proposait de donner pour enseigne, illustrant l'affiche, la « bassinoire » de Gilbert... Cette *Nuit d'amour* ne devait durer que quelques soirs : le 15 mai, le théâtre affichait sa clôture annuelle. Mais l'été a cela de particulier que, quand les théâtres sont fermés, ils rouvrent. Tels, les Bouffes-Parisiens, où l'on jouait le 28 juillet, certaine *Négrillonne* [1], qui avait dû être donnée aux Menus-Plaisirs. De par son titre, ce

---

1. DISTRIBUTION. — Gerval, M. *Faravel*. — Longueray, M. *Bouvard*. — Deplant, M. *Donnely*. — Grégoire, M. *Marcel César*. — Bonoeil, M. *Reille*. — Polyandre, M. *Romain*. — 1er commissaire, M. *de Gersmond*. — 2e commissaire, M. *Berold*. — L'inspecteur, M. *Janny*. — Rita, Mlle *Lesset*. — Mme Polin, Mlle *Virginie Roland*. — Marcelle Longueray, Mlle *Jane Frédérick*. — Bertho Gerval, Mlle *Messager*. — Mme Barthel, Mlle *Alexandre*. — La concierge, Mlle *Hubert*. — Joséphine, Mlle *Maria Doinel*.

dernier théâtre était pourtant le seul qui convînt au spectacle de cet innocent vaudeville. Et s'il est vrai que les auteurs, MM. Durandès et Emile Carré, se sont offert le luxe de cette représentation, comment ne pas se montrer indulgents à l'égard d'une si hasardeuse tentative? Disons vite, pour n'y plus revenir, le palpitant sujet de cette comédie-bouffe qui ne saurait avoir la prétention d'intéresser en quoi que ce soit la littérature. Dans le but de se venger d'originale façon d'un amant qui l'a lâchée pour se marier, une cocotte se fait passer pour la « nounou », et, de connivence avec la sage-femme, elle substitue une maigre petite négrillonne au bon gros bébé de sexe masculin que vient de mettre au monde la femme légitime de son ancien amant... On juge de l'effet. Constatons volontiers qu'une bonne troupe d'acteurs, pour la plupart inconnus (il en est toujours de même en été), manœuvrait honnêtement sous l'œil d'un M. Bouvard qui s'était fait leur camarade et se disait leur directeur... Deux fois interrompues, les représentations de la *Négrillonne* reprenaient de plus belle, au compte des artistes qui avaient créé la pièce, et se terminaient définitivement le 15 août.

3 SEPTEMBRE. — Réouverture du théâtre par une honorable reprise de *Miss Hélyett*, opérette en trois actes, de M. Maxime Boucheron, musique de M. Edmond Audran, interprétée par Mmes Alice Favier, (miss Hélyett), Gilles Raimbault et de Merengo, par MM. Piccaluga, Tauffenberger et Jeannin.

24 OCTOBRE. — Bonne reprise des *Mousquetaires*

au couvent[1], qui furent, il y a seize ans, sur cette même scène, le début de M. Varney. Ils ont obtenu, depuis lors, plus de six cents représentations, et plusieurs fois ils ont fait leur tour de France. Il est peu d'ouvrages aussi populaires que celui-là, à Paris comme dans nos provinces. Partout où il a été joué, il n'a jamais manqué d'accomplir une heureuse carrière. La pièce est toujours aussi gaie, aussi pleine d'entrain, aussi amusante; la musique toujours aussi joyeuse, aussi fraîche, aussi jolie, en son genre léger. Le public a revu l'œuvrette avec un vrai plaisir, et avec un plaisir non moins vif il a retrouvé Hittemans, qui créa jadis avec tant de rondeur et de verve comique le rôle de l'abbé Bridaine. Il a également applaudi M. Rey, un débutant pourvu d'une jolie voix de ténor — parions qu'il chantait naguère sur une scène départementale Léopold de la *Juive* — Mlle Alice Favier, la « Miss Hélyett » de la veille, et Mlle Odette Dulac, peut-être une étoile de demain...

30 NOVEMBRE. — Première représentation de *Monsieur Lohengrin*, opérette en trois actes, de M. Fabrice Carré, musique de M. Edmond Andran[2].

---

1. DISTRIBUTION. — L'abbé Bridaine, M. *Hittemans*. — Brissac. M. *Piccaluga*. — Gontran, M. *Rey*. — Le gouverneur, M. *Jourdan*. — Pichard, M. *Walter*. — Simonne, Mlle *Alice Favier*. — Louise, Mlle *O. Dulac*. — Sœur Opportune, Mlle *Cazalis*. — Marie, Mlle *Flore Albine*. — La Supérieure. Mlle *Baral*.

2. DISTRIBUTION. — Billemotte. M. *Hittemans*. — Boussard, M. *Lamy*. — Un Monsieur, M. *Dambrine*. — Ki-O, M. *Jannin*. — Le propriétaire, M. *Lagarde*. — Le Boulanger. M. *Edmond*. — L'Epicier, M. *Bertin*. — Le Boucher. M. *Volin*. — Cécile Blandin, Mlle *Germaine Gallois*. — Une Dame. Mlle *Marguerite Deval*. — Mme Blandin, Mlle *Rosine Maurel*. — Joséphine. Mlle *Sorral*. — Pauline, Mlle *Baral*. — Irma, Mlle *Rochebelle*. — Clara, Mlle *Greuse*. — Sophie, Mlle *Bleuet*.

Une parodie gaie et spirituelle, parisienne et « boulevardière » du célèbre opéra de Wagner. Le « chevalier au cygne » est personnifié par un aimable canotier qui vient tirer d'un cruel embarras Mlle Cécile Blandin, gentille cocotte aux prises avec une nuée de créanciers. Ceux-ci ont été ameutés par l'agent *secret* de la police d'Asnières (tout le monde le connaît, d'ailleurs) qui a conçu le projet de l'épouser. La belle Cécile ne comblera ses vœux que contrainte et forcée, alors qu'elle aura découvert — fatale curiosité ! — le véritable nom Rothschild — sans parenté, du reste, avec le richissime banquier — de l'amant qui vient la voir deux fois par semaine, jusqu'à ce qu'il se soit reconcilié avec sa femme légitime, petit glaçon subitement dégelé. La pièce de M. Fabrice Carré a de la bonne humeur et nous a plu par l'espiéglerie de son observation. Peut-être le musicien — M. Audran *for ever!* — eût-il pu pasticher avec plus d'ironie le chef-d'œuvre applaudi de tous : ne lui en veuillons pas trop d'avoir tiré de son propre fond les couplets, comme ceux de la Rose, et les duos de la Vengeance et du Baiser qui ont valu à Mlle Deval, si adroite et si charmante, à M. Lamy, tout à fait drôle en son amusante composition de l'agent secret, et au débutant, M. Dambrine, qui a de l'élégance et un joli timbre de voix, les très grands succès de la soirée. Si M. Samuel, comme le public des Variétés, a lieu de regretter l'aimable Fleur de Noblesse qu'était Mlle Germaine Gallois, M. Grisier doit se frotter les mains de l'avoir gardée pour lui confier le rôle de Cécile Blandin, qui va si bien à

sa triomphante beauté. Le professeur Billemotte — que personnifie avec tant de naturel l'excellent Hittemans — assure qu'il en fera quelque chose : nous affirmons que d'ores et déjà Mlle Germaine Gallois est « arrivée » : le jeu est intelligent ; la voix est jolie ; que voulez-vous de plus ? Citons encore l'entrain de Mme Maurel, en mère d'actrice, et n'oublions pas la silhouette du secrétaire japonais, qu'a si plaisamment mise en relief M. Jeannin, « l'homme de la montagne », de *Miss Hélyett*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Miss Hélyett, opéra-comique	3	»	118
L'Araignée, vaudeville	1	»	11
**Modèles*, vaudeville	1	10 janv.	27
**Ninette*, opéra-comique	3	28 février	107
**Le Petit Moujik*, opérette	3	16 avril	15
**Nuit d'Amour*, fantaisie lyrique	3 a. 4 t.	11 mai	5
**La Négrillonne*, vaudeville	3	28 juillet	16
**Le Bouton*, vaudeville	1	»	16
Les Mousquetaires au couvent, opérette	3	24 oct.	40
**Monsieur Lohengrin*, opérette	3	30 nov.	35
**Changement de front*, vaudeville	1	17 déc.	11

THÉATRE DES FOLIES-DRAMATIQUES

Deux directions se sont partagé l'année : celle de M. Jean Peyrieux, à qui nous devions la *Fiancée en loterie* et la *Falote ;* celle de M. Victor Sylvestre, qui nous donna *Rivoli* de MM. Burani et Wormser. La *Falote* était agréable et gaie ; elle pût être menée jusqu'à la centième. *Rivoli* était une de ces comédies anecdotiques comme nos pères les aimaient tant, relevée de musique et décorée de grands spectacles militaires. La pièce était assez adroitement aménagée et distribuée pour l'intérêt de la curiosité et pour le plaisir des yeux. La musique attestait un vrai artiste. D'où vient que *Rivoli* ne fut, cette fois, qu'une demi-victoire? Mystère...

La cinquantième représentation du *Baron Tzigane* avait eu lieu le 26 janvier, précédée d'un acte, les *Secrets d'Alfred,* signé par M. Armand Lafrique, et interprété par Mlle Landoza, MM. Leroy et Vavasseur.

13 FÉVRIER. — Première représentation de la *Fiancée en loterie,* opérette en trois actes de MM. Camille de Roddaz et Alfred Douane, mu-

sique de M. André Messager[1]. Nous sommes en Espagne, c'est-à-dire au pays des boléros. Les Zapata tiennent à Oviedo, sous les auspices de Saint-Pelago, une auberge ensoleillée qui ne les a, paraît-il, pas beaucoup enrichis ; car, jolie comme un cœur, leur fille, Mercédès, n'a pas encore trouvé de mari. Il va sans dire qu'en mère pratique, Mme Zapata ne veut pas entendre parler du petit joueur de guitare, Angelin, qui, tout en donnant à Mercédès des leçons de chant, s'est naturellement épris de sa charmante élève, comme l'élève s'est, du reste, fortement amourachée de son aimable professeur. Alors l'ami Lopez a une idée géniale : mettre Mercédès en loterie à mille francs le billet ; le gagnant aura la belle fille et touchera les cent mille balles, qui constitueront sa dot. Un cent unième billet, remis gratis à Mercédès, lui permettra même, si elle gagne, de palper la grosse somme et de choisir son mari. Or, Mercédès a généreusement passé son billet à Angelin, et celui-ci, qui n'a dans le sort et même dans la protection de Saint-Pelago qu'une confiance fort limitée, trouve plus sûr de vendre son numéro à un richissime gommeux, grand amateur du beau sexe, le français Henri Santeuil, « qui passait par là », et dare dare il enlève l'accorte Mercédès, le soir même où

---

1. DISTRIBUTION. — Zapata, M. *Hittemans*. — Angelin, M. *Jean Périer*. — Lopez, M. *Vauthier*. — Henri Santeuil, M. *Pierre Achard*, — Directeur de la prison, M. *Varasseur*. — Commandant de la *Floride*, M. *Jannin*. — Commissaire du bord, M. *Baron fils*. — Caraco, M. *Batreau*. — Lazarille, M. *Liesse*. — Riflador, M. *Joubert*. — Un portier, M. *Moret*. — Carmen Zapata, Mlle *Augustine Leriche*. — Mercédès Zapata. Mlle *Cassive*. — Lola, Mlle *Ginette*. — Rita, Mlle *Minati*. — Maria, Mlle *Dange*. — Pepa, Mlle *Darley*.

devait se tirer la fameuse loterie. On juge du potin : Lopez profite de la bagarre pour s'enfuir avec le magot, à la suite des Zapata qui, pour échapper à la police vengeresse, se sont réfugiés, cachés dans des caisses de vaisselle, sur la *Floride*, qui mouille dans le port de Bilbao, en partance pour les Amériques. Sur la *Floride* donc, nous retrouvons, au second acte de l'invraisemblable opérette, — avec Zapata, que le commissaire du bord prend assez drôlement pour le nouveau chef de cuisine, et Lopez, qui s'est utilement déguisé en amiral patagon — Angelin, plus empressé que jamais auprès de Mercédès, et le beau Santeuil lui-même, qui, pour sauver les Zapata, essaie, mais en vain, de les faire passer pour les Cantabelli, entreprenant au Brésil une tournée artistique dont il est le directeur. Vains efforts, du reste : les fuyards sont découverts et arrêtés par de fins policiers, dont l'un d'eux n'a point hésité à se follement travestir en ours savant : aucun de nos agents à la poursuite d'Arton n'avait encore trouvé celle-là !... Tout le monde est jeté en prison. Mais rassurez-vous : la prison d'Oviedo est une prison essentiellement gaie, dont le directeur, tout féru de musique, n'a qu'une idée en tête : recruter parmi ses « hôtes » les interprètes rêvés pour sa chère partition d'*Alcibiade*. Et comme, enfin, se tire la fameuse loterie, le gagnant, Santeuil (ah ! le généreux français !) cède Mercédès à « celui qu'elle aime ». Et Mercédès, faisant elle-même abandon de ses cent mille francs, accepte joyeusement avec Angelin, le brillant engagement qu'offre au couple roucou-

lant le nouveau directeur de l'Opéra, naguère nommé, par suite d'une simple bourde ministérielle directeur de la prison d'Oviedo. Tel est le livret, peut-être un peu jeune, à force d'avoir déjà servi à mainte œuvre de ce genre. Sur cette trame légère, M. Messager a brodé de délicates mélodies, comme le joli duetto : « Dans la ville endormie », et comme les romances (une par acte) que chante en véritable artiste l'aimable baryton Jean Périer. Mercédès, c'est Mlle Cassive, moins blonde qu'autrefois, mais tout aussi charmante et tout aussi sympathique qu'avant son fatal départ pour la cité lyonnaise. Mme Zapata, c'est Mlle Augustine Leriche, d'un entrain endiablé ; Zapata, c'est l'excellent Hittemans, dont le fin comique a toujours sur le public une incontestable action. N'oublions ni Vauthier, dans son carnavalesque costume d'amiral patagon, ni Pierre Achard, gommeux impeccable...

La *Fiancée en loterie*, dont la cinquantième représentation s'était joyeusement fêtée dans l'intimité le 21 mars, se donnait pour la dernière fois le 13 avril.

17 AVRIL. — Première représentation de la *Falote*, opérette en trois actes de MM. Armand Liorat et Maurice Ordonneau, musique de M. Louis Varney[1].

---

1. DISTRIBUTION. — Le baron de La Hoguette, M. *Hittemans*. — Pierre, M. *Jean Périer*. — Le capitaine Mirasol, M. *Baron fils*. — Cauteleux, M. *Varasseur*. — Thérèse, Mlle *Suzanne Elven*. — La baronne de La Hoguette, Mlle *Cassive*. — Madame Pigeon, Mlle *Jane Evans*. — Mariolle, Mlle *Dulaurens*. — Mathurine, Mlle *Stella*. — Julia, Mlle *de Beaumont*. — Berthe, Mlle *Ginette*. — Germaine, Mlle *Minati*.

A partir du 24 mai, c'est M. Charpentier qui jouait le rôle du baron de La Hoguette, créé par M. Hittemans, et le 10 juin M. Jean Périer,

— Falot, suivant Littré, est synonyme de plaisant : conte falot, aventure falote. « Sans ce trait falot — dit Molière dans l'*Etourdi* — un homme l'emmenait, qui s'est trouvé fort sot ». L'étymologie vient de l'italien : *falstico*, et il est possible que cet adjectif soit le même que *falot*, l'individu gai, un peu fou, capricieux, ayant été comparé à quelque chose qui vacille comme la lumière d'un falot, d'une lanterne portée à la main. Légèrement détournée de son ordinaire signification, la « falote » de MM. Liorat, Ordonneau et Varney est une sorte de dame blanche, qui erre la nuit dans les salles de l'abbaye du Mont-Saint-Michel, apparition fantastique remontant à la plus haute antiquité, au dire d'un vieux savant, le baron de La Hoguette, qui, le nez dans ses bouquins, n'y voit que du feu. Car il ne se doute pas que la « dame bleue » n'est autre que sa propre femme, donnant ainsi plus commodément rendez-vous à son galant, le capitaine de gendarmerie, avec qui, du mieux qu'elle peut, elle trompe... les ennuis d'une trop longue villégiature en l'île célèbre par les omelettes de la mère Poulard. Mme Poulard est devenue aux Folies

---

forcé de prendre un repos de quelque temps, était remplacé, dans celui de Pierre, et non sans succès, par M. Félix Barré, le fils de l'ancien baryton longtemps applaudi à l'Opéra-Comique et au Théâtre-Lyrique. Mlle Cassive s'offrit également la fantaisie de jouer en travesti — nous ne répondons pas que la pièce y gagnât beaucoup — le rôle de Pierre.

Le 23 juillet, à l'occasion de la centième de la *Falote* (elle en était alors à la 120e représentation), un joyeux déjeuner, organisé sur la terrasse du pavillon Henri IV, à Saint-Germain, par la direction du théâtre et les auteurs de l'amusante pièce, réunissait, aux interprètes de l'ouvrage et aux représentants de la presse théâtrale les plus jolies artistes de nos scènes d'opérette.

— plus de pièces à clefs! — Mme Pigeon, dont le neveu Pierre épouserait volontiers Thérèse, la nièce du père Cauteleu, l'aubergiste d'en face — à l'enseigne de la Grande-Pinte et à la Renommée des salmis de canards; mais, hélas! la concurrence commerciale a semé entre les deux familles une haine pareille à celle des Capulet et des Montaigu... Pierre, qui adore Thérèse, passerait outre et se marierait quand même, si, en proie à une folle hallucination, il ne se croyait justement réclamé — on est superstitieux dans la marine — par la Falote elle-même ayant jeté son dévolu sur son agréable physique. Aussi vient-il, le soir même, en la salle des Chevaliers, pour annoncer à la Falote qu'il n'est plus disponible et supplier la puissante fée de lui rendre son cœur. — « Qu'est-ce qui a bien pu lui dire que je le lui avais pris? » se demande la baronne Yolande, attendant sous les voiles d'un esprit plus ou moins mystérieux le capitaine de gendarmerie auquel elle a donné un pressant rendez-vous, et manquant, cette fois, de se faire surprendre en flagrant délit par le baron, en quête d'études sur la vraie Falote, destinées à ses livres de recherches scientifiques. D'abord sauvée par Thérèse, qui « débine le truc » et se travestit elle-même en Falote pour « en imposer » au fiancé de ses rêves, la baronne va bientôt laisser lire dans son jeu par son mari, qui, bien aveugle pourtant, sait reconnaître qu'il a été aussi « cocufié » que fantastiquement mystifié... Dissimulant prudemment à cause des savants qu'il a convoqués, il ne fera point d'esclandre, et se contentera de signifier à sa

jeune femme qu'il sait désormais à quoi s'en tenir sur les « passades » de la Falote. C'est tant pis pour le nouveau capitaine de gendarmerie ! — Ai-je besoin d'ajouter que nous voyons se réaliser, puisqu'il n'y a plus de Falote pour s'y opposer, le mariage de Pierre Pigeon et de Thérèse Cauteleu, et que, dans l'avenir, les deux auberges rivales n'en feront plus qu'une. La pièce de MM. Liorat et Ordonneau est amusante, et souvent charmante est la partition de M. Varney. Notons quelques essais de symphonie comme celui de l'orage au premier acte, et des morceaux vraiment gais et gentiment scéniques comme les couplets de la gendarmerie, la quartetto de la chandelle et la jolie valse « Falotes légères » se terminant fâcheusement en une ronde un peu « chahutante ». Mais la perle, selon nous, c'est la chanson bretonne du troisième acte, que dit en artiste M. Jean Périer, le véritable triomphateur de la soirée. Il a tout pour lui, ce garçon : une voix de baryton-Martin, délicieusement timbrée, et un goût exquis. Avec Mlle Elven, devenue l'aimable Thérèse de son ex-camarade de l'Opéra-Comique ; avec Mlle Cassive, d'épanouissante beauté dans la baronne farceuse ; avec M. Hittemans, absolument désopilant en son travestissement du dernier acte en « mère Mathurine » ; avec Mlle Jane Evans, l'accorte Mme Pigeon du Mont-Saint-Michel, et M. Baron fils, dont les superbes moustaches de capitaine de gendarmerie sont bien faites pour percer le cœur de la belle Yolande, l'interprétation est parfaite et concourt au succès général.

Le 18 septembre, prenait fin la direction Jean Peyrieux. Le nouveau directeur, M. Victor Sylvestre (on l'a déjà vu à l'œuvre à la Renaissance, alors théâtre d'opérette), s'attachait, comme administrateur, M. Gardel-Hervé, et comme secrétaire général M. Lordon. Puis il faisait succéder à la *Falote* une reprise de *François les Bas Bleus*[1].

30 OCTOBRE. — Première représentation de *Rivoli*, opéra-comique à grand spectacle, en trois actes et quatre tableaux, de M. Paul Burani, musique de M. André Wormser[2]. — Ce *Rivoli* dut être monté aux Bouffes, sous la direction Larcher, et sa vraie place eût été peut-être à l'Opéra-Comique, où l'on donna la *Vivandière*. C'est souvent en comédie-lyrique dans le genre de la *Manon* de Massenet, que M. Wormser, le renommé compositeur de l'*Enfant prodigue*, a traité l'aventure — assez habilement contée par le librettiste — de Masséna, que le hasard d'une escapade jette aux

1. DISTRIBUTION. — François Bernier. M. *Jean Périer*. — Marquis de Pontcornet, M. *Varasseur*. — Chevalier de Lansac, M. *Emile René*. — Kirschwasser. M. *Burguet jeune*. — Jasmin, M. *Baron fils*. — Gratinet, M. *Mesmaker*. — Courtalin, M. *Deroudhile*. — Fanchon, Mme *Tylma*. — Comtesse de La Savonnière, Mlle *Aug. Leriche*. — Militza, Mlle *Mette*. — Nicolet, Mlle *Jane de Beaumont*. — Manon, Mlle *Minati*. — Juliette, Mlle *Ferny*.

2. DISTRIBUTION. — André (Masséna), M. *Jean Périer*. — Cassemajou, M. *Simon-Max*. — Carcagnato di Ponteleono, M. *Gardel*. — Général Bouscard, M. *Landrin*. — Comto Barnabei, M. *Varasseur*. — Luigi, M. *Burguet*. — Marquis de San-Grégorio, M. *Emile René*. — Della Galigaï, M. *Mesmaker*. — Giordano, M. *Deroudhile*. — Gènèral Buonaparte, M. *Lorée*. — Bellini, M. *Bailly*. — Marquise de San-Guilano, Mlle *Dumont*. — La Flambante, Mlle *Leriche*. — Zanetta, Mlle *D. Moulin.*. — Buzachet, Mlle *De Beaumont*. — Luggia, Mlle *Mariani*. — Reggia, Mlle *Monbrion*. — Lucia, Mlle *Tasil*. — Meynardini, Mlle *Saint-Lot*. — Comtesse de Crescentini, Mlle *Narbell*. — Baronne de San-Félice, Mlle *Minatti*. — Biatinelli, Mlle *Roger*.

pieds d'une marquise italienne, et qui, déserteur involontaire, se met dans le cas d'être passé par les armes pour abandon de son poste à la veille d'une bataille. Mais, grâce au fidèle dévouement d'un humble compagnon, ex-corsaire comme lui, il peut retrouver son armée perdue, et mériter, en gagnant la bataille de Rivoli, le glorieux surnom d'Enfant chéri de la victoire... Dans la musique, comme dans la pièce, il y avait du sérieux et du gai, le plaisant succédant heureusement au sévère, en somme, de quoi satisfaire tous les goûts, les « forts en thème » aussi bien que les simples amateurs de couplets, lestement troussés, du reste, et spirituellement traités, en dehors de l'habituelle banalité. N'y avait-il pas là de quoi solidement établir le succès du premier ouvrage qu'avait monté, somptueusement et « patriotiquement », le nouveau directeur, M. Victor Sylvestre? Il y avait, de plus, une troupe de premier ordre en son ensemble. C'était M. Jean Périer, l'exquis baryton en passe de devenir aussi populaire que Garat, dont il distillait avec tant de goût la suave romance accompagnée au clavecin. C'est Mme Dumont, l'élégante et belle marquise au chaud mezzo, qu'elle faisait valoir en vraie chanteuse de bonne école. C'était M. Simon-Max, rentrant au berceau de ses succès dans un rôle comique qui lui seyait à miracle. C'était Mlle Leriche, si bien nommée La Flambante, car elle pétillait d'entrain dans un rôle de cantinière destinée à faire le bonheur de toute une demi-brigade. C'était enfin M. Gardel, au jeu si plein de rondeur et de franchise, et M. Landrin

qui, dans le général Bouscard au parler télégraphique, faisait se tordre toute la salle...

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Baron Tzigane, opéra-comique......	3 a. 4 t.	»	46
**La Fiancée en loterie*, opérette........	3	13 février	71
Les Yeux du cœur, comédie............	1	»	40
**Les Secrets d'Alfred*, comédie..........	1	»	37
**La Falote*, opérette....................	3	17 avril	190
Les Deux Chambres, vaudeville.........	1	»	26
Au Coin du feu, vaudeville.............	1	»	131
François les Bas Bleus, opéra-comique..	3	29 sept.	30
Y a pas mèche, vaudeville..............	1	»	103
**Ricoli*, opéra-comique..................	3 a. 4 t.	30 octob.	73

THEATRE CLUNY

Qui nous dira pourquoi *Paris quand même*, cette très gaie fantaisie de MM. Ordonneau et Grenet-Dancourt, n'eut, au Théâtre Cluny, qu'un succès d'estime, alors qu'on put y applaudir un assez long temps le *Voyage de Corbillon* et qu'y triomphera, très justement d'ailleurs, le *Papa de Francine ? Habent sua fata*... les vaudevilles...

30 JANVIER. — Première représentation du *Voyage de Corbillon*, vaudeville-opérette en quatre actes, de M. Antony Mars, musique de M. Victor Roger[1]. Dans mon Corbillon, qu'y met-on ! Une bonne folie... Ce qui arrive à Corbillon est, en effet, inimaginable... Figurez-vous que l'excellent jeune homme, inspecteur des marchés à Coulommiers, était venu tout chaud à Paris pour y épouser — c'est son oncle, le docteur Corbillon, qui fait le mariage, — la fille d'un huissier, Me Moulineau, et

---

1. DISTRIBUTION. — Plantin, M. *Allart*. — Crochard, M. *Lureau*. — Le docteur, M. *Véret*. — Moulinot, M. *Muffat*. — Corbillon, M. *Hamilton*. Saturnin, M. *Rouvière*. — Ernest, M. *Prévost*. — Adolphe, M. *Houssaye*. — Héloïse Crochard, Mme *Cuinet*. — Irma de la Garenne, Mme *Filliaux*. — Angèle, Mlle *Norcy*. — Madame Plantin, Mlle *Valbert*. — Ursule, Mlle *Bouffé*. — Corinne, Mlle *Cardin*. — Mariette, Mlle *Firmène*. — Françoise, Mlle *Carel*. — Bengaline, Mlle *Kerhoas*. — Jannick, Mlle *Duras*. — Zoé, Mlle *Bonnaud*. — Victoire, Mlle *B. May*. — Thérèse, Mlle *Andréa*. — Claudine, Mlle *Lainé*. — Toinon, Mlle *Sardot*. — Gertrude, Mlle *Marais*. — Mélie, Mlle *Blanche*.

qu'il a eu le tort : 1° de se précipiter sur une vieille fille, Mlle Crochard, enragée pour le *conjungo*, et de l'embrasser, en la prenant pour sa tante; 2° de prêter son parapluie à une donzelle, Mlle Irma de la Garenne, qui croit avoir affaire à un riche pacha, et le renvoie prestement de chez elle, quand elle s'aperçoit de son erreur. Mais si l'on sait comme on entre chez Mlle Irma, on sait moins comment on en sort. Le jeune Corbillon en sort, lui, dans une armoire, où il s'est réfugié pour échapper à la colère d'un « rival », le nommé Plantin. Or, le mobilier de Mlle Irma vient d'être saisi par le « sale huissier », vous voyez le thème de la farce... Elle est grosse, très grosse, mais elle n'est pas ennuyeuse un seul instant : c'est l'essentiel. Faut-il vous « narrer » que, toujours dans l'armoire, Corbillon est emporté dans le bureau de nourrices de Mlle Crochard, la vieille fille embrassée par mégarde et la sœur de Crochard, « chien de commissaire », prétendant, lui aussi, à la main de Mlle Moulineau et tenant absolument à marier sa sœur ou à faire respecter sa vertu... Que fait Corbillon, pour se dérober aux Crochard? Il se déguise en nourrice, et Plantin — le terrible Plantin — fait de même. Et le public de rire « à gorge déployée... » Comment notre bon jeune homme est-il ensuite transporté dans la chambre à coucher de Mme Plantin, où il se couche carrément aux côtés de la puissante dame? Comment tombe-t-il ensuite par la cheminée — tout comme Don César de Bazan — dans le salon de Moulineau donnant une fête, la fête de fiançailles de sa fille? Comment n'a-t-il

d'autre ressource que de se travestir en fauteuil — oui, en fauteuil — tandis que M[lle] Crochard, qui se trouve là comme par hasard, s'y déguise en guéridon? C'est ce que je ne me chargerai pas de vous expliquer... Qu'avez-vous, d'ailleurs, besoin d'explication? Qu'il vous suffise de savoir qu'on a ri le premier jour de ces travestissements et qu'on devait y rire encore plus de cinquante fois... M[me] Paulette Filliaux est une fort gracieuse étoile de « rive gauche », chantant avec goût les jolies mélodies semées par M. Victor Roger à travers les excentriques inventions de M. Antony Mars, son heureux collaborateur des *Vingt-huit jours de Clairette.* Quant à M. Hamilton, qui fait Corbillon, et y apporte, avec une souplesse de clown, les ahurissements les plus drôles du monde, tout nous dit qu'il ira loin, aussi loin peut-être que M. Guy, l'actuel compère d'*Une semaine à Paris*. Nous avons bon espoir également dans l'avenir comique de M[lle] Bouffé, petite-fille, dit-on, de l'illustre comédien qu'ont connu nos pères. MM. Allart, Lureau, Véret, Muffat, l'amusante M[me] Cuinet et la gentille M[lle] Norcy avaient d'ailleurs, gaiement mené l'affaire et vaillamment soutenu le drapeau de Léon Marx, directeur heureux parce qu'habile...

30 MARS. — Première représentation de *Paris quand même*, comédie-bouffe en trois actes de MM. Ordonneau et Grenet-Dancourt [1].— C'est une

1. DISTRIBUTION. — Grospotard, M. *P. Véret.* — Stanislas, M. *Allart.* Strong, M. *Lureau* . — Jérôme, M. *Muffat.* — Dardinois, M. *Hamilton.* — Bigorret, M. *Rouvière.* — Ravignac, M. *Coradin.* — Mouchavent. M. *Prévost.* — Képhalé, M. *Chevalier.* — Premier agent, M. *Chenier.* — Deuxième agent, M. *Houssaye.* — M[me] Grospotard, M[me] *Cuinet.* —

comédie sans prétention, mais non sans esprit, — bouffonne, évidemment, et d'une gaieté de bel aloi et d'excellent ton, si franche et si « bon enfant », qu'elle nous a ravis, comme du Mürger. Ne dédaignons pas trop Mürger, en dépit des injures que lui décoche le « bon Belge » Roddenbach. Ajoutez à cela un dialogue plein de verve de fantaisie, de joyeuse humeur et d'entrain, un mouvement endiablé, et des auteurs qui semblent s'amuser eux-mêmes. Ils ont, d'ailleurs, été merveilleusement secondés, dans leur tâche exhilarante, par les vaillants pensionnaires de M. Léon Marx, et nous n'avions que des éloges à adresser à MM. Rouvière, Coradin, Véret, Lureau, Hamilton, toujours bien fin, et à Mlle Filliaux, qui nous a si gentiment chanté *l'Oiseau gris*, musique de Monsigny.

8 MAI. — Un peu brusquement (M. Léon Marx a de ces coups), *Paris quand même* à qui nous avions prédit longue vie, était remplacé sur l'affiche par le *Premier mari de France* [1], dont on se rappelle le franc succès aux Variétés — au temps

---

Cécile, Mme *Filliaux*. — Pascaline, Mlle *Norcy*. — Victoire, Mlle *S. Mauryce*. — Mme Pigeonneau, Mlle *Valbert*, — Eusèbie, Mlle *Riom*. — Mme Bigorret, Mlle *Lurmont*. — Yvette, Mlle *Bouffé*. — Zoé, Mlle *Cardin*. Zélie, Mlle *Flavienne*.

1. DISTRIBUTION. — Malivaud, M. *Allart*. — Thibaudier, M. *Muffat*. — Jouvelin, M. *Hamilton*. — Victor, M. *Rouvière*. — Marcerolle, M. *Prévost*. — Mme Malivaud, Mme *Cuinet*. — Clémentine, Mme *P. Filliaux*. — Léonie, Mlle *Norcy*. — Félicie, Mlle *S. Mauryce*. — Clara, Mlle *Bouffé*.

On commence par *le Premier-Né*, vaudeville en un acte de Théodore Barrière, ainsi distribué :

Malcorné, M. *Chevalier*. — Alcide, M. *Coradin*. — Coqvin, M. *Prévost*. — Mme des Taupiers, Mme *Valbert*. — Catherine, Mlle *Cardin*. — Angelina, Mlle *Kerhoas*. — Manette, Mlle *Firmène*.

où les Variétés ne sacrifiaient pas, comme aujourd'hui, au spectacle et à la mise en scène. Le *Premier mari de France* est, une des bonnes pièces de M. Valabrègue, et tous, nous regrettons qu'il n'en fasse plus comme ça... Il y a là mieux que de la drôlerie et de la bonne humeur, et maintes fois la verve de l'auteur y rencontrait des traits de la plus divertissante justesse. Le dialogue en est spirituel, plein de vivacité et d'allure. Rappelez-vous entre autres scènes amusantes, au second acte, si fertile en incidents de haute bouffonnerie, cette véritable trouvaille comique que j'appellerai « la scène des deux pères »... La pochade a soulevé les rires des spectateurs de Cluny, et l'on pouvait espérer que tous ceux qui n'avaient pas vu la pièce au boulevard Montmartre, il y a trois ans, viendraient sur la rive gauche s'y divertir à moins de frais. Elle y sera jouée, dans quelques jours, avec l'entrain nécessaire. M. Hamilton est un excellent Alfred. MM. Allart et Muffat sont deux parfaits jocrisses de l'amour. La jolie Mme Filliaux est une Clémentine suffisamment canaille, et Mme Cuinet fera une Mme Malivaud très comique — quand elle voudra bien savoir son rôle. Remarqué, au premier acte, dans le bout de rôle de la baronne, l'œil malin de la petite Bouffé...

17 JUIN. — Avec les *Femmes qui font des scènes*, de Charles Monselet et Alphonse Lemonnier [1], —

---

1. DISTRIBUTION. — Duval, M. *Véret.* — Sennerville, M. *Allart.* — Un monsieur, M. *Lureau.* — Cathala, M. *Hamilton.* — Laffitot, M. *Prévost.* Mme Margueron, Mme *Cuinet.* — Mme Duval, Mlle *S. Mauryce.* — Jeanne Tournesol, Mlle *Norcy.* — Esbrouffette, Mlle *Bl. Andrée.* — Une dame, Mlle *Valbert.* — Mme Ducerneau, Mlle *de Swetchine.*

sorte de parodie du *Mari à la campagne*, très folle et poussée en charge à outrance, M. Léon Marx nous donne, sous le titre de l'*Impôt sur la revue*, et sous la signature de MM. Jules Oudot et Henry de Gorsse[1], une revue aussi actuelle que possible, qui est un pur bijou de raillerie spirituelle et gaie. Sur la récente nomination de M. Théodore Dubois à la direction du Conservatoire, et sur les futurs maîtres de l'Odéon, Antoine et Ginisty, nos auteurs ont rimé de malicieux couplets auxquels le public des premières a fait un colossal succès. Il est vrai d'ajouter qu'ils ont été délicieusement dits par M. Hamilton en « mère Plumart », que M. Allart était épique sous les traits de l'Ange Gabriel, que Mme Paulette Filliaux était, « sans avoir l'air d'y toucher », une très fine commère, et Mlle Norey une « Clo-Clo » qui ne craignait pas la nudité... Cette revue dure un heure ; sur l'affiche de Cluny, elle durera tout l'été.

22 JUILLET. — La reprise de la *Boîte à Bibi*, vaudeville en trois actes d'Alfred Duru et Saint-Agnan-Choler[2], accompagne l'*Impôt sur la revue*,

---

1. DISTRIBUTION. — La présidente. Mme *Filliaux*. — Clo-Clo, Mlle *Norey*. — Fanfan, Mlle *Bl. Andrée*. — Olympia, Mlle *de Swetchine*. — Philogone, Mlle *Firmène*. — Clémence. Mlle *Kerhoas*. — Ernestine, Mlle *May*. — Suzanne. Mlle *Merindol*. — Clara, Mlle *Ferrari*. — Une dame, Mlle *Deverize*. — Le contrôleur. M. *Muffat*. — Un vieux monsieur, M. *Allart*. — Le capitaine, M. *Lureau*. — Claudinet, M. *Véret*. — Me Plumart, M. *Hamilton*. — Tancrède, M. *Rouvière*. — Le mari, M *Prévost*. — Un voyageur. M. *Chevalier*. — Un monsieur, M. *Lefèvre*.

2. DISTRIBUTION. — Cassegoul, M. *Lureau*. — Le baron de Groslait, M. *Véret*. — Arthur. M. *Coradin*. — Roquillon, M. *Prévost*. — Joseph, M. *Rouvière*. — Baptiste. M. *Houssaye*. — Henriette, Mlle *de Cerny*. — Verandah, Mlle *M. Norey*. — Florine, Mlle *S. Mauryce*. — Tambourine, Mlle *Firmène*. — Madeleine, Mlle *Eymard*. — Bamboula, Mlle *Ferrari*. — Talmouse, Mlle *J. Erys*.

dont la cinquantième représentation a lieu quelques jours après, le 27 juillet.

2 SEPTEMBRE. — A la *Boîte à Bibi* succède le *Truc d'Arthur* [1], qui provient de la même source. C'est une grosse farce, dont le succès se justifia jadis au Palais-Royal, par un point de départ amusant et des situations souvent drôles. La pièce est d'ailleurs, fort adroitement construite : c'est le triomphe du quiproquo. Les auteurs — Chivot et Duru — en tirèrent tout le parti possible et le retournèrent dans tous les sens avec une expérience et une habileté incontestables. Ils ne voulurent, sans doute, pas écrire une comédie, et leur dialogue manque essentiellement de finesse et d'esprit, mais il y a énormément d'entrain et de gaîté. De l'esprit et de la malice, il y en a « à revendre » comme on dit dans l'*Impôt sur la revue*, qui, depuis bientôt trois mois, termine si heureusement la soirée de Cluny et qu'enlèvent si joliment Mme Filliaux, de beauté triomphante, en sa robe signée Guillaume ; le jeune Hamilton, impayable sous les traits de la mère Plumart ; le brave Allart, si comique en ange Gabriel, et Muffat, l'exubérant compère. Bravos et bis, la revue de MM. de Gorsse et Oudot a été une heure de joie pour le public — et pour nous, qui nous y amusâmes comme au premier soir...

---

1. DISTRIBUTION. — Comte Oursikoff, M. *Lureau*. — Madoulard, M. *Dorgat*. — Benoit, M. *Hamilton*. — Léopold, M. *Coradin*. — Aristide, M. *Prévost*. — Joseph, M. *Houssaye*. — Auguste, M. *Leys*. — Hermosa, Mlle *E. Bonnet*. — Jeannette, Mlle *S. Mauryce*. — Cécile, Mlle *Firmène*.

8 SEPTEMBRE. — Centième représentation de l'*Impôt sur la revue.*

5 NOVEMBRE. — Gros succès — il est de taille à durer tout l'hiver — pour le *Papa de Francine*, opérette à grand spectacle de MM. Victor de Cottens et Paul Gavault, musique de M. Louis Varney[1]. — M. Marx ne nous refuse plus rien, et sur sa minuscule scène de Cluny, il a su grouper un personnel qui pourrait « faire la pige » à la figuration du Châtelet, et nous y a donné le Moulin Rouge, avec ses ballerines et une chanteuse à cheval, s'il vous plaît; puis, le flowing-club d'Asnières, où le canotage est aimablement coulé à fond par la bicyclette ; un couronnement de rosière, à Nanterre, avec fanfare et défilé de pompiers ; plus des cambrioleurs — vous pourriez lire : cabrioleurs — — où triompheront longtemps, aux éclats de rire de toute une salle, les désopilantes pirouettes des Price. Ajoutez que l'intrigue est amusante et que la musique de Varney, toujours très scénique, a des clous, comme le joli duetto de *I low you*, fort bien chanté par M. Rouvière et par la mignonne Mlle Lebey, comme le duo-bouffe espagnol, où, de concert avec une charmante partenaire, Mlle Manuel, M. Hamilton donne libre cours à toute sa fantaisie, et

---

1. DISTRIBUTION. — Burnett, M. *Allart.* — Mongrapin, M. *Dorgat.* — Troupardin. M. *Lureau.* — Criquebeuf, M. *Véret.* — Le délégué, M. *Muffat.* — Adhémar, M. *Hamilton.* — Bob, M. *Rouvière.* — Galope-Chopine, M. *Prévost.* — Gontran, M. *Coradin.* — Mme Plumet, Mme *Cuinet.* — Francine. Mlle *Lebey.* — Diane de Pontivy, Mlle *Manuel.* — La Puce, Mlle *Norcy.* — Flipotte, Mlle *S. Mauryce.* — Mme Criquebeuf, Mme *Valbert.* — Mme Gustave, Mlle *Cardin.* — Sophie, Mme *Monval.* — Marguerite. Mlle *Eymard.*

enfin comme le trio des cambrioleurs, enlevé avec tant de chic par MM. Prévost, Houssaye et M[lle] Norcy, et qui, à lui tout seul, ferait le succès du *Papa de Francine*. Il va sans dire qu'en 1897, nous retrouverons, triomphante, sur l'affiche du Théâtre Cluny, l'amusante pièce dont la cinquantième représentation était donnée le 18 décembre.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Durand et Durand, comédie-vaudeville..	3	»	34
Les Deux Chambres, vaudeville.........	1	»	35
**Le Voyage de Corbillon*, vaudeville-opérette..................................	4	30 janv.	72
Un et un font trois, pièce.............	1	»	115
**Paris quand même*, comédie-bouffe.....	3	30 mars	44
Le Premier Mari de France, vaudeville	3	8 mai	47
Le Premier Né, vaudeville............	1	»	47
**L'Impôt sur la Revue*, actualité.........	1	17 juin	116
Les Femmes qui font des scènes, pièce mêlée de chant......................	3	»	41
La Vénus de Milo, vaudeville..........	1	»	10
La Boîte à Bibi, vaudeville............	3	22 juillet	48
Le Truc d'Arthur, vaudeville...........	3	2 sept.	30
Un Diable en jupon, vaudeville........	1	»	96
La Marraine de Charley, comédie burlesque................................	3	2 octobre	35
Au Coin du Feu, comédie...............	1	»	35
**Le Papa de Francine*, opérette.........	4	5 nov.	66

THÉATRE DÉJAZET

A *Déjazet-Revue*, de MM. Henri Buguet et Numès, succédait le 21 février, la première représentation d'*Un voyage à Venise*, vaudeville en trois actes de MM. Froyez et Deschamps[1]. — Un marié, le jour de sa noce, est relancé par deux anciennes maîtresses : Mimi Tampon, et la patronne de celle-ci, Mme Durand ; croyant échapper à la vengeance de M. Durand, il part pour Venise et y retrouve tous ceux et toutes celles qu'il voulait fuir : voilà la donnée, aussi banale que possible, du vaudeville en question. Nous passerions volontiers sur cette absence de nouveauté, si, à défaut d'esprit (il n'y en a pas l'ombre), la farce en question présentait, du moins, quelque essai de fantaisie, quelque tentative d'invention dans la drôlerie. Or, c'est dans le vide, dans le vide absolu, hélas ! que se démènent les malheureux artistes de M. Calvin, et vraiment on ne saurait tenir rigueur à ses pensionnaires : M. Violette, qui ne manque pas d'entrain ; Mlle d'Orville, qui fut la gentille commère de la

---

1. Distribution. — Eusèbe Balancourt, M. *Bouchet*. — Paolo, M. *Monval*. — Oscar Boisgontlé, M. *Violette*. — André Durand, M. *Roux*. — Roger de Lineuil, M. *Bourgeotte*. — Palmyre, Mme *Régnier*. — Claire, Mlle *Alex*. — Mimi, Mlle *D'Orville*. — Virginie, Mlle *Dumont*. — Adèle, Mlle *Darcourt*.

revue ; M. Bouchet, qui a des planches et du naturel. Que pourraient-ils tirer, je vous le demande, de rôles qui n'existent pas ? Et suffit-il d'établir, au second acte, un double escalier d'hôtel, que montent et descendent les divers personnages de cette lugubre insanité, transformés en gymnastes, ou de les déguiser eux-mêmes en chanteurs ambulants et en gondoliers ? Que le public de l'endroit « se gondole », s'il lui plaît, à cette bouffonnerie manquée. Nous n'y voyons pas d'inconvénient, mais nous pensons que la critique n'a rien à voir en ces sortes d'affaires. Souhaitons seulement au musicien, M. Albert Renaud, un meilleur emploi de son réel talent. Nous nous garderons d'apprécier sur une semblable épreuve « les restes » de sa partition. — A partir du 1er mars, le *Voyage à Venise* était accompagné des *Méli Mélo de la rue Meslay*, de Marc Michel et Ad. Choler.

7 MARS. — Un amusant vaudeville de MM. Bertol-Graivil et Marc Sonal, *Kiki*; retrouvait sur cette scène, une partie du succès qu'il avait précédemment obtenu au Théâtre Cluny. — Il était précédé sur l'affiche de la *Mi-Carême chez la Concierge*, aimable pochade en un acte de MM. W. Busnach et H. Buguet[1].

1er AVRIL. — Première représentation de l'*Homme*

---

1. DISTRIBUTION. — Chamovart, M. *Bouchet*. — Montgobert, M. *Moncel*. — Toupin, M. *Violette*. — Paniquet, M. *Bourgeotte*. — Ernest, M. *Kerny*. — Leture, M. *Lossel*. — Robinot, M. *Decourty*. — Mme Chamovart, Mme *Reynier*. — Lucienne, Mlle *Alex*. — Amandine, Mlle *D'Orville*. — Régina, Mlle *Carlos*. — Sophie, Mlle *Darcourt*. — Mme Grégoire, Mlle *Jane Breuil*. — Zoé, Mlle *Dumont*. — Lucie, Mlle *Glasquin*. — Mélanie, Mlle *Genge*. — Henriette, Mlle *Marcelle*.

de la rue de Prony, vaudeville en trois actes, de MM. Boucheron et Tavernier [1]. — Un jeune avoué d'Etampes, M. André Bazant, vient, tous les dimanches, faire ses farces à Paris, où, dépouillant la longue rendingote officielle, et cachant son identité, même au concierge de sa garçonnière, 110 bis, rue de Prony, il est, sous le nom d'André Dubois, l'amant d'une femme mariée, Mme Nathalie Dugastel. Mais, encore qu'il vienne de se battre en duel avec un monsieur qui avait manqué de respect à la dame, il aspire à la main de Mlle Marthe Courtavelle, une charmante jeune fille, dont le père, brave carrier des environs, sera très flatté d'avoir pour gendre un officier ministériel. Il « plaque » donc sa maîtresse et « rapplique » vite à Étampes. Comment y retrouve-t-il, en sa propre étude, Mme Dugastel, hantée par l'idée de corrompre l'avoué de son mari qui plaide en divorce ? Et comment le cabinet de M. André Bazant devient-il le « champ de manœuvre » de la bourgeoise Messaline, trois fois surprise en cas délictueux par son maître et seigneur ? C'est affaire aux auteurs de nous conter l'aventure en un second acte, qu'ils ont rempli de mouvement, à défaut de véritable gaîté. Le plus bruyant, sinon le meilleur des trois, nous a semblé le dernier :

---

1. DISTRIBUTION. — Courtavelle, M. *Bouchet*. — Dugastel, M. *Monval*. — André Bazant. M. *Violette*. — Trumières, M. *V. Henry*. — Pomaris, M. *Kerny*. — Jacotin, M. *Bourgeotte*. — Eugène, M. *Roux*. — Le président du tribunal, M. *Lusset*. — Lucotte, M. *Rémongin*. — Balivet, M. *Damien*. — Marthe Courtavelle, Mlle *Doriel*. — Nathalie Dugastel. Mlle *Alex*. — Anatole. Mlle *Darcourt*. — Rosalie, Mlle *Norah*.

celui de l'audience — tribunal absolument invraisemblable, mais suffisamment comique — où Me André Bazant, à bout d'arguments, finit par dénoncer à la face de tous « l'homme de la rue de Prony » : ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas d'obtenir, tant il plaide sincèrement, le doux pardon de Mlle Marthe Courtavelle. Les Dugastel divorceront-ils ? Peu nous chaut, pourvu qu'il épouse... et que nous allions nous coucher tranquilles sur son compte. M. Violette a bien de la verve, et Mlle Doriel (obligeamment prêtée par le Palais-Royal) a bien de la gentillesse. Paix aux autres !...

16 MAI. — Première représentation de *Mademoiselle X...*, vaudeville en trois actes de MM. Julaime et de Jupille [1]. — Nanti de bonnes et grasses rentes, l'oncle Pivolard a fait de sa « galette » le meilleur usage qu'on en puisse faire : il a, de son vivant, largement payé ses maîtresses, et laissé par testament deux cent mille francs à partager entre Mme Zoé Jobard, la petite Nichonnette, et la très mûre Frédégonde, devenue au square des Innocents (ainsi va la vie !) buraliste d'un utile châlet de nécessité... Puis, il a légué à son neveu Maurice (jamais héritage ne vint plus à point qu'à ce jeune décavé) cinq cent mille francs, s'il est

1. DISTRIBUTION. — Maurice Pivolard. M. *Girard*. — Jobard, M. *Clément*. — Le Général. M. *Febvre*. — Constantin. M. *Roux*. — Maxime. M. *Victor Henry*. — Durand, M. *Chopp*. — Le père Simon, M. *Abeille*. — Gérôme. M. *Simoni*. — Baptiste. M. *Guédan*. — Frédégonde. Mlle *Virginie Roland*. — Henriette, Mlle *Darcourt*. — Clémence, Mlle *Breuil*. — Zoé. Mlle *Hamard*. — Nichonnette, Mlle *C. Lacombe*.

On commence par le *Coffret*, vaudeville de M. Julaime, joué par MM. *Chopp, Abeille* ; Mmes *Breuil, Marthy*.

seul, et un million, s'il a pu retrouver sa filleule et l'épouser... Quelle est cette filleule? Mademoiselle X... qui disparut de son foyer le jour où il fut brusquement lâché par Berthe Mercier, dite la Rosalba, première danseuse à l'Opéra. Et la pièce consiste dans le comique défilé, chez le notaire, des heureuses légataires du généreux Pivolard, et dans la consciencieuse recherche de Mademoiselle X, qui se trouve être justement (hasard vaudevillesque!) la pupille d'un vieux général ayant autrefois soufflé la Rosalba à Pivolard, et venant aujourd'hui sous-louer l'appartement de Maurice. Si Maurice épouse Henriette, je n'ai pas besoin de vous le dire... Je préfère insister sur la franche gaîté de l'ouvrage et sur la bonne humeur avec laquelle il est enlevé par la troupe de M. Calvin. Il y avait longtemps, trop longtemps, que le théâtre Déjazet ne nous avait conviés à pareille fête. M. Girard est un jeune premier plein de désinvolture; sous les traits du vieux général, M. Febvre n'est pas trop indigne d'un nom déjà célèbre au théâtre, et M. Roux a bien l'ahurissement que comporte son rôle de domestique hanté de la fièvre rouge. Quant à M. Clément, un mari plus jobard que Jobard lui-même, nous ne saurions lui adresser de meilleur compliment que de constater qu'il a rappelé à plus d'un spectateur M. Coquelin cadet (Cadet en personne), avec plus de naturel et de sincérité... Et, parmi les femmes, Mlle Virginie Roland est une duègne bien amusante, Mlle Lacombe une Nichonnette tout à fait gentille. — C'est avec *Mademoiselle X...*

que le théâtre faisait le 2 juin son annuelle clôture.

13 JUIN. — Régulièrement fermé sur l'un des meilleurs vaudevilles qu'il ait donnés depuis longtemps, le théâtre rouvrait pour la saison d'été (de combien de jours se composera-t-elle?) loué par un riche amateur, désirant que sa littérature ne soit pas perdue pour ses contemporains. Or, savez-vous quel est cet amateur? Un sénateur de la Manche, M. Briens, se cachant sous le transparent pseudonyme de Duchesne. — Ah! monsieur le sénateur! quelle « tape » et quelle « tape » méritée! M. Briens — disons: Briens, puisque les voiles sont déchirés, et que le secret, fort mal gardé, est devenu le secret de Polichinelle — est peut-être, au demeurant, le meilleur homme du monde, et le plus sensé; mais la vérité m'oblige à déclarer ici que, comme auteur dramatique, il nous a fait toucher les dernières limites de la sottise et de l'absurdité. Que nous veulent ces trois actes, *Chipacaïssa et Cie*, où l'action fait place à un incompréhensible imbroglio, donnant prétexte à de stupides calembredaines et à de sales plaisanteries? Et comment vous donner l'idée d'une pièce qui n'existe pas? Il s'agit de chanteurs, de maîtres-chanteurs italiens, les San-

---

1. DISTRIBUTION. — Branchant. Canarini, M. *Paul Jorge*. — Sans-Monetti. M. *Minart*. — Chipacaïssa. M. *Mondos*. — Un Commissaire central, M. *Belot*. — Pommadette, M. *Leubas*. — Casimir. M. *Renaudin*. — Irma. Mlle *Marcilly*. — Mme Branchant, Mlle *Jeanne Leriche*. — Mme Pommadette. Mlle *H. Dickens*. — Mme Potardin, Mlle *Barnoll*. — Comtesse de Poupardac, Mlle *Lucy Dorval*.

La pièce était précédée d'*Une femme d'esprit*, comédie et un acte, jouée par MM. *Renaudin*. *Derraud*. *Joblin* et Mlle *Dickens*.

Monetti (admirez l'esprit : Sans Monetti veut dire : sans monnaie) qui se trouvent à Marseille, fort embarrassés pour payer leur hôtelier. Et comme celui-ci s'imagine posséder une jolie voix de ténor, ils le prennent par l'amour-propre, et lui persuadent qu'il a, comme on dit, cent mille francs dans le gosier... San Monetti lui donne des leçons de chant et son associé Chipacaïssa (chipe la caisse : c'est délicieux !) s'offre, moyennant finances, à le faire débuter. Le début a lieu, il est lamentable. Et le ténor, outrageusement sifflé à Castel-Laffitte, n'a d'autre ressource que de revenir à Marseille, où il apprend que la bande, dont il a été la facile victime, a échappé à la police, et où il se réconciliera avec sa femme, qui a failli se venger de son « lâchage » en accordant ses bonnes grâces, un peu mûres, à ce gredin de Chipacaïssa. Et la farce est jouée : elle est plutôt pénible. Chipacaïssa, c'est M. Mondos, qui, dernièrement, excitait plus justement notre hilarité dans le *Droit aux étrennes* de Courteline ; l'aubergiste-ténor, c'est M. Paul Jorge qui a bien la niaiserie du personnage, et le couple San-Monetti est dûment représenté par Mlle Marcilly, qui a du talent (elle l'a souvent prouvé) et par M. Minart (des Bouffes) qui a de l'adresse. N'oublions pas le pittoresque commissaire central que nous a donné M. Belot... Donc, l'auteur a trouvé une salle convenable, un orchestre qui marche bien, et des acteurs excellents pour nous présenter son élucubration. Il sait ce que ça lui coûte, et rien ne lui a paru trop cher pour déshonorer le Sénat...

Le 5 septembre, M. Calvin, *jamjam moriturus*, avait repris possession du théâtre et recommençait la saison avec *Mademoiselle X*. Le 24 octobre, il donnait la *Noce de Grivolet*, vaudeville-opérette en trois actes de MM. Kéroul et Charles Raymond[1], (le traducteur du *Don Carlos* de l'Odéon). Ça, disons-le, c'était une bouffonnerie manquée, où se démenait avec toute la fantaisie dont elle était capable, en Italienne qui jouait du trombone, Mlle Léonie Laporte. Il fallait la plaindre de n'avoir pas un meilleur rôle, et regretter qu'on ait cru devoir faire chanter des acteurs dont ce n'était certes pas le métier.

La *Noce de Grivolet* faisait place à une reprise du *Lapin*, de MM. Bataille et Feugère, précédemment joué à l'Athénée Comique de la rue Scribe[2], accompagné du *Chaperon*, comédie en trois actes, de M. Edmond Dusberg[3]. Et l'année se terminait par une amusante revue de MM. Jules Oudot et

---

1. DISTRIBUTION. — Farouchot, M. *Jeager*. — Grivolet, M. *René Dubos*. — Tramontane, M. *Paul Jorge*. — Couvrechef, M. *Roux*. — Pickmol, M. *Kerny*. — Margotin, M. *V. Henry*. — Barbara, Mlle *L. Laporte*. — Agathe, Mlle *V. Roland*. — Henriette, Mlle *Cellini*. — Clapotte, Mlle *Hamard*. — Ursule, Mlle *Yrren*. — Amanda, Mlle *Faustin*.

On commençait par *l'Esprit d'Ernest*, vaudeville de M. Maurice Varret :

Papillon, M. *Lebrun*. — Oscar Marcaillou, M. *Henry*. — Oscar Rivarol, M. *Lefèvre*. — Amanda, Mlle *Fabre*. — Elise, Mlle *Yrren*. — Céline, Mlle *Domont*.

2. DISTRIBUTION. — Champignol, M. *Paul Jorge*. — Ratabour, M. *Blanchet*. — Jean, M. *Kerny*. — Le général Bayados y Culottendos, M. *Roux*. — Stéphen, M. *Dubos*. — Max, M. *Térof*. — Cyprien, M. *Victor Henry*. — Olympe, Mlle *Virginie Roland*. — Cécile, Mlle *Lacombe*. — Angèle, Mlle *Hamard*.

3. DISTRIBUTION. — Bonnier, M. *Paul Jorge*. — Dalbray, M. *Victor Henry*. — Robert de Pontpre, M. *Hérissier*. — Colette, Mlle *Gallayx*.

Henry de Gorsse, *Paris pour le Tsar*[1], dont Mlle Diéterle (prêtée par les Variétés) était la fort gentille commère. La soirée commençait par les *Vacances de Toto*, comédie-bouffe en trois actes, de MM. Marc Sonal et Pierre Laurey, sur laquelle nous demandons la permission de ne pas insister.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Déjazet-Revue, revue	3 a. 12 t.	»	61
Bellemèricide, vaudeville	1	»	61
★*Le Voyage à Venise*, vaudeville	3	21 février	17
La Leçon de danse, vaudeville	1	»	22
Les Méli-Mélo de la rue Meslay, vaudev.	1	20 février	51
Kiki, folie-vaudeville	4	7 mars	30
★*La Mi-Carême chez la Portière*, pochade	1	11 mars	29
★*L'Homme de la rue Prony*, vaudeville	3	1er avril	45
★*Mademoiselle X...*, vaudeville	3	16 mai	72
Le Coffret, vaudeville	1	»	36
★*Chipacaissa et Cie*, pièce	3	13 juin	20
★*Une Femme d'esprit*, comédie	1	»	20
Tous Criminels, vaudeville	1	13 juillet	11
Le Troupier qui suit les bonnes, vaudev.	3	20 sept.	36
★*La Noce de Grivolet*, vaudeville-opérette	3	21 oct.	21
L'Esprit d'Ernest, vaudeville	1	24 octob.	43
Le Lapin, comédie-bouffe	3	11 nov.	41
★*Le Chaperon*, comédie	3	3 déc.	29
★*Paris pour le Tsar*, revue	2	21 déc.	9
★*Les Vacances de Toto*, comédie-bouffe	3	6 déc.	9
Par les Annonces, vaudeville	1	31 déc.	1

1. DISTRIBUTION. — M. Lange, M. *Paul Jorge*. — Dubahut, Potiron, la Puce, M. *Kerny*. — Brisquart, Maitre de Ballet, M. *Roux*. — Corniquet, M. *Raoul*. — Fromageot, Brigadier, M. *Victor Henry*. — Cabochon, Coquelin, M. *Térof*. — Galope Chopine, Commissaire, M. *Mourre*. — Baptiste, M. *Lefebvre*. — M. W., M. *Laroque*. — Ladies Clob, M. *Ramier*. — Mme Corniquet, Mlle *Diéterle*. — Mlle Ciboulcau, Mlle *Hamard*. — La poupée, Mlle *Lacombe*. — La cliente, Mlle *de Nilac*. — Demi-mondaine, Mlle *d'Harbelle*. — Diane de Bougie, Mlle *de Berny*.

THÉATRE DE LA RÉPUBLIQUE[1]

(CHATEAU-D'EAU)

A la Belle Grêlée, de MM. Louis Péricaud et Stephen Lemonnier, succédait, le 17 janvier, une reprise de la *P'tiote*, l'intéressant mélodrame en cinq actes et six tableaux de M. Maurice Drack[2]. — La pièce est très bien faite, et affirmait en son auteur, un véritable homme de théâtre. Elle contient, en outre, un acte très pittoresque, et très hardi en son temps, celui des Saltimbanques. Elle eût mérité haut la main d'être représentée à l'Ambigu, qui y eût trouvé un vif succès et l'eût longtemps gardée à son répertoire. C'est son mauvais destin qui l'a toujours vouée à la scène de la

---

1. Directeur : M. Alphonse Lemonnier.

2. Distribution.— Ragache, M. *Grégoire*.— De Liverdun, M. *Fraizier*. — Zig-Zag, M. *Bour*. — Jean Debray, M. *Normand*. — Gabriel Kaufmann, M. *Monca*. — Otto Stadler, M. *Valois*. — Fignolet, M. *Kartal*. — Pascalis, M. *Angel*.— Béchamort, M. *Germain*.— Gabarri, M. *Legrenay*. — Maître Lefèbure, M. *Chalande*. — Billotte, M. *Froment*. — Colinot, M. *Maljournal*. — Un clerc, M. *Primard*. — Un agent, M. *Paul Dégly*. — Madame de Noirefontaine, Mme *De Pontry*. — Geneviève, Mlle *Emma Villars*. — Madame Kaufmann, Mme *Dreyfus*. — Rosalba, Mlle *Triolet*. — Laurette, Mlle *Blancheteau*. — Manon, Mlle *Médeau*. — Mademoiselle Constant, Mlle *Malet*. — Une fille d'auberge, Mlle *Henry*.

rue de Malte, où elle a été donnée pour la première fois il y a une quinzaine d'années, et déjà reprise il y a neuf ans. « Mauvais destin » est, d'ailleurs, injuste, car elle y fut et y est encore fort bien jouée. Mme Renée de Pontry est une très pathétique Mme de Noirefontaine, et le rôle de Zig-Zag, le gavroche contrefait qui ne marche qu'à cloche-pied, n'a pas cessé de porter bonheur à son interprète. Ce fut, à l'origine, M. Paul Fugère, aujourd'hui le gentil prince Cocolati de *Panurge*; puis, en 1887, M. Lérand, qui venait de se faire remarquer aux Bouffes-du-Nord, et devait s'illustrer plus tard au Vaudeville, où tout Paris l'a applaudi sous les traits du Fouché de *Madame Sans-Gène*, et au Gymnase, où il joue actuellement avec tant de finesse le Varignolles de *Marcelle*. — Le jeune Bour et digne de ses devanciers : c'est aujourd'hui un très amusant Zig-Zag.

19 FÉVRIER. — Première représentation de *Pauvre Jeanne!* drame en cinq actes et neuf tableaux de M. Ernest Morel[1]. — Il faudrait plusieurs pages de ce livre pour vous conter en détail les malheurs de cette « pauvre Jeanne ». Faisons vite. Et disons tout d'abord que l'action se passe sous Louis XV. Jeanne a été « plaquée » —

---

1. DISTRIBUTION. — La Bombarde, M. *Grégoire*. — Monsieur Benoit, M. *Fraizier*. — César, M. *Bour*. — Charles d'Argental, M. *Normand*. — Frédéric Rimbert, M. *Angel*. — De Bove, M. *Valois*. — Gaston du Mesnil, M. *Monca*. — Antoine Touchard, M. *Legrenay*. — Thérèse Touchard, Mme *R. Lemonnier*. — Jeanne Bertin, Mlle *Marga-Lucena*. — La Canusette, Mlle *Barbieri*. — Madame Dumesnil, Mme *Dreyfus*. — Fenon, Mlle *Dariane*. — Germaine, Mlle *Médeau*. — Elvire, Mlle *Yvonne Lantenat*. — Louison, Mlle *Salvadora*.

disait-on : « plaquée » sous Louis XV ? — par un vilain oiseau qui, pour se marier richement, l'a laissée là, sur le pavé, elle et « son enfant. » Et voilà Jeanne victime d'une bagarre, où elle est « emballée » comme une fille publique et dirigée de Saint-Lazare à la Louisiane, à l'instar de Manon Lescaut. Mais Mme Lemonnier est là... je veux dire : Thérèse Touchard qui, non contente d'avoir recueilli Germaine, sa fille, sauve encore la mère, en séduisant La Bombarde, le chef de l'escorte des galériennes. Et grâce à Thérèse, qui fait évader la pauvre Jeanne, grâce aussi à un brave marquis, qui, sous le nom de « Monsieur Benoît » conduit toute l'intrigue, la petite Germaine pourra faire un beau mariage en dépit de sa mère, qui échappe elle-même par miracle à la poigne de l'Idiot, payé pour l'étrangler. Cet Idiot passionné, cousin du Roussot de la *Grande Marnière*, c'est l'effrayante et curieuse figure du pathétique drame de M. Ernest Morel. Un jeune artiste de talent, dont on se rappelle la remarquable création de Jean Mayeux aux Bouffes-du-Nord, M. Bour, a fait du rôle une très soigneuse composition, qui lui a valu de chaleureux applaudissements. Mme Marga-Lucéna est une Jeanne très touchante, et comme toujours, Mme Riquet-Lemonnier et M. Grégoire ont l'oreille de leur public.

24 MARS. — Premières représentations de la *Jeunesse de Parny*, opéra-comique en deux actes de M. G. Rennes, musique de M. Lucien Piat[1], et

1. DISTRIBUTION. — Flamberge, M. *Grégoire*. — Eucalyptus, *Fraizier*. — Barbizon, M. *Chalande*. — Archimède, M. *Legrenoy*. — Candide et

de *Loup de mer!* drame en trois actes de M. Eugène Gaillet[1]. — La « grande et honneste dame », si furieusement éprise du brave marin qui l'empêcha de glisser sur une roche noire de Villerville, nous a rappelé la *Glu*, de célèbre mémoire. Nulle comparaison, d'ailleurs, entre l' « écriture » de M. Eugène Gaillet et celle de Richepin. Notez, dans cet aimable *Loup de mer*, la sympathique rentrée de Mlle Marthe Marsans, les pathétiques efforts de M. Normand et l'amusante silhouette de cycliste esquissée par M. Bour — le voilà loin de l'Avorton — et dites-moi, oh! dites-moi pourquoi M. Lemonnier, changeant brusquement de genre, a cru devoir accompagner l'intéressant petit drame d'une insignifiante opérette, la *Jeunesse de Parny*, issue du *Chandelier*, (n'avions-nous pas la *Chanson de Fortunio?*) et à laquelle devaient manquer tout d'abord les interprètes... Mlle Renée Dorval a de l'adresse et de la gentillesse, et ce n'est vraiment pas sa faute si, en quelques jours, elle n'a pas su se rendre complètement maîtresse d'un rôle vocal aussi important que celui de ce mauvais sujet de Parny. Sous l'uniforme de dragon

---

Parny, Mme *Renée Dorval.* — Margarine, Mme *Barnoll* (du théâtre Déjazet). — Valentine, Mlle *Blancheteau.* — Pervenche, Mlle *Médeau.*

Petits clercs, Mmes *Salvadora*, *Yv. Lantenac*, *Norwell's*, *Torin*, *Rose. Charles.* — Grisettes, Mmes *Bianca*, *Henry*, *Marsay*, *Dulac*, *Albine*. M. *Garaud.*

1. DISTRIBUTION. — Bernard, M. *Normand.* — Bertaut, M. *Fraizier.* Philippe, M. *Bour.* — Dangel, M. *Valois.* — Dezodry, M. *Angel.* — Mathias, M. *Kartal.* — Un domestique, M. *Froment.* — Eveline, Mlle *Marthe Marsans.* — Amélie, Mlle *Emma Villars.* — Germaine, Mme *Dreyfus.* — Jacqueline, Mlle *Salvadora.* — Julia, Mlle *Yvonne Lantenac.*

de Clavaroche — ou de Flamberge — l'amoureux supplanté dans l'armoire de la patronne par l'audacieux petit clerc, M. Grégoire a été, une fois encore, « la joie du quartier ».

4 AVRIL. — Première représentation (à ce théâtre) des *Nuits du Boulevard*, drame en cinq actes et huit tableaux de Pierre Zaccone et de M. Théodore Henry [1]. — La pièce peut passer pour un des bons spécimens du genre. C'est bien là le gros mélodrame touffu, terrible et bourré d'incidents et de péripéties formidables. Ces aventures sont, d'ailleurs, très habilement mises en scène et de façon à tenir sans cesse la curiosité en haleine. Spectacle amusant, en somme, où défile entre temps un pittoresque cortège du Bœuf gras, avec un vrai bœuf vraiment très gras... Parmi les interprètes de la pièce, il convenait de signaler plus particulièrement Mlle Emma Villars, très vivante, et Grégoire, le comique acclamé de l'endroit.

1er MAI. — Première représentation du *Dossier 113*, drame en cinq actes et huit tableaux dont un prologue, tiré du roman d'Emile Gaboriau par M. Edgard Pourcelle [2]. — Les affaires

---

1. DISTRIBUTION. — Lombard, M. *Grégoire*. — Le Général, M. *Germain*. — Beverley, M. *Normand*. — Henri, M. *Valois*. — Gontran d'Epernon, M. *Monca*. — Benoit, M. *Froment*. — Dalbane, M. *Angel*. — Martial, M. *Legrenay*. — Petit-Jean, M. *Kartal*. — Réjane, Mlle *Marthe Marsans*. — Ninoche, Mlle *Emma Villars*. — Brin-de-Tulle, Mlle *Blancheteau*. — Herminie Dalbane, Mlle *Doriane*. — Peau-d'Ane, Mlle *Médeau*. — Bebelle, Mlle *Yvonne Lantenac*. — Laurette, Mlle *Salvadora*.

2. DISTRIBUTION. — M. Vernouillet, M. *Grégoire*. — Louis de Clamerean, M. *Normand*. — Raoul de Lagors et James Spincer, M. *Etiévant*. — Gaston de Clamerean, M. *Richard*. — Prosper Bertomy, M. *Monca*. — Mme Fauvel, Mme *Dian*. — Madeleine, Mlle *Villars*. — Clarisse, Mlle *Blancheteau*. — Annie, Mlle *Norwell's*. — Pierrette, Mlle *Salvadora*.

criminelles sont, pour le dramaturge, comme pour le romancier, une mine d'une exploitation aussi facile qu'inépuisable. Emile Gaboriau s'est fait, entre autres écrivains de l'espèce, une clientèle de [illegible] ordre parmi les amateurs de roman judi-[illegible], et l'auteur de l'*Affaire Lerouge*, du *Crime* [illegible] et du *Dossier 113* est universellement et [illegible]gensement connu. C'est du dernier de ses [illegible], *le Dossier 113*, que M. Edgard Pourcelle a [illegible] tement du reste, le mélodrame, [illegible] sans doute, parce que classique, mais inté-[illegible] même, qui a très suffisamment em-[illegible] du Château-d'Eau. Le genre [illegible] œuvres de ce genre ont pour [illegible] très dangereux pour l'auteur; il [illegible] de tout ce que la curiosité [illegible] ne lui demande pas, c'est-[illegible] d'observation fine et déli-[illegible] et soutenus. M. Edgard [illegible] n'a pas profité de la [illegible] aurait pu. Il paraît s'être [illegible] sinon pour ses habi-[illegible] des personnages [illegible] avec assez de relief [illegible] faite, la « scène de [illegible] effet. M. Etiévant [illegible] dans les théâtres à [illegible] où il joua fort [illegible] de la *Cakoun-* [illegible] M. Etievant, dis-je, [illegible] des interprètes [illegible] de Mlle Vil-

lars et de M. Grégoire, un très sympathique policier.

17 MAI. — Reprise des *Aventures de Thomas Plumepatte*, de M. Gaston Marot, avec M. Pougaud dans le principal rôle de la pièce qu'il a créé sur cette même scène l'année précédente.

5 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) des *Petites Dames du Temple*, drame-vaudeville en cinq actes et six tableaux d'Alexis Bouvier [1]. — C'est, sans sortir du quartier, l'emprunt à Déjazet de l'un de ses plus anciens succès qui fut, au théâtre, l'un des plus francs du pauvre Alexis Bouvier. Mme Riquet-Lemonnier conduit excellemment l'aimable bataillon des « petites dames du Temple », et M. Pougaud restitue de pied en cap, avec non moins de bonheur, le célèbre Boirot.

24 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Petite Pologne*, drame en cinq actes de Lambert Thiboust et M. Ernest Blum [2]. — La pièce est toute pleine d'amusantes péripéties, l'intrigue en est adroitement conduite. Dans le double rôle de Pierre et de Jacques Renaud, où s'illustra jadis

---

1. DISTRIBUTION. — Boirot, M. *Pougaud*. — Bamard, M. *Legrenay*. — Hercule, M. *Angel*. — Babouin, M. *Leriche*. — César, M. *Monca*. — Julien, M. *Primard*. — Madame Bamard, Mme *Riquet-Lemonnier*. — Atalante, Mlle *Dyliane*. — Céphise, Mlle *Villars*. — Bleuette, Mlle *Blancheteau*. — Olympe, Mlle *Marcelle*. — Césarine, Mlle *Jense*. — Flore, Mlle *Tarin*. — Georgette, Mlle *Norcell's*. — La Pauvrette, Mlle *Domont*.

2. DISTRIBUTION. — Lucien Gérard, M. *Normand*. — Pierre Renaud, Jacques Renaud, M. *Vallières*. — Ernest Marteau, M. *Monca*. — Bernard, M. *Germain*. — Taupin, M. *Legrenay*. — Pichet, M. *Leriche*. — Maurice d'Albert, M. *Linval*. — Le père Guillaume, M. *Chalande*. — Mathias, M. *Bernay*. — Rouget, M. *Charlier*. — Rose Printemps, Mlle *Emma Villars*. — Fauvette, Mlle *Blancheteau*. — Coralie, Mlle *Lacombe*. — Diane, Mlle *Jense*. — Le petit Savoyard, Mlle *Domont*.

Charles Perey, M. Vallières s'est taillé un très vif succès, et je voudrais signaler, dans celui du traître, aussi antipathique naturellement que l'autre est sympathique à tous, un acteur de belle allure et de voix superbe : M. Charlier ; puis, je n'ai pas besoin de dire les larmes qu'a fait verser — *Manette Salomon* le lui emprunta peut-être — le récit de la mort du petit singe. Mlle Emma Villars est toute charmante dans le rôle de Rose Printemps.

10 JUILLET. — Première représentation (à ce théâtre) de *Marie-Jeanne ou la Femme du peuple*, drame en cinq actes de MM. Adolphe d'Ennery et Maillan [1]. Mlle Aimée Tessandier reprit naguère, avec le plus légitime succès, la lourde succession d'un rôle encore vivant des souvenirs laissés par Mme Dorval, et en fit, à son tour, une création populaire et parfois sublime. Cette fois encore elle a été l'admirable actrice que vous savez. Après elle, il fallait citer M. Normand, qui jouait avec quelque talent le rôle de l'ouvrier Bertrand.

Le 27 juillet, on fêtait, au théâtre de la République, le quatrième anniversaire de la direction de M. Alphonse Lemonnier. C'est, en effet, le 27 juillet que M. A. Lemonnier rouvrait le théâtre du Château-d'Eau, où tant de directeurs avaient trouvé la ruine. Les propriétaires, découragés, allaient

1. DISTRIBUTION. — Bertrand, M. *Normand*. — Remy, M. *Francisque*. — Théobald de Bussières, M. *Monca*. — Appiani, M. *Charlier*. — Le docteur, M. *Germain*. — Guillaume, M. *Legrenay*. — Berlinguet, M. *Leriche*. — Grosmenu, M. *Maljournal*. — Un infirmier, M. *Bernay*. — Marie Jeanne, Mlle *Tessandier*. — Sophie de Bussières, Mlle *Marsans*. — Catherine, Mlle *Arnold*. — Marguerite, Mlle *Dubuisson*. — Charlotte, Mlle *Gense*.

démolir la salle pour faire construire sur son vaste terrain une cité ouvrière. C'était donc un dernier essai par trente degrés de chaleur. Avec l'autorisation de la commission des auteurs, M. Lemonnier inaugurait sa direction par une pièce inédite, en cinq actes, qu'il avait écrite avec M. Péricaud, *l'Héritage de Jean Gommier*. Ce fut un gros succès consacré par toute la presse, un pendant à *Madame la Maréchale,* donnée l'année d'avant à l'Ambigu. Ce drame nouveau était joué par MM. Desjardins, Jaeger, Grégoire, Bacquié, Mmes Lemonnier, Descorval, Montcharmont, etc. *L'Héritage de Jean Gommier* fit salle comble pendant trois mois. Ce succès décida M. Lemonnier à signer un long bail, et le Château-d'Eau prit le nom de Théâtre de la République. Les reprises de *la Fille des Chiffonniers,* de *la Poissarde,* de *la Grâce de Dieu,* la vive réussite de *la Mère la Victoire,* de *Pierre Vaux,* de *l'Assommoir,* de *la Porteuse de pain,* assurèrent l'avenir. Ce théâtre, qui allait disparaître, avait conquis son public fidèle. Et, quand on demanda à M. Lemonnier le nom de son bailleur de fond, il put répondre : « Le public ! »

8 AOUT. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Berline de l'Emigré,* drame historique en cinq actes de Mélesville et Hestiennes[1]. — Tout vieux aussi que soit l'ouvrage représenté pour la

1. DISTRIBUTION. — Le marquis de Savigny, M. *Normand.* — Luceval, M. *Vallières.* — Eugène Leclerc, M. *Monca,* — Germain, M. *Germain.* — Belhomme, M. *Francisque.* — Pascal, M. *Charlier.* — Le Guichetier, M. *Legrenay.* — Représentant du peuple, M. *Linval.* — Mme Belhomme, Mme *Riquet-Lemonnier.* — Cécile, Mlle *Emma Villars.* — Henriette, M. *Lucy Delporte.* — Letourneau, Mlle *Blancheteau.*

première fois en 1835, la *Berline de l'Emigré* est un drame très intéressant et très habilement construit. Il va sans dire — vous ne m'obligerez pas, n'est-ce pas ? à vous raconter la pièce — que tous les incidents se rattachent fort ingénieusement à la « berline » dans les panneaux de laquelle un émigré a caché une somme considérable... C'est Lockroy — justement l'un des auteurs des *Trois Epiciers*, et le père de M. Edouard Lockroy — — qui, à l'époque de la création joua le rôle du traître.... Puis il y a dans la *Berline de l'Emigré*, comme dans tous les vieux mélodrames, des parties de bonne grosse gaieté qui varient agréablement le ton de l'ouvrage. Tout le rôle de Belhomme, un modèle d'atelier, devenu tambour-major, est franchement comique, et sa femme, Mme Belhomme, jette aussi une note joyeuse dans cette sanglante histoire. Au Château-d'Eau, Francisque joue plaisamment ce rôle de héros, et Mme Riquet-Lemonnier, dont c'était la rentrée en son royaume, met infiniment de rondeur dans celui de la femme.

28 AOUT. — Première représentation de *Maman Gâteau*, drame en six actes de M. Fernand Meynet et Mme Marie Geffroy[1]. — Elle est corsée, mais banale, très banale, l'intrigue du drame « nou-

---

1. DISTRIBUTION. — Armand Baucha, dit Fabrice de Saint-Evremont, M. *Normand*. — Dermont, M. *Germain*. — Guillaume Durieu, Jacques, M. *Vallières*. — Jean Durieu, M. *Monca*. — Lagardère, M. *Francisque*. — Panet, M. *Legrenay*. — Pepo, M. *Leriche*. — Cloporte, M. *Charlier*. — Le grand Charles, M. *H. Legrand*. — Léon, M. *Chalande*. — Ursule Rigaud, Mme *R. Lemonnier*. — Adèle, Mme *Lévi-Leclerc*. — Blanche Dermont, Mlle *E. Villars*. — Mme Dermont, Mme *Dreyfus*. — Alice, Mlle *Lucy Delporte*. — Jeannette, Mlle *Blancheteau*.

veau » où l'on voit un brave homme accusé d'un assassinat qu'il n'a point commis (heureusement on le relâche au bout de trois mois !) et un bandit d'assez belle allure — le véritable assassin, celui-là — sur le point d'échapper à la justice... La vérité est qu'il y échappe jusqu'au sixième tableau, où il reçoit enfin la récompense que méritent ses pires forfaits... Non, je ne vous raconterai point *Maman Gâteau* (Mme Riquet-Lemonnier), je noterai seulement la scène qui valait la pièce tout entière : la maîtresse de l'assassin, une mauvaise femme s'il en fut jamais, y est « retournée » en un instant par la gentillesse de ses deux enfants — oh ! les amours de *gosses !* — qui la sauvent ainsi moralement... Mme Lévi-Leclerc a très crânement joué le rôle de la mère, et je regrette de ne pas savoir le nom de l'aîné des enfants ; il a montré un naturel qui a enlevé tous les cœurs et fait couler bien des larmes. Gros, très gros succès de sensibilité.

29 SEPTEMBRE. — Première représentation de *Nina la Blonde*, drame en cinq actes et sept tableaux de M. Alexandre Fontanes [1]. — Un jeune artiste de l'Ambigu, M. Fontanes, fut un jour tourmenté du démon théâtral — j'entends le démon de l'écrivain — et fit un drame, *Nina la Blonde*, qu'il

---

1. DISTRIBUTION. — Duverdier. M. *Laty*. — Henri, M. *Fernand Godeau*. — Monclair. M. *Francisque*. — Georges. M. *Normand*.— Robert. M. *Vallières*. — Barsac. M. *H. Legrand*. — Pierre, M. *Legrenay*. — Le commissaire de police. M. *Chartier*. — Dargelés, M. *Leriche*. — Lagarde. M. *Linral*. — Le concierge. M. *Bernay*. — Un étudiant, M. *Primard*. — Nina. Mlle *E. Villars*.— Mme Monclair. Mme *Dreyfus*. — Adèle, Mlle *Blancheteau*. — Louise, Mlle *L. Delporte*. — Marie, Mlle *Torin*. — Martha, Mlle *Salvadora*.

alla porter à M. Lemonnier. Et M. Lemonnier le reçut et le joua sur sa vaste scène du Théâtre de la République, désormais pourvue d'un rideau tout pimpant, où l'on voit Mme Lemonnier, elle-même, en costume du temps de Charles IX, aspirant à descendre (pourquoi descendre ?) les marches d'un escalier monumental... Nina la Blonde est une fille de brasserie qui a assez du métier (le métier n'irait-il plus ?) et désire se ranger, pour rester la maîtresse, bien sage, d'un étudiant, Georges Montclair. Or, notre étudiant a un camarade, Henri Duverdier, qui, lui aussi, aime Nina... jusqu'à... l'étrangler un soir qu'elle se refuse à ses baisers. Nina est morte, bien morte (dès le troisième tableau), et voilà Georges, dont l'alibi (il était allé passer la soirée à Bullier) ne paraît pas suffisamment établi, accusé du meurtre, arrêté et sur le point d'être condamné si, poussé par le remords, Georges ne se décidait enfin à tout avouer. Ce drame en vaut un autre — un autre qui ne serait pas plus littéraire. Il a, de plus, l'avantage de promener les spectateurs du Château-d'eau en plein Quartier latin, et ce qu'on y chante, ce qu'on y danse !... Puis, après le succès de Serpolette et de la Sauterelle, de Clair-de-lune et de l'Arc-en-ciel, les étoiles du Moulin-Rouge, s'il vous plaît ! en avant les mouchoirs des braves gens qui, très naïvement, s'intéressent aux malheurs des familles Monclair et Duverdier ; on rit et on pleure : que voulez-vous de plus ! Henri Duverdier, l'assassin sans le savoir, est joué par un nouveau venu en ces parages, M. Fernand Godeau, qui nous re-

vient de Russie, après avoir passé par le Conservatoire et l'Odéon. M. Godeau est doué d'une belle voix et joue « vrai » : c'est dire qu'il a tout ce qu'il faut pour réussir dans le drame. Aussi, a-t-il été applaudi et même rappelé par une salle enthousiaste, qui n'a pas non plus été injuste pour ses excellents camarades : Vallières et Normand, Francisque et Laty, Mmes Emma Villars et Blancheteau.

6 NOVEMBRE. — Première représentation de *Lucile Desmoulins*, drame historique en vers, en cinq actes et sept tableaux, de M. Jules Barbier [1]. — La pièce, qui nous montre le Club des Jacobins (l'un de ses meilleurs tableaux) et le Tribunal révolutionnaire, finit naturellement à la mort de Lucile. Lucile Desmoulins monta sur l'échafaud huit jours après son mari. Tout le monde connaît la fière et éloquente lettre que cette noble femme, une des plus touchantes figures de l'époque révolutionnaire, écrivit à Robespierre pour protester contre l'arrestation de l'homme qu'elle aimait par dessus tout. Leur fils Horace était encore au berceau quand s'accomplirent ces événements tragiques qui le rendirent orphelin. Il en est deux ou trois fois question dans le drame ; mais il reste à la cantonade. La courte existence de ce malheureux

1. DISTRIBUTION. — Camille Desmoulins, M. *Normand*. — Danton, M. *Bouyer*. — Ducray, M. *Laty*. — Robespierre, M. *Vallières*. — Fouquier-Tinville, M. *Charlier*. — Des Essarts, M. *Legrenay*. — Nicolas Tapedur, M. *Germain*. — Saint-Just, M. *H. Legrand*. — Renaudin, M. *Monca*. — Fabre d'Églantine, M. *Leriche*. — Lucile Desmoulins, Mlle *Louise Suger*. — La Folle, Mme *Riquet-Lemonnier*. — Jacqueline, Mlle *Germaine*. — Adèle, Mlle *Lucy Delporte*.

enfant fut singulièrement triste. L'ombre funèbre qui entoura ses premières années ne fit que s'épaissir à mesure qu'il avançait dans la vie. Recueilli et élevé par sa grand'mère maternelle, Mme Duplessis, il passa, après la Restauration, tout jeune encore, en Amérique, où il ne tarda pas à mourir de chagrin sa[illegible]ir quitté un seul jour ses vêtements de deuil. Le [illegible]me de M. Jules Barbier, qui suit l'histoire pas à pa[illegible] est juste aussi affecté et aussi déclamatoire que le com[illegible]porte le style de l'époque : ce n'est d'ailleurs pas un [illegible] défaut pour une scène populaire. Et il faut féliciter la [illegible] direction du Théâtre de la République d'avoir si gé[illegible]éreusement accueilli cette œuvre curieuse d'un [illegible]omme de talent. Elle a voulu sans doute par là mo[illegible]trer ses visées littéraires : c'est une bonne note. La mise en scène du drame de M. Jules Barbier [illegible] très soignée et très exacte, sans aucune exagération. Il y a juste ce qu'il faut. Les acteurs ont fait de leur mieux. MM. Bouyer et Normand jouent Danton et Camille Desmoulins avec beaucoup de vigueur et de verve. Mlle Louise Suger (prêtée par le Gymnase), représente le personnage de Lucile, en véritable comédienne formée à l'école de Got. Mme Riquet-Lemonnier donne une physionomie originale à un rôle de folle dont nous n'avons pas très bien compris le sens. Il faut citer en bloc les autres acteurs : Vallières, Charlier, Germain, qui, dans les rôles de Robespierre, de Fouquier-Tinville et de Nicolas Tapedur (plus symbolique qu'historique, celui-ci), ont fait preuve de zèle et parfois aussi de talent.

4 DÉCEMBRE. — Première représentation à ce .éâtre de *Louis XI*, drame historique en cinq :tes, de Casimir Delavigne[1]. — Il est de mode au- urd'hui de crier bien haut que Casimir Delavigne piétiné sur l'histoire en ne nous donnant qu'un)uis XI de pure fantaisie. Il serait plus juste de dire ıe « ce bon Casimir » a écrit à propos de Louis XI, ıe pièce fantaisiste, et je ne vois pas, pour ma ırt, qu'il y ait lieu de s'indigner si fort contre la :tion, plus ou moins habile, du poète dramatique. ıns doute, il y a, dans le drame que resssuscite Théâtre de la République, plus d'une erreur his- rique. C'est ainsi que son auteur n'a pas craint : faire mourir Charles-le-Téméraire quelques heures 'ant Louis XI lui-même, tandis qu'en réalité celui- n'a passé de vie à trépas que six ans après le ıc de Bourgogne. Il y a là, j'en conviens, une exactitude flagrante. Autre crime de l'auteur : il a t du dauphin un fils tendre et respectueux, et n sait, au contraire, que le futur Charles VII, taireinent élevé à Amboise, n'eut pas plus d'af- tion pour son père que n'en avait eu pour le le dauphin Louis, refusant opiniâtrement de se dre auprès de Charles VII, et préférant la cour duc de Bourgogne à celle des rois de France. mour du dauphin pour Marie, la fille de Co-

[1] DISTRIBUTION. — Louis XI, M. *Taillade*. — Le duc de Nemours, *Formand*. — François de Paule, M. *Charlier*, — Coitier, M. *Fer- d*. — Olivier le Daim, M. *Leriche*. — Commine, M. *Aubert*. — Tris- M. *Germain*. — Le comte de Lude, M. *Monca*. — Le comte de ıx, M. *Linval*. — Marcel, M. *H. Legrand*. — Le duc de Craon, *Primard*. — Le Dauphin, Mlle *E. Villars*. — Marie, Mlle *Lacy Del- te*. — Marthe, Mlle *Blancheteau*.

mines, l'ambassadeur de Nemours, déguisé en comte de Rethel, et sa tentative d'assassinat sur la personne du roi : tous ces faits tiennent évidemment du roman. Mais, après avoir fait la part très large à l'inventeur, je persiste à croire que le caractère de Louis XI, tel que l'a tracé Delavigne, est on ne peut plus exact. Il ne s'agit plus, bien entendu, du Louis XI de 1468, coureur de grandes routes et se faisant prendre comme un étourneau, à Péronne, mais du Louis XI des dernières années, se confinant dans son château de Plessis-les-Tours, sombre manoir aux murailles hérissées de broches de fer, aux fossés semés de chausses-trappes, aux arbres garnis de pendus... Casimir Delavigne, que l'on opposa constamment, sa vie durant, à Victor Hugo et à Alexandre Dumas, n'avait rien du chef d'école. Gustave Planche écrivait de lui, à propos des *Enfants d'Edouard* : « Il pourrait impunément composer et montrer sur la scène française plusieurs centaines de tragédies pareilles à celle-ci sans hâter ou ralentir les progrès de l'art dramatique ». *Louis XI* vaut mieux — tout en se rapprochant beaucoup plus de Scribe et de Campistron que de Racine ou de Shakespeare. Taillade a rendu avec son grand talent la figure de ce tyran en proie à la couardise et à la superstition. A défaut d'ampleur, il a mis dans la composition de ce personnage qu'il a soigneusement étudié—il le jouait pour la première fois à la Porte-Saint-Martin il y a une vingtaine d'années — beaucoup d'intelligence et de recherche. Quand il est entré, au premier acte, bondissant de colère, il s'est fait justement applau-

dir. Peut-ètre a-t-il été quelque peu exagéré — voire même un peu grimacier — dans la fameuse scène de la confession; mais, en revanche, il a joué la mort de Louis XI d'une façon tout à fait remarquable. C'est bien là cette « anatomie ambulante » dont parlent les historiens...

30 DÉCEMBRE. — Première représentation du *Voyage de Mistress Robinson,* pièce à grand spectacle, en cinq actes et dix tableaux, de M. Gaston Marot[1]. — Non, vraiment, c'est trop! le Château-d'Eau nous comble : costumes, décors, changements à vue, danses, exhibition de Peaux-Rouges, de mangeur de feu, de ténor même... Nous avons tout cela dans le *Voyage de Mistress Robinson*, pièce à grand, et surtout à long spectacle, bâclée sur le modèle du *Tour du monde en 80 jours.* Cinq actes et dix tableaux pendant lesquels nous nous trouvons tour à tour à Londres, à Liverpool, à Bornéo, et enfin à l'île Robinson, terme du voyage. Mais pourquoi ce voyage? — Mistress Robinson, dont le mari, capitaine au long cours, est mort assassiné par son second, a un neveu qu'elle chérit comme son propre fils. Ce neveu aime miss Lucy dont il est aimé. Or, la main de miss Lucy est déjà promise à lord Railton, reconnu précisé-

1. DISTRIBUTION. — Railton, M. *Rosny.* — Samedi, M. *Francisque.* — Vilkins, M. *Charlier.* — Peter Brown, M. *H. Legrand.* — Le rajah, M. *Fernand.* — Le constable, M. *Legrenay.* — Armand, M. *Monca.* — Le grand-prêtre, M. *Germain.* — Milord Davelay, M. *Aubert.* — Espalado, M. *Vidal.* — Harris, M. *Leriche.* — Le père Samedi, M. *Chevalier.* — Mistress Robinson, Mme *R.-Lemonnier.* — Lucy, Mlle *E. Villars.* — Julie, Mlle *Blancheteau.* — Milady Davelay, Mlle *Dubuisson.* — Miss Anna, Mlle *Salvadora.* — Zizi, Mlle *Gense.*

ment — voyez la coïncidence! — par mistress Robinson comme l'assassin de son mari. Pour empêcher ce mariage, il faut des preuves; Mme Lemonnier les ira chercher à l'île Robinson où est venu échouer le navire. De là, le grand voyage. Qui épousera miss Lucy? Le jeune Armand, ou l'assassin? Tranquillisez-vous : la vertu, dans un mélodrame, ne finit-elle pas toujours par être récompensée? Nous verrons donc s'unir le jeune couple, pendant que mistress Robinson accordera sa propre main au reporter du *Times*, Peter Brown, et que Mlle Julie, gentille soubrette parisienne, deviendra la femme d'un nègre du plus beau noir, Samedi (quel esprit!) le fidèle serviteur de mistress Robinson. Ce n'est, naturellement, qu'après de nombreuses et variées péripéties que nous arrivons à un si beau résultat. Mais que sont les plus insurmontables obstacles pour mistress Robinson et les siens?... Avouons que leur histoire est du plus médiocre intérêt et qu'en dépit des efforts de Mme Lemonnier pour réchauffer de son entrain une troupe légèrement découragée, la pièce est jouée de façon simplement suffisante... Quant au ballet... je crois qu'il vaut mieux n'en pas parler. Avec *Lucile Desmoulins*, de M. Jules Barbier, et *Louis XI*, de Casimir Delavigne, le Théâtre de la République s'était littérairement élevé d'un cran. Avec le *Voyage de Mistress Robinson*, il est redescendu un peu plus bas. N'insistons pas.

Le *Voyage de Mistress Robinson* termine, au Théâtre de la République, l'année 1896, qui se trouve résumée dans le tableau suivant;

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
La Belle Grêlée, drame	»	»	17
La P'tiote, drame	5 a. 6 t.	»	44
**Pauvre Jeanne*, drame	5 a. 9 t.	19 fév.	32
**Loup de mer*, drame	3	24 mars	10
**La Jeunesse de Parny*, opéra-comique	2	24 mars	10
Les Nuits du boulevard, drame	5 a. 8 t.	4 avril	27
Madame a ses brevets	»	»	3
**Le Dossier 113*, drame	5 a. 8 t.	1er mai	16
Les Aventures de Thomas Plumepatte	»	»	19
Les Petites Dames du Temple, drame-vaudeville	5 a. 6 t.	5 juin	19
La Petite Pologne, drame	5	24 juin	16
Paille d'Avoine	»	»	53
Marie-Jeanne, drame	5	10 juillet	29
La Berline de l'Emigré, drame historique	5	8 août	20
**Maman Gâteau*, drame	6	28 août	34
**Nina la Blonde*, drame	5 a. 7 t.	29 sept.	41
**Lucile Desmoulins*, drame historique	5 a. 7 t.	6 nov.	30
Louis XI, drame historique	5	4 déc.	28
**Mistress Robinson*, pièce	5 a. 10 t.	30 déc.	2

THÉATRE DE L'ELDORADO

De café-concert devenu théâtre, l'Eldorado a droit à un court chapitre de notre histoire dramatique au jour le jour. Sa pièce d'inauguration est le *Royaume des femmes*, de MM. Ernest Blum et Paul Ferrier, d'après Cogniard et Raoul Toché, musique nouvelle de M. Gaston Serpette[1]. —

14 OCTOBRE. — La *Reine des Reines*, opérette-bouffe en trois actes de M. P. L. Flers, musique de M. Edmond Audran[2], est une occasion pour l'Eldorado de nous offrir, au premier acte, en un joli décor de Cornil, un lavoir pavoisé de drapeaux qui nous reporte de quelques jours en arrière, en pleines fêtes russes. Et. voilà, justement, les « types » de province qui s'amènent en bande, non

1. DISTRIBUTION. — Frivolin, Mme *Simon-Girard*.— Xéressa, Mlle *Mily-Meyer*. — Prudhomma, Mme *Mathilde*. — Suavita, Mlle *Marié de l'Isle*. — Trombolinette, Mlle *Simier*. — Merluchette, Mlle *Guernier*. — Pyrrha, Mlle *De Ter*. — Azurine, Mlle *Daubrée*. — Cornaline, Mlle *Lise Fleuron*. — Fiorella, Mlle *Lhéry*. — Brillantine, Mlle *Daumont*. — Doucette, Mlle *Daligny*. — Landrinette, Mlle *Richard*. — Gugustine, Mlle *Esmoni*. — Maîtresse d'hôtel, Mlle *J. Calvé*.— Eglantine, Mlle *Sapho*.— Le Goulu, Mlle *Dartois*. — Alcindor, M. *Sulbac*. — Citronnet, M. *Berthaut*. — Merluchet, M. *Froger*.

2. DISTRIBUTION. — Paul, M. *Théry*. — Bichon, M. *Regnard*. — Clampistron, M. *Rablet*. — Gadencourt. M. *Pons-Arlès*. — Vermillon, M. *Grandey*. — Germaine, Mlle *Paulette Darty*. — Loïse, Mlle *Alice Bonheur*. — Candide Prunet, Mme *Mathilde*. — Madame Gadancourt, Mme *Irma Aubrys*. — Madame Landouyard, Mlle *Fanny Génat*.

pour voir le tsar, mais pour assister à la noce de leur neveu Clampistron avec Mlle Germaine Gadencourt. Or, Germaine dédaigne les honneurs (Clampistron est conseiller municipal) et n'a d'yeux que pour M. Paul, le gentil étudiant qui l'a si galamment fait danser au dernier bal de l'Hôtel de Ville. Alors qu'imagine-t-elle pour échapper au conjungo qu'elle déteste? De se faire nommer « reine des reines », et de garder ainsi, au moins jusqu'à la mi-carême... ce qu'elle réserve pour M. Paul. D'ici là, on verra; on aura le temps d'aviser... Paul avise tout de suite en soignant le vote qui vaut, en effet, à Germaine la royauté, briguée par sa cousine Loïse, et nous vaut, à nous, une fête carnavalesque de haute gresse. L'ivresse du bébé Landouyard, les extravagances amoureuses de Mlle Candide Prunet (c'est Mathilde) ne sont-elles pas faites pour dérider les plus moroses? Et ne faut-il pas prendre les bouffonneries pour ce qu'elles sont? La *Reine des Reines* ne visait, sans doute pas au grand art; mais aidée par l'alerte musique d'Audran, montée comme sait tout monter M. Marchand — il y avait là des déshabillés qui se recommandaient aux amateurs — elle fut gaiement interprétée par MM. Théry — un chanteur issu du Conservatoire — Regnard — un beau Bichon très nature — Rablet — un conseiller municipal non moins réussi — et par M. Roger M. qui, à défaut de son nom, nous révélait les appréciables qualités d'un comique très réjouissant... Puis, une nouvelle étoile, Mlle Paulette Darty, dont la voix est franchement agréable;

M[lle] Alice Bonheur, qui est toujours gentille, et M[me] Mathilde, qui est toujours amusante.

7 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de *Joséphine vendue par ses sœurs*, opéra-bouffe en trois actes de MM. Paul Ferrier et Fabrice Carré, musique de M. Victor Roger[1].

24 DÉCEMBRE. — Première représentation de *Sa Majesté l'Amour*, opérette à spectacle en trois actes et huit tableaux, de MM. Maurice Hennequin et Antony Mars, musique de M. Victor Roger[2]. — *Sa Majesté l'Amour* aura été la dernière carte jouée par M. Marchand, qui, avant que l'année soit close, cède le théâtre à M. Bianchini, le très distingué dessinateur de l'Opéra et de la Comédie-Française. C'est donc M. Bianchini que nous retrouverons, l'an prochain, dirigeant l'Eldorado, où, jadis, il commença par dessiner les costumes de revue du célèbre café-concert.

---

1. DISTRIBUTION. — Alfred Pharaon-Pacha, M. *Reynard*. — Montosol, M. *Théry*. — Putiphar-Bey, M. *Maurice Lamy*. — Mourzouf, M. *Rablet*. — Le facteur, M. *Fernal*. — Benjamine, M[lle] *Mily-Meyer*. — Joséphine, M[lle] *Paulette Darty*. — M[me] Jacob, M[lle] *Auffray*. — Rebecca, M[lle] *Esmoni* — Fatime, M[lle] *Lise Fleuron*. — Gertrude, M[lle] *Charlier*. — Deborah, M[lle] *Dartois*. — Sarah, M[lle] *Desalle*.

Au deuxième acte, un divertissement réglé par M[me] Mariquita, était dansé par M[me] *Labounskaya* et le corps de ballet.

2. DISTRIBUTION. — Le prince de Styrie, M[lle] *Marguerite Ugalde*. — Le comte de Ferko Gabor, M. *Regnard*. — Don Guzman, M. *Henri Deschamps*. — Tricala, M. *Maurice Lamy*. — Soffadar, M. *Vandenne*. — Trilby, M. *Grandey*. — Le vicomte de l'Estrapade, M. *Rablet*. — Le baron de Bigorre, M. *Poggi*. — Farkas, M. *Blondel*. — Karl, M. *Fernal*. — Stephan, M. *Berthol*. — Lyonnette, M[lle] *Paulette Darty*. — Irma de Blanc-Mesnil, M[lle] *Dyliane*. — Kadidja, M[lle] *de Fréville*. — Olympe d'Offreville, M[lle] *de Vence*. — L'Amour, M[lle] *d'Hauty*. — Sidonie, M[lle] *Desalle*. — Clara, M[lle] *Gipsy*. — Coralie, M[lle] *Rachel Rey*. — Lady Poulson, M[lle] *Dartois*. — Marquise Damelly, M[lle] *Marthe Richard*.

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Royaume des femmes, opérette......	3 a. 6 t.	21 février	81
La Partie d'échecs, comédie............	1	»	82
**La Reine des Reines*, opérette-bouffe...	3	11 octob.	21
Le Bracelet, vaudeville.................	1	»	20
Joséphine vendue par ses sœurs, op.-bouffe	3	7 nov.	47
J'épouse mon oncle, vaudeville.........	1	»	16
**Sa Majesté l'Amour*, opérette...........	3 a. 8 t.	21 déc.	10

THÉATRE DES MENUS-PLAISIRS

Au *Pont vivant,* qui s'était joué pendant les premiers mois de l'année 1896, succédait, le 28 mars, le *Métropolitain de Londres*, pièce à grand spectacle, en quatre actes et dix tableaux tirés de l'anglais, par MM. Paul Burani et Maurice Sorbon[1]. — Le succès de cette pièce anglaise — oh! oui bien anglaise — était-il à la hauteur des affiches immenses qui couvraient, depuis huit jours, les murs de Paris? Justifiait-il cette répétition générale en deux soirées dont on se souviendra longtemps dans le monde des théâtres? Eh! mon Dieu, peut-être ne faudrait-il qu'un clou de plus pour que, moyennant un tarif de places à bon marché, le public, qui se contente de peu, se divertisse suffisamment à ce spectacle naïf, à peine supérieur aux pantomimes des cirques de foire. Rappelons-nous que le *Pont vivant* est allé à la centième... Et le *Pont vivant* n'avait pas Taillade dans le rôle d'un vieux brave homme, l'ex-colonel Cardignan, tellement accablé de malheurs — on lui a pris sa femme

1. DISTRIBUTION. — Goodmann, M. *Taillade.* — Olivier Clarke, M. *Andréyor.* — Harry Bettson, M. *Séverin-Mars.* — Thomas-Trubley, M. *Gontier.* — Gilbert Graham, M. *Scarella.* — Williams Dick, M. *Delacroix.* — Crafty, M. *Charlin.* — Scoup, M. *Roberval.* — Menken, M. *Gandrille.* — Un gamin, M. *Cliquet.* — Un consommateur, M. *Robert.* — Miss Lucy, Mme *Odenat.* — Nelly Montaigü, Mlle *Gaudy.* — Dorothée, Mlle *Frespec.* — Maud, Mlle *Janine.* — Kenn, Mlle *Yvonne.*

et enlevé sa fille — qu'il noie son chagrin dans le gin ; il est devenu Goodman l'ivrogne et se promène dans Londres en homme-sandwich... Est-il besoin de vous dire que Taillade a joué en comédien de grande race la scène où il retrouve son enfant, et que tout le monde a applaudi quand, enfin, il a pu triompher des canailleries de l'infâme Harry Bettson qui fut le fléau de toute sa vie. Quel est cet Harry Bettson ? Un bandit de la pire espèce, n'en doutez pas : ayant lu dans les feuilles qu'on recherchait sir Olivier Drake, héritier de son oncle (il s'agit d'un respectable nombre de millions) à la condition qu'il épouse sa cousine Nelly, le Bettson est assez habile pour mettre la main sur le jeune baronnet, qui, caché sous un nom qui n'est pas le sien et déjà marié selon son cœur, expie dans une situation voisine de la misère la faute dont il s'est rendu coupable en signant de fausses traites destinées à payer une dette de jeu, et pouvant l'envoyer tout droit aux galères. Extraire d'Olivier la forte somme, sous prétexte de lui rendre les malheureuses traites, et faire disparaître sa jeune femme Lucy, devenue gêneuse, puisqu'elle l'empêche d'épouser sa cousine : c'est à quoi va travailler Harry Betson, le forçat à l'oreille coupée — jusqu'au jour où il se fera dûment pincer par la police qu'il a si souvent dépistée. Très joli d'ailleurs le décor du Pont de Westminster au clair de lune, d'où se précipite miss Lucy, heureusement sauvée par son propre père Cardignan. Très ingénieuse — oh ! combien — l'explosion de dynamite qui projette miraculeusement la jeune femme dans

les bras de son cher Olivier. Que dire du Music-Hall de White-Chapel, communiquant au caveau souterrain dans lequel on enferme, au milieu des chants et des rondes, l'infortuné Goodmann, sinon qu'il est audacieusement emprunté — pour ne pas dire plus — à nos *Bohémiens de Paris :* Dennery réclamerait qu'il aurait sûrement gain de cause. Et quel dommage que le Passage du Métropolitain — une simple latte en carton traversant la scène en un quart de seconde — ne nous apparaisse, à la fin de la soirée que comme une plaisanterie peut-être un peu forte. Quels fumistes, ces Anglais ! Et quel bon public que le public parisien !

2 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de *Nana,* pièce en cinq actes de M. William Busnach, d'après le roman de M. Zola [1]. — La pièce que M. Busnach tira un jour, ainsi qu'il avait déjà fait pour l'*Assommoir,* du célèbre roman d'Emile Zola, fut jouée plus de cent cinquante fois à l'Ambigu. Et l'aventure — comme les années passent ! — est déjà vieille de quinze ans. Reproduction scénique singulièrement adoucie. Les plus abjects personnages du livre sont restés dans la coulisse ; les autres ont été passés à la même savon-

1. DISTRIBUTION. — Le comte Muffat, M. *Ganet-Beure.* — Steiner, M. *Stéphane.* — Philippe Hugon, M. *Dorny.* — La Faloise, M. *Hénault.* — Georges Hugon, M. *Malaize.* — Le marquis de Chouard, M. *Lyonel.* — Dagenet, M. *Dubreuil.* — Prullières, M. *Clairval.* — Bosc, M. *Tellam.* — Francis, M. *Charlet.* — Joseph, M. *Chotard.* — Nana, Mlle *Aimée Martial.* — Zoé, Mme *Odenat.* — Mme Hugon, Mlle *Guertet.* — Pomaré, Mlle *Sorel.* — Mme Maloir, Mlle *Périer.* — Mme Lerat, Mlle *Kléber.* — Simonne, Mlle *Mario.* — Clarisse, Mlle *Hébert.* — Rosita, Mlle *Marguerite Doria.* — Lucy Stewart, Mlle *de Morlac.* — Blanche de Sivry, Mlle *Lisiane.* — Louiset, petite *Nathan.*

et enlevé sa fille — qu'il noie son chagrin dans le gin ; il est devenu Goodman l'ivrogne et se promène dans Londres en homme-sandwich... Est-il besoin de vous dire que Taillade a joué en comédien de grande race la scène où il retrouve son enfant, et que tout le monde a applaudi quand, enfin, il a pu triompher des canailleries de l'infâme Harry Bettson qui fut le fléau de toute sa vie. Quel est cet Harry Bettson ? Un bandit de la pire espèce, n'en doutez pas : ayant lu dans les feuilles qu'on recherchait sir Olivier Drake, héritier de son oncle (il s'agit d'un respectable nombre de millions) à la condition qu'il épouse sa cousine Nelly, le Bettson est assez habile pour mettre la main sur le jeune baronnet, qui, caché sous un nom qui n'est pas le sien et déjà marié selon son cœur, expie dans une situation voisine de la misère la faute dont il s'est rendu coupable en signant de fausses traites destinées à payer une dette de jeu, et pouvant l'envoyer tout droit aux galères. Extraire d'Olivier la forte somme, sous prétexte de lui rendre les malheureuses traites, et faire disparaître sa jeune femme Lucy, devenue gêneuse, puisqu'elle l'empêche d'épouser sa cousine : c'est à quoi va travailler Harry Betson, le forçat à l'oreille coupée — jusqu'au jour où il se fera dûment pincer par la police qu'il a si souvent dépistée. Très joli d'ailleurs le décor du Pont de Westminster au clair de lune, d'où se précipite miss Lucy, heureusement sauvée par son propre père Cardignan. Très ingénieuse — oh ! combien — l'explosion de dynamite qui projette miraculeusement la jeune femme dans

les bras de son cher Olivier. Que dire du Music-Hall de White-Chapel, communiquant au caveau souterrain dans lequel on enferme, au milieu des chants et des rondes, l'infortuné Goodmann, sinon qu'il est audacieusement emprunté — pour ne pas dire plus — à nos *Bohémiens de Paris* : Dennery réclamerait qu'il aurait sûrement gain de cause. Et quel dommage que le Passage du Métropolitain — une simple latte en carton traversant la scène en un quart de seconde — ne nous apparaisse, à la fin de la soirée que comme une plaisanterie peut-être un peu forte. Quels fumistes, ces Anglais ! Et quel bon public que le public parisien !

2 MAI. — Première représentation (à ce théâtre) de *Nana,* pièce en cinq actes de M. William Busnach, d'après le roman de M. Zola [1]. — La pièce que M. Busnach tira un jour, ainsi qu'il avait déjà fait pour l'*Assommoir,* du célèbre roman d'Emile Zola, fut jouée plus de cent cinquante fois à l'Ambigu. Et l'aventure — comme les années passent ! — est déjà vieille de quinze ans. Reproduction scénique singulièrement adoucie. Les plus abjects personnages du livre sont restés dans la coulisse ; les autres ont été passés à la même savon-

1. DISTRIBUTION. — Le comte Muffat, M. *Ganet-Beure.* — Steiner, M. *Stéphane.* — Philippe Hugon, M. *Dorny.* — La Faloise, M. *Hénault.* — Georges Hugon, M. *Malaize.* — Le marquis de Chouard, M. *Lyonel.* — Dagenet, M. *Dubreuil.* — Prullières, M. *Clairval.* — Bosc, M. *Tellam.* — Francis, M. *Charlet.* — Joseph, M. *Chotard.* — Nana, Mlle *Aimée Martial.* — Zoé, Mme *Odenat.* — Mme Hugon, Mlle *Guertet.* — Pomaré, Mlle *Sorel.* — Mme Maloir, Mlle *Périer.* — Mme Lerat, Mlle *Kléber.* — Simonne, Mlle *Mario.* — Clarisse, Mlle *Hébert.* — Rosita, Mlle *Marguerite Doria.* — Lucy Stewart, Mlle *de Morlac.* — Blanche de Sivry, Mlle *Lisiane.* — Louiset, *petite Nathan.*

nette que sa trop fameuse héroïne. Le comte Muffat n'est plus qu'un mari qui se dérange, un père-noble amoureux sans autre signalement particulier que la clef de chambellan qu'il a dans le dos. Le vieux marquis de Chouard, débarbouillé de ses vilenies, se présente au théâtre sous la physionomie paterne d'un Bonhomme Jadis repentant de ses péchés de jeunesse. Le banquier Steiner, un des rois de la haute finance, apparaît sous la forme d'un loustic à la Paul de Kock qui tombe à plat dans un ruisseau pour égayer le public. Au cinquième tableau, le naturalisme — mon Dieu! que ce mot est déjà suranné! — fait au romantisme une lâche concession. Il lui emprunte la chiffonnière fatidique qui entre comme au moulin dans le salon de Nana pour lui prédire une fin des fins pareille à la sienne... Une scène également d'ancien jeu, mais bien faite, et qui a porté comme au premier jour, est la débâcle de Nana, sur qui les catastrophes tombent dru comme grêle. Elle a chassé le Muffat vidé de son dernier billet de banque; on vend son hôtel, ses domestiques lui réclament insolemment leurs gages non payés; Philippe Hugon vient lui apprendre qu'il a mangé pour ses beaux yeux la grenouille de son régiment et qu'il vient d'être surpris la main dans la caisse; son petit frère, Georges, jaloux d'être supplanté par lui, se perce le flanc d'une paire de ciseaux; la mère, qui venait réclamer son fils aîné à Nana, trouve le cadet gisant sur le tapis, et l'emporte, pendu à son cou, en maudissant la maison de la courtisane. Toutes ces catastrophes

rassemblées, hurlant en chœur, produisent un très émouvant *tutti*. Et vous vous rappelez, au dernier tableau, Nana mourant dans une misérable chambre d'hôtel, sous le masque purulent de la petite vérole : abominable spectacle, d'horreur toute physique, semblable à celle qui vous prend devant les pièces d'anatomie reproduisant l'affreux *facies* des maladies gangréneuses... Il n'y a pas grand chose à dire des acteurs des Menus-Plaisirs, presque tous inconnus, et bien loin, hélas, des créateurs de la pièce dont un journal (sans doute par malice) rappelait dernièrement les noms, en regards des noms nouveaux. Mlle Aimée Martial, en l'honneur de qui se donnait la fête, est toujours la très jolie femme que vous savez, hantée du démon du théâtre. Elle a déjà joué le rôle aux Bouffes-du-Nord, où elle arborait tous les soirs cent mille francs de diamants. Aux Menus-Plaisirs, moins de diamants, mais une énorme bonne volonté qui, vraiment, mérite d'être encouragée. Monotone et veule pendant les trois premiers actes, elle s'est relevée, aux derniers tableaux, par quelques crises de colère nerveusement rendues. Elle a joué très pathétiquement la mort — ignoble — de Nana.

3 JUIN. — Première représentation (à ce théâtre) de *Valmy*, drame historique en cinq actes et douze tableaux, de M. Paul Mahalin, précédemment joué à l'Ambigu[1].

1. DISTRIBUTION. — Danton, M. *Renot*. — Pierre Vauthier, M. *Ganet-Beuve*. — Jean d'Armaillan, M. *Dorny*. — Dumouriez, M. *Dubreuil*. — Pascal Rigaud, M. *Duchatenet*. — Canigou, M. *H. Franck*. — Baron de

M. Minuto, l'étonnant directeur, a mis la clef sous la porte... Les « artistes réunis », à la tête desquels s'est placé M. Scipion, jouent, le 7 août, le célèbre vaudeville de Lockroy père et Anicet Bourgeois, les *Trois Epiciers*[1]. Puis, après treize jours d'exploitation, ils ferment eux-mêmes boutique. M. Grisier, déjà directeur des Bouffes-Parisiens, devient — par suite d'un contrat signé avec Mme Cantin, propriétaire du bail — directeur des Menus-Plaisirs, qu'il rouvre, le 3 octobre, avec l'*Enlèvement de La Toledad*[2], emprunté au répertoire des Bouffes. De la gaieté, toujours, et de l'esprit à foison : tel est le fin croquis de « vie parisienne » esquissé par M. Fabrice Carré. Puis une poignée de duettos et de chansons, d'habaneras et de séguédilles très joliment traitées par M. Audran. Pièce et musique ont retrouvé, au boulevard de Strasbourg, leur vif succès du passage Choiseul. Et pourquoi de nouveaux spectateurs n'iraient-ils pas applaudir les nouveaux interprètes des rôles de la Toledad et du

---

Saint-Péru, M. *Lyonnel*. — Exupère, M. *Romain*. — Passepoil, M. *Boucard*. — Bellepointe, M. *Tellam*. — Rossignol, M. *Reille*. — Médard, M. *Clairval*. — Fil-en-Quatre, M. *Janny*. — Duc de Brunswick, M. *Yvon*. — Général Clairfayt, M. *Guersant*. — Beaudoin, M. *Henault*. — Kellermann, M. *Dumais*. — Thévenot, M. *Chataigner*. — Suzanne, Mme *Odenat*. — Marion, Mlle *Kléber*. — Cadonette, Mlle *F. Messager*. — Croquignolle, Mlle *Mario*.

1. Distribution. — Bardou, M. *Scipion*. — Lapie, M. *Perrier*. — Leture, M. *Berville*. — Athanase, M. *Jourdan*. — Bichelu, M. *Kerny*. — Mme Lapie, Mme *Gabrielle Rose*. — Mme Leture, Mlle *Sass*. — Mme Bardou, Mlle *Surville*. — Rose, Mlle *Desombray*. — Catherine, Mlle *Auer*.

2. Distribution. — Antonio, M. *Dambrine* (débuts). — Tripmann, M. *Bartel*. — Gaston Lombart, M. *Wolff*. — Poulet, M. *Perrier*. — La Toledad, Mlle *Debriège* (débuts). — La Macarona, Mlle *R. Maurel* (rentrée). — Baronne Tripmann, Mlle *Carling* (débuts). — Méline Cruchet, Mlle *Suzanne Dalbray* (débuts).

capitan Antonio? La Toledad, c'est Mlle Debriège, à qui son jeune et aimable professeur, Mme Blanche Monti, n'a pu donner une voix, mais qui, vraiment très espagnole, ne manque, dans son jeu, ni de verve, ni d'adresse. Puis, Mlle Debriège a trouvé en la personne du ténor, M. Dambrine, un excellent partenaire. On leur a redemandé à tous les deux le « pas » du second acte, ainsi que les jolis couplets bien connus : « Il y avait un arrêt à Dijon... »

5 DÉCEMBRE.— Première représentation de *Ramponnette*, opérette en trois actes, de MM. Lénéka et Richard, musique de MM. Baille et Sélim[1]. — La fable remonte à l'époque où le jeune Louis XV courait le guilledou à travers les rues de Paris, travesti en joli soldat. Ce n'était pas encore le Parc aux Cerfs, ni même le temps des Châteauroux, des Pompadour, mais l'année aux doux jeux des grisettes. Quand le roi a batifolé, que les amoureux ont roucoulé, que les belles ont fait les mignardes, les coquettes, les oiselles chanteuses, tout s'accommode selon la recette d'une bonne fin: mariage, union des couples sympathiques. Une musique proprette, gentillette et discrète gazouille à l'orchestre et passe en chansons, en romances sur les lèvres des amoureux. Celui qui l'a le mieux chantée est M. Bérard ; celle qui est du minois le plus

1. DISTRIBUTION. — Ramponneau, M. *Tauffenberger*. — Jean, M. *Bérard*. — Legris, M. *Bartel*. — Le baron, M. *Philippon*. — Narius, M. *Modot*. — Fléchardois, M. *Perrier*. — La Besace, M. *Walter*. — Le sergent, M. *Moret*. — Gonzague, M. *Davia*. — Louis XV, Mme *Jeanne Thibault*. — Ramponnette, Mlle *Saulier*. — Mme Legris, Mme *J. Evans*. — Bertine, Mlle *De Mérengo*. — Flipotte, Mlle *Deguin*. — Rose, Mlle *Rachel*.

agréable et du geste le plus gracieux est Mlle Saulier ; il faut citer aussi Mme Jeanne Thibault, un gentil Louis XV ; Mme Jane Evans, une très gaillarde Mme Legris ; puis, MM. Tauffenberger et Bartel... Courte, très courte (trois représentations) sera la carrière de cette *Ramponnette.*

12 DÉCEMBRE. — Reprise des *Mousquetaires au couvent* [1], dont la huit-centième a lieu quelques jours après : le 19 décembre.

Enfin, le 23 décembre, M. Grisier cessait — déjà ! — d'être directeur des Menus-Plaisirs et passait la main à M. Georges Mathieu qui n'avait jusque-là que le titre et les fonctions d'administrateur général. C'est lui que nous retrouverons, en 1897, à la tête de ce théâtre si difficile. Y demeurera-t-il plus longtemps que ses prédécesseurs ?

	NOMBRE d'actes	DATE de la 1re représ. ou de la reprise	NOMBRE de représent. pendant l'année
Le Pont vivant, pièce	1 a. 11 t.	»	85
**Le Métropolitain de Londres,* pièce	1 a. 10 t.	28 mars	36
Nana, pièce	5	2 mai	30
**Valmy,* drame historique	5 a. 12 t.	3 juin	7
Les Trois Epiciers, vaudeville	3	7 août	11
En tête-à-tête, vaudeville	1	9 août	14
L'Enlèvement de la Toledad, opérette	3	3 octobre	29
Miss Helyett, opéra-comique	3	30 octob.	30
**Ramponnette,* opérette	3	5 déc.	6
Les Mousquetaires au couvent, opéra-com.	3	12 déc.	21

1. DISTRIBUTION. — Brissac, M. *Piccaluga.* — Gontran, M. *Tauffenberger.* — L'abbé Bridaine, M. *Darman.*— Le gouverneur, M. *Jourdan.* — Pichard, M. *Walter.* — Simone, Mlle *Dulac.*— Louise, Mlle *Dalbray.* Marie, Mlle *Albine.* — Sœur Opportune, Mlle *Cazalis.* — La supérieure, Mlle *Deriasse.*

SPECTACLES DIVERS

Comme l'année précédente, nous réunissons ici, sous le titre de *Spectacles divers*, les théâtres qui, comme l'Athénée-Comique, n'ont fait que naître en 1896, ou qui, comme le Nouveau-Théâtre, n'ont pas d'existence propre; les institutions particulières, comme le Théâtre de l'Œuvre, qui ne se manifestent qu'à des époques indéterminées ; les sociétés d'amateurs, comme les Escholiers, qui forment ce qu'on a appelé les « Théâtres à côté ».

ATHÉNÉE-COMIQUE

Est-elle assez élégante et assez coquette, cette salle de la Comédie-Parisienne, construite par Koning aux flancs de feu l'Eden, et que veut faire revivre, avec un tarif abordable à tous, un très sympathique directeur, M. Lerville, sous le nom d'Athénée-Comique, fondé par Montrouge en la fameuse cave de la rue Scribe ! M. Lerville jouera le vaudeville, cousin-germain de la comédie, et, le 27 octobre, nous a donné, dans *Madame l'Avocat*, de MM. Ernest Depré et Félix Galipaux[1], l'heureux spécimen de l'aimable genre qu'il compte exploiter. La pièce

1. DISTRIBUTION. — Le Commodore, M. *Matrat*. — Lherminier, M. *A. Munié*. — Jolivard, M. *Le Gallo*. — Séraphin, M. *Georges Tréville*. — Reginglet, M. *Buteaux*. — Premier ouvrier, M. *Ranté*. — Deuxième ouvrier, M. *Aubry*. — Un employé, M. *Froment*. — Ellen, Mmes *Marianne Chassaing*. — Hermione, Mlle *M. Frédérick*. — Paulette, Mlle *Jane Bergeot*. — Mariette, Mlle *M. Berney*. — La Reporteuse, Mlle *G.*

est basée sur cette manie — manie très louable, assurément — qu'ont d'intelligentes femmes d'être justement ambitieuses pour leurs maris, plus timides. Cette frénésie n'est pas particulière aux femmes d'avocat. Les auteurs ont spécialisé le type et en ont déduit une comédie qui, tournant souvent à la farce, n'en est pas moins fertile en amusantes inventions : histoire de faire visite à l'exquise bonbonnière de la rue Boudreau, et d'y lier connaissance avec l'excellente troupe qu'a su réunir le très avisé M. Lerville. C'est Mme Marianne Chassaing, dont le gracieux talent peut se passer de nos éloges ; M. Matrat, créant un très réjouissant type d'Américain qui adore le coktail — et nous donc ! C'est Munié, ganache excellente ; M. Le Gallo, enlevé aux Nouveautés, qui n'en tiraient point parti, et stylé par Galipaux, qui en a fait, sur son propre modèle, un de ses meilleurs élèves ; c'est enfin Mlle Frédérick, découverte à Bruxelles et remarquée dans les tabarinades de Georges Docquois à l'Exposition du théâtre et de la musique; puis Mlle Marguerite Berney, une malicieuse soubrette arrivant de Cluny...

20 NOVEMBRE. — Première représentation (à ce théâtre) de la *Course aux Jupons*, comédie en trois actes, de M. Léon Gandillot [1], — qui fut jouée plus de cent fois à Déjazet. La pièce vaut surtout par le dialogue, d'une

---

Derienne. — Léone. Mlle *Renée Maupin.* — Eve, Mlle *Toutain.* — Netty, Mlle *P. Moutton.* — Alice. Mlle *G. Brieux.* — Clotilde, Mlle *Jane Dartimont.*

1. DISTRIBUTION. — Frondeval. M. *Munié.* — Lucien Durand, M. *Georges Tréville.* — Georges Castelin. M. *André Dubosc.* — Dugonet. M. *Bourgeotte.* — Pacharès. M. *Ranté.* — Benuto, M. *Jahyer.* — Un vieux monsieur. M. *Tressy.* — Mme Frondeval, Mme *Marianne Chassaing.* — Mme Champagnol. Mme *Fanny Génat.* — Louisette, Mlle *Renée Maupin.* — Suzanne, Mlle *M. Berney.* — Mme Bolivon, Mme *Jeanin.* — Mme Léclair, Mlle *Varin.* — Mme de Bury, Mlle *Bl. Toutain.* — Julie, Mlle *Lusset.* — Clara. Mlle *Jane Dartimont.* — Didine. Mlle *G. Brieux.* — Riri, Mlle *Paulette Moretton.* — Liliane, Mlle *Lucy Bernard.* — Charlotte, Mlle *Dariès.*

vérité étonnante et d'une imperturbable gaieté, par les détails pris sur le vif et rendus d'une façon absolument charmante. Les scènes de « lâchage », au premier acte ; celle des témoins du rastaquouère qui finissent par emprunter la forte somme à l'adversaire de leur client, et la scène des « deux mères », au troisième acte, sont des morceaux de bonne, de très bonne comédie et démontraient, il y a six ans déjà, que le jeune et spirituel auteur des *Femmes collantes* était certainement un homme de théâtre : *Ferdinand le Noceur*, que va reprendre le Palais-Royal, nous en donnera bientôt une nouvelle preuve. M. Léon Gandillot a trouvé, à l'Athénée-Comique, un directeur qui a joliment monté sa pièce — très coquet l'atelier de Lucien Durand — et des artistes qui ont prestement enlevé cette *Course aux jupons :* M. Munié, un excellent Frondeval ; M. Tréville, à qui ne nuit pas trop un léger défaut de prononciation ; M. André Dubosc, de tenue excellente ; Mmes Marianne Chassaing, Renée Maupin, Berney ; Mmes Fanny Génat et Jeanin, dans « les deux mères », etc.

NOUVEAU-THÉATRE

A l'aube de 1896, les directeurs du Nouveau-Théâtre, MM. Borney et Desprez, nous donnaient, rue Blanche, une revue délicieusement montée : les *Dessous de l'Année*, en trois actes et huit tableaux, de MM. Charles Clairville, Adrien Vély et A. Vallin [1]. O le charmant décor rococo du Palais de la Vérité ! Et celui des toits où se

---

1. Interprétés par MM. *Regnard, Hurteaux, Modot, Maurice Lamy, Hérissier, Walter, Gonneau, Dorle, Duplessis, etc.;* Mmes *Aimée Eymard, Sidley, Laporte, Andhrée Viviane, Debary, Dorian, Murany, Jeanne Delorme, Ferret, Cazalis, Deroche, de Fresnes, Rachel Rey, de Morlac, Fabry, Astier, Derbys, Rosen d'Albe, Talmont.*

danse le ballet un peu long, mais si joliment costumé, des Pigeons voyageurs! Avec cela, un joyeux compère, M. Régnard, et deux ou trois bonnes « scènes de revue », comme celle de la Demi-Mondaine : « Je ne suis pas une chanteuse, mais j'ai de la diction, » que joue si gaiement Mlle Laporte, et celle du sergent (M. Hurteaux enlève le rôle avec beaucoup de verve) et du simple fantassin, où les auteurs ont, ma foi! très spirituellement raillé la récente circulaire du ministre de la guerre qui prescrit aux supérieurs la plus stricte politesse envers leurs hommes. Mais il faut voir avec quelle désinvolture le sergent lâche les cérémonies quand il apprend comment, d'après *Amants et Viveurs*, s'expriment entre eux les gens du monde... La scène est amusante au possible. Moins réussi, le dernier acte, où le *Fils de l'Arétin* n'a pas follement inspiré nos parodistes, mais peu importe! la revue est montée avec un goût parfait, et je vous défie de trouver une plus aimable commère que Mlle Aimée Eymard, un plus confortable Omnibus nocturne que Mlle Sidley, une plus piquante Langue française que Mlle Debary, une plus entraînante Reine de Madagascar que Mlle Andhrée Viviane, enlevant avec un réel entrain le final de la *Vie parisienne*.

C'est M. Raoul Gunsbourg — rendons à César (il en a le profil) ce qui appartient à César — c'est, dis-je, M. Raoul Gunsbourg qui eut l'idée, artistique autant que patriotique, de nous faire entendre pour la première fois en France, il y a six ans, la *Vie pour le Tsar*, de Glinka. Et nous nous rappelons encore cette soirée du 30 janvier 1890, qui ne fut, dans la brillante salle du Théâtre municipal de Nice, qu'une série de rappels sans nombre et d'émouvantes ovations. Un très beau spectacle vraiment... Le troisième acte avait mis le feu aux poudres, et le public y avait guetté, pour les acclamer au passage, les

mots : « tsar » et « Russie ». Le rideau tombe, la salle entière demande l'hymne national russe. Le rideau se relève, découvrant tous les artistes groupés autour de M. Devoyod, et l'orchestre et les voix attaquent le chant inspiré. A ce moment, tout le monde est debout, hommes et femmes, à l'orchestre et dans les loges, et, au milieu des bravos frénétiques éclate ce cri formidable, unanime : *Vive la Russie !...* Nous en avons vu bien d'autres, depuis lors ; mais peut-être n'était-il pas hors de propos de rappeler ici ce qu'avait fait, pour l'alliance russe, notre étonnant ami Gunsbourg... On conçoit que l'idée de représentations de la *Vie pour le Tsar* ait germé dans l'esprit d'un Mécène devenant, pour la circonstance, impresario du Nouveau-Théâtre. Mais c'est il y a un mois, à la veille des fêtes franco-russes, qu'on eût dû être prêt, et la tentative de M. Daumont (tel est le nom du Mécène), nous arrivait le 19 octobre, un peu, passez-moi l'expression, comme « la moutarde après dîner ». C'est en vain que dans l'espérance de voir venir M. de Mohrenheim, on avait fleuri et pavoisé les deux loges d'avant-scène ; c'est en vain que Devoyod avait signifié son désir d'interrompre la pièce pour qu'à l'entrée de l'ambassadeur on pût entonner l'hymne russe. M. de Mohrenheim n'est pas venu et la représentation n'a été coupée que par les entr'actes un peu longs. En dépit de l'absence de ses augustes hôtes et à défaut de l'enthousiasme patriotique, quelque peu refroidi depuis que les fêtes sont terminées, elle fut quand même intéressante, cette représentation du célèbre opéra russe, aux formules si souvent italiennes... Et nous avons eu plaisir à y réentendre quelques unes de ses pages — ce sont évidemment les meilleures — où l'on respire le parfum pénétrant des chansons populaires de la race slave. Tout hâtivement qu'elle ait été montée, la *Vie pour le Tsar* l'est, d'ailleurs, aussi bien que possible. Ainsi a-t-on bien fait de nous montrer sous les

traits de Soussanine — le paysan qui donne sa vie pour le tsar — le baryton Devoyod, à qui le rôle appartient en propre depuis longtemps. Et c'est M. Engel, cet artiste d'un si beau style, ce tragédien lyrique puissant qui joue le soldat Sobinine. Dans le rôle travesti de Wania, débutait, non sans succès, Mme Nady, qui au mois de juillet dernier, répondait si cavalièrement au président du jury du concours d'opéra lui décernant un accessit : « Vous pouvez le garder! » Antonida, enfin, était personnifiée par Mlle Louise Mauger que le programme nous dit être « de l'Opéra-Comique ». Moi, je veux bien... Puis, l'orchestre, conduit par une flûtiste de la garde républicaine, M. Fonthonne (tout comme celui de notre Académie nationale est dirigé par M. Paul Taffanel), a fait... plus que son devoir. La bande des cuivres débordait même sur l'espace réservé aux spectateurs, à tel point que mon voisin jouait du cor... Si, après cela, je n'ai pas, gravées dans le tympan, les mélodies de la *Vie pour le Tsar*, c'est que je suis vraiment un peu dur d'oreille...

Notons, à la date du 28 octobre, la première représentation de la *Passante*, comédie moderne en trois actes, d'Oscar Wilde [1], suivie de *Salomé*, drame antique en un acte, du même auteur.

Le 21 décembre, par suite de la location de la salle à M. Fille, nouvelle tentative musicale : on donne *Boccace*, opérette en trois actes, de MM. Chivot et Duru, musique de Suppé [2]. La pièce a gagné de l'âge sans que le dialo-

---

1. DISTRIBUTION. — Mme Vernon, Mme *Lina Munte*. — Margaret, Mme *Hélène Daumerie*. — La duchesse, Mlle *Myla*. — Agathe, Mlle *Henriette Lamy*. — Darlington, M. *Marsay*. — Lord Windermere, M. *Daumerie*. William Carr, M. *Charmy*. — Dumby, M. *Vtcier*.

Salomé était jouée par Mme *Lina Munte*, M. *Daumerie*, etc.

2. DISTRIBUTION. — Jean Boccace, Mlle *Tariol-Baugé*. — Pandolfo, M. *Stuart*. — Le prince Orlando, M. *Berthel*. — Tromboli, M. *Vissière*. — Quiquibio, M. *Batréau*. — Lélio, M. *Picot*. — Beppo, M. *Guess*. —

gue ait gagné d'esprit. Dans ces trois actes de longueur interminable, il n'y a de vraiment amusant que l'épisode du poirier, emprunté à Boccace lui-même. Cette histoire de poirier soi-disant magique, dans lequel on fait monter le jardinier imbécile, tandis que, sous ses yeux, sa femme, sa pupille, et la femme de son voisin se livrent à leurs ébats avec des galants, est vraiment réjouissante. Mais une scène pour trois actes, c'est peu, et le reste de la pièce est de facture assez insipide et de complexion naïve. La musique de Suppé est élégante et vive, bien que déjà marquée d'époque. Elle a cette légèreté et cette fantaisie dans le charme qui distinguent les partitions du maëstro autrichien et les rendent toujours agréables à entendre. L'interprétation est surtout intéressante par l'interprète principale, Mlle Tariol-Baugé, en qui elle se résume. Celle-ci, qui tient le rôle de Boccace, ne manque pas de talent : sa voix est pleine, avec des notes timbrées; elle chante sans fatigue apparente, et non sans charme, — les autres ne sont guère que des bouffons, sans bouffonnerie : la province à Paris...

THÉATRE LIBRE

10 FÉVRIER — *L'Ame invisible*, trois actes de M. Claude Berton [1]; *Mademoiselle Fifi*, adaptation de la nou-

---

Cecco, M. *Noulis*. — L'Inconnu, M. *Couly*. — Béatrice, Mme *Darthenay*. — Frisca, Mlle *Debouaterie*. — Péronelle, Mlle *Grenet*. — Zanetta, Mlle *Drazem*. — Giotto, Mlle *Desmay*. — Frederico, Mlle *Lierny*, — Tofano, Mlle *Marcigny*. — Raphaële, Mlle *Boutellier*.

1. DISTRIBUTION. — Pierre de Champcey, M. *Larochelle*. — Jean Lajaille, M. *Janvier*. — Gontran Loubineau, M. *Arquillière*. — Un Domestique, M. *Michelez*. — Esther, Mlle *Suger*.

velle de Guy de Maupassant par M. Oscar Méténier [1]. — Dieu ! que le Pierre de Champcey de M. Claude Berton est donc une nature compliquée ! Peste soit des analystes ! Celui-ci est à tel point exigeant et injuste en ses éternelles jalousies, qu'à la suite d'une querelle plus ridicule que toutes les autres, sa maîtresse, Esther, une femme d'élite pourtant, se décide à l'envoyer promener, lui et ses insupportables « états d'âme », et se fait enlever par un lourdaud assurément fort indigne d'elle. Mais, si Pierre la tourmentait, Loubineau l'a vite ennuyée, et la voilà revenant au logis de celui qui l'aime toujours, quoi qu'il en dise — et ne s'est jamais consolé de son départ. Comment lui faire avouer sa souffrance et son amour, c'est affaire à elle, en une scène que l'auteur a, ce nous semble, très joliment et très « théâtralement » écrite. Loubineau, qu'on ne supposait guère capable d'un tel acte, s'est tué de désespoir, et Pierre reprend la maîtresse qu'il avait chassée. Finiront-ils par être heureux ?... J'ai peine à le croire. Bien savoir aimer : tout est là. Pierre fut un égoïste, dont les doutes perpétuels et les incessantes inquiétudes étaient faits pour exaspérer... Esther, capricieuse et mystérieuse, eut le tort d'être coquette, — coquette au point d'obliger le meilleur ami de Pierre, Jean Lajaille, à tomber dans ses bras et à montrer qu'il lui

---

1. DISTRIBUTION. — Le curé Chantavoine, M. *Larochelle*. — Le sous-lieutenant Wilhelm d'Eyrik (mademoiselle Fifi), M. *Depas*. — Le major de Falsberg, M. *Dujeu*. — Le capitaine Kelwengstein, M. *Mevisto aîné*. — Le lieutenant Otto de Grossling. M. *Séverin Mars*. — Le sous-lieutenant Fritz Schennaubourg, M. *Verse*. — Rachel, Mlle *Luce Colas*. — Eva la Tomate, Mme *France*. — Blondine, Mlle *G. Fleury*. — Paméla, Mlle *O. Delpré*. — Amanda, Mlle *Reynold*.

La direction du Théâtre-Libre s'était vu interdire la représentation de *Mademoiselle Fifi*. Mais, par un subterfuge adroit, M. Oscar Méténier, ayant fait faire le changement de décor sans baisser le rideau et fermer les portes de communication, la représentation de la pièce avait pu avoir lieu malgré la présence de M. Lépine et de plusieurs commissaires de police.

appartient, lui aussi. La psychologie de M. Claude Berton encore qu'un peu monotone ne laisse pas d'être intéressante par endroits, et ses trois actes ont été bien joués par Mlle Suger et par M. Larochelle, les deux angoissés, ainsi que par M. Arquillière, le naïf provincial si étonné d'avoir été élu par celle qu'il aime sans espoir. — Qui ne connaît *Mademoiselle Fifi*, cette merveilleuse petite nouvelle, où Maupassant nous donna le digne pendant de ce chef-d'œuvre des *Soirées de Médan* qui s'appelle *Boule-de-Suif*. Il s'agit, comme vous le savez, d'un saisissant et véridique épisode de l'Année terrible. Des officiers prussiens, campant au château d'Uville, ont eu l'idée de faire venir de Rouen un lot de filles publiques. Et voilà que, plus mal élevé que les autres, un jeune sous-lieutenant, blanc-bec tout frais émoulu de l'Ecole des Cadets, (ses camarades l'ont surnommé Mlle Fifi), insulte, après boire, les Français qu'il traite de lâches, et les femmes de France qui, dit-il, toutes appartiendront à leurs vainqueurs. — « Tu en as menti ! s'écrie une des filles : vous n'avez que les p... » Et elle lui plante son couteau en plein cœur. Le cadavre roule sous la table et bientôt on entend un glas funèbre. La meurtrière s'est réfugiée dans l'église, et le sacristain l'a cachée dans le clocher, resté muet jusque-là et où n'iront sûrement pas la chercher les soldats prussiens... Avec beaucoup d'adresse et de tact, M. Méténier a mis à la scène le poignant récit du regretté Maupassant. L'effet scénique a été énorme. L'interprétation était, d'ailleurs, excellente et tous méritaient des éloges. M. Depas a rendu avec une cinglante vérité l'ingrate physionomie du jeune sous-lieutenant, hautain et cruel, qui, espérons-le, ne s'est jamais rencontré que parmi nos vainqueurs... M. Larochelle a bien joliment dit le « couplet » du curé Chantavoine. Mlle Luce Colas a dramatiquement représenté l'héroïne vengeresse de la patrie humiliée. Mme France, enfin,

n'a eu qu'à paraître sous le fard et le costume (oh! le costume!) d'Eva-la-Tomate pour provoquer l'hilarité de toute la salle : ce type doit exister dans les « maisons Tellier » de nos bonnes villes de province.

Le spectacle du 16 mars se compose de deux pièces : *Inceste d'âmes*, cinq actes de MM. Jean Laurenty et Fernand Hauser [1]; *Soldat et Mineur*, un acte de M. Jean Malafayde [2]. L'une est parfaitement insupportable, l'autre est simplement une « mauvaise action ». La première, *Inceste d'âmes*, dont l'un des auteurs est, paraît-il, une femme — oh! madame! — nous a fait songer — moins la fureur de passion charnelle — à cette *Arrabella*, de Ford, qui fut jouée sur le Théâtre de l'Œuvre. Jean a pour sœur (Fée est son nom : drôle de nom que, ni vous ni moi, n'est-ce pas, n'aurions l'idée de donner à notre fille) une « intellectuelle » en complète communion de sentiments avec lui : le frère est médecin, la sœur est peintre. Comment ce médecin, qui n'est pas une bête, s'amourache-t-il d'une demoiselle Berthe, qui, elle, est une véritable buse? C'est, je le crains, moins dans un but de « reproduction » que parce qu'il flaire une jolie dot. Toujours est-il que le ménage est bientôt un enfer : Berthe y est non seulement mise à l'écart par son mari, qui passe ses jours et même une partie de ses nuits à travailler avec sa sœur; elle est encore dédaignée par sa fille, Odette, qui n'a d'yeux et d'amitié que pour

1. Distribution. — Jean, M. *Larochelle*. — Maurice, M. *Paul Franck*. — Etienne, M. *Michelez*. — Fée, Mlle *Meuris*. — Berthe, Mlle *Reynold*. — Odette, Mlle *Jane Hellen*. — Hélène, Mlle *Marie Isaac*.

2. Distribution. — Jean Raveau, M. *Dupont*. — Le père La Fosse, M. *Raymond*. — Charles Raveau, M. *Paul Franck*. — Etienne Faurain, M. *Séverin Mars*. — Jules Couture, M. *Michelez*. — Richard de Beaumont, M. *Dujeu*. — Pierre Guittare, M. *Verse*. — Directeur de la mine, M. *Demeyer*. — Maitre porion, M. *Pinsard*. — Jeanne Raveau, Mme *France*. — Micheline, Mlle *Reynold*. — Louison, Mlle *Marie Isaac*. — Lauriette, Mlle *Sylly*.

sa tante-gâteau. Fée est partie ; Odette pleure : il faut rappeler Fée, et la guerre recommence furieusement entre les deux belles-sœurs, — jusqu'au moment où Fée a la fâcheuse idée de tomber malade, et Berthe l'idée, plus fâcheuse encore, de lui donner pendant qu'elle se trouve seule avec elle, double dose de potion à la belladone : il n'en faut pas plus pour l'empoisonner. Fée meurt en accusant Berthe, mais en lui pardonnant. Et si Jean lui pardonne de même : c'est pour l'enfant! J'ai dit que la pièce était assommante, et je le répète... J'ajoute qu'elle est tellement « sommaire », qu'elle paraît bâclée, et que, par ainsi elle n'existe point. Comment donc critiquer ce qui n'est point fait? Mlle Meuris, la petite Meuris du *Canard Sauvage*, donne une figure à la sœur qui aime son frère, et psalmodie son rôle suivant le dernier « cri » du nouveau théâtre... à côté du théâtre. Oh oui ! « à côté ! » Mlle Reynold a bien la vulgarité que les auteurs ont voulu mettre dans le rôle de Berthe.

Après les *Tisserands*, de Gérart Hauptmann, qui firent si grande impression, M. Malafayde (un acteur, paraît-il), nous présente, comme en un fait-divers, le noir tableau d'une grève de mineurs. — Nous sommes « foutus », répètent-ils les uns après les autres. Et ils ont juré de ruiner les patrons en faisant sauter la mine. Mais voilà que la troupe est arrivée, et qu'à l'entrée du puits où doit descendre Raveau qui s'est engagé à faire le coup, un petit factionnaire est placé. C'est Charlot, son propre fils ! Le petit, muet comme le lui commande sa consigne, veut empêcher son père de passer. Celui-ci « l'engueule » dans les termes les plus grossiers et, de plus, ne laisse pas échapper l'occasion d'insulter l'uniforme et le drapeau français. — « Bravo ! » crient, dans la salle, quelques jeunes énergumènes. — « Vive l'anarchie ! » crient quelques autres. Voilà pourquoi j'ai dit que pareille pièce, qui n'est pas une pièce, était une

mauvaise action. Le petit soldat aime mieux se tuer que de trahir son devoir : il s'envoie un coup de fusil à bout portant. Mais ce sacrifice ne sert à rien. il eût mieux fait d'appeler à la garde : le père passe par dessus son cadavre et fait sauter la mine. M. Paul Franck a joué de façon très expressive la pantomime du petit lignard esclave de sa consigne jusqu'à la mort... Mais « piètre spectacle », osions-nous dire, cette fois, à M. Larochelle, puisqu'il lui manquait, selon nous, la « note d'art » sans laquelle le Théâtre Libre n'a pas raison d'être.

27 AVRIL. — *La Fille d'Artaban*, drame en un acte de M. Alfred Mortier [1]; *Nébuleuse*, un acte en prose de M. Louis Dumur [2]; *Dialogue inconnu*, d'Alfred de Vigny [3]. — Il y avait du symbole — en veux-tu, en voilà! — dans les pièces de MM. Dumur et Mortier, que nous donnait M. Larochelle, continuant vaillamment l'œuvre du Théâtre-Libre. Mais ce symbole n'a rien qui nous déplaise, et très nobles, en somme, nous ont paru les aspirations des deux jeunes auteurs. Chez le vieux Combal, on attend la naissance d'un enfant, et pendant que la vieille grand'mère, revenue à l'enfance, s'amuse des vieilles images de la Bible, le père Combal affirme son culte pour l'argent, et se plaint de ce que son gendre n'ayant pas vendu comme il le pensait sa vache à la foire, il lui manque quelques écus pour solder son

1. DISTRIBUTION. — Artaban, bateleur, M. *Gémier*. — Trinquet, valet d'Artaban, M. *Janvier*. — Falzar, valet du pitre, M. *Demeyer*. — Un vieux monsieur, M. *Pinsard*. — Un voyou, M. *Verse*. — Un gardien de la paix, M. *Dujeu*. — Rosella, Mlle *Béraldi*.

2. DISTRIBUTION. — Le père Combal, M. *Charlot*. — L'abbé Jean, M. *Larochelle*. — André, M. *Séverin Mars*. — Pierre, M. *Paul Franck*. — Maître Crapon, M. *Leubas*. — La grand'mère Combal, Mme *France*. — La mère Combal, Mlle *Garniéry*. — La Ravette, Mlle *Celny*. — Madame Rentre, Mlle *Sylla*.

3. DISTRIBUTION. — Le Pape, M. *Taillade*. — L'Empereur, M. *Castillan*.

fermage ; comment va-t-il faire, lui qui a mis son honneur à toujours payer son dû, à l'heure dite? — Un agent électoral le tirera d'embarras en lui achetant son vote, à l'insu de son fils, l'abbé, et de son gendre, le mari de l'accouchée, qui, eux, tiennent pour l'idéale équité des temps futurs, où vivra le nouveau-né... Car un cri, un horrible cri se fait entendre : l'enfant a vu le jour, et du même coup — le passé faisant place à l'avenir — la vieille grand'-mère tombe morte d'émotion. La pièce est un peu longue, peut-être, et l'on attend avec impatience la délivrance de la femme et la fin du sermon écrit dans un bien beau style pour des paysans. Elle est bien jouée par Mme France (la grand'mère) ; par M. Charlot, déjà remarqué, dernièrement, aux Bouffes-du-Nord, dans les *Alphonses du mariage* de M. Paul Charton, et qui nous donne un Combal intéressant, dans la manière d'Antoine ; par M. Larochelle, enfin, à qui convient, on ne peut mieux, le rôle du jeune abbé, épris d'une justice plus juste.

La *Fille d'Artaban* est un petit drame romantique, très empoignant, qui nous a fait penser à la *Femme de Tabarin*, de Catulle Mendès. Artaban est un saltimbanque, et aussi un poète adorant sa fille qui est pour lui « toute la beauté ». Il la montre à la foule sur les tréteaux de sa baraque. Mais la foule a probablement horreur de la beauté, puisque le malheureux ne fait pas le sou. Et dans son désespoir, il déchire le voile qui couvre Rosella, et la montre, nue, au public, qui, loin de s'extasier, crie au scandale et requiert la police. Un agent met la main sur Rosella, Artaban la délivre en la tuant d'un coup de hache, et se laisse emmener, fou de douleur. M. Gémier a « vécu » le rôle d'Artaban de telle sorte qu'on a pu l'entraîner mort de fatigue, mais heureux de la soirée, où il a remporté l'un des plus beaux triomphes de sa carrière.

Tiré de *Grandeur et servitude militaire*, d'Alfred de Vigny, le *Dialogue inconnu* nous a révélé, dans le rôle de l'empereur, un jeune artiste, M. Castillan, à la voix charmante et à la diction fort intelligente; sous les traits du vieux pape tout vêtu de blanc, qui n'a que deux mots à répondre, mais quels mots : *Comédiante, Tragédiante!* nous avons admiré une fois de plus, le valeureux Taillade : quelle simplicité, quelle vérité et... quelle grandeur!

THÉATRE DE L'ŒUVRE [1]

La soirée du 7 janvier commençait par une œuvre suédoise d'Ellin Ameen, *Une Mère* [2], traduite par l'habituel adaptateur d'Ibsen, le comte Prozor. On y voit une mère — est-ce une bonne mère? *that is the question* — qui aime mieux tuer son enfant infirme que de le vouer à la douleur et à la misère; elle est sûre de cette façon que jamais son fils (un cul-de-jatte peut-être) ne lui reprochera de l'avoir mis au monde. Son forfait accompli, la mère se livre à la justice. Le drame, qui ne manque pas de grandeur, se résout dans ce dilemme aussi simple qu'atroce : « Etre immorale au sens des lois et des mœurs, ou immorale au sens plus élevé d'une morale basée sur la générosité véritable ». Mlle Mellot a correctement psalmodié — suivant la mode de l'Œuvre — le rôle de cette mère... étrange.

1. M. Lugné-Poe, directeur de l'Œuvre, a successivement donné ses représentations à la Comédie-Parisienne (rue Boudreau), et au Nouveau-Théâtre (rue Blanche).

2. Distribution. — Emma Olson, Mlle *M. Mellot*. — Mme Malmberg, Mme *R. de Pontry*. — Alma, Mlle *Barbieri*. — Jean Borg, M. *Georges Monrose*. — Anderson, M. *G. Labruyère*.

De *Brocéliande,* de M. Jean Lorrain [1], nous avons retenu les jolis vers du lai de Viviane :

Des parfums de mes lourdes tresses
Mêlés au goût de mes baisers,
J'ai fait de savantes caresses
Pour les désirs inapaisés...

Mais des vers, si charmants qu'ils soient, ne constituent point une pièce, et *Brocéliande* n'est rien moins qu'une pièce. Et puis, les prêtresses d'Endor ont chanté si faux ! Donnons un aimable souvenir à *Yanthis* et passons...

Passons aux symboliques *Flaireurs,* de M. Ch. Van Lerberghe [2], qui procèdent directement de Maeterlinck. La scène représente une chambre misérable, où dorment, dans le même lit, la mère et la fille, la mère vieille, décharnée, mourante. On frappe à la porte ; la fille se lève en chemise — en chemise et les pieds nus, — mais elle a peur et n'ose ouvrir. L'homme avec l'eau se retire et la toile tombe. Deuxième tableau, même décor et même situation. On frappe de nouveau ; c'est l'homme avec le linge. La vieille dit bien à sa fille d'ouvrir. Mais celle-ci tremble de tous ses membres et tient la porte hermétiquement fermée. Troisième tableau, même décor, même situation. Les coups redoublent à la porte : c'est l'homme avec le cercueil. La fille refuse de plus en plus d'ouvrir, elle a de plus en plus peur, et se contente d'allumer les bougies, sur la demande de la mère. On a l'impression d'une chambre mortuaire. (Quelques personnes, trop sensibles, quittent la salle). Les hommes se

---

1. Distribution. — Viviane. Mlle *Nina Barbieri.* — Le conteur, Mlle *Suzanne Auclaire.* — Myrdhin, M. *Max Barbier.*

2. Distribution. — La mère, Mlle *Barbieri.* — La fille, Mlle *Suzanne Auclaire.* — L'homme avec l'eau, M. *Philipon.* — L'homme avec le linge, M. *J. Heingé.* — L'homme avec le cercueil, M. *Lugné-Poe.*

fâchent derrière la porte et l'enfoncent... Ils peuvent emporter leur proie. Mlle Barbieri (la mère) et Mlle Suzanne Auclaire (la fille) ont remarquablement joué cette fantaisie macabre qui, entre nous, qui ne sommes pas des snobs, ne rime à rien, à rien du tout... Il y avait de l'esprit, beaucoup d'esprit dans l'ironique pièce finale: *Des mots! Des mots!* de MM. Ch. Quinel et René Dubreuil [1], dont l'action se passe en 1924 (une centaine de députés ont été guillotinés) entre de bons compagnons grévistes « laissant gueuler les propriétaires » et partisans hypocrites de l'éternelle maxime: « Ote-toi de là que je m'y mette ». On a donc un peu ri, enfin; l'idée était amusante, et c'est grand dommage que les acteurs aient si pauvrement rempli leurs rôles de grotesques orateurs en chambre. Bafouiller n'est pas jouer... Bref, il nous semble que l'Œuvre a parfois donné à ses abonnés, pardon: à ses adhérents (cent francs le fauteuil, mes petits amis) de plus intéressantes soirées que celle-ci, où M. Lugné-Poe s'est peut-être un peu trop nettement affirmé « bon fumiste »...

11 FÉVRIER. — *Raphaël*, pièce en trois actes de M. Romain Coolus [2]; *Salomé*, pièce en un acte de M. Oscar Wilde [3]. — Raphaël est un petit jeune homme qui vient bien inopinément troubler l'excellent ménage à trois que font ensemble Daniel, Louisa sa femme et l'ami Mignard. Pauvre Mignard! Le voilà passé à l'état

1. DISTRIBUTION. — Le compagnon Petit, M. *Villé*. — Le compagnon Hardy, M. *Vayre*. — Le compagnon Dubois, M. *Faure*. — Le compagnon Legrand, M. *Le Général*.

2. DISTRIBUTION. — Daniel, M. *F. Gémier*. — Mignard, M. *Bergers*. — Raphaël, M. *Nerey*. — Jonathan, M. *Lajeunesse*. — Louisa, Mme *Faustine Chartier*. — Rita, Mlle *Suzanne Auclaire*.

3. DISTRIBUTION. — Iokanaan, M. *Max Barbier*. — Hérode, M. *Lugné Poe*. — Le jeune Syrien, M. *Nerey*. — Un Juif, M. *Labruyère*. — Premier soldat, M. *Léréque*. — Salomé, Mme *Lina Munte*. — Hérodias, Mlle *Barbieri*. — Le page d'Hérodias, Mlle *Suzanne Auclaire*.

de raseur et proprement dépossédé par un blanc-bec, qui lui prend sa maîtresse, et ne le vaut, certes pas. C'est bien l'avis du doux mari, qui met tout en œuvre pour réintégrer Mignard, son ami Mignard, en son « emploi ». Il a beaucoup d'esprit, ce mari — on pourrait même dire qu'il en a trop... N'empêche que le second acte de M. Coolus est d'un dialogue original et charmant, encore qu'un peu précieux. M. Gémier a très finement personnifié le mari sceptique et complaisant à l'excès ; Mlle Faustine Chartier a rendu avec infiniment de tact le rôle, toujours délicat, d'une femme mûre, éprise d'un gamin qui, d'ailleurs, la lâche froidement. Et ne pas nommer M. Reigers serait injuste ; Mignard a toutes les déveines : il ne lui manquerait plus que d'être encore dédaigné par la critique.

La critique, généralement bienveillante à l'égard d'un homme de lettres qui avait eu des malheurs plus ou moins mérités, ne jugeait pas trop sévèrement la *Salomé* d'Oscar Wilde, jouée par l'Œuvre, en manière de protestation contre la peine alors subie par l'auteur anglais ? M. Oscar Wilde a voulu nous donner un tableau très voluptueux de l'épisode biblique bien connu (relisez Flaubert) de la fille d'Hérode « désirant la bouche » du prophète Iokanaan (nous disons, nous : Saint Jean-Baptiste) et dans la folle volonté de satisfaire son effrénée passion, exigeant du vieux tétrarque qu'il lui fasse servir sur une bassine d'argent la tête de celui qui l'a repoussée. Or, la *Salomé*, qu'il a pris la peine d'écrire en notre langue, nous a fait l'effet (sans plus) d'un bon devoir de rhétorique dont nous aurions voulu retrancher les trois quarts, à commencer par ces répétitions ridicules pour tous spectateurs qui ne sont pas des esthètes. Tentative avortée, dont c'est le cas de dire en langage vulgaire « que le jeu n'en valait pas la chandelle ». Louons du moins les interprètes. M. Lugné-Poe ne nous a jamais

paru meilleur que dans le rôle d'Hérode, dont la composition fut assurément très artistique. Et, dans celui de Salomé, que Sarah Bernhardt avait, paraît-il, eu l'idée de jouer à Londres, Mme Lina Munte a mis le charme pervers et la violente couleur qu'il fallait. Mais pourquoi l'avoir fait danser devant Hérode aux sons d'une musique « à faire danser les ours » ?...

« Sans parrainage poétique et sans étiquette — nous disait en une excellente notice notre très distingué confrère Jean Jullien — Auguste Villeroy présente au public sa première œuvre tragique et lyrique, *Hérakléa*, donnée sur la scène du Nouveau Théâtre le 17 mars [1]. Il ne prétend point révolutionner. Sans chercher le tapage, sans viser à l'outrance, il a fait ce qu'il croyait bon, ce qu'il sentait beau, et il l'a fait sincèrement, en artiste : c'est tout. La tragédie d'*Hérakléa* procède de la forme d'art et de l'expression dramatique modernes. Elle appartient au « théâtre d'idées », et lui appartient presque exclusivement. C'est dire que l'effet dramatique extérieur est de peu en présence du conflit d'âmes. Et, dans ce conflit, l'idée prédomine tellement, les questions de sentiments demeurent tellement secondaires qu'il n'y a pas d'amour dans la pièce ! Pas d'amour ! Un théâtre sans amour, sans duo sentimental, sans coin de ciel, ces jeunes gens sont fous ! (M. Villeroy n'a que vingt-six ans). — N'allez pas croire cependant — c'est M. Jean Jullien qui parle — que le drame qui s'élève par cette austérité, s'immobilise dans une certaine forme dramatique, froide et gourmée ; bien au contraire, il est plein d'élan, de chaleur et de lyrisme. C'est que, quoique l'action se passe à

1. DISTRIBUTION. — Hérakléa, Mme *Segond-Weber*. — L'Empereur, M. *de Max*. — Chéréas, M. *Etiévant*. — Théodore, M. *Belle*. — Chrysès, M. *d'Argès*. — Priscus, M. *Labruyère*. — Xeniclès, M. *Dessonnes*. — Le roi des Barbares, M. *Lugné-Poe*. — Un serviteur, M. *J. Hemgé*.

Chrysopolis, capitale de la Chimérie, si les personnages, plus grands que nature, sont des héros, ils ne sont pas des entités, de purs symboles, ce sont des êtres humains, des vivants. Ils vivent en primitifs, d'une vie d'âmes plus large et plus vaste que la nôtre, d'une vie simple et pour ainsi dire ouverte ; car, n'étant point faits aux manœuvres et réticences hypocrites, ils proclament haut ce qu'ils pensent, ce qu'ils veulent ; et dans leurs tirades s'épanouit ingénûment leur psychologie et la philosophie de l'œuvre de M. Villeroy. La princesse Héraklée — ainsi conclut l'auteur de la remarquable notice — se dresse, sublime de révolte au milieu de la décadence d'une fin d'empire et d'une fin de race, seule courageuse quand tout, autour d'elle, n'est que veulerie pure au sein des lascivités, fière parmi les lâchetés. Tout ce qui vibre en elle de force, d'intelligence, de volonté, proteste en face de la déchéance imminente et lutte désespérément contre l'inéluctable force du destin. Elle est donc éminemment tragique et s'élève à cette hauteur sans avoir recours aux ronflements d'une rhétorique poussive ou aux gesticulations démoniaques du mélo : par la sincérité, l'élan, la flamme, par ce côté vivant du rôle d'Hérakléa qui vous étreint de plus en plus à chaque scène pour arriver au cri si pathétique de la fin : Viennent les barbares ! » Abandonné par ses fils, dont l'un est un simple rêveur et l'autre un vil débauché — qui le trahit ouvertement ; lâché par le Prince du Sénat, par le Grand-Prêtre, par les chefs de son armée et par l'armée tout entière, l'empereur Héklésias poignarde sa fille et se tue sur son cadavre... Le dénouement est superbe, et grandiose, en sa simplicité, demeure le spectacle, symbolique, hélas ! que nous donne le jeune et vaillant auteur, ardemment hanté d'un noble et pur idéal. *Hérakléa* est une œuvre de haute valeur, à laquelle il ne manque, hélas ! que la forme, car je ne puis faire mon oreille à

ces vers sans rime et sans rythme... Mme Segond-Weber, non plus, n'a pu toujours s'y faire et par le vif succès qu'a obtenu, dans la quasi-prose de M. Villeroy, cette tragédienne de conviction et de talent — dont la place est au Théâtre-Français : pourquoi n'y est-elle pas restée ? — on juge du triomphe qu'elle aurait eu si elle avait eu à dire de vrais vers... Louons la pittoresque et majestueuse figure de vieil empereur que nous a donnée M. de Max, si malheureusement enroué, et félicitons chaleureusement M. Lugné-Poe : la soirée d'*Hérakléa* est de celles dont se souviendront les habitués et les invités du théâtre de l'Œuvre.

22 AVRIL. — *Dernière croisade*, comédie en trois actes de M. Maxime Gray [1]; l'*Errante*, poème dramatique de M. Pierre Quillard [2]; *La Fleur enlevée*, un acte traduit du chinois par M. Jules Arène [3]. — Un tantinet longuette, la piécette traduite par le distingué consul Jules Arène — le frère de Paul — et d'une chinoiserrie ingénue et candide, cette *Fleur enlevée* est un tableautin gracieusement esquissé et qui a ceci de particulier que les acteurs font eux-mêmes la légende de chacun de leurs gestes. Séduisant et curieux biblot d'étagère. Mlle Suzanne Auclaire a mis beaucoup de charme et de finesse dans le rôle de la « jeune femme » ; M. Henri Monteux (de l'Odéon) a composé de façon fort amusante celui de l'amoureux, dont la couardise égale la vantardise. Puis l'*Errante*, où M. Pierre Quillard, au dire de M. Ferdinand Hérold,

---

1. DISTRIBUTION. — Sarah, baronne de Gugenfeld, Mme *Cabel*. — Marquise de Maltaux, Mme *Guertet*.— Le marquis de Maltaux, M. *Dauvillier*. — Salomon, baron Gugenfeld, M. *Lugné-Poe*. — Un reporter, M. *Desonnes*. — Un maître d'hôtel, M. *G. Labruyère*,

2. DISTRIBUTION. — L'Errante, Mlle *Melly*. — La Récalcitrante, Mlle *Suzanne Auclaire*. — L'Homme, M. *Lugné-Poe*.

3. DISTRIBUTION. — Une jeune femme, Mlle *Suzanne Auclaire*. — Un jeune homme, M. *Henri Monteux*.

qui s'est complaisamment chargé de l'élogieuse notice, a voulu donner un exemple de théâtre poétique. « L'*Errante* n'est pas, à proprement parler, un drame (je te crois !) c'est un *poème* dialogué. A la récitation d'œuvres pareilles ne conviendrait pas la mise en scène habituelle. C'est derrière une gaze que discourent ces personnages, et aux décors, trop précis, des drames ou des comédies, sont substitués des fonds vagues, en harmonie seulement avec l'esprit du poème. Une récitante évoque les temps et les paysages, et les spectateurs peuvent se représenter les lieux funèbres ou farouches, où se déroule le poème sans que rien vienne amoindrir la splendeur de la vision créée par la parole récitée. » La musique des vers est d'ailleurs harmonieuse; elle berce doucement le spectateur qui finit par s'endormir... La vérité m'oblige à avouer que, pour beaucoup d'entre nous, profanes, l'*Errante* a été, mieux que la pièce précédente, du pur chinois : la plupart n'y ont rien compris, oh ! mais rien du tout... *Dernière croisade* est une comédie en trois actes, signée, sous un pseudonyme, par un très aimable gentilhomme normand, le comte Marcel de Germiny. C'est du théâtre ironique, nous dit-on. Nous voulons bien le croire, encore que l'auteur, si c'est un pince-sans-rire, ait suffisamment marqué son intention d'être infiniment moqueur en paraissant naïf. Dès le début, non sans brutalité, il provoque, entre deux amants, une querelle religieuse. Le marquis de Maltaux exige de sa maîtresse, la baronne Gugenfeld, qu'elle renonce à la foi israélite pour embrasser la foi chrétienne. La baronne se révolte. La condition que M. de Maltaux met à son amour lui paraît, à bon droit, insensée et monstrueuse. Mais le baron Gugenfeld s'est enrichi ; il désire parader dans le monde, et il pousse sa femme à céder aux sollicitations de la vieille marquise de Maltaux, dont le prosélytisme se complique de proxénétisme, sans qu'il soit bien expliqué pourquoi.

Tout cela assez choquant, disons-le, et l'on souhaiterait vraiment plus de nuances et de délicatesses. De sérieuses qualités, néanmoins, qui annoncent chez M. Maxime Gras (puisque Maxime Gras il y a), un futur auteur dramatique.

29 MAI. — *La Brebis*, comédie en deux actes de M. Edmond Sée [1]; *Le Tandem*, comédie en deux actes de MM. Léo Trézenik et Pierre Soulaine [2]. — L'Œuvre se dérange : oh ! comme elle se dérange... Au lieu du brumeux Ibsen et du symbolique Maeterlinck, elle nous donnait, cette fois, deux pièces d'une rosserie très fin-de-siècle (genre de l'ex-Théâtre-Libre) jouées par de vrais acteurs, comme Saint-Germain, Henri Burguet, Gauthier, la petite Dallet, souvent applaudis sur nos premières scènes de genre. — « C'est dégoûtant, s'écriait un esthète furieux, on nous amènera bientôt le Théâtre-Français ! » Ce jeune homme coiffé « à la ventre affamé » ne se croyait pas si près de la vérité ; on avait, en effet, prié Coquelin cadet de venir créer l'un des principaux rôles du *Tandem*. Coquelin cadet ne demandait pas mieux, mais M. Claretie a refusé, et M. Lugné-Poe a dû se rabattre sur M. Pons-Arlès... Elle est bien amusante, du reste, cette « tranche de vie », toute petite tranche, par exemple, signée Léo Trézenick et Pierre Soulaine : un bon mari, Ravinel, s'apercevant qu'il est trompé par son ami Désablet, son copain de machine « en tandem » et l'obligeant à quitter, sans le moindre scandale d'ailleurs, la maison où Léontine lui réservait ses fa-

1. DISTRIBUTION. — Georges Michiels, M. *Henri Burguet*. — Pierre, M. *Gauthier*. — Plattrin, M. *Lugné-Poe*. — Lacroix, M. *Burguet jeune*. — Lucienne, Mlle *Dallet*. — Georgette, Mlle *Suzanne Auclaire*. — Louise, Mlle *Fanny Zaessinger*.

2. DISTRIBUTION. — Ravinel, M. *Saint-Germain*. — Desablots, M. *Pons-Arlès*. — Billard, M. *R. Lagrange*. — Namur, M. *Dorival*. — Léontine, Mlle *Ellen Andrée*. — Mme Billard, Mlle *Henriette de Mongey*. — Une bonne, Mlle *Lucert*.

veurs adultérines. — Elle est bien fine et bien spirituelle, la comédie de M. Edmond Sée, où nous voyons cette délicieuse petite « grue » de Lucienne « prendre sur elle » et avoir l'air de s'intéresser aux affaires de Georges Michiels, le « monsieur » sérieux, — afin de plaire à son chéri, Pierre, l'amant de cœur — qui justement a des fonds dans la banque Michiels et doit désirer que le financier découragé n'abandonne pas la partie. Cela est d'une observation fort subtile, sans doute, mais très intense, et je vous engage à retenir le nom de ce jeune auteur, M. Edmond Sée. Il a, par miracle, trouvé, à l'Œuvre, des interprètes absolument parfaits en la personne de M. Burguet, qui a traduit avec vérité les désespoirs de l'homme qui n'est pas aimé, et de M. Gauthier, qui, à force d'adresse, a su faire admettre son personnage bien moderne sans doute, mais légèrement odieux. Quant à Mlle Dallet, elle nous semble créée et mise au monde pour représenter ces petites cocottes de Paris, cruelles et tendres à leur fantaisie.

17 JUIN. — Les *Soutiens de la Société*, pièce en quatre actes de H. Ibsen [1]. — A son apparition, la pièce souleva des tempêtes dans le public et dans la critique. C'est avec les *Soutiens de la Société* qu'Ibsen inaugurait, en 1863, la brillante série de ses drames modernes qui commencèrent à le faire connaître à l'étranger. Est-ce bien l'une des pièces les plus originales du maître norwégien ? Non, certes, et comme le sujet est connu et que la

---

1. DISTRIBUTION. — Le consul Bernick, M. *Rameau*. — Johan Thonnesen, M. *Lugné-Poe*. — Hilmar Thonnesen, M. *Leubas*. — Le vicaire Rorlund, M. *Farerel*. — Sanstad, M. *Bor*. — Anne, M. *Dupont*. — M. Rummel, M. *Buteaux*. — Wiélegland, M. *Giraud*. — Krapp, M. *Dessonnes*. — Lona Hessel, Mlle *Renée Cogé*. — Martha Bernick, Mlle *Régine Martial*. — Mme Bernick, Mlle *Suzanne Gay*. — Dina Dorf, Mlle *Suzanne Auclaire*. — Mme Holt, Mme *Louise France*. — Mme Rummel, Mlle *Marcelle Bailly*. — Mme Lynge, Mlle *Yellow*. — Le petit Olaf, Mlle *Hedvig Morre*.

manière de le traiter n'est point non plus fort imprévue, un de nos éminents confrères n'a pas craint de la traiter de « rengaine ». Oui, Bernard-Derosne a prononcé le mot de « rengaine »... Dans ces *Soutiens de la Société*, Ibsen s'attaque aux vices et à la corruption du monde : c'est, en somme, la lutte constante, hélas ! entre la vertu sincère et la vertu hypocrite des « pharisiens », l'opposition des nobles exigences du cœur et des bassesses de l'intérêt social, qui, trop souvent, vous le savez, prend avec plus ou moins d'adresse le masque de l'intérêt moral. Il est bien certain que le sujet a, au théâtre, un terrible aspect de « déjà vu », et franchement je ne crois pas que, pour ce seul ouvrage, Ibsen eût tout à fait mérité d'être appelé « le Shakespeare scandinave ». Mais qui s'aviserait de lui refuser les plus hautes qualités d'auteur dramatique ? Il n'est pas seulement puissant, il est habile. Sous leurs apparences simples, toutes ses pièces, et celle-ci comme les autres, sont construites avec une recherche, un soin minutieux du détail, un souci de la préparation d'un art très raffiné. De même que les dames riches de la ville (la ville en général : Ibsen ne nous dit pas laquelle) se préoccupent beaucoup plus des pauvres, pour lesquels elles sont censées travailler dans le salon de M. Bernick, de même le consul Bernick est un faux vertueux. On l'a vu s'opposant à la construction d'un chemin de fer qui apporterait la corruption dans la cité ; on le voit aujourd'hui le promoteur de la ligne ferrée, maintenant qu'il a acheté les terrains qu'elle traversera toute : superbe spéculation d'un côté, et de l'autre, glorieux renom de « bienfaiteur de ses concitoyens ». Faux vertueux, avons-nous dit, ce Bernick, vertueux aux yeux du monde qui ne sait pas qu'il fut l'amant adultère d'une femme de théâtre et « barbota » la caisse de sa mère. Afin de sauver la réputation de son beau-frère, Johann Thonnesen, en partance pour l'Amérique, s'est laissé accuser

du vol et de l'adultère en question; aussi est-il fort mal vu, à son retour dans la ville, et se bute-t-il à la réprobation générale, en même temps que sa demi-sœur Lona, avec laquelle il était parti. Johann et Lona se contentent de faire le bien pour le bien; mais Bernick sacrifie aux apparences : le monde est pour lui. Et voilà notre consul tout prêt à expédier en Amérique — il s'agit d'une vaste entreprise — un navire incapable de tenir la mer. Il se soucie bien du naufrage de l'*Indian Girl,* s'il le débarrasse de Johann. Mais il y a Lona, Lona qui l'aime et exige de lui qu'il jette le masque de la vertu. Bernick, informé que son fils Olaf est embarqué sur le navire destiné à périr, sent brusquement se réveiller sa conscience trop longtemps endormie. Il avoue à la foule accourue chez lui pour fêter l'inauguration du chemin de fer dont il a doté la ville, il avoue tous ses méfaits, tous, et attribue à Lona le mérite de cette confession hardie, mais courageuse. « Les femmes, dit-il, sont les soutiens de la société. » — « Non, répond Lona, l'indépendance et la sincérité, voilà les soutiens de la société ». Telle est l'affabulation de la pièce ibsénienne. Elle a trouvé, chez M. Lugné-Poe, d'excellents interprètes. M. Rameau a magistralement rendu le rôle de Bernick, et M. Dupont a plus d'une fois ému l'assistance. Puis nous avons plaisir à signaler l'effet produit sur les auditeurs des *Soutiens de la Société* par la vaillante énergie de Mlle Cogé, l'exquis naturel de Mlle Régine Martial et la mélancolique tristesse de Mlle Suzanne Auclaire. Cette dernière appartient à l'Œuvre et ne semble pas avoir l'intention de quitter le théâtre intermittent où naguère elle se révéla. Mais comment, sur des scènes régulières, ne sait-on pas utiliser le réel talent d'actrices aussi intelligentes que Mlles Régine Martial et Renée Cogé ?

12 NOVEMBRE. — *Peer Gynt,* poème dramatique en

cinq actes, de Henrik Ibsen, musique de Grieg[1]. — Nous les avons donc revus, les fâcheux esthètes aux longs cheveux, qui ne nous permettent pas de sourire de ce qu'eux-mêmes ne comprennent point, et les délicieuses petites Botticelli, qui n'ont pas d'oreilles, mais qui ont des yeux « à faire damner des saints », — nous les avons revus à la représentation de *Peer Gynt* (prononcez : Père Gounte), que, pour son premier spectacle de la saison, nous a donnée l'Œuvre, désormais installée au Nouveau-Théâtre. Qu'est-ce que le Peer Gynt d'Ibsen ? — Un blasé, un fou, un rêveur, un présomptueux partagé entre deux sentiments, celui de l'honnêteté qui lui dicte d'épouser la pure jeune fille qu'il aime et de fonder une famille en sa tranquille Norwège — et celui de l'ambition qui l'entraîne dans une série d'aventures extraordinaires et fantastiques : tel son mariage avec la fille du roi des Trolls, dont il a un enfant, et qui deviendra le remords de toute sa vie...

Il y a, dans cette féerie philosophique des choses insensées, incompréhensibles (les vastes coupes pratiquées à travers la broussailleuse forêt d'Ibsen sont peut-être cause de cette obscurité) ; des choses grotesques même ; ainsi certain déjeuner servi en plein désert ; mais, que d'idées politiques et de coins charmants, comme les scènes d'amour et la mort de la vieille mère, doucement conduite au paradis par son fils, rejouant avec elle à l'un des jeux favoris du temps de son enfance. Le rôle de Peer Gynt a été tenu avec beaucoup de conviction et de réel talent

1. Distribution. — Peer Gynt, M. *Deval*. — Le fondeur, M. *Albert Mayer*. — Le capitaine, M. *Fernand Mage* — Un troll, M. *Laskin*. — Un pilote, M. *[illegible]*. — Un matelot, M. *Duprey*. — Un gars, M. *Sonard*. — Von Herr Aberkopf, M. *Flandres*. — Le vieux de Dovre, M. *S. Hemgé*. — Aslak, M. *Sérusier*. — La Femme en vert, Mlle *Régine Martial*. — Solveig, Mlle *Suzanne Auclaire*. — Aase, Mlle *Barbieri*. — Ingrid, Mlle *Reynold*. — Anitra, Mlle *Jeanne Avril*. — Une fille, Mlle *Berthilde*.

par M. Deval. Sa vieille mère était sincèrement personnifiée par Mlle Barbieri. Mlle Régine Martial, la Femme en vert — oh ! la belle robe ! — nous a ravis par son jeu sobre et chaleureux en même temps, par sa diction admirablement nette. Louons encore la jolie voix de Mlle Suzanne Auclaire (Solveig, la jeune fille pure et délaissée attendant jusqu'à la mort le retour de son bien-aimé) ; la souplesse et la grâce de Mlle Jane Avril, une svelte danseuse spécialement engagée pour le rôle d'Anitra. Une soixantaine de musiciens, fort habilement dirigés par M. Gabriel Marie — on voit que l'Œuvre se mettait en frais — rendaient à merveille la suave musique que Grieg a écrite pour le drame d'Ibsen et qu'avaient révélée déjà aux habitués de nos grands concerts MM. Colonne et Lamoureux. Partition descriptive pleine de couleur et d'inspiration...

10 DÉCEMBRE. — Elle ne fut pas drôle — oh ! mais pas drôle du tout, — la farce guignolesque qu'un jeune homme, presque un enfant, M. Alfred Jarry a fait représenter sous le titre d'*Ubu Roi* [1], au théâtre de l'Œuvre, où elle était annoncée « truculente », et attendue comme telle avec quelque curiosité ; elle a produit un effet piteux : celui-là, seul, que pouvait produire une semblable mystification. On ne s'est point fâché, on a pris la chose comme il la fallait prendre : en riant, et puisque l'innocent auteur d'*Ubu Roi* avait totalement oublié de divertir son public, celui-ci a tâché de se diverlui-même ; à partir du second acte, la soirée n'a été dans la salle qu'une suite de lazzis, dont le moins spirituel

1. La partition de scène de M. Claude Terrasse, écrite spécialement pour *Ubu Roi*, était exécutée entièrement dans la coulisse.

Prenaient part à cette représentation : Mmes *Louise France, Irma Perrot* ; MM. *Gémier, Nolot, Dujeu, G. Flandre, Buteaux. Charley, Séverin Mars, Verse, Dally, Cremnitz, Duprey, Michelez, Carpentier, Ducalé, Bauffre*, etc.

était assurément moins inepte, et surtout moins écœurant, que ce qui se disait sur la scène. Que s'y disait-il donc? — « M.... » presque à chaque phrase. Et c'est par là et aussi par les changements de décors, remplacés par des pancartes indicatrices, que le jeune fumiste s'est posé, mais oui, en descendant de Shakespeare... Pauvre Will! Tenons compte à M. Gémier des efforts qu'il a faits sous le masque et qui — ce n'est assurément pas sa faute — n'ont guère été couronnés de succès. Puis, glissons sur cette inutile et fâcheuse soirée d'*Ubu Roi*. Ce n'est pas seulement que ça soit sale, mais ça tient de la place.

CERCLE DES ESCHOLIERS

Le 24 mars, les Escholiers — président M. Georges Bourdon — nous donnaient, à la Comédie-Parisienne, un spectacle composé de trois pièces: *La Vache à lait*, un acte de M. Daniel Riche[1]; *Le Seul Lien*, trois actes de M. Léopold Lacour[2]; *Comité secret*, un acte de M. Georges Mitchell[3]. — *Le Seul Lien* est une comédie analytyque — trop analytique même — de notre très distin-

---

1. DISTRIBUTION.— La Michu, Mme *Crosnier*.— Marie-Jeanne, Mlle *Luce Colas*. — Vincent, M. *Méristo aîné*.

2. DISTRIBUTION.— Marthe Fresnay, Mlle *Sandra-Fortier*.— Lucie, Mlle *Dux*. — Une femme de chambre, Mlle *Charlier*. — Une femme de chambre, Mlle *Hébert*. — Une bonne, Mlle *Sylviani*.—Paul Fresnay, M. *Brémont*. — Gaston Kéral, M. *Mauty*. —Brunel, M. *Dauvillier*. — Loubès, M. *Alphandary*.

3. DISTRIBUTION. — Constant Finaru, M. *Depas*. — Cyrille Clampin, M. *Angely*. — Césaire Fayolle, M. *Jacques*, — Napoléon Merle, M. *Alphandary*.— François Pastolle, M. *Léopold Lacour*. — Patrice Planche, M. *Edmond Sée*. — César Prodhomme, M. *Gleize*. —Népomucène Leboucher, M. *Jules Chancel*. — Athanase Flanchard, M. *Georges Mitchell*. — Thomas, M. *Georges Bourdon*.

gué confrère Léopold Lacour, vaillamment défendue par MM. Brémont, Maury et Dauvillier. Mais quelle idée de mettre sur les faibles épaules d'une jeune élève du Conservatoire, nécessairement inexpérimentée, le rôle, très lourd, de l'héroïne, quand on avait sous la main une actrice « d'attaque » comme Mlle Dux? Reste la *Vache à lait*, paysannerie « rosse », assez inutile, de M. Daniel Riche, et le *Comité secret*, satire amusante, encore qu'un peu longue, de M. Gorges Mitchell, qui, cette semaine même, nous avait donné, à l'Odéon, comme lever de rideau des *Danicheff*, un acte plus banal, intitulé *l'Angelus*.

2 JUIN. — *La Route blanche*, un acte, en vers, de MM. Georges Montignac et Jean Robiquet, musique de scène de M. Diet [1]; *Demi-Sœurs*, comédie en trois actes, de M. Gaston Devore [2]. — Mariée deux fois, et deux fois veuve, Mme Darcy a eu, de son premier mari, le peintre Brécour, une fille, Blanche, et de son second mari, l'explorateur Darcy, une fille, Gilberte, qui toutes deux ont hérité du caractère de leur père : l'une est impérieuse et ombrageuse; l'autre, affectueuse et douce, est attirée par le couvent, d'où elle est sortie, à la mort de M. Darcy, pour être particulièrement choyée par sa veuve, et où elle rentrera définitivement alors qu'après une scène de colère de Gilberte elle ne pourra plus croire à la sincérité d'affection de sa mère. Toute en nuances, mais très claire, quand même, et très émouvante, en somme, la pièce de M. Gaston Devore a cela de particulier qu'elle n'est jouée que par des femmes — le théâtre blanc — et qu'elle est de nature, tant est fine

---

1. DISTRIBUTION. — Lucette, Mlle *Eveline Delcy*. — Tanit, Mlle *Lara*. — Pierrot, M. *Depas*. — Don Juan, M. *Dauvillier*.

2. DISTRIBUTION. — Laure Darcy. Mme *Nancy Vernet*. — Gilberte Darcy, Mlle *Duluc*. — Blanche Brécourt, Mlle *Lara*.— Claire, Mlle *Jenny Rose*.

cette étude d'âmes, à intéresser tous les publics. Les invités des Escholiers ont apprécié comme il convient le talent de Mlles Dulue et Lara, (délicieuse, Mlle Lara !) incarnant les deux « demi-sœurs » et fait un succès à Mlle Jenny Rose, jouant avec beaucoup de justesse et de gaieté un rôle de vieille fille très sensée, ma foi ! Succès aussi pour M. Fernand Depas, dans le Pierrot un peu trop banvillesque de MM. Montignac et Robiquet qui ouvrait la soirée.

18 NOVEMBRE. — *Omphale*, comédie en trois actes de M. Henri de Saussine[1]. -- La comédie de M. de Saussine, est une œuvre de valeur et mériterait d'être appréciée ici si la place ne nous était pas, à la fin de ce volume déjà trop compact, désormais parcimonieusement mesurée. Bornons-nous à dire qu'elle est de belle « écriture » et atteste chez son auteur le don du théâtre. *Omphale* a été remarquablement jouée par Mme Archainbaud et par M. Henry Burguet, et de tout point la soirée fut intéressante et digne des Escholiers.

THÉATRE DES LETTRES

18 MARS. — *Rédemption*, drame sacré en quinze tableaux et en vers de M. Charles Vincent, musique de scène de M. Esteban Marti[2].

---

1. DISTRIBUTION. -- Joséphine d'Ormenans, Mme *Archainbaud*. — La marquise de Louvignac, Mme *Marthold*. — Mme de Kaismes, Mlle *Barnoll*. — Antoinette Dutreillis, Mlle *Faury*. — Mme Legrand-Pommery, Mme *Mario*. -- La marquise de Vigan, Mlle *Bremen*. — Westigny, M. *Burguet*. — Genneville, M. *Valbret*. -- Fitz-Gérald, M. *M. Lauras*. — Le vicomte d'Ormenans, M. *A. Meyer*.

2. DISTRIBUTION. -- Satan, M. *Emile Raymond*. — Judas, M. *Saint-Charles*. — Pilate, M. *Belle*. — Jésus, M. *Schultz*. — Saint-Joseph, un berger, M. *Berthier*. — Saint-Pierre, M. *Bernard*. — Saint-Jean, Mel-

10 JUIN. — *Sa Majesté*, fantaisie en un acte, en vers, de M. Stéphane Servent, musique de scène de M. Esteban Marti [1]; *Mélusine*, légende en vers, en trois scènes, de M. René Peter, musique de scène de M. Esteban Marti [2]; l'*Héritage*, trois actes, en prose, de M. L. Lafon [3].

THÉATRE DES POÈTES

9 MARS. — *Pa-Hos et Zu'ella,* légende en vers en neuf parties de M. Gabriel Martin, musique de scène de MM. Ch.-M. Widor, F. Thomé et Ch.-M. Michel [4]; la *Jeunesse de Luther*, drame en deux actes de M. Albert Fua [5].

10 AVRIL. — Le *Grand Galeoto*, drame en trois actes et un prologue, de José Echégaray, traduction de

---

chior, M. *Turpeau*. — Balthazar, M. *Grandjean*. — Gaspard, M. *Cazalis*. — La Vierge, Mme *Denac*. — Marie-Madeleine, Mme *L. Daubrive*. — Marthe, une femme, Mme *Barny*. — Jésus enfant, un ange, Mlle *Desvergers*. — Un ange, Mlle *Bouvet*.

1. DISTRIBUTION. — Colombine, Mme *Daubrive*. — Le Financier, M. *Hardy*. — Pierrot, M. *Francis*. — Arlequin, M. *Bertad*.

2. DISTRIBUTION. — Mélusine, Mlle *Dubuisson*. — Nédolin, Mlle *Jéram*. — Un messager, M. *de Wills*. — Raimondin, M. *Varlun*. — Sifred, M. *Francis*. — Le duc de Gandelore, M. *Hardy*.

3. DISTRIBUTION. — Mme Dussardier, Mme *Barny*. — La comtesse de Lavardun, Mme *Daubrive*. — Louise Dussardier, Mlle *Jéram*. — Dussardier, M. *Bertad*. — Le comte de Lavardun, M. *Colas*. — Un comédien, M. *Hardy*. — Chavanon, M. *Versane*. — Comte Mauléon, M. *Bérold*.

4. DISTRIBUTION. — Niour, M. *Ch. Krauss*. — Kormeux, M. *A. Durec*. — Pa-Hos, Mlle *E. Nau*. — Zu'ella, Mlle *Meuris*. — Une sorcière, Mme *Louise France*. — Xéroé, Mlle *Marguy*. — Chœur des Vénusiennes, Mlle *De Valy*.

5. DISTRIBUTION. — Cotta, M. *Taillade*. — Luther, M. *Godeau*. — Staupitz, M. *Krauss*. — Tetzel, M. *R. de Marghi*. — Dame Gérarde, Mme *Louise France*. — Hoursula, Mlle *E. Nau*. — Hildegarde, Mlle *Dolsy*,

MM. Jacques Lemaire et Schurmann[1]. On ne reprochera plus aux Français leur particularisme littéraire... Ne sommes-nous pas atteints, depuis quelques années, d'une « cosmopolite » aiguë? Nous avons tour à tour absorbé les Russes, les Norwégiens, les Allemands, les Italiens, tout dernièrement. En ce moment, les Menus-Plaisirs sont inféodés aux Anglais (sont-ils bien Anglais, ces mélos, enfants de d'Ennery qui reviennent au boulevard, où ils ont vu le jour?) Il manquait l'Espagne à notre tour d'Europe : le Théâtre des Poètes a comblé cette lacune en nous donnant un drame d'Echégaray, le *Grand Galeoto*, qui passe pour la pièce la plus célèbre du théâtre espagnol contemporain. Un riche commerçant de Madrid, Julien, a recueilli chez lui Ramon, le fils d'un vieil ami mort ruiné. Il a dû sa fortune au frère de Ramon : c'est en souvenir de cette amitié qu'il a offert au jeune homme sa maison, sa fortune, ses relations. Ramon est poète, il veut faire du théâtre. Il a remarqué que le monde par ses calomnies, ses méchancetés amenait des catastrophes, et c'est cela qu'il voudrait montrer. Galeoto est dans le roman de *Guido et Ginevra*, l'entremetteur louche : il appellera le monde le « grand galeoto », le grand entremetteur. Le prologue a pour but de nous expliquer le titre de la pièce et de nous en présenter les personnages principaux : Ramon, Julien et Théodora, sa femme, qui vont être victimes des calomnies mondaines. Le monde a beau jeu, en effet; Julien est vieux, Théodora belle et jeune, les langues marchent. Le monde est représenté par le propre frère de Julien, Severo, sa femme Mercédès et Pépito leur fils. Mercédès, d'un côté, auprès de Théo-

1. Distribution. — Ramon. M. *F. Godeau*. — Juiien. M. *Thorsigny*. — Severo, frère de Julien. M. *Duval*. — Pepito, son fils, M. *G. Saillard*. — Theodora, femme de Julien. Mlle *Paule Marsa* (de l'Odéon). — Mercédès, femme de Severo. Mlle *Danzas* (de l'Odéon). — Pilar, Mlle *Bender*.

dora, Severo auprès de Julien se font, avec l'intention de rendre service, les échos des bruits qui courent et répètent que Ramon est l'amant de Théodora. Dans l'intérêt de la famille, pour l'honneur du nom, il faut mettre un terme à une situation qui menace de devenir ridicule. Théodora se révolte devant une pareille infamie : Ramon n'est pour elle qu'un ami, un frère; quant à Julien, il a une confiance entière en son jeune protégé, et quand celui-ci, comprenant combien sa présence dans la maison de son bienfaiteur devient dangereuse pour la réputation de Théodora, parle de s'en aller, Julien se refuse à un départ qui ressemblerait à une capitulation. Et il force Ramon à rester chez lui. Mais les imbéciles continuent à jaser. Ramon, au café, a souffleté un de ces vils bavards, un duel va s'ensuivre. Julien, instruit de la nouvelle, juge qu'il est seul qualifié pour venger l'honneur de sa femme, il prend donc la place de Ramon. Il est blessé grièvement. Pendant qu'il se bat, Théodora, émue des bruits de duel qui sont venus jusqu'à son oreille, accourt chez Ramon pour empêcher une rencontre meurtrière. Elle est chez lui au moment où l'on amène Julien blessé... Le monde féroce a fait son œuvre, Julien meurt en croyant Ramon et Théodora coupables de trahison et d'infidélité. Devant cette grande injustice, les deux jeunes gens qui jusque là n'avaient éprouvé l'un pour l'autre qu'une pure et loyale amitié sentent s'éveiller un amour que, dans d'autres circonstances, ils auraient combattu. Ils s'aimeront, le monde aura donc accompli son œuvre. Il y a, dans cette pièce, une idée originale, et la fin en est vraiment dramatique. Mais les moyens employés par l'auteur pour développer cette idée sont quelque peu enfantins et mélodramatiques; ils sont même, certaines fois, d'une rare maladresse. Bien des choses nous sont racontées que l'on devrait nous montrer en action. Jamais un auteur connaissant son métier n'eût perdu son temps au

prologue. M. Echégaray procède par coups de théâtre brusques, violents, voire mêmes brutaux, et la plupart du temps assez mal préparés. Quant aux personnages, ils n'ont pas d'existence propre. En cela l'auteur ne dément pas ses célèbres devanciers : les Calderon et les Lope de Vega, chez qui les caractères sont rares. Le *Grand Galeoto* est une pièce à thèse : les personnages ne servent qu'à illustrer l'idée. — Dans l'interprétation, plutôt faible, on distingue M. Godeau, qui a joué avec beaucoup de chaleur et d'énergie le rôle de Ramon où il s'est fait justement applaudir. M. Godeau nous semble mûr pour l'Ambigu. En somme, malgré nos critiques un peu sévères, cette soirée du Théâtre des Poètes n'a pas été banale et il est à souhaiter que M. Charles Léger nous en donne souvent d'aussi intéressantes. Mais, à ces exhibitions exotiques, nos auteurs français ne peuvent que gagner à la comparaison. Déjà Ibsen avait grandi Dumas fils ; Echégaray nous fait adorer Sardou.

CERCLE FUNAMBULESQUE

Le 22 mars, à la Bodinière, le Cercle Funambulesque nous offre un spectacle composé de ***Robertson Mac-Aire and C°, brokers***, actualité mimée de M. Ph. Aninat, musique de M. H. Février ; ***Au Théâtre***, pantomime de MM. Peter Carin et Fred Tomy, musique de M. A. Coudis-Mongin et des ***Belles au Bois***, pantomime en un acte de MM. R. d'Avrecourt et H. Gerbault, musique de M. Esteban Marti. — Aux belles qui, revêtues de jolis costumes de Watteau, tentent de le charmer tout en dessinant son portrait « très flatté », soit en pinçant sur la mandoline d'entraînantes sérénades, soit en dansant à son nez des pas séducteurs (c'est la gracieuse

Mlle Robin, de l'Opéra, dûment stylée par Mme Sanlaville), le rustre Colin préfère l'amour de sa Colinette, qui n'a pas sa pareille pour enlever la bourrée du pays. Louons la verve de Mlle Narlay et la bonne naïveté de M. Félix Barré; puis donnons un pleur au Cercle Funambulesque, qui, avec les ***Belles aux Bois***, nous a fait assister *in extremis* à son dernier succès. Le Cercle Funambulesque a vécu, nous avouait lamentablement son actif secrétaire, M. Paul Hugounet; plus de sociétaires, partant plus d'argent, et aussi plus de pièces. Comme on s'était engoué de la pantomime, si agréablement ressuscitée avec ces petits chefs-d'œuvre qui s'appelèrent *Barbe-Bleuette*, l'***Enfant prodigue*** et la *Statue du Commandeur*, on s'en désintéresse aujourd'hui; tout le monde en voulait, personne n'en veut plus, et de même qu'en art dramatique — ce sont, du moins, les directeurs qui font courir ce vilain bruit — il n'y a plus d'auteurs... La fin de tout, quoi!

PASSIM

Notons encore le franc succès des ***Alphonses du Mariage***, le très intéressant et très vivant drame que M. Paul Charton, l'auteur applaudi de ***Devant l'ennemi*** avait dû — c'est la honte de nos directeurs! — faire représenter encore cette fois aux Bouffes-du-Nord (8 mars). Là, du moins, l'excellente pièce avait été admirablement mise en scène par M. Abel Ballet, et fort bien jouée par des acteurs de mérite comme Mlle Jane Marsan, si jolie sous les cheveux noirs de la petite Péruvienne Suavita, et toujours si adroite; comme M. Charlot, qui s'acquittait avec talent d'un rôle ingrat et difficile; comme M. Dublay, très vrai dans le bandit Larifla, et comme

M. Le Lingon, à qui notre confrère Lintilhac eût donné lui-même un certificat de « bon auvergnat ». Puis il importait particulièrement de signaler, au nombre des interprètes de M. Paul Charton, Mlle Marie Patry, qui, douée d'une voix aussi caressante que Mlle Jeanne Thomsen, l'exquise « Figurante » de la Renaissance, avait rendu avec une vraie distinction et une émouvante sensibilité le rôle de Fernande. Mlle Marie Patry ne peut, ne doit pas rester plus longtemps en ces parages excentriques, et bien avisé le directeur qui la fera descendre au plus tôt « dans Paris » !...

A la fin de ce même mois de mars, dans une très brillante matinée du Cercle Militaire, exceptionnellement honorée de la présence du général Saussier, gouverneur de Paris, et où se faisaient chaleureusement applaudir, entres autres protagonistes, M. Alvarez, M. Renaud, Mlle Ganne, la charmante Mme Carrère, de l'Opéra; M. Grivot; Mlle Chevallier et Mme Molé-Truffier, de l'Opéra-Comique qui avaient joyeusement enlevé toute une « scène » du *Maçon*, d'Auber; le maître Diémer; M. Delsart, et ses jeunes violoncellistes, exécutant délicieusement une page de Massenet; Félix Galipaux et Coquelin aîné lui-même (*great attraction*), nous avions eu l'appréciable primeur d'une fort amusante comédie, en vers, de M. Edouard Noël, *Attendez-moi sous l'orgue!* que Mme Céline Chaumont jouait avec une délicieuse finesse. Du Cercle Militaire où, si merveilleusement interprétée, la jolie piécette a produit un effet énorme, *Attendez-moi sous l'orgue!* passera un jour ou l'autre au théâtre, où sa place est marquée dans quelque spectacle coupé. Son succès est sûr.

CONCERTS DU CONSERVATOIRE

Le second acte de l'*Orphée* de Gluck, interprété par Mmes Landi et Rieu; la symphonie avec chœurs de Beethoven, dont les soli étaient chantés par Mlle Eléonore Blanc, Mme Denis, MM. Warmbrodt et Auguez; la messe solennelle en *ré*, de Beethoven : telles sont les importantes compositions de l'ancien répertoire que nous relatons en 1896 sur les programmes de la Société des Concerts. La symphonie pour orchestre et piano, de M. Vincent d'Indy (le pianiste était M. Braud), et les fragments du *Stabat Mater*, de M. Bourgault-Ducoudray doivent être cités parmi les nouvelles œuvres admises à l'honneur de l'exécution en cette même année. MM. Sarasate, Raoul Pugno et Louis Diémer furent, à tour de rôle, les éminents virtuoses applaudis aux séances de l'illustre Société.

CONCERTS COLONNE

Les concerts du Châtelet inauguraient l'année par leur grand succès de la *Damnation de Faust*, vaillamment chantée par Mlle Marcella Pregi, une des meilleures Marguerite que nous forma Mme Colonne, par MM. Cazeneuve, Auguez et Nivette. C'était la 75e audition de l'ouvrage aujourd'hui populaire. Espérons qu'on n'en attendra pas la 100e pour changer en rosette le ruban que porte l'éminent chef d'orchestre de ces concerts, où nous fut si heureusement révélée l'œuvre admirable d'Hector Berlioz.

Le programme du 23 février comprenait la deuxième partie du troisième acte du *Crépuscule des dieux*. — Jamais peut-être la puissance de « manipulation » des timbres de l'orchestre, que Wagner posséda au suprême degré, n'a eu occasion de se manifester aussi complètement que dans cette conclusion du *Crépuscule des dieux*. Ce gigantesque final de l'*Anneau de Nibelung* remet en œuvre les thèmes entendus dans les trois premières parties de cette grandiose épopée, les rappelle, les unit à nouveau dans une magnifique synthèse. L'*Or du Rhin*, avec ses ondines, la *Valkyrie*, avec l'incantation du feu, *Siegfried*, avec les pittoresques motifs de la forge et de la forêt réapparaissent dans le chant délicieux des filles du Rhin, dans le récit que fait Siegfried de son enfance passée auprès de Mime, enfin et surtout dans cette admirable et poignante marche funèbre que

l'on peut considérer, ce nous semble, comme une des plus étonnantes conceptions du génie musical. Les adieux de Brunehilde, tout beaux qu'ils soient, ont perdu à être couverts par les voix de l'orchestre qu'il faudrait pouvoir « estomper » comme à Bayreuth. A une scène près, M. Colonne nous a intégralement donné cette sublime péroraison de la Tétralogie. La pensée était belle, et l'exécution ne l'a guère moins été. Sans nous arrêter à quelques défaillances, inévitables en une telle complication de rythmes et de sonorités, nous pouvons sincèrement louer un résultat vraiment remarquable qui n'a pu être atteint que par de vaillantes et pénibles études. Tout a bien marché, voire même les « échos » des cors de la chasse. Les chanteurs méritent aussi de grands éloges. M. Cazeneuve a dit avec beaucoup de précision et de force les récits de Siegfried, Mlle Kutscherra, qui s'était fait tout d'abord applaudir dans les *Rêves*, de Wagner, a largement rendu les adieux épiques de Brunehilde. M. Vieuille (Hagen) possède une belle voix de basse, et le trio des ondines n'a presque rien laissé à désirer. Quant à la traduction de M. Alfred Ernst, elle a, de nouveau, mis en lumière les qualités de souplesse, de fidélité, — de plasticité, dirais-je volontiers — que nous connaissions déjà par les traductions précédentes des *Maîtres chanteurs* et de la *Valkyrie*. Mentionnons, dans la première partie de la séance, une fine exécution de l'ouverture de la *Princesse Jaune*, de M. Saint-Saëns, et une exquise interprétation du concerto en *la* mineur de Schumann par le maître. Et, très soucieux de faire aux « jeunes » la part qu'ils méritent, M. Colonne nous faisait entendre un poème orchestral plein d'intérêt, les *Landes*, paysage breton d'une désespérante mélancolie signée Ropartz. Le vaillant chef d'orchestre des concerts du Châtelet a doublement bien fait d'accrocher cette belle toile à son musée symphonique.

Tout le monde connaît la musique composée par Meyerbeer pour cette tragédie de *Struensée*, vieillie dans sa forme, et qui, en dépit de l'assistance que lui prêta la piété fraternelle, ne put jamais se maintenir au théâtre. La musique a cela d'heureux qu'elle sait au besoin vivre de sa propre vie. Exilée de la scène, il lui reste la salle de concert. Entre elle et son poème, le divorce est souvent possible. On s'est mésallié, on se sépare : tout est dit.

Depuis bien longtemps déjà, l'admirable ouverture et les entr'actes de Meyerbeer charment l'Europe musicale, et de la pièce pour laquelle cette ouverture et ces entr'actes furent écrits, il n'est plus jamais question. Ce merveilleux sens dramatique qui jamais n'abandonna Meyerbeer lui disait que la pièce de *Struensée*, telle que son frère l'avait conçue et exécutée dans les formes admirables de l'ancienne tragédie classique, n'était aujourd'hui plus possible, et, d'autre part, il aurait cru commettre un sacrilège en livrant l'œuvre de Michel Beer aux remaniements vulgaires de quelque traducteur bien achalandé. A ces raisons déjà fort saisissantes pour expliquer comment, du vivant de Meyerbeer, nulle traduction de *Struensée* ne fut consentie, il faut joindre celle-ci, très caractéristique, que l'auteur du *Prophète* et des *Huguenots* n'aimait pas à revenir sur ses anciennes compositions. Un nouveau texte, écrit en prose par M. Jules Barbier, avec un talent dont l'éloge n'est plus à faire, et très joliment mis en vers par son fils, M. Pierre Barbier, a été confié aux excellents artistes de la Comédie-Française : excusez du peu! M. Albert Lambert « jouait » le rôle de Struensée; M. Silvain, celui du Pasteur, son père; M. Pierre Laugier, celui de Rantzau. Mlle Renée du Minil personnifiait la reine Mathilde et Mme Hadamard la reine-mère. Le succès de ces interprètes de choix fut très vif, le 8 mars, et très grand, comme toujours, celui de la musique de Meyerbeer — ce Meyerbeer qu'on

dit si complètement démodé! — M. Colonne l'a, d'ailleurs, conduite en toute perfection. M. Remy avait, quelques instants auparavant, ravi l'assistance en jouant avec une rare délicatesse et un charme infini le concerto en *la* majeur de Saint-Saëns. En l'applaudissant et en le rappelant tant et plus, les habitués des Concerts du Châtelet ont voulu prouver à M. Remy l'estime en laquelle ils le tenaient.

Salle comble, le 22 mars, en dépit du soleil printanier et de ses effluves « raccrocheurs ». M. Colonne, qui a l'art de varier ses programmes, avait heureusement renouvelé celui de cette séance. Mlle Kutscherra y chantait délicieusement l'*Absence*, de Berlioz, et Mlle Marguerite Mathieu, jeune et excellente élève de Mme Colonne, disait fort bien deux très jolis contes de M. Gabriel Pierné, sur des paroles de M. Jean Lorrain, dont le premier, *Les Petites Ophélies*, avait été « mis en scène » avec un goût dont on a l'habitude au Concert du Châtelet. Glissons sur les deux ou trois coups de sifflet, stupides et peu galants, qui ont accueilli *Irlande* de Mme Augusta Holmès, et applaudissons — nous ne l'applaudirons jamais assez — la magistrale façon dont M. Raoul Pugno, la musique même, a joué (sous ses doigts un piano n'est plus un piano) la fantaisie de Schubert. Quant au troisième acte du *Crépuscule des dieux*, que M. Colonne redonnait à la joie de tous et qu'il redonnera le dimanche suivant, précédé de la *Vie du Poète* de M. Gustave Charpentier, le succès a été colossal. Le *Crépuscule des dieux* est désormais entré, pour n'en plus sortir, au répertoire des Concerts du Châtelet, où l'interprétation est absolument superbe et digne de l'œuvre, admirable.

Le vendredi-saint 3 avril, M. Colonne avait annoncé une séance extraordinaire, consacrée aux œuvres de Berlioz et de Wagner, avec lecture et conférence de M. Catulle Mendès, dont le programme était ainsi résolu :

1re partie, Berlioz : Ouverture des *Francs-Juges;* la *Mort d'Ophélie ; Marche funèbre d'Hamlet ;* lecture par M. Mendès ; l'*Enfance du Christ* (fragment), M. Emile Cazeneuve ; *Requiem (Dies iræ* et *Tuba Mirum)*. 2e partie, Wagner : Conférence par M. Mendès ; les *Maîtres chanteurs* (chant d'épreuve de Walther), M. Emile Cazeneuve ; *Tristan et Yseult* (scène finale), Mlle Elise Kutscherra ; *Parsifal*, grande scène religieuse. Or, — l'anecdote vaut d'être ici relatée — M. Catulle Mendès commençait à peine à lire son étude sur les Evangiles apocryphes, que l'on cria de divers côtés : « Assez ! assez ! Musique ! musique ! » D'abord, M. Catulle Mendès n'y prit pas garde, mais, bientôt, le bruit continuant, il fut forcé de s'interrompre, et, se tournant vers les galeries : « Combien êtes-vous ? » demanda-t-il. On lui répondit : « Musique ! musique ! » à quoi il riposta : « Je voudrais bien voir ici, à côté de moi, un seul de mes interrupteurs. » Puis, visiblement soutenu et encouragé par plusieurs de ses amis : « Croyez-vous que je me retirerai devant une poignée d'imbéciles ? » Alors toute la salle fut en rumeur et l'on se prenait à partie sur tous les bancs. Il y eut même échange d'injures, sinon de sévices. A quatre reprises, M. Catulle Mendès, fit mine de reprendre sa lecture ; mais, finalement, comme le tumulte allait toujours croissant, il s'avança sur le devant de la scène et leur cria : « J... f... ! » Et il ajouta, encouragé par des applaudissements : « Je vous remercie du succès que vous me procurez ! » On croyait l'incident clos, mais en tête de la seconde partie du programme figurait une conférence de M. Catulle Mendès. La ferait-il ? Ne la ferait-il pas ? On rentra sous une très vive impression de curiosité, et M. Colonne ne paraissant pas au pupitre, on accentua de toutes parts le cri : « Musique ! musique ! Colonne ! Colonne ! » Mais, au lieu de M. Colonne, ce fut M. Mendès qui parut, et il annonça

au public que, vu l'état des esprits, le commissaire de police lui interdisait de faire sa conférence. Alors il y eut, surtout aux premiers bancs, d'assez nombreuses protestations, si bien que, par deux fois, le commissaire de police, ceint de son écharpe, succéda à M. Mendès et essaya vainement de se faire entendre. On sifflait, on applaudissait ; mais d'obtenir une minute de silence, c'était chose impossible, même pour l'autorité. Le calme ne se rétablit que sur une intervention de M. Colonne qui déclara que, pour donner satisfaction à tout le monde, M. Catulle Mendès ne ferait sa conférence qu'après le concert, et qu'ainsi le programme recevrait sa pleine et entière exécution. En effet, à minuit moins le quart, après qu'on eût vigoureusement applaudi Berlioz, Wagner, M. Colonne et ses artistes, M. Catulle Mendès put conférencier devant les personnes qui n'étaient pas parties.

La saison des concerts du Châtelet s'était définitivement terminée, le 12 avril, par la quatre-vingtième audition de la *Damnation de Faust*. Le 25 octobre, M. Colonne inaugurait la 23e année de l'Association artistique par une séance de musique symphonique essentiellement française, dont le programme comprenait l'ouverture de *Patrie*, de Bizet ; la *Symphonie fantastique*, de Berlioz ; *Psyché*, de César Franck ; le *Divertissement*, de Lalo ; la Berceuse de *Jocelyn*, de Benjamin Godard ; les airs de danse du *Roi s'amuse*, de Léo Delibes ; l'*Hymne à Sainte Cécile*, de Gounod, et le *Carnaval*, de Guiraud ; total : huit compositeurs, tous morts, hélas !

Le 8 novembre, M. Colonne avait — en une abnégation tout artistique et toute patriotique — passé son bâton — le bâton de Berlioz, s'il vous plaît — à M. Alexandre Winogradsky, le très illustre président-directeur de la Société impériale de musique de Kiew. Et le maniant avec une rare et prestigieuse souplesse de poignet, sou-

lignant de son regard et de tout son être, en mime incomparable, les moindres pensées de l'auteur, l'étonnant chef d'orchestre en a fait tour à tour un fleuret d'escrime, une canne à pêche, une badine de dandy, une cravache de dompteur, en un mot : une baguette magique avec laquelle il a enlevé les excellents musiciens du Châtelet et soulevé le délicat public de ces concerts, qui lui a justement décerné de longues et chaleureuses ovations.

Programme exclusivement russe, où nous relèverons une intéressante, encore qu'un peu longue, symphonie de Tschaïkowsky, suite d'allegros variés, et dont l'auteur dirigeait deux jours avant sa mort — funèbre pressentiment — le *lamento* final. M. Winogradsky a su effacer ce triste souvenir en nous offrant l'aimable régal d'une danse de bayadères de Rubinstein, où les mille ondulations de son corps souple nous ont parfois donné l'impression de la légère almée... Très caractéristique est la musique de Borodine, décrivant une caravane qui traverse les *Steppes de l'Asie.* Le chant n'était point banni du programme, et deux mélodies de genre bien différent : une ballade varègue, de Serow, et une chanson de berger, de Rimsky-Korsakoff, ont eu les honneurs du *bis.* Dans la première, M[lle] Planès a fait sonner son joli mezzo, et M[me] Auguez de Montalant a rendu la seconde avec une originalité et une finesse de diction absolument adorables. M. Winogradsky, lui aussi, était justement bissé. L'enthousiasme qu'il avait provoqué ce premier jour ne pouvait manquer de nous valoir un second concert russe : l'éminent artiste si vibrant et si profondément convaincu qu'était M. Winogradsky valait la peine qu'on se dérangeât pour le voir à l'œuvre et l'applaudir.

Le 22 novembre, M. Colonne avait eu l'idée, fort gracieuse, de faire défiler à son concert, la dernière promotion du Conservatoire. Honneur d'abord au directeur! Le succès de la belle et sonore ouverture de *Frithiof* doit

engager M. Théodore Dubois à composer le reste de l'ouvrage, qui pourrait être, à l'Opéra, un heureux pendant du *Sigurd* de Reyer. M. Widor est venu ensuite avec le délicieux Nocturne de *Conte d'avril*, joliment soupiré par la flûte de M. Cantié. Après quoi, M. Remy a enlevé en grand virtuose — ainsi qu'il sied à un maître du violon — le célèbre *rondo capriccioso* de Saint-Saëns. Puis, ç'a été le tour de *Caligula*, simple partitionnette de cet écrivain musical impeccable, de cet inspiré souvent profond, toujours charmant, qu'on a bien fait, dans l'intérêt du Conservatoire, de préposer — car l'exemple est presque tout en matière d'enseignement — à une classe de composition : M. Gabriel Fauré, le seul musicien français qui puisse, dans le genre noble et si pur du *lied* sentimental, être mis en parallèle avec Schubert et Schumann. Commandé par la direction Porel pour la reprise, à l'Odéon, du drame d'Alexandre Dumas père, *Caligula* méritait vraiment d'entrer au répertoire courant des concerts du dimanche. Le canevas offert au musicien ne comportait guère d'émotion humaine, d'action intérieure. De la grâce seulement, et du charme, du charme ! telle est, en effet, la caractéristique de cette petite œuvre, un peu fine et discrète peut-être pour la vaste salle du Châtelet, mais que le public n'en a pas moins favorablement accueillie. Les deux morceaux d'orchestre sont ravissants et plus ravissants encore les quatre chœurs de femmes. La phrase enveloppante des *Heures de la nuit*, le *tutti* qui salue la fin de l'hiver, le chœur où les deux parties, qui se suivent en canon, célèbrent gaiement les roses et le raisin, sont d'une poétique réussite. Mais le joyau de *Caligula*, c'est le doux unisson qui annonce le sommeil de César : l'effet en a paru délicieux. Orchestre et chœur ont heureusement fraternisé ; la chose était sue, bien sue. Une question à M. Colonne, qui connaît et admire, comme

tous les lettrés de la musique, le *Madrigal* et la *Pavane* de M. Fauré : comment se fait-il qu'il ne les ait pas encore exécutés? Ces deux œuvres, nées classiques, seraient immédiatement adoptées par le public. Quel succès enthousiaste et légitime pour le troisième acte du *Crépuscule des dieux*, où « rentrait » Mlle Elise Kutscherra-Brunehilde, et quelles acclamations pour l'admirable orchestre du Châtelet, à qui l'on redemandait la Marche funèbre. C'est *tout* que nous eussions volontiers redemandé... Aussi, le dimanche suivant, le *Crépuscule des dieux*, précédé de l'intéressante première audition de trois « poèmes » de M. Gustave Charpentier, faisait-il, de nouveau, salle comble... Et par la *Damnation de Faust*, dont M. Colonne célébrait glorieusement le cinquantenaire (6 décembre 1847), comme par la réapparition au programme de l'admirable *Rédemption*, du grand César Franck, aujourd'hui si heureusement réhabilité, se continuait brillamment la saison des Concerts du Châtelet qui ne se terminera qu'en 1897...

CONCERTS LAMOUREUX.

Le 12 janvier, pendant que le Concert d'Harcourt affichait relâche, par suite de la grève de ses musiciens, M. Lamoureux nous redonnait le *Défi de Phœbus et de Pan* du vieux Bach, où se faisaient très justement applaudir le ténor Lafarge, se consolant au Cirque d'Eté de ses récentes émotions nantaises, puis le séduisant baryton mondain Charles Morel, et M. Bailly, qui naguère jouait de l'alto, et Mlle Rémy, que n'ont pas oubliée les habitués de l'Opéra-Comique, et Mme Lovano, qu'on y applaudira peut-être avant peu. Je ne sais si, comme le pense un de nos aimables confrères, Mme Lovano serait la Manon rêvée par MM. Massenet et Carvalho, mais je certifie que la charmante cantatrice fut, dans l'œuvre de Bach, si aride pour ses interprètes, un spirituel et délicieux Momus. Retenez, je vous en prie, le nom de Mme Lovano...

Le programme du 19 janvier comprenait — le fait est assez rare pour être cité ici — une nouveauté : *Stella*, de M. Henri Lutz. J'ignore pourquoi M. Henri Lutz a été choisir, dans les *Châtiments*, la longue suite d'alexandrins intitulée *Stella*, qui ne prêtait guère à un « traitement » musical. Toujours est-il que rien de bien saillant n'est résulté de ses efforts. Sauf la péroraison assez chaleureuse, le reste est d'une monotonie regrettable, mais difficile à éviter dans l'espèce. Nous avons goûté l'orchestration qui témoigne d'une sérieuse étude des timbres,

Mlle Passama s'est tirée à son honneur, malgré la faiblesse relative de sa voix, de l'interprétation de cette... tentative. Le superbe concerto en *sol* mineur, de Saint-Saëns, fut joué avec plus d'intelligence que de véritable virtuosité par M. Louis Livon. Inutile de dire que la symphonie en *ut* mineur et *Siegfried-Idylle* étaient merveilleusement exécutées.

Après avoir joué, comme nous venons de le voir, et non certes sans succès, le *Défi de Phœbus et de Pan*, M. Lamoureux avait affiché, pour le 26 janvier, la *Damnation de Faust*, qui semblait comme un « défi » — bien inutile vraiment — à M. Colonne, qui détient le chef-d'œuvre de Berlioz et le « tient » bien. Les notes officieuses, et mêmes autographiées, avaient eu soin de nous prévenir que les demandes de places s'étaient faites nombreuses, et vraiment l'on attendait, à cette épreuve, avec une vive curiosité, le chef d'orchestre qui nous donna, en ce même Cirque d'Eté, plus d'une exécution supérieure. Aurions-nous, en écoutant chez lui la *Damnation*, qu'il n'avait pas donnée depuis les Nouveaux Concerts du Château-d'Eau, la satisfaction que nous avons souvent éprouvée, et sincèrement constatée lorsqu'il joua Beethoven et Wagner? Allait-il donc nous révéler un nouveau *Faust*, et mettre en lumière certains côtés de l'œuvre, jusqu'alors inaperçus? C'est ce que l'on se demandait... Notre attente a été vivement déçue : ayons la franchise de l'avouer, nous dont la conscience de critique n'est liée par aucune attache de métier... M. Lamoureux n'a rien appris aux dillettantes qui ont fait à la *Damnation de Faust*, jouée au Châtelet, les succès d'enthousiasme que vous savez. Le public du Cirque a bissé d'acclamation la *Marche Hongroise*, rendue avec une netteté remarquable et ce fut tout. Tout! L'orchestre et les chœurs ont été, dans le reste de l'ouvrage, loin, bien loin de la perfection, et puisque ce n'est pas une

injustice de le dire, pourquoi ne dirions-nous pas que, cette fois, M. Lamoureux s'est montré inférieur à lui-même ? Quant aux solistes... nous avions grand besoin de nous rappeler que M. Lafarge fut à Rouen, le premier Samson de M. Saint-Saëns ; à la Monnaie, le Siegfried de Wagner, et à l'Opéra-Comique, l'Enée des *Troyens* pour ne pas nous insurger contre ce ténor léger, à la taille de fort ténor, manquant aussi complètement une page telle que l'*Invocation à la nature*. M. Bailly est un excellent musicien et joue élégamment de l'alto, il le prouvait en accompagnant joliment sur son instrument la Chanson du roi de Thulé ; mais il a fort à faire pour devenir un Méphistophélès, dont il n'a ni l'autorité ni le mordant. Au physique, il nous a rappelé Soulacroix : ah ! s'il avait chanté comme son Sosie ! Mlle Jenny Passama — le charme de ce concert — disait avec l'émotion voulue la romance de Marguerite : « D'amour, l'ardente flamme. » La « flamme », c'est justement ce qui manquait le plus à cette création de la *Damnation de Faust* au Concert Lamoureux. Mais la partition n'est-elle pas désormais reconnue comme un chef-d'œuvre incontesté ? Outre une audition supplémentaire le 6 février au soir, M. Lamoureux donnait donc la *Damnation de Faust* quatre dimanches de suite.

Très curieuse vraiment l'histoire de *Circé*, dont, le 23 février, M. Lamoureux offrait à ses habitués un important fragment. La pièce avait été « commandée » par M. Carvalho à MM. Barbier (père et fils) et Théodore Dubois. Puis quand elle fut prête — ces directeurs ont l'esprit si changeant ! — M. Carvalho ne voulut même pas la lire, disant qu'il ne jouerait jamais d'ouvrage « où il y avait des militaires ». Or, il n'a guère joué que ça ; rappelez-vous la *Vivandière, Guernica*, la *Navarraise*... Donc l'action se passe en pleine guerre d'Espagne en 1809. Des moines, des paysans, des femmes et

des enfants prient dans un couvent en ruines, quand un chef de partisans, Hernandez, apporte des nouvelles de la guerre, et tente de relever les courages avec la ballade du Coq noir, qui résume toutes ses haines et toutes ses espérances. « Vengeons la patrie, et frappons le faux roi qui s'est emparé de l'Espagne! » s'écrie, à son tour, Mignela, filleule d'Hernandez. Et le vengeur se lève : c'est le novice Fray Juanito, animé d'une ardeur fanatique. Ce novice que personnifiait un presque inconnu, M. Blancard, doué d'une mordante voix de basse, a été le meilleur des interprètes de M. Dubois. Les autres sont restés froids : les auditeurs les ont imités... Les qualités abondent pourtant en cette musique écrite, avant tout, pour la scène. Nous louerons le prélude orchestral, avec ses beaux accords à la Wagner et nous avons su apprécier à leur valeur les pages qui suivent et qui attestent, à défaut d'une fulgurante originalité, la parfaite correction du distingué compositeur. Nous avions fait, il y a quelques années, le voyage de Bruxelles tout exprès pour assister à la représentation du *Siefried*, de Wagner, que chantait alors M. Lafarge. Nous sommes allé au Cirque des Champs-Elysées pour entendre les admirables *Chants de la forge*, qu'interprétait encore, avec plus de conviction que de voix, le ténor Lafarge. Ils ont été (honneur à M. Lamoureux!) le triomphe du concert, que terminait, dans la belle et littérale traduction de M. Alfred Ernst, la scène finale du *Crépuscule des dieux*, intelligemment chantée par Mlle Jane Marcy.

Nous avons pris tant de choses aux Anglais — leurs blanchisseurs, par exemple — que nous pouvons bien prendre encore à nos bons voisins leur prédilection pour une certaine forme de musique. Ils ont des salles immenses et de vastes estrades : ils ont la grande nef de Cristal-Palace, qui peut contenir 20,000 auditeurs ; ils

ont Albert-Hall, Exeter-Hall et Saint-James. À Londres, pour l'exécution des oratorios de Haendel, de Sébastien Bach et de Mendelssohn, on réunit ordinairement un personnel de 1,200 à 1,500 exécutants (orchestre et chœurs), et ce chiffre, dans les cas exceptionnels, est presque doublé. Aux Parisiens d'il y a vingt ans, M. Lamoureux, désintéressé fondateur de l'*Harmonie sacrée*, révéla le *Messie*, et je crois bien que le ministre de cette époque — quel pouvait bien être ce prédécesseur de M. Combes? Autant en emporte le vent de la politique! — le récompensa de son beau zèle en le nommant... officier d'Académie. Puis, dans ce même Cirque des Champs-Elysées (où il a maintenant installé un magnifique orgue de Cavaillé-Coll, pour remplacer le pauvre petit harmonium d'autrefois), il fit succéder *Judas Macchabée* au *Messie,* et donna, après la *Gallia* de Gounod, l'*Eve* de Massenet, qui obtint un succès énorme... Après quoi, l'artistique société de l'*Harmonie sacrée* fut chassée du Cirque par le patinage à roulettes. Paris n'avait pas alors de salle de concert. Il a aujourd'hui celle du Trocadéro, dont on ne fait rien... ou pas grand'chose. Si le *Messie* n'est pas le chef-d'œuvre de Haendel, c'est une œuvre forte, une œuvre grande, une œuvre de géant, et aussi une œuvre pleine de délicatesses de style, de contours gracieux et de charme mélodique. C'est là ce qui peut paraître surprenant à ceux qui, jugeant Haendel d'après le portrait reproduit par le joli petit programme de l'*Illustration*, établiraient une analogie entre le caractère de ses compositions et les pompeuses dimensions de sa perruque. Quelle perruque, mes amis! On n'attend pas que j'analyse ici une partition connue de tous les amateurs; je citerai seulement comme ayant produit le plus grand effet: le chant séraphique: « Ah! parmi nous l'Enfant est né »; l'admirable air de contralto: « Il garde ses ouailles »,

qu'on a redemandé à Mlle Passama ; l'expressif air de ténor : « Pleurez, ô cœurs fidèles » ; l'*Alleluia* célèbre, et le sublime *Credo*, qui ouvre la troisième partie : « J'ai foi, Seigneur, dans ta clémence ». On sent que M. Lamoureux s'est consacré avec amour à cette œuvre de prédilection, et le résultat obtenu a dépassé toute attente. Les chœurs et l'orchestre — ici, ils sont 250 ; à Londres, ils sont 1.500 — ont manœuvré avec autant de précision que de chaleur, et les solistes : Mmes Jenny Passama (déjà nommée) et Marie Morel, MM. Lafarge et Auguez sont dignes de tous nos éloges. Jamais donc M. Lamoureux n'a mieux mérité l'ovation sincère que lui a décernée, à l'issue du concert, le public ravi.

Le 22 et le 29 mars, nouvelle exécution du *Messie*, chanté par les mêmes artistes. Puis, le vendredi-saint 3 avril, concert spirituel, avec le concours de M. Van Dyck et de Mlle Jane Marcy.

La réouverture s'effectuait, le 18 octobre, avec la *Symphonie pastorale*, où nous ne retrouvions pas toute la précision habituelle à l'orchestre de M. Lamoureux. Donnons à ces messieurs le temps de rentrer... Quelle admirable page, de pensée sublime et de maîtrise incomparable, que l'introduction à la deuxième partie de *Rédemption*, de César Franck, et quel « amusant » fouillis d'orchestration. — *Espana*, de Chabrier, nous suffisait peut-être — que le *Capriccio espagnol* de M. Rimsky-Korsakow qui, au mépris de l'alliance russe, soulevait, dans l'auditoire, quelques chuts un peu sévères ! Ah ! comme on voit bien que le tsar est parti, et comme il eût été conspué, celui qui, quinze jours auparavant, eût sifflé un compositeur russe — non pourvu même de l'incontestable talent de l'auteur d'*Antar !* Avec la *Jeunesse d'Hercule* de « notre » Saint-Saëns ; avec l'ouverture des *Maîtres chanteurs*, où s'est enfin retrouvée « elle-même » la brillante phalange d'instru-

mentistes que vous connaissez ; avec les *Chansons de Miarka*, où M. Alexandre Georges a joliment mis en musique les verveuses poésies de Richepin, et dont semble avoir l'heureux monopole Mlle Jenny Passama, se risquant ensuite dans le *Pur dicesti* qui fut le triomphe de Mme Brunet-Lafleur, — se complétait, pour le plaisir de tous, le beau programme du Cirque d'été. M. Lamoureux n'a qu'à le redonner tout entier pour faire encore salle comble le dimanche suivant. Mme Alba Chrétien venait ensuite chanter la Mort d'Iseult, et M. de Greef, professeur au Conservatoire royal de Bruxelles, interpréter le concerto en *sol* mineurpour piano de Saint-Saëns.

Le 15 novembre, un remarquable quatuor tchèque (M. Carl Hoffmann, etc.) s'escrimait, un peu bien maigre, sur l'estrade où s'étagent habituellement les musiciens de M. Lamoureux.

Le 13 décembre, le *Chant de la Cloche*, de M. Vincent d'Indy, interprété par Mlle Jenny Passama et M. Engel, reparaissait brillamment au répertoire. Enfin, le 27 décembre, M. Boëlmann venait jouer lui-même une fantaisie dialoguée pour orgue et orchestre de sa composition et terminait ainsi de façon un peu sévère l'année 1896. Les nouveautés sont renvoyées à la fin de la saison, c'est-à-dire à 1897...

CONSERVATOIRE

DE MUSIQUE ET DE DÉCLAMATION

Composition musicale. — Premier grand prix : M. Mouquet, élève de M. Th. Dubois. Premier second grand prix : M. de Richard d'Ivry, élève de M. Th. Dubois. Deuxième second grand prix : M. Halphen, élève de M. Massenet.

Contrepoint et Fugue. — Premier prix : M. Caussade, élève de M. Th. Dubois. Seconds prix : MM. Estyle et Gouard, élèves de M. Lenepveu.

Harmonie. — *Hommes.* — Premiers prix : MM. Pech et Mulet, élèves de M. X. Leroux et d'abord de M. R. Pugno. Second prix : M. Morpain, élève de M. Lavignac. Premiers accessits : MM. Aubert et Gallon, élèves de M. Lavignac. Second accessit : M. Domerg, élève de M. Taudou.

Femmes. — Pas de premier prix. Seconds prix : Mlles Meyer et Lhote, élèves de MM. Barthe et Chapuis. Pas de premier accessit. Second accessit : Mlles Grumbach et Hansen, élèves de M. Chapuis.

Chant. — *Concours des élèves hommes.* — Premier

prix : M. Beyle, élève de M. Bussine. Second prix : M. Vieuille, élève de M. Masson. Premiers accessits : M. Gresse, élève de M. Duvernoy. M. Cremel, élève de M. Warot. Seconds accessits : M. Dumontier, élève de M. Masson; Béchard, élève de M. Bax; Laffitte, élève de M. Crosti.

Concours des élèves femmes. — Pas de premier prix. Second prix : M[lle] Achté, élève de M. Duvernoy. Premier accessit : M[lle] Defodon, élève de M. Duvernoy. Seconds accessits : M[lle] Truck, élève de M. Masson, et M[lle] Christianne, élève de M. Léon Duprez.

Opéra. — *Hommes.* — Premier prix : M. Sizes, élève de M. Giraudet. Second prix : M. Beyle, élève de M. Giraudet. Premiers accessits : MM. Cremel et Vieuille, élèves de M. Giraudet; M. Gresse, élève de M. Melchissédec. Second accessit : M. Chrétien, élève de M. Melchissédec.

Femmes. — Premier prix : M[lle] Guiraudon, élève de M. Giraudet. Second prix : M[lle] Achté, élève de M. Giraudet. Premier accessit : M[me] Nady, élève de M. Melchissédec. Second accessit : M[lle] Truck, élève de M. Melchissédec.

Opéra-Comique. — *Elèves hommes.* — Premier prix : M. Beyle, élève de M. Taskin. Seconds prix : M. Gresse, élève de M. Taskin; M. Vieuille, élève de M. Achard.

Elèves Femmes. — Premier prix : M[lle] Guiraudon, élève de M. Taskin. Pas de second prix. Premiers accessits : M[lles] Allusson et Petit, élèves de M. Achard.

Tragédie. — *Hommes.* — Pas de premier prix. Second prix : M. Dorival, élève de M. Silvain. Premiers accessits : M. Vayre, élève de M. Worms; M. Froment, élève de M. Silvain.

Femmes. — Pas de premier prix. Second prix : M[lle] Maille, élève de M. Silvain. Premier accessit : M[lle] Page, élève de M. Dupont-Vernon. Second accessit : M[lle] Even, élève de M. Leloir.

COMÉDIE. — *Hommes.* — Premier prix : M. Prince, élève de M. Worms. Second prix : M. Garbagny, élève de M. de Féraudy. Premier accessit : M. Berthier, élève de M. de Féraudy. Deuxième accessit : M. Caillard, élève de M. Leloir.

Femmes. — Pas de premier prix. Second prix : Mlle Maufroy, élève de M. de Féraudy. Premiers accesits : Mme Dehelly-Stratsaert, élève de M. Delaunay ; Mlle Even, élève de M. Leloir. Second accessit : Mlle Norahc, élève de M. de Féraudy.

PIANO. — *Hommes.* — Premier prix : M. Cortot, élève de M. Diémer. Second prix : M. Lévy, élève de M. Diémer. Premiers accessits : MM. Lhérie, élève de M. de Bériot ; Estyle, Gallon et Grovlez, élève de M. Diémer. Seconds accessits : M. Roussel, élève de M. Diémer ; M. Bernard, élève de M. de Bériot.

Femmes. — Premiers prix : Mlle Hansen, élève de M. Delaborde ; Mlles Toutain, Varin et Rigalt, élèves de M. Pugno. Seconds prix : Mlle Cahun, élève de M. Duvernoy ; Mlle Decroix, élève de M. Delaborde ; Mlle Fulcran, élève de M. Pugno. Premiers accessits : Mlle Rennesson, élève de M. Pugno ; Mlles Vergonnet et Percheron, élèves de M. Delaborde. Seconds accessits : Mlles Epstein et Herth, élèves de M. Delaborde ; Mlle Forest, élève de M. Pugno.

HARPE. — Professeur : M. Hasselmans. Premier prix : Mlle Linder (Pauline-Marie). Second prix : Mlle Stroobants. Premier accessit : Mlle Houssin.

VIOLON. — Premier prix : MM. Sechiari et Monteux, élèves de M. Berthelier ; M. Soudant, élève de M. Lefort ; M. Thibaud, élève de M. Marsick. Seconds prix : M. Forest, élève de M. Berthelier ; Mlle Linder (Marie-Victorine), élève de M. Garcin. Premiers accessits : M. Phal, élève de M. Berthelier ; MM. Renaux et Candela, élèves M de. Lefort. Deuxièmes accessits : Mlle Dellerba, élève

de M. Garcin; M[lle] Cossarini et M. Heck, élèves de M. Berthelier; M[lle] Laval, élève de M. Marsick.

ALTO. — Professeur : M. Laforge. Pas de premier prix. Seconds prix : MM. Denayer et Brun (Henri-Léon). Premier accessit : MM. Brun (Pierre-Henri) et Casadesus.

VIOLONCELLE. — Premiers prix : M. Desmonts, élève de M. Rabaud; M. Pollain, élève de M. Delsart; M[lle] Nadault de Buffon, élève de M. Rabaud. Second prix : M. Deblauwe, élève de M. Rabaud. Pas de premier accessit. Second accessit : M. Agnellet, élève de M. Delsart.

CONTREBASSE. — Professeur : M. Viseur. Premier prix : M. Charon. Second prix : M. Laporte. Premiers accessits: MM. Chagny et Boucher.

FLUTE. — Professeur : M. Taffanel. Premiers prix : MM. Maquarre et Grenier. Second prix : M. Million. Pas de premier accessit. Seconds accessits : MM. Boudier et Blanquart.

HAUTBOIS. — Professeur : M. Gillet. Pas de premier prix. Second prix : M. Creusot. Premiers accessits : MM. Dutercq et Mondain.

CLARINETTE. — Professeur : M. Rose. Premiers prix : MM. Guyot et Delacroix. Seconds prix : MM. Leroy et Carré. Premier accessit : M. Greiner. Deuxième accessit : MM. Noël et Paquot.

BASSON. — Professeur : M. Bourdeau. Premier prix : M. Joly. Seconds prix : MM. Desoubrie et Mesnard. Premier accessit : M. Sublet. Deuxième accessit : M. Defiez.

COR. — Professeur : M. Brémond. Premier prix : M. Penable. Second prix : M. Gérin. Pas de premier accessit. Second accessit : M. Fontaine.

CORNET A PISTONS. — Professeur : M. Mellet. Premier prix : M. Mignion. Second prix : M. Fouache. Premier accessit : M. Briol. Seconds accessits : MM. Excoula, Duriez et Astrée.

Trompette. — Professeur : M. Franquin. Premier prix : M. Delfosse. Second prix : M. Dégageux. Premier accessit : M. Jamme.

Trombone. — Professeur : M. Louis Allard. Pas de premier ni de second prix. Premier accessit : M. Hudier.

NÉCROLOGIE

Hommes de lettres et Auteurs dramatiques

Emmanuel Arago, Paul Arène, Louis Bataille, Alfred Blau, Maxime Boucheron, Félix Cohen, Edmond Couturier, Edmond de Goncourt, Arsène Houssaye, Bernard Lopez, Camille de Roddaz, Henry Trianon, Paul Verlaine.

Compositeurs et Artistes musiciens

Anthiome, Jules Bordier, Danhauser, Delahaye, Louis Dorus, Mme Dufresne-Demay, Henri Fissot, Jules Garcin, Achille Graffigna, Adolphe de Groott, Auguste Kiesgen, Lancien, Oray, Etienne Portehaut, Mme Clara Schumann, Ambroise Thomas, Alfred-Guillaume Turban, Jean-Baptiste Wittmann.

Artistes dramatiques et lyriques

Barbot, Hélène Bilhaud, Bonnesseur, Calvin, Desbirons, Eugène Didier, Mme Dorus-Gras, Charles Dulaurens, Gilbert Duprez, André Emmanuel, Anaïs Fargueil, Mme Catherine Klafski, Philippe Latouche, Libert, Anatole et Hippolyte Lionnet, André Michel, Michot, Jeanne Monnier, Plet, Pluque, Ernesto Rossi, Mme Vve Sainte-Foy, née Clarisse Henri, Albert Sanson, Mme Saville, Mme Emile Taigny, Mlle Alberte Thomsen, Verdon, Villaret, Armand Victorin.

Divers

Bertrand (caissier du Palais-Royal), Henri Colmet d'Aage (président de l'Association des Artistes musiciens), Paul Gaspari, Halanzier, Sir Augustus Harris, Lesage (huissier de la Comédie-Française).

LA PRESSE THÉATRALE EN 1896[1]

Agence Havas. — M. GEORGES VISINET.

Agence nationale. — M. EUGÈNE FRAUMONT.

Les Annales politiques et littéraires. — M. ADOLPHE BRISSON, critique dramatique; M. ELY-EDMOND GRIMARD, critique musical.

L'Armée territoriale. — M. HENRI SAFFROY.

L'Art et la Mode. — M. EDMOND STOULLIG.

Autorité. — M. HENRI PRESSEQ (Valère).

Charivari. — M. PIERRE VÉRON.

Courrier du Soir. — M. MAURICE TRÉMEAU (René Prelm), critique dramatique; M. HENRI BOYER, critique musical.

Daily Telegraph. — M. CAMPBELL CLARKE.

Dix-neuvième siècle. — M. EUGÈNE LINTILHAC, critique dramatique ; M. ALBERT MONTEL, critique musical; M. GRENET-DANCOURT, Soirée parisienne.

Eclair. — M. HENRI TUROT, critique dramatique;

1. Les écrivains, dont le nom n'est suivi d'aucune mention, sont en même temps chargés du compte rendu dramatique et du compte rendu musical.

Au mois de décembre 1896, le bureau du Cercle de la Critique dramatique et musicale a été constitué de la manière suivante : *Président*, M. Henry Céard; *vice-présidents*, MM. Camille Le Senne et Albert Soubies ; *archivistes*, MM. Edouard Noël et Edmond Stoullig ; *secrétaire*, M. Maxime Auguste-Vitu.

M. Samuel Rousseau, critique musical ; M. Lucien Puech, Courrier des Théâtres.

Echo de Paris. — M. Henry Bauer ; MM. Auguste Germain et Charles Akar (le Capitaine Fracasse), Courrier des Théâtres ; M. Henri Gauthier-Villars (Willy), les Lettres de l'Ouvreuse.

Epoque. — M. Maxime Auguste-Vitu.

Ermitage. — M. J. des Gachons.

Estafette. — M. Kœnigswarther (Maurice Varet).

Etendard. — M. A. Lénéka.

Evénement. — M. Henri Second, critique dramatique ; MM. Emile Pessard et Julien Torchet, critiques musicaux.

Figaro. — M. Henry Fouquier, critique dramatique ; M. Alfred Bruneau, critique musical ; M. Jules Huret, Soirée théâtrale et Courrier des théâtres.

France. — M. Félicien Champsaur.

Galignani Messenger. — M. Albert Keyser.

Gazette de France. — M. de Fréchencourt.

Gaulois. — M. Félix Duquesnel, critique dramatique ; M. L. de Fourcaud, critique musical ; M. Adrien Vély, Soirée parisienne ; MM. Edouard Noel et Lionel Meyer, Courrier des Spectacles.

Gil Blas. — M. Léon Bernard-Derosne, critique dramatique ; M. Gaston Salvayre, critique musical ; M. de Saint-Geniès (Richard O'Monroy), Soirée parisienne ; M. Ubald Lacaze (Turlupin), Courrier des théâtres.

Guide musical. — M. Hugues Imbert.

Illustration. — M. A. de Loustalot, critique dramatique ; M. Georges Hartmann, critique musical.

Illustré théâtral. — M. Adolphe Mayer, critique dramatique ; M. Albert Soubies, critique musical.

Indépendance belge. — M. Gustave Simon, correspondant théâtral de Paris.

Intransigeant. — M. Foureau (Don Blasius).

Jour. — M. André Vervoort, critique dramatique; M. André Corneau, critique musical; M. Max Maurey, Soirée parisienne.

Journal. — M. Catulle Mendès, critique dramatique; MM. Camille Erlanger et André Gresse, critiques musicaux; M. Adolphe Mayer (Monsieur Lohengrin), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Journal des Débats. — M. Emile Faguet, critique dramatique; MM. Ernest Reyer et Adolphe Jullien, critiques musicaux; M. Fiérens-Gevaert, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Journal illustré. — M. Léon Kerst.

Justice. — M. Charles Demestre (Charles Martel).

Lanterne. — M. Paul Marrot, critique dramatique; M. Albert Dayrolles, critique musical; M. J.-M. Gros, Courrier des théâtres.

Liberté. — M. Paul Perret, critique dramatique; M. Victorin Joncières, critique musical; M. Théodore Avonde, (Jennius), Courrier des théâtres.

Libre Parole. — MM. Emile de Saint-Auban (O. Divy) et E. Ratoin (Jean Gascogne).

Matin. — M. Henry Céard, critique dramatique; M. Jean Bernac, critique musical; M. Maurice Ordonneau, Tablettes théâtrales.

Ménestrel. — MM. Henri Heugel (Moreno) et Arthur Pougin, critiques musicaux; M. Paul-Emile Chevalier, critique dramatique.

Messager de Paris. — M. Jules Guillemot.

Monde. — M. Welschinger.

Monde artiste. — MM. Paul Milliet (Tic-Tac) et Fernand Le Borne, critiques musicaux; M. Edmond Stoullig, critique dramatique.

Monde illustré. — M. Hippolyte Lemaire, critique dramatique; M. Auguste Boisard, critique musical.

Monde moderne. — M. Maurice Lefèvre.

Moniteur universel. — M. René Benoist, critique dramatique ; M. Adolphe Jullien, critique musical.

National. — M. Edmond Stoullig.

Nouvelle Revue. — M. Marcel Fouquier, critique dramatique ; M. Louis Gallet, critique musical.

Paix. — M. George Vanor, critique dramatique ; M. Alfred Ernst, critique musical ; M. Louis Schneider (Le Pompier de service), Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

Paris. — M. Henri de Weindel ; M. Chassaigne de Néronde, Soirée parisienne.

Patrie. — M. de Gorsse, critique dramatique ; M. Armand Renaud, critique musical ; M. Lecoq, Soirée parisienne.

Pays. — M. de Gourcuff, critique dramatique ; M. de Roffignac, critique musical.

Petit Caporal. — Mme de Backer (Jean de Lettres).

Petit Journal. — M. Léon Kerst ; M. Victor Roger, Courrier des théâtres.

Petit Moniteur. — M. Oscar Méténier.

Petit Parisien. — M. Julien Sermet ; M. Clément Bannel, Courrier des théâtres.

Presse. — M. Croze, critique dramatique ; M. Ch. Formentin, critique musical.

Radical. — M. Alexandre Biguet ; M. Léon Xanrof, Soirée parisienne.

Rappel. — M. Eugène Lintilhac, critique dramatique ; M. Albert Montel, critique musical ; MM. Grenet-Dancourt et Fernand Lefèvre, Soirée parisienne et Courrier des théâtres.

République française. — M. Robert Vallier.

République illustrée. — M. Edgard Pourcelle.

Revue d'art dramatique. — MM. Lucien Besnard et Georges Mégèves.

Revue des Deux-Mondes. — M. JULES LEMAITRE, critique dramatique ; M. CAMILLE BELLAIGUE, critique musical.

Revue bleue. — M. JACQUES DU TILLET.

Revue illustrée. — M. LOUIS SCHNEIDER.

Revue théâtrale illustrée. — M. EDMOND BENJAMIN.

Siècle. — M. CAMILLE LE SENNE.

Soir. — M. ADOLPHE MAYER, critique dramatique ; M. ALBERT SOUBIES (B. de Lomagne), critique musical ; M. GEORGES NANTEUIL, Courrier des théâtres.

Soleil. — M. ANATOLE CLAVEAU, critique dramatique ; M. GOULLET, critique musical.

Temps. — M. FRANCISQUE SARCEY, critique dramatique ; M. LÉAUTIER (Paul Rameau), critique musical ; M. ADOLPHE ADERER, Compte rendu du lendemain et Courrier des théâtres.

Times. — M. DE BLOWITZ, correspondant théâtral de Paris.

Univers illustré. — M. FERNAND BOURGEAT.

Vie contemporaine. — M. BRIEUX.

Vie théâtrale. — MM. EMILE MAS et CHASSAIGNE DE NÉRONDE, critiques dramatiques ; M. ANDRÉ CORNEAU, critique musical.

Voltaire. — M. V. DE COTTENS, critique dramatique ; M. GEORGES PFEIFFER, critique musical ; M. PAUL GAVAULT (Phalène), Soirée parisienne.

TABLE DES MATIÈRES

Imp. du *Petit Troyen* G. Arbouin, 126, rue Thiers, Troyes